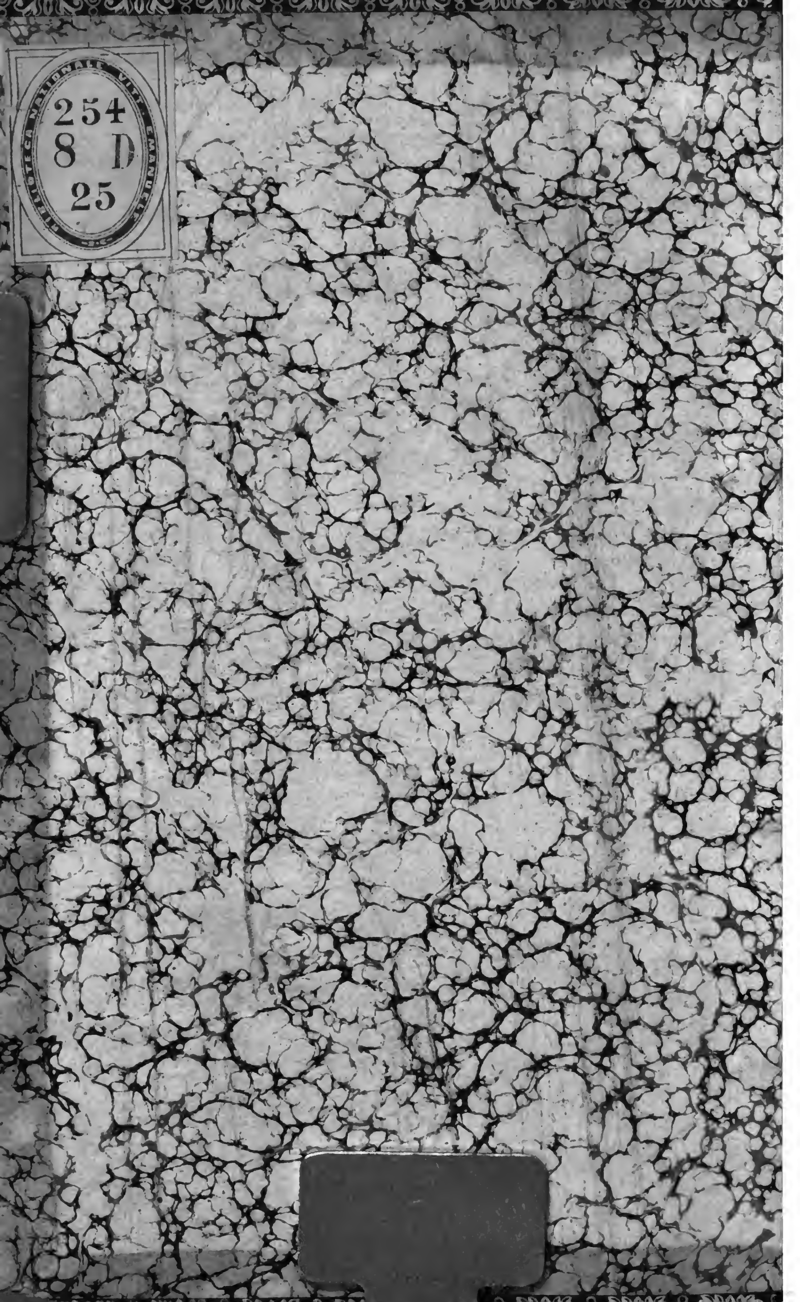



BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
254
8 D
25



ÉTUDES STATISTIQUES

SUR

ROME.

TOME PREMIER.



Se trouve chez les mêmes libraires :

A Strasbourg, Grande rue, n° 15;

A Londres, 30 Soho square.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

ÉTUDES STATISTIQUES

SUR

ROME

ET LA PARTIE OCCIDENTALE

DES ÉTATS ROMAINS;

CONTENANT

UNE DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE ET DES RECHERCHES SUR LA POPULATION, L'AGRICULTURE, LES MANUFACTURES, LE COMMERCE, LE GOUVERNEMENT, LES ÉTABLISSEMENS PUBLICS;

ET

UNE NOTICE SUR LES TRAVAUX EXÉCUTÉS PAR L'ADMINISTRATION FRANÇAISE.

PAR

LE COMTE DE TOURNON,

PAIR DE FRANCE,

GRAND-OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

ASSOCIÉ ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'AGRICULTURE,

PRÉFET DE ROME DE 1810 A 1814.

Temple de la Paix, en 1809.

PARIS,

TREUTTEL ET WÜRTZ, RUE DE LILLE, N° 17.

M DCCC XXXI



A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE FORTIA D'URBAN,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE

(ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES),

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR;

AMI FIDÈLE, SAVANT AIMABLE, PHILOSOPHE PRATIQUE;

OFFERT

PAR SON PARENT ET SON AMI DÉVOUÉ

CAMILLE, COMTE DE TOURNON.



AVANT-PROPOS.



Si on ne considérait que le nombre prodigieux de livres écrits sur Rome et sur ses environs, on croirait que tout a été dit sur cette contrée célèbre; car on y trouve mille fois les mesures les plus exactes de ses moindres monumens, anciens ou modernes, les nomenclatures les plus détaillées des richesses de ses musées, les descriptions les plus minutieuses des cérémonies qui se pratiquent dans ses églises, et des tableaux aussi variés que piquans des mœurs de ses habitans, des brigues de ses conclaves et de la politique du Vatican; mais si on veut connaître la portion de ce pays, que ne traverse pas la route tracée aux *Touristes* par les itinéraires; si on veut obtenir des notions appuyées de preuves sur l'agriculture, l'industrie, le commerce des Romains, sur leur mode d'administration, leur système judiciaire, leurs établissemens publics, on feuillette vainement les nombreux ouvrages qui ont eu Rome pour objet: on dirait que

nul jusqu'à ce jour n'a daigné s'informer comment et de quoi vit ce peuple célèbre, le considérer comme membre de la grande famille européenne, et lui assigner enfin un rang comme producteur. Pour se dispenser de ces recherches, les voyageurs se hâtent de déclarer que Rome est bâtie au milieu d'un désert, et qu'un grand peuple est livré pour tous ses besoins à l'industrie étrangère.

Il existe donc une lacune dans la géographie de la partie la plus intéressante de l'Italie et même du monde entier, et c'est le désir d'aider à la combler qui m'a fait prendre la plume. Je conçus ce projet au moment même où me fut confiée l'administration de cette vaste province, devenue une préfecture de l'empire français. Depuis ce jour et pendant quatre années, je n'ai cessé, aidé par une société de statistique et par plusieurs hommes distingués, de recueillir des renseignemens, d'amasser des documens, de consulter les archives des anciennes administrations, de faire des recherches sur les lieux. Si mon ouvrage n'atteint pas le but que je me suis proposé, ce sera donc ma faute.

Cependant une excuse me reste, que je me hâte de faire valoir : c'èst la nouveauté de la route dans laquelle j'ai marché sans guide, nul n'ayant avant moi étudié Rome sous le même rapport.

Au reste mon ambition sera pleinement satisfaite, si j'attire l'attention des nombreux savans que cette ville renferme, et si je les engage par mon exemple à tourner leurs recherches vers les questions positives qui peuvent influer sur le bonheur

de leurs concitoyens. Je sollicite d'eux la critique de mes erreurs, et je jouirai pleinement de la vérité que j'aurai méconnue et qu'ils sauront découvrir.

L'objet de cet ouvrage étant de remplir une lacune, j'évite soigneusement de traiter les sujets épuisés par les voyageurs; ainsi on n'y trouvera ni description de Rome, ni dissertation sur ses monumens, ses peintures, ses statues, ni tableaux de ses fêtes pontificales; car mon attention constante a été de ne poser le pied que là où je n'apercevais aucune empreinte.

Un second motif m'a déterminé à écrire, et il a sa source dans un sentiment d'orgueil national que je ne crains pas d'avouer. Rome a fait pendant plus de quatre ans partie de l'empire français. Une forte influence, plus sensible aujourd'hui que dans les temps plus voisins de cette époque, a été exercée sur les idées de ses habitans par nos lois, et par les formes de notre administration; de grands travaux ont été exécutés par nous, des entreprises encore plus importantes ont été conçues. Dans ce siècle l'oubli a des ailes plus promptes que jamais; il est donc nécessaire de recueillir les faits qui prouvent que le malheur de Rome envahie fut amoindri par les efforts de ceux même qui dominaient sur elle au nom du vainqueur, et qu'ils comprirent pleinement la dignité de la conquête commise à leurs soins, et leur responsabilité envers le monde civilisé. Tout ami de l'humanité, tout esprit philosophique que blesse l'oppression des peuples vaincus, doit se plaire à ce tableau; ainsi

ce n'est pas aux Français seuls que j'ose l'adresser.

Si des circonstances personnelles ont long-temps retardé la publication de cet ouvrage, l'époque que je choisis lui donne un intérêt plus vif, puisque des événemens récens, en développant dans les peuples de cette province une vitalité que peu de gens soupçonnaient, ont attiré plus fortement sur elle les regards de l'Europe. D'ailleurs, au moment où le gouvernement pontifical s'apprête, avec sagesse, à introduire dans l'établissement administratif de ce pays des changemens importans, il ne sera pas sans intérêt d'examiner leur liaison avec les idées que fit germer l'administration française.

On pourrait former deux groupes des écrivains qui ont parlé de Rome depuis un siècle, les uns appartenant à l'école enthousiaste, dont M. le président Dupaty est le chef, les autres à une école dénigrante et railleuse beaucoup plus moderne; n'appartenant qu'à l'école de la vérité, je n'ai accordé la louange ou le blâme qu'avec mesure, et toujours sous une forme sincère et sérieuse, sans me dissimuler qu'en suivant cette méthode, j'avais moins de chances d'obtenir des lecteurs, mais du moins plus d'espoir de gagner l'estime de ceux qui me liront; et à mes yeux il y aura plus que compensation.

Je terminerai par quelques mots sur le plan de cet ouvrage, que je divise en cinq livres.

Sous forme de voyage, je donne dans le premier une description de toutes les parties du territoire qui composait l'ancien département de Rome, en

ayant soin de rappeler les évènemens dont chaque lieu fut le théâtre, de faire connaître les monumens qu'il possède, et l'aspect, la nature et les productions de chaque contrée. Je me suis en même temps attaché à tracer en quelque sorte l'histoire de Rome sur le terrain, et à indiquer les causes locales qui ont favorisé ou ralenti les progrès de sa puissance.

Ce livre est terminé par des observations sur le climat, et ses effets sur les hommes et sur la population aux diverses époques.

Le second livre est employé à faire connaître avec beaucoup de détail le mode de culture de ce pays, ses produits et ses dépenses.

Dans le troisième livre, je donne des renseignemens semblables, mais moins étendus, sur les manufactures et sur le commerce.

Le gouvernement, l'administration, la justice, la police, les établissemens de bienfaisance, sont l'objet du quatrième livre.

Et le dernier renferme les notions les plus exactes sur les routes, les ponts, les aqueducs, la navigation, les dessèchemens de marais, et se termine par une notice des travaux exécutés par les soins de l'administration française.

L'Atlas contient une carte du pays, un plan de Rome en une feuille, et un autre plan en dix-sept feuilles, indiquant tous les embellissemens faits depuis 1810, et les projets conçus par l'administration française. Je dois cette carte et ces plans à mon savant ami et parent le marquis de Fortia d'Urban,

membre de l'Institut de France. Enfin une suite de 15 gravures à l'eau-forte, en mettant en regard les monumens qui furent l'objet de nos travaux dans leur état ancien et sous leur nouvel aspect, en donne une idée exacte.

ÉTUDES STATISTIQUES

SUR

ROME

ET LA PARTIE OCCIDENTALE DES ÉTATS ROMAINS.

LIVRE PREMIER.

TOPOGRAPHIE.



CHAPITRE PREMIER.

Vues générales.

Le pays qui de 1809 à 1814 porta le nom de département de Rome, forme une des grandes divisions physiques de l'Italie centrale, car il est limité par la mer, l'Apennin, la Nera, le Tibre, et les montagnes de la Toscane; dans son vaste périmètre il comprend des montagnes à neiges presque permanentes et des plaines brûlantes, des roches calcaires et des cratères de volcan, et les cultures les plus variées s'y disputent le sol. A ces titres cette contrée mériterait l'attention des géographes, des naturalistes et des agriculteurs.

Mais, dans les temps anciens, ce pays eut pour habitans les Pelages, les Sicules, les Umbriens, les Osques ou Opiques, les Etrusques, les Latins, les Sabins, les Eques, les Marses, les Volsques et les Herniques : mais pendant cinq siècles il a été le théâtre de la lutte de Rome contre ces peuples ; et depuis qu'ils eurent disparu engloutis dans l'abîme de la puissance romaine, cette partie du monde n'a cessé d'être le point sur lequel se concentrait l'attention de toutes les nations. Enfin, dès notre plus tendre enfance, cette noble terre romaine nous fut rendue familière, et son souvenir se mêle au souvenir de nos premières études ; sa description détaillée peut donc prétendre à l'intérêt de tous les hommes qui s'occupent d'histoire, de sciences naturelles, d'économie politique ; elle peut plaire à ceux mêmes qui ne cherchent dans la lecture qu'un utile délassement.

Les limites politiques de cette vaste province sont : au nord, la Toscane et une partie de l'Ombrie dépendante de l'Etat pontifical ; au nord-est, à l'est et au sud-est, le royaume de Naples ; au sud et au sud-ouest, la mer Méditerranée. Elle se subdivise, dans la géographie moderne, en patrimoine de saint Pierre au nord, en Sabine à l'est, en campagne de Rome ou *Agro Romano* au centre ; en province de *Campagna* au sud-est, et en province *di Maritima* au sud-ouest.

Le point le plus nord de cette contrée, San-Lorenzo-Nuovo, près d'Aquapendente, est placé sous le 42° 45′ 23″ de latitude, et le 29° 28′ 40″ de longitude est de l'île de Fer. Le point le plus méridional, Terracina, est sous le 41° 18′ 14″ de latitude, et le 30° 54′ 27″ de longitude.

Rome est à peu près au centre du pays, puisque sa latitude est de 41° 53′ 54″, et que son méridien passe à 30° 9′ 30″.

Dans sa plus grande longueur entre San-Lorenzo et Terracina, la province a 130 milles 1/2 de 74 1/10 au degré, faisant 48 lieues 2/3 de 4,000 mètres, ou 194,315 mètres. Sa plus grande largeur, de Civitâ-Vecchia à la frontière napolitaine de la province d'Aquila, est de 69 milles, faisant 25 lieues 2/3, ou 102,879 mètres.

Sa forme est celle d'un quadrilatère allongé, dont les grands côtés sont inclinés d'environ 45° au méridien. On peut évaluer sa surface totale à environ 6,000 milles, ou 840 lieues carrées, faisant 1,363,000 hectares, ou 736,000 rubbi.

Considérée sous le rapport de sa constitution physique, cette province présente presque autant de surface couverte de montagnes, que de plaines.

Ses montagnes se subdivisent en montagnes calcaires et volcaniques. Les premières sont : 1° la longue chaîne qui, sous le nom d'Apennin, forme sans interruption la limite entre l'État pontifical et le royaume de Naples, et dont l'axe est à peu près parallèle au rivage de la mer ; 2° la chaîne moins étendue des monts Lepini, qui suit la même direction, et que la vallée du Sacco sépare de la chaîne apennine.

Les chaînes volcaniques sont les monts Cimini, qui se dirigent de la mer vers les monts Apennins, et les monts Albanes, dont la direction est parallèle à celle des premiers.

Il résulte de cette disposition de la charpente rocheuse du pays une subdivision naturelle en bassins

et en vallées: les premiers formés par les portions de la plaine littorale que séparent les chaînes volcaniques, les seconds s'ouvrant entre les diverses ramifications des montagnes calcaires.

Le premier bassin au nord a pour limites les coteaux de la Toscane, le cours du Tibre, les monts Cimini et la mer. Son principal récipient est le lac de Bolsena, qui a pour voie d'évacuation la rivière de Marta.

Le second bassin au centre, borné au nord par le Cimino, au sud par les monts Albanes, à l'est par le plus occidental des contreforts de l'Apennin, et à l'ouest par la mer, a le Tibre pour moyen d'écoulement.

Enfin le bassin des marais Pontins, au midi, s'étend entre les monts Albanes, qui le limitent au nord, les monts Lepini, qui se recourbent pour l'envelopper à l'est et au sud, et la mer à l'ouest. Ses eaux s'écoulent par le grand canal. Le sol des deux premiers bassins est mamelonné et sillonné par de nombreux cours d'eaux qui se sont creusé des lits profonds : le bassin des marais Pontins est partout presque de niveau.

Les chaînes volcaniques qui séparent les bassins sont formées par une suite de cônes à pentes adoucies et à larges bases; la plus riche végétation en recouvre toutes les parties. Les montagnes calcaires qui terminent à l'est les trois bassins, présentent au contraire des cimes crénelées, des flancs escarpés, arides, affreux de nudité. C'est dans leur sein que s'ouvrent les trois principales vallées : au nord-est le Velino, et ensuite la Nera, séparent la haute chaîne apennine d'une chaîne inférieure. Plus au sud la vallée de l'Anio, ou Teve-

rone, coupe aussi la masse des monts Apennins : ces deux vallées se dirigent d'abord du sud au nord, et ensuite de l'est à l'ouest. La troisième vallée, qui court du nord-ouest au sud-est, s'interpose entre l'Apennin et les monts Lepini : le Sacco qui la forme, et qui se perd dans le Liris, arrose une des plus riches plaines d'Italie.

Le relief du pays présente, dans le sens de sa longueur nord-est sud-ouest, une ligne qui, au plateau d'Acquapendente, est d'environ 400 mètres au-dessus du niveau de la mer : elle s'abaisse brusquement jusqu'aux bords du lac de Bolsena, se relève pour atteindre le sommet du tertre de Montefiascone, et redescend dans la plaine de Viterbo, ville située à 386 mètres. Cette ligne remonte rapidement à la cime de la montagne de Soriano, point culminant du Cimino, élevé de 1070 mètres. Elle ondoie ensuite à travers la campagne de Rome et se trouve, au bord du Tibre dans cette ville, à 10 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle remonte au sommet du Monte-Cavo, point le plus élevé de la chaîne albane placé à 930 mètres, et redescend ensuite rapidement jusqu'à Cisterna, d'où elle atteint, par une pente insensible, la rive de la mer à Terracina.

Une section transversale donne une courbe qui, en partant de la mer, s'élève lentement jusqu'aux coteaux qui forment la campagne de Rome, la traverse en décrivant de larges ondes, monte rapidement les premiers contreforts de la chaîne apennine, redescend dans la vallée du Velino et atteint, sur le sommet du mont Terminillo, une élévation de 2,600 mètres environ.

Ainsi cette province réunit tous les climats de la plage de Terracina, couverte de palmiers, de cacta et d'orangers à la cime de Terminillo, où la neige est permanente à l'aspect du nord.

C'est en suivant les divisions naturelles qui résultent de la configuration immuable du pays, que je vais en donner la description : les divisions politiques changent et s'oublient, et nous regrettons chaque jour que les anciens géographes ne nous aient pas donné les limites invariables des pays qu'ils nous ont fait connaître.

CHAPITRE II.

Description du bassin septentrional, ou du lac de Bolsena.

Ce bassin a pour bornes au nord-ouest en partant de la mer, d'abord la petite rivière de Pescia qui coule du nord-est au sud-ouest en formant la limite des États pontificaux et toscans; ensuite une chaîne de coteaux, derniers contreforts des montagnes de Santa-Fiora; le Tibre, les monts Cimini et la mer forment les autres limites de ce bassin à l'est, au sud et à l'ouest.

Les eaux qui tombent dans cet espace de terrain qui a environ 60,000 mètres d'étendue du nord au sud et 70,000 de l'est à l'ouest, se versent en plus grande partie dans le lac de Bolsena : le reste s'écoule dans le Tibre, la Pescia, la Fiora, le Mignone, et par plusieurs

ruisseaux : les eaux du lac sortent par la rivière de Marta.

En venant de Toscane, au pied des âpres sommets de Radicofani, on trouve la vallée de la Paglia, et on entre dans les États pontificaux à Ponte-Centino. Un peu plus loin le Ponte-Gregoriano donne passage sur la Paglia, et peu après, sur la cime d'une montagne escarpée, on trouve la petite ville d'Acquapendente, anciennement Aquula, première ville des États romains sur la route de Sienne. Sa position pittoresque la rend seule digne d'attention : elle a donné naissance à Jérôme Fabricius, savant anatomiste, professeur à Padoue, qu'en 1603 la république de Venise honora d'une statue.

Au-delà de cette ville commence une plaine élevée, tantôt cultivée, tantôt boisée, de laquelle on aperçoit au nord les pics volcaniques de Radicofani et de Santa-Fiora, et à l'est la chaîne des montagnes de l'Ombrie. A l'extrémité du plateau vers le sud, la vue est frappée de l'aspect gracieux d'un village récemment bâti : il domine le lac de Bolsena, que cachent des côteaux couverts d'habitations, et, au fond du tableau, on aperçoit vers le sud une immense plaine couronnée par les sommets du Cimino.

Si ce paysage a un caractère de grandeur qui prépare l'ame aux impressions sérieuses, l'histoire du village de San-Lorenzo-Nuovo y mêle une douce émotion. Pie VI le fit construire, il y a peu d'années, pour recevoir les habitans du village de San-Lorenzo-Vecchio, qui périssaient par les effets de la fièvre estivale dans leurs demeures situées au fond d'un vallon malsain. Toute cette construction se fit aux frais du pape. Il est doux, dès les premiers pas faits dans

un pays, de rencontrer une aussi touchante preuve de la bonté du souverain : et quelle porte triomphale, élevée sur les limites de l'État pontifical, vaudrait, pour la gloire de Pie VI, le petit village de San-Lorenzo-Nuovo?

Une descente rapide, à travers les restes d'une forêt, conduit aux vestiges du village abandonné, dont les maisons en ruine, dispersées le long de la route, semblent destinées à montrer au voyageur l'influence du mauvais air et justifier, par l'action de cette puissance invincible, tout le spectacle de dépopulation et de paresse qui va frapper les yeux.

Le pied de ce coteau est baigné par les eaux du lac de Bolsena (Vulsiniensis lacus), vaste récipient de 70 milles carrés faisant 15,792 hectares, ou 8,620 rubbi d'étendue, dont les bords, tantôt aplatis, tantôt relevés en coteaux, sont ou boisés ou soigneusement cultivés. De nombreux villages couvrent ses rives, et du sein des eaux s'élèvent deux îles habitées par quelques paysans, appelées l'une *Isola Bisentina* et l'autre *Isola Martana*. C'est dans la première qu'en 535 fut exilée et mourut par les ordres de son second mari Théodat Amalasonte, reine des Goths, fille unique du grand Théodoric et mère d'Athalaric. Ainsi, à peine arrivé sur le sol romain, on apprend par un exemple terrible quels furent sur cette terre les jeux de la fortune!

Le lac reçoit les eaux d'un vaste bassin et il contient un grand nombre de sources qui l'alimentent et le maintiennent à peu près au même niveau; en quelques parties sa profondeur est considérable, mais le plus souvent ses bords sont vaseux, couverts de roseaux et peuplés d'une multitude d'oiseaux aquatiques.

Le lac nourrit beaucoup de poissons et entre autres des anguilles d'une grosseur et d'un goût remarquables.

Cette immense étendue d'eau encadrée dans une suite de coteaux rians, couverts de forêts et de villages mêlés aux cultures de vignes et d'oliviers, présente un aspect imposant et gracieux à la fois. Malheureusement ces rives charmantes, par suite du peu de profondeur des bords du lac, sont extrêmement malsaines, et la pensée que les fièvres d'automne en désolent les habitans, détruit le plaisir que causent ces scènes délicieuses. Les eaux du lac s'écoulent par une seule ouverture au sud-ouest, et elles forment la rivière de Marta qui se jette dans la mer auprès de Corneto, après un cours de 13 lieues 1/2. Souvent il a été question de la rendre navigable et de joindre ainsi à la mer le pays fertile qui entoure le lac : je reviendrai sur ce projet.

Après avoir suivi quelque temps les rives du lac, on arrive à Bolsena, l'ancien Vulsinii, une des douze principales villes des Étrusques, et peut-être la plus importante de toutes. Cette antique métropole était assise dans une forte situation, sur le sommet d'un coteau coupé à pic du côté du lac et de deux autres côtés, et accessible seulement par une des parties de son enceinte. Vulsinii ne vit près de ses murailles les armes romaines que l'an 445 de Rome, et elle se racheta alors par une contribution que lui imposa le consul Decius : 13 ans après, le consul Postumius lui fit payer une nouvelle rançon en blés, en vêtemens et en 500,000 livres d'airain (*quingentum millium æris* dit T. Live). Plus tard les Vulsiniens

eurent recours aux Romains contre leurs propres esclaves, qui s'étaient emparés du gouvernement. Enfin ce ne fut que lorsque, maîtres de l'Italie méridionale entière, les Romains disputaient la Sicile aux Carthaginois, que M. Fulvius fit tomber, l'an 488, sous ses coups, cette grande victime: tant était puissante la force de résistance de cette confédération étrusque, dont Vulsinii était la clef! Cette cité était parvenue à une si grande prospérité, que les Romains, entre autres richesses, y trouvèrent 2,000 statues. Quoi qu'il en soit de ce calcul, qui se ressent peut-être de l'orgueil des historiens de Rome, toujours portés à enfler les succès et à grandir les conquêtes de leur patrie, il est certain que Vulsinii avait acquis une très-grande puissance. Les Romains jaloux de sa splendeur, comme ils l'avaient été de celle de Veïes, la détruisirent, et rien ne les arrêtant plus dans l'Italie centrale, ils débordèrent dans l'Etrurie et le Picenum, et ils purent donner dans le sud toute leur attention à leur lutte contre Carthage. Ainsi Vulsinii mérite nos respects comme la dernière ville qui ait combattu pour la liberté italienne dans la province que je décris.

De tant de grandeurs, il ne reste que les vestiges d'un temple, peut-être celui de la déesse Vulturna, dans lequel les peuples étrusques se réunissaient, ou celui de la déesse Nortia, dont les murs recevaient le clou enfoncé chaque année pour en marquer la fin; on y voit aussi quelques restes d'aqueduc. Le bourg moderne est sans importance, mais sa position est riante, et ses maisons groupées sur le coteau produisent un effet très-pittoresque. Ce coteau est formé d'une roche basaltique qui apparaît fréquemment sous la

figure de prismes hexagones, composés d'une substance noire, compacte, dure, sonore, et diversement inclinés à l'horizon. Tantôt leurs prismes groupés s'élèvent verticalement comme des tuyaux d'orgue; tantôt ils s'inclinent vers l'horizon sous divers angles: quelquefois, s'enfonçant dans le sein de la montagne, ils ne présentent que leurs bases régulières, et ces surfaces hexagonales parfaitement égales, pressées les unes contre les autres, semblent un mur artistement revêtu de pierres taillées. Ce bouleversement des couches basaltiques d'une même masse, semble venir à l'appui du système qui attribue la formation des montagnes à des soulèvemens de la matière, occasionés par des feux intérieurs. Les arbustes qui couronnent le coteau et dont les branches fleuries flottent sur la roche basaltique noircie par les feux qui la produisirent, forment un contraste charmant.

Bolsena est réduit à 1550 habitans: c'est dans son église que se passa, dit-on, le miracle qui fait le sujet d'un des plus admirables tableaux de Raphaël.

La route qui d'abord est tracée entre les coteaux et le lac, s'en éloigne bientôt et ondoie à travers une forêt de chênes verts et blancs, plantée en partie sur des coteaux et en partie dans des vallons. La vue, glissant à travers des troncs noueux, se porte à chaque pas sur des scènes nouvelles, toutes empreintes d'une beauté sauvage. C'est dans ces bois qu'on croit retrouver au lieu appelé Fiorentino la ville étrusque de Ferentinum.

Depuis l'entrée dans les Etats pontificaux, le chemin est formé d'un gravier volcanique appelé *rapillo*, qui, en se durcissant à l'humidité, rend facile l'écoulement des eaux. Ce gravier, ou plutôt cette cendre,

abondante dans toute cette contrée, fait d'excellentes routes quand on a soin de la renouveler et de remplir les ornières.

Montefiascone, autrefois Phliscon Mons, est situé au sommet d'un tertre conique dont le noyau est volcanique et occupe le centre du bassin du lac de Bolsena. Sa cathédrale, bâtie sur le point culminant et surmontée d'une coupole, fait encore valoir sa position élevée. Autour de cette église se groupent des couvens, d'autres églises, des maisons séparées par des rues étroites, rapides et tortueuses, et tout cet amas de constructions figurant une haute pyramide est enveloppé de vieilles murailles. Les ruines d'un château, un collège qui jouit de quelque réputation, un palais épiscopal fort modeste, sont tout ce qui peut attirer l'attention à Montefiascone. Cependant les gourmets s'y arrêtent volontiers pour goûter un vin fort renommé : un motif plus important doit y faire faire une station, car c'est de ce point, véritable phare placé au centre du bassin, qu'on peut prendre une idée très-juste du territoire étrusque.

Au nord sur le premier plan de ce panorama, sont des vignobles célèbres étagés jusqu'aux bords du lac qui se montre dans toute son étendue ; à sa droite s'élèvent les belles forêts qui ombragent les coteaux de Bolsena et de Bagnorea, et que surmontent en s'échelonnant les montagnes d'Orvieto (Oropitum), de Todi (Tuder) et d'Amelia (Ameria); en face et au-delà du lac l'horizon est fermé par les volcans éteints de Radicofani et de Santa-Fiora; plus près et vers l'ouest les rives du lac se dessinent en gracieuses courbes sur lesquelles se montrent les villages de Marta, de Capo di Monte, de

Valentano et de Gradoli. En se tournant plus au couchant, on voit s'étendre à perte de vue les plaines de Canino, de Montalto, de Toscanella et de Corneto que termine la mer; au midi la belle chaîne du Cimino, couverte de forêts, domine la ville de Viterbo, toute hérissée de flèches, de clochers et de tours; enfin entre cette ville et Montefiascone la grande route trace comme un sillon de poussière à travers une plaine mamelonnée et absolument dépouillée d'arbres.

A l'est de Montefiascone et derrière les forêts qui séparent cette ville de la frontière de Toscane, s'étend un plateau élevé, argilleux, froid, couvert de bois de chênes et dont la pente est vers le Tibre. Le principal lieu de cette contrée est Bagnorea (Balneo regium), petite ville épiscopale peuplée de 2,700 habitans. Dans la même direction se trouve le confluent du Tibre et de la Paglia, point où la première de ces rivières tourne brusquement de l'est-nord-est au sud-ouest. Au sud de Bagnorea sont situés les villages de San-Michele, Celleno, Civitella d'Agliano et Graffignano. Au nord de la même ville et à deux lieues de distance, on trouve la ville d'Orvieto bâtie sur la Paglia, et dont l'église cathédrale est un des monumens les plus curieux du moyen âge. Les détails en ont été gravés avec beaucoup de soin.

Montefiascone contient 5,125 habitans, presque tous occupés de la culture des vignes. L'abbé Casti, spirituel auteur de *Gli Animali Parlanti*, est né dans cette ville, dont l'évêché, uni à celui de Corneto, a été longtemps possédé par le cardinal Maury.

L'espace de terrain compris entre Montefiascone et Viterbo donne une idée exacte des plaines malsaines

des Etats romains : un sol bosselé, raviné, dénué d'arbres, montrant çà et là des masses de roches volcaniques tantôt rougeâtres, tantôt grisâtres, mises à nu par les pluies, et semblables à des cendres compactes; des champs de blés du vert le plus riant, des pâturages étalant pendant la saison humide tout le luxe de la plus forte végétation, brillent au milieu de ce triste encadrement. Mais ces champs semblent cultivés par des mains invisibles, car l'œil ne découvre ni ferme ni chaumière, l'oreille n'entend ni l'aboiement des chiens ni le chant du coq; seulement de loin en loin sur un tertre, autour d'une roche aiguë, apparaissent quelques maisons que la crainte a serrées les unes contre les autres, et c'est de cet amoncellement d'habitations que les paysans descendent chaque jour aux travaux de la plaine.

Pour connaître dans toutes ses parties le bassin du lac de Bolsena, il faut, de Montefiascone, se diriger vers l'ouest en suivant la rive opposée à celle que parcourt la route de Florence; ce chemin, praticable à de petites voitures, descend à travers les vignes les divers étages de coteaux qui servent de piédestal à la ville. On suit ensuite la rive du lac jusqu'à la Marta (Lartes flumen), qu'on traverse sur un pont. Cet unique débouché d'un immense récipient appelle sans cesse l'attention de l'administration; car, dès qu'il s'engorge, les rives du lac sont inondées.

Marta, anciennement Lartes, bâtie sur le bord de la rivière, n'est qu'un petit village médiocrement sain; un peu au-delà se trouve Capo di Monte, autre village pittoresquement élevé sur un promontoire qui domine le lac. Le prince Stanislas Poniatowski y a construit un

château qui jouit de beaux points de vue. Bisentum était sur cette rive, probablement en face de l'île de ce nom.

D'agréables coteaux, bien cultivés en vignes, en oliviers et en céréales, séparent de Capo di Monte le bourg de Valentano (Verentum), situé sur une éminence à peu de distance des frontières de Toscane. Ce pays est bien peuplé et on y trouve, sur un espace de terrain assez étroit, les gros villages de Pianzano, de Gradoli, delle Grotte-San-Lorenzo et de Latera.

C'est à Valentano que finissent les coteaux, et par suite l'air sain qui permet la petite culture. A l'ouest commence une plaine volcanique, aride et pierreuse, d'un aspect monotone ; Ischia, peuplé de 1671 habitans, est le premier village qu'on y rencontre ; à peu de distance, on aperçoit Farnese, qui a donné son nom à la famille de Paul III ; plus loin sont les ruines de Castro, qui reposent elles-mêmes sur les ruines de Statonia. Ainsi deux âges de débris recouvrent cette terre dévorante. La petite rivière d'Olpeta traverse ce pays, qui formait autrefois un état indépendant sous le titre de duché de Castro. Il fut, avec le duché de Ronciglione, le premier apanage du fils de Paul III, auteur de la grandeur des Farnese, éteints sur le trône de Parme, en 1731, après avoir jeté un vif éclat et avoir produit les Alexandre, les Ranuce, et plusieurs autres grands capitaines. La fortune de cette famille est la plus grande qui ait été faite par le népotisme.

C'est dans ces plaines qu'était placée la ville de Sudertum, sur un embranchement de la voie Claudia. Maintenant on y trouve les gros villages de Pianiano et de Celleze, et au-delà le bourg de Canino auquel

une chaîne de coteaux, nommés Monte dell' Oro, sert d'abri. Ce bourg, assez bien bâti, ne ressemble pas aux pauvres villages qui l'entourent. La chambre apostolique a vendu ce fief à M. Lucien Bonaparte qui en a pris le nom de prince de Canino. Une belle habitation a été arrangée par lui, des usines à fer ont été remises en activité et augmentées, d'antiques bains minéraux ont été restaurés; enfin toute cette propriété a reçu d'importantes améliorations. Des fouilles, dirigées avec intelligence par cet amateur éclairé des arts, ont fait découvrir, à peu de distance de Canino, des thermes antiques dans lesquels coulaient des sources chaudes, appelées *Caldane*, bains que restaura, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, le proconsul Minutius. On a trouvé aussi des restes d'édifices considérables, beaucoup de statues, et surtout une prodigieuse quantité de vases dits étrusques. Les fouilles se poursuivent au lieu nommé Cavalupo, près du mont Cucumello, et on attend des lumières sur la situation de la ville de Vetulonia, cité importante des Étrusques, qui était depuis long-temps détruite au temps où écrivait Silius Italicus, qui l'appelle *decus quondam Vetulonia gentis.* D'autres fouilles, faites sur les bords peu éloignés de la Fiora, au lieu nommé Ponte dell' Abadia, par les soins de MM. Candelori, Campanari et Fossati, ont amené la découverte de la ville étrusque de Vulcia dont triompha Tib. Coruncanius, l'an 473. Le pont existant encore sur la Fiora est antique et d'une grande hardiesse. Cette rivière que les anciens nommaient Arminia ou Armenta, descend des montagnes de Santa-Fiora, où se voyait le manoir de la branche de la maison Sforza, qui a continué jusqu'à nos jours cette race.

Après un cours de 8 à 10 lieues, la Fiora entre dans l'État romain au-dessous de la ville toscane de Pitigliano.

L'influence du mauvais air se fait vivement sentir autour de Canino, dont la population n'atteint pas 1200 individus. Par un effet de ce dépeuplement, on y pratique le système de culture dans lequel les céréales remplacent à longs intervalles les pâturages spontanés.

En quittant Canino, on continue à parcourir la plaine qui s'abaisse lentement vers la mer : la Fiora la coupe sans l'arroser. Au-delà de son lit profond s'étendent en larges plis les plaines malsaines de la Toscane, semblables, sous tous les rapports, aux maremmes romaines : même dépopulation ; même danger d'habitation pendant l'été, partant même système de culture; tant il est vrai que dans tous les pays les mêmes effets sont produits par les mêmes causes. La vigilante administration de la Toscane, l'industrieuse activité de ses habitans, l'abondance de leurs capitaux n'ont pas amené de résultat différent de celui qu'on trouve dans les États romains. Ne ressortirait-il pas de cette observation une première preuve que c'est à tort que tous les voyageurs, admirateurs si passionnés de la Toscane, jettent un blâme si amer sur le gouvernement pontifical, et parlent avec tant de dédain de la paresse des Romains? Mais quel voyageur s'est donné la peine de parcourir les maremmes de Grossetto et de Volterra? tandis que les plaines romaines bordent la grande route et qu'on peut les observer de sa voiture.

Au nord de la Fiora, la plaine romaine continue plane, boisée, coupée par les ruisseaux de Tufone et de la Pescia, qui coulent dans des ravins rendus ma-

récageux par la négligence des propriétaires à procurer l'écoulement des eaux qui s'y répandent lors des débordemens. Cette plaine est formée de dépôts calcaires recouvrant une couche d'argile. La Pescia, qui descend des maremmes toscanes, fait, pendant deux lieues, la limite des États pontificaux. Au-delà se montre de loin le promontoire étrusque de Monte-Ercole ou Argentario, auprès duquel est Orbitello, petit port, objet de guerres fréquentes pendant les quinzième et seizième siècles.

La station romaine *ad novas*, sur la voie Aurelia, était placée non loin de la Fiora, et c'est aussi sur cette rivière, qui a un cours de 13 à 14 lieues, qu'est bâti Montalto. Cette ville, qui s'élève sur les ruines d'une ville romaine nommée *Forum Aurelii*, est le centre d'une grande propriété de la chambre apostolique, qu'elle a donnée en emphytéose à des particuliers, moyennant une rente assez modique pour avoir permis des bénéfices considérables. Autour de cette petite ville, la plaine est d'une admirable fertilité : de vastes tapis de blé sont entourés de pâturages non moins brillans de végétation, et peuplés d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons ; et de toutes parts de nombreux ouvriers animent le paysage. Telles sont les scènes des mois d'hiver et de printemps ; mais, dès que les chaleurs ont commencé à se faire sentir, tout change : la terre pulvérulente semble avoir subi l'action du feu ; toute végétation a cessé ; les troupeaux ont gagné les montagnes ; et les habitans sont dispersés. Ainsi le voyageur qui veut juger sainement de ce pays doit le voir dans les deux situations opposées que ramène la marche des saisons.

M. Adorno, cultivateur distingué, conserve à Montalto un troupeau de 4 à 5,000 mérinos qui descendent de ceux que Pie VI obtint du roi d'Espagne, et les croisemens ont amélioré en outre 30 à 40,000 individus. Ces contrées sont un des lieux les plus favorables à la dépaissance d'hiver des moutons.

La plage alluvionnaire de la mer est tout-à-fait plate, et ce n'est qu'à une distance de demi-lieue du rivage que le sol se relève brusquement, et se développe ensuite en un vaste plateau à larges ondulations. La zône littorale est le plus souvent occupée par des forêts, au milieu desquelles les étangs ou marais de Cotignolo, d'Arquato, de Furiano, della Gracciera, de Burano et del Vescovo, contribuent par leurs émanations à accroître les causes, déjà trop nombreuses, d'infection. Les diverses espèces de chênes, les frênes, les ormes, les pins, sont les espèces dominantes dans ces forêts qui nourrissent beaucoup de porcs.

La Marta (Lartes flumen) coule au travers de cette plaine, et se perd dans la mer; à son embouchure, ou du moins à peu de distance, étaient situées les stations ou villes de Regis Villa, de Quintianum et de Martanum, sur la voie littorale Aurélienne. Peu au-delà de la Marta, qu'on traverse sur un pont en pierre, Corneto se montre bâti sur un escarpement volcanique; ses hautes murailles, ses tours, ses clochers nombreux, lui donnent un aspect pittoresque; et, de ses maisons, la vue plonge sur une riche plaine et sur un horizon immense de mer, du promontoire d'Hercule à celui de Cività-Vecchia. Soumise, comme celle de Montalto, aux influences des saisons, la population de Corneto croît ou décroît suivant les chances que fait

courir l'état de l'atmosphère : presque nulle en été, cette population est en hiver de 3,000 à 3,300 ames, sans compter les ouvriers étrangers.

Corneto est le centre de l'une des plus grandes et des plus curieuses exploitations agraires des États romains, et peut-être le lieu où il convient le mieux d'étudier cette agriculture si mal connue. Son territoire produit en abondance du froment, de l'avoine, du maïs, des fèves, du chanvre; de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons y trouvent d'abondans pâturages, et une grande aisance règne parmi les habitans. Les anciens Tarquiniens cultivaient aussi beaucoup de chanvre, et ils eurent à fournir, pendant la seconde guerre punique, les toiles pour les voiles de la flotte. Pendant la saison des travaux, Corneto présente la scène la plus animée : tous les propriétaires sont rentrés dans leurs domiciles; des centaines d'ouvriers sont venus des montagnes les plus voisines leur offrir leurs bras; et leurs troupes bruyantes, dociles à la voix de leurs *caporali*, se répandant dans les champs, donnent à cette riche campagne un aspect plein de charmes; mais que celui qui veut garder les douces impressions que produit ce spectacle de vie et de richesse se garde de revenir dans ces lieux pendant l'été! La mort veille seule alors.

Entre Corneto et la mer, on a creusé des salines qui, depuis l'abandon de celles d'Ostie, fournissent une partie du sel nécessaire à la consommation des Etats romains occidentaux : 3 ou 400 forçats y sont occupés; mais l'emploi de ces hommes dans une campagne découverte n'est pas sans danger, car ils vont fréquemment recruter les bandes de brigands qui infestent

cette partie de l'Italie. On se plaint aussi des salines sous le rapport de la salubrité, et on croit qu'elles ajoutent aux causes si nombreuses qui corrompent l'air. Le sel est embarqué dans un petit port, appelé Porto Clementino, défendu par un môle. Le reste de la plage est protégé par une suite de tours solidement bâties, et armées de 1 ou 2 pièces de canon, avec quelques soldats invalides pour garnison; ces tours servent à défendre le rivage contre les incursions des barbaresques qui trop souvent viennent enlever des hommes ou des bestiaux, et à assurer l'exécution des lois sanitaires; leurs gardes communiquent entre eux par des signaux qui mettent rapidement tous les points du littoral en communication.

Ce territoire appartenait aux Tarquiniens, une des principales nations étrusques, et l'attention du voyageur est surtout excitée dans ce pays par des monumens de la plus haute antiquité, découverts non loin de Corneto. Là s'élevait une des douze métropoles des Étrusques, Tarquinii, bâtie par les Pélasges, qui donna la naissance et son nom à Tarquin-l'Ancien, et qui fournit de puissans secours à Tarquin II, après son expulsion. Cette rivale de Rome prit chaudement la défense de ce prince, dévasta les campagnes romaines, et massacra ses prisonniers; les prêtres tarquiniens combattaient en soldats, et ils effrayaient l'ennemi en se précipitant sur lui les mains armées de serpens. Ces moyens de résistance furent insuffisans, et Tarquinii succomba l'an 365 de Rome, c'est-à-dire 7 ans après Veïes. Quoique cette ville eût acquis une grande splendeur, il n'en reste aucun vestige sur le sol; heureusement des restes précieux de sa grandeur

se sont conservés dans l'intérieur de la terre : des tombeaux, creusés dans la roche volcanique, et découverts par le cardinal Garampi, vers 1780, dans un champ qui conserve le nom de Tarquinia, jettent les plus vives lumières sur l'état des arts à une époque antérieure ou du moins contemporaine de la fondation de Rome. Une entrée étroite et basse conduit dans des salles spacieuses, et dont des piliers régulièrement espacés soutiennent le plafond ; tantôt ce plafond est tout-à-fait plat ; tantôt sa partie centrale est plane, et se raccorde aux murs verticaux par de larges plans inclinés. Ces plafonds de roche volcanique sont décorés de grands caissons, et leurs piliers, pris dans la masse, sont ornés de chapiteaux et d'impostes. Il y a dans toute cette architecture monolithe une régularité et une grandeur qui saisissent d'admiration, et, par son caractère de force et de solidité, elle rappelle les monumens égyptiens. Lors de l'ouverture de ces tombes, on y trouva un squelette couché sur un lit de bronze, et entouré d'ornemens de divers métaux.

L'intérêt qu'inspire ce lieu si remarquable s'accroît encore par la vue des peintures dont les parois sont couverts : elles paraissent représenter les symboles de la religion des Étrusques, le combat des deux génies de l'homme, celui du bien et celui du mal, et les tourmens qui attendent le coupable dans une autre vie. Ces peintures, qui témoignent de la croyance de ces peuples à l'immortalité de l'ame, peuvent mettre sur la trace de leurs systèmes religieux ; considérées sous le rapport de l'art, elles ont une véritable beauté de style, et même une assez grande correction de dessin ; les ta-

bleaux sont encadrés dans des ornemens gracieux. Suivant les apparences, ces peintures sont les plus anciennes qui existent : le savant d'Agincourt, dans son bel ouvrage *De l'Art par les monumens*, les attribue aux artistes que Démarate, père du premier Tarquin, aurait amenés de Corinthe; et il donne, tome IV, planches 10 et 11, des gravures fort exactes des hypogées. M. Micali, qui, dans son excellent ouvrage *Dell' Italia avanti il dominio dei Romani*, publia aussi de belles gravures des monumens de Tarquinii, partage l'opinion de M. d'Agincourt. Ainsi, en l'admettant, ces souterrains seraient à peu près contemporains de Numa.

Depuis peu d'années, des fouilles, dirigées avec une grande intelligence et un zèle qui mérite la reconnaissance de tous les amis de l'antiquité, ont fait découvrir d'autres tombes et toute une nécropole étrusque avec des mosaïques et des inscriptions : un sépulcre contenait encore, entouré d'armes et de vases, le cadavre armé qui lui avait été confié; mais il tomba bientôt en poussière; d'autres tombes plus vastes sont revêtues de peintures représentant des jeux et des scènes variées : toutes contiennent des vases peints. Ces nouveaux monumens, livrés chaque jour aux études des savans, avanceront la connaissance des antiquités étrusques et l'impulsion donnée à l'esprit de recherches par MM. le prince de Canino, Carlo Avvolta, Falsacappa, Massi, Fossati, Manzi, lord Kinnaird, le baron de Stackelberg, M. Kestner, et autres zélés archéologues, donnent lieu d'espérer les plus heureux résultats : des publications importantes sont annoncées par ces savans explorateurs, et déjà les An-

nales de l'Institut de correspondance archéologique, récemment fondé à Rome, nous ont donné une première idée des immenses richesses trouvées, tant à Tarquinii qu'aux environs de Canino.

Tarquinii était encore florissant du temps des Antonins, comme le prouvent des inscriptions trouvées récemment dans les ruines de magnifiques édifices profondément recouverts de terre. Corneto, bâti près de ces vestiges, joua dans le moyen âge un rôle assez important; le siège de son antique évêché a été transféré à Montefiascone.

Lorsque des hauteurs de la ville on examine la plage, on reconnaît qu'elle est le produit d'une récente alluvion, résultat des dépôts des rivières nombreuses qui affluent vers ce point; cet accroissement est si rapide, qu'il est probable que Tarquinii touchait à la mer, quoique ses restes en soient maintenant éloignés de près d'une lieue.

En quittant Corneto pour se diriger au sud, on longe les salines et on passe le Mignone (Minium fl.) sur un pont de pierre; cette rivière descend des vallées du Cimino et a un cours de 13 lieues. Près de son embouchure florissaient la ville de Graviscæ, colonie romaine établie l'an 571, et les ports ou stations de Rapinium et d'Algæ. En continuant à se diriger vers le sud, on arrive, après trois lieues d'un pays désert, à Cività-Vecchia. Mais cette ville n'appartenant pas au bassin septentrional, il convient, pour achever de le parcourir, de tourner à l'est, en suivant d'abord la route de Viterbo.

Les derniers contreforts du Cimino, revêtus de

belles forêts, viennent se terminer à la route, et c'est sur leurs pentes que surgissaient autrefois les eaux thermales célèbres sous le nom d'*Aquæ Apollinares*. En face s'étendent les larges ondulations d'une suite de coteaux couverts de bois rabougris. Au point le plus élevé de cet aride plateau, l'attention est attirée par le joli village de Monte-Romano, bâti récemment sur les vastes propriétés de l'hôpital du Saint-Esprit à Rome. Une rue large et alignée, bordée de maisons qui annoncent l'aisance et la propreté des habitans, rappelle à la pensée les plus beaux villages de France ou d'Allemagne et présente un singulier contraste avec les tristes amas d'habitations que nous avons parcourus jusqu'à ce moment. Cette colonie intérieure, établie avec prudence, a parfaitement réussi, et le produit des terrains qui lui ont été donnés à cultiver a augmenté dans une forte proportion. Enfin, un foyer d'activité et d'industrie a été introduit au milieu d'une solitude, jadis presque sans valeur. Cet établissement doit être étudié soigneusement, puisqu'il fournit la preuve que les colonies peuvent être établies sans danger dans un pays malsain en prenant les précautions convenables. Depuis les constructions, ce lieu s'est assaini, et ses habitans, au nombre de 870, y passent l'année entière. Les premiers colons furent des enfans trouvés.

L'horizon de cet intéressant village est borné, au sud-est, par les revers boisés du Cimino. C'est sur ces pentes que se trouvaient les villes ou les stations d'Axia et de Blera sur la voie Claudia. Bieda occupe peut-être la place de ce dernier lieu. Du côté du nord, l'œil parcourt une plaine sans bornes profondément coupée par des ravins au fond desquels coule un faible ruis-

seau. La roche volcanique qui forme le noyau de ce plateau, pour ainsi dire sciée par les eaux, apparaît de toutes parts taillée en énormes murailles.

La route traverse cette triste plaine en laissant à droite le gros bourg Vetralla, peuplé de près de 4,000 habitans, et agréablement situé sur les flancs septentrionaux du Cimino, au lieu où fut le forum Cassii, une des stations de la voie Cassia. La route qui conduit directement à Viterbo longe le pied des dernières coulées de la montagne à travers un pays bien planté en vignes et en oliviers; mais pour visiter le centre du bassin, il faut fléchir vers la gauche, et après avoir franchi les nombreux ravins qui prennent naissance dans le Cimino et qui se terminent à la Marta, on arrive dans une belle et fertile plaine. Toscanella (Tuscania), bâtie sur la Marta, entourée de murs et fortifiée de nombreuses tours, est au milieu de ce riche territoire. Comme Montalto et Corneto, Toscanella est le chef-lieu d'une grande exploitation agraire. On sait peu de choses de son histoire dans l'antiquité; mais dans le moyen âge, elle acquit quelque importance et elle eut le triste honneur de résister à Charles VIII, roi de France. Ce prince prit Toscanella à son retour de Naples et la saccagea. C'est dans cette ville qu'on place l'histoire de cette jeune fille qui, poursuivie et au moment de succomber, glaça l'audace de son royal ravisseur en lui montrant l'image de la Vierge sous le rideau de son lit.

Toscanella ne mériterait plus le triste honneur d'être attaquée par un roi. Heureusement réduits aujourd'hui à la culture des blés, à l'élève des chevaux, des bœufs, des moutons, ses habitans prospèrent et se plaignent

peu de leur obscurité. Ils sont au nombre de 3,000 en hiver; mais, en été, la ville se dépeuple presque entièrement. Si la Marta était rendue navigable, Toscanella, dont elle traverse le territoire, en tirerait de grands avantages. A l'ouest de cette ville la plaine est interrompue par une suite de coteaux qui portent le nom de Monte Calvello.

Entre Toscanella et Viterbo, villes à trois lieues de distance, le terrain s'incline légèrement du nord au sud. Les nombreux ruisseaux qui descendent du Cimino ont permis d'établir des rizières sur ce sol fertile; mais les habitans, qui déjà respiraient un air malsain, ont beaucoup souffert de cette nouvelle culture. A l'extrémité de la plaine, on rencontre un petit lac ou étang d'eau sulfureuse, appelé *Bullicame*, qui présente le phénomène d'une continuelle ébullition avec dégagement de fumée et une forte odeur d'hydrosulfure. Ce réservoir a été entouré d'un mur afin d'éviter les accidens. Un peu au sud de Bellicame sont les eaux minérales *Degli asinelli*, célèbres autrefois sous le nom *Aquæ Cajæ*. Trois sources, de qualités diverses, sont réunies dans le même bâtiment; deux sont sulfureuses, la troisième est ferrugineuse: leur chaleur s'élève jusqu'à 50 degrés de Réaumur. On les emploie avec succès à la guérison des maladies lymphatiques, des rhumatismes, etc. Mais il est difficile de rien voir de plus repoussant et de plus mal disposé que cet établissement thermal. L'administration française y avait projeté d'importantes améliorations. Une autre source chaude, connue des anciens sous le nom d'*Aquæ passeris*, surgissait près de la voie Cassia.

En approchant de Viterbo on est agréablement frappé de l'aspect nouveau que prend la campagne. La culture devient variée, soignée et bien entendue; des vignobles, des vergers, des plantations d'oliviers forment comme une ceinture verdoyante, que dominent de nombreuses maisons de campagne. Au-dessus de ces arbres, qui plaisent d'autant plus que la plaine en est plus dénuée, s'élèvent les hautes tours, les clochers, les coupoles qui couronnent Viterbo, et dont les teintes noirâtres se détachent sur les tons vaporeux des divers étages du Cimino, qui ferment le tableau.

Viterbo, qu'on croit bâti par Didier, dernier roi des Lombards, sur l'emplacement de Fanum Voltumnæ, temple et ville célèbre des Étrusques, est situé au pied du revers septentrional du Cimino, à 386 mètres au-dessus du niveau de la mer. Assise sur un terrein rapidement incliné vers le nord, cette ville se présente de toutes parts sous l'aspect le plus pittoresque, et ses nombreuses tours, qui dessinent une vaste enceinte, lui donnent de loin l'aspect d'une grande cité. De belles portes, un ancien château des princes Farnese, transformé en maison d'enfans trouvés, un hôtel-de-ville d'une construction remarquable, des fontaines très-ornées, une cathédrale où sont enterrés quatre papes, des églises au nombre de 50 ou 60 ne démentent pas cette idée. Mais en parcourant la ville, on sent péniblement que ses jours prospères sont écoulés, et que Viterbo n'est plus que l'ombre de lui-même; plusieurs de ses quartiers sont en ruines, et les cultures ont remplacé les habitations. Cependant elle conserve un assez grand nombre de maisons bien construites, et dans ses rues

pavées en larges dalles, coulent des eaux sans cesse renouvelées par de nombreuses fontaines, qui lui donnent beaucoup de propreté.

Les Viterbois, ayant au moyen âge détruit Ferentinum, en reçurent les habitans dans leurs murs. Ils offrirent souvent un asile aux papes, lorsque la turbulence des Romains leur rendait périlleuse la résidence de Rome. Viterbo soutint même de longues guerres avec cette métropole; mais l'an 1200 elle fut soumise et forcée (ce qui était la marque la plus humiliante de soumission) à livrer aux Romains sa grosse cloche et la chaîne qui fermait sa principale porte. Dans le quatorzième siècle Viterbo était gouvernée par la famille des Gatti, et plus tard par celle de Vico, qui se soumit à Cola Rienzi. C'est au séjour des papes qu'il faut attribuer le nombre prodigieux d'églises qui existent dans une ville de 12,000 habitans. Celles qui contiennent les reliques de Santa Rosa et de Santa Jacinta, sont l'objet d'un grand concours, et toute la contrée célèbre leurs fêtes avec une pompe extraordinaire.

Dans les temps modernes Viterbo résista en 1799 à l'armée française, qui occupait les Etats romains : à cette époque, plusieurs familles de cette nation retenues dans cette ville et chaque jour menacées par une populace furieuse, dûrent leur conservation au dévouement généreux du vénérable évêque, d'un moine et de la famille patricienne Zelli-Passaglia.

Quoique Viterbo soit une ville d'agriculteurs plus que de manufacturiers et de commerçans, on y fabrique une assez grande quantité de draps et de cordes; mais c'est la culture des vignes et des oliviers qui nourrit le plus grand nombre des habitans. Plusieurs familles an-

ciennes ou aisées réunies dans cette ville y forment une très-bonne société: un évêque, plusieurs chapitres, beaucoup de couvens des deux sexes y répandent des aumônes qui malheureusement servent à entretenir la paresse que l'on reproche aux Viterbois.

Des fouilles entreprises par MM. Jules Zelli-Passaglia et Alex. Especo, ont démontré l'existence d'une ville près de Viterbo, peut-être de Voltumnæ ou Ferentinum.

Les pentes du Cimino, profondément creusées par de nombreux ruisseaux ombragés par la plus vigoureuse végétation, rendent les environs de cette ville extrêmement agréables. Parmi les maisons de campagne qui ornent ces charmans paysages, on remarque Bagnaja appartenant à la famille Lante, l'une des plus illustres de Rome; deux jolis pavillons ornés de peintures de bons maîtres, sont entourés de jardins en terrasse, agréablement plantés et rafraîchis par des eaux abondantes. Le dernier cardinal Lante, ancien trésorier-général ou ministre des finances du pape, faisait les honneurs de ce beau séjour avec la grace et les manières d'un homme d'esprit et d'un grand seigneur.

De Bagnaja, un chemin charmant conduit vers la partie orientale du bassin, en contournant sous une voûte d'arbres les bases des monts Cimini; on atteint ainsi Soriano, bourg peuplé de 2,750 ames, appartenant aux princes Albani, et situé à l'entrée de la plaine, autour d'une masse de rochers isolée. Sur son sommet est bâti un château d'une architecture irrégulière, imposante et pittoresque. Dans les appartemens et dans les jardins, un art capricieux et un goût souvent bizarre ont multiplié les embel-

lissemens ; mais ce qui est préférable, c'est la vue dont on jouit des terrasses, d'un côté sur les pentes du Cimino, couvertes de la plus brillante végétation, de l'autre sur une plaine cultivée que termine le Tibre, et au-delà de ses rives sur les montagnes de l'Ombrie et de la Sabine.

C'est dans cette plaine que se trouvait le lac Vadimon, ensanglanté d'abord l'an 444 de Rome par un combat décisif où furent vaincus les Étrusques et les Umbriens ; ensuite, l'an 469, lorsque les Gaulois Senonais et Boïens, réveillant les Étrusques à demi domptés, tentèrent la défense de l'Italie septentrionale par une hardie tentative dans son centre. On cherche en vain ce lac célèbre, témoin des derniers soupirs des derniers défenseurs de la liberté italienne. Sa place même est ignorée, tant le desséchement a été complet. Suivant Pline le Jeune, ses eaux sulfureuses étaient couvertes d'îles flottantes formées par des réseaux de racines et de plantes aquatiques. La ville de Castellum-Amerinum se trouvait dans cette contrée.

Des pentes du Cimino au Tibre la plaine est argileuse, peu fertile, et couverte de bois. Ce fleuve, accru de la Paglia et de la Chiana, roule ses eaux bourbeuses dans un canal profond ; mais divers obstacles dont je parlerai au livre v, en empêchent la navigation. Dans cette plaine sont situés les villages de Bomarzo, autrefois Polimartium, de Mugnano et de Sipicciano. En revenant au nord-ouest, on passe près de l'emplacement de Trossulum, ville étrusque, prise, l'an 429, par le consul Carvilius. Parmi les villages nombreux de cette contrée, Vitorchiano, peuplé de 1400 ames, jouit du privilège exclusif d'obtenir pour

ses habitans les neuf places de valets de la ville de Rome, emplois ennoblis par le titre de *fedeli del Campidoglio*. Le motif de ce privilège fut le courage avec lequel les Vitorchianiens, vassaux de Rome, soutinrent, en 1267, un siège contre les Viterbois, et les repoussèrent. Des inscriptions conservées à Rome et à Vitorchiano perpétuent le service et annoncent la récompense. L'une de ces inscriptions porte : *Viturclanum membrum Romanum et summa fidelitas Romano imperio*. La seconde *Vitorchiano fedele al popolo Romano.* Il est assez curieux de voir les Romains du treizième siècle, réduits à lutter contre les Viterbois, parler d'empire romain. Encore aujourd'hui, le costume de ces espèces de gardes, ou d'appariteurs, est exactement conforme au modèle gravé sur pierre, et conservé au Capitole; il se compose de drap rouge et jaune, taillé suivant l'usage du temps.

Après avoir parcouru cette plaine, on revient à Viterbo; mais pour jouir d'une vue générale du bassin du lac de Bolsena, il faut s'élever sur la chaîne du Cimino, en suivant la route de Rome. La base de la montagne est entourée d'une ceinture d'oliviers, de vignes, de céréales et de légumes, agréablement entremêlés; des bois rabougris en couvrent la partie supérieure. Enfin, parvenu près de la maison de poste, on plane sur la ville de Viterbo, sur la plaine et sur Montefiascone. Les coteaux de Bolsena et de Bagnorea, les champs immenses de Toscanella, de Canino, de Corneto et de Montalto déroulent leurs larges ondulations jusqu'à l'horizon que forment la mer et les montagnes de Toscane et d'Ombrie. Ce cadre comprend toute l'Étrurie centrale, patrie de peuples énergiques et

policés, terre de courage et de civilisation. C'est cette plaine, aujourd'hui monotone et presque déserte, que du sommet du Cimino, dompté après tant de combats, contemplait avec orgueil Quintus Fabius, et qu'il saluait du nom *opulentæ Etruriæ arva!*

CHAPITRE III.

Description du bassin du Tibre, ou bassin central.

SECTION PREMIÈRE.

Partie occidentale, ou rive droite.

Le bassin du lac de Bolsena est séparé de celui du Tibre par la chaîne du Cimino, dont nous avons parcouru les revers septentrional et oriental. Ce dernier bassin a pour base une ligne littorale de 83,000 mètres, et sa perpendiculaire de la mer aux montagnes est d'environ 38,000 mètres ; sa forme est celle d'un trapèze irrégulier.

Parvenu au sommet de la montagne du Cimino, le voyageur qui porte ses regards vers le sud, prend une première idée des pays qui ont si long-temps excité sa curiosité, si souvent attiré son attention. A travers les arbres qui couronnent la montagne, il aperçoit au loin le Latium, la Sabine, les collines Algides et Albanes, tout le théâtre, en un mot, où se jouèrent les sanglantes scènes qui pendant cinq siècles préparèrent la

puissance romaine. Ce premier regard jeté sur les lieux qui intéressèrent notre jeunesse, cette première apparition de la terre où combattirent Énée et Turnus, où Numa régna par les lois, Cicéron par l'éloquence, où les Césars se pressèrent sur un trône tremblant, où de saints pontifes fondèrent l'inébranlable empire de la religion, agite l'ame d'un trouble inexprimable.

La partie de l'Étrurie que nous avons parcourue jusqu'à présent est peu connue par l'histoire. Les Romains, qui malheureusement sont nos seuls guides pour ces premiers temps, et qui ne s'occupèrent des nations étrangères que pour enregistrer leurs défaites, parcoururent ce pays en vainqueurs dédaigneux, après avoir franchi la barrière du Cimino : à peine font-ils mention des villes qu'ils détruisirent en courant vers des conquêtes lointaines et plus importantes. Mais dans le pays au sud du Cimino, Rome lutta corps à corps et long-temps contre chaque ville, et ses historiens furent forcés de donner toute leur attention à ces rivales de leur patrie. Nous entrons donc réellement dans le domaine de l'histoire, et l'intérêt ira croissant à mesure que nous nous rapprocherons du point d'où partirent tant de calamités, et d'où rayonna tant de gloire.

La route parcourt le flanc de la montagne, au travers d'une épaisse forêt dont les pentes touffues se terminent au rivage d'un beau lac, qui réfléchit dans ses eaux profondes les arbres séculaires qui l'entourent. Le lac de Vico (Ciminus lacus) est un de ces réservoirs, nombreux dans cette contrée, dans lequel les eaux ont remplacé les laves bouillonnantes,

en s'emparant de l'entonnoir creusé par le volcan. A l'intérêt qu'il inspire à l'observateur, se joint le charme des souvenirs, des beaux ombrages, de la brillante végétation qui recouvre et déguise les traces de la destruction. Cette terre semble vouée à la dévastation ; car, après l'extinction des feux souterrains, elle subit l'action non moins terrible des hommes. Une ville romaine, Vicus Elbii, florissait sur ces rives ; elle a disparu. Vico s'éleva sur ses ruines, et on cherche vainement sa trace : ainsi se sont englouties les générations de cités, comme les générations d'hommes !

Le lac, de forme à peu près ronde, a 700 hectares de superficie. Ses eaux ne s'écoulaient autrefois qu'en s'échappant par-dessus la lèvre du cratère, et souvent elles ravageaient les contrées inférieures. Un des petits-fils de Paul III, duc de Castro et de Ronciglione, fit ouvrir un canal souterrain, ou *emissario*, qui conduisit dans un vallon voisin les eaux surabondantes. Par ce moyen, on put régler le niveau du lac à un repère constant, et créer un cours d'eau d'une force motrice très-considérable. La Suisse, les Vosges, les Pyrénées n'offrent pas de vallon plus frais, plus animé, où l'industrie soit plus active que la gorge dans laquelle se précipite, de cascade en cascade, l'*emissario* du lac de Vico ; ses eaux coulant tantôt sous une voûte de beaux arbres, tantôt tombant à travers les rochers sous les roues des papeteries, des forges, des tréfileries, offrent aux peintres les points de vue les plus pittoresques, et aux observateurs le tableau d'une prospérité industrielle inattendue dans cette partie de l'Italie.

Une étroite coulée de lave entre deux profondes cre-

vasses a servi d'assiette à la ville de Ronciglione, dont dépendent toutes ces usines. De belles portes, une rue large et alignée, une église surmontée d'une coupole témoignent que cette ville fut l'objet d'une protection puissante, et des inscriptions nous apprennent que les Farnese donnèrent des soins à son embellissement. Mais les malheurs de la guerre de 1799 laissaient encore des traces affligeantes en 1813. Une population de 3,350 individus s'y livre à diverses industries.

La route que nous avons parcourue depuis l'entrée dans les États romains, est assise partie sur l'antique voie Cassia et partie sur un embranchement appelé Via Cimina; la voie Cassia traversant la montagne plus vers l'ouest. En sortant de Ronciglione, la route se développe sur les flancs de la montagne à travers un pays très-agréable, parfaitement planté, et soumis à une excellente culture. Au pied des dernières collines commence une plaine rafraîchie par de nombreux ruisseaux, qui arrosent des rivières et des prairies artificielles.

Pour visiter le bassin du Tibre dans toutes ses parties, il faut, à Ronciglione, quitter la grande route et se diriger vers le levant. Un chemin facile serpente d'abord sur le flanc du Cimino, sous les plus beaux arbres et parmi les sites les plus variés. Ce Cimino, dont les épaisses et sombres forêts, au témoignage des historiens, frappaient de terreur les Romains des premiers siècles, autant que la forêt Hercynienne épouvantait les soldats d'Auguste et de Tibère, ce Cimino dont, suivant la tradition populaire, le sol retenait comme cloués les téméraires qui y posaient le pied, éclairci par la hache, dompté par la culture, n'offre

plus aujourd'hui qu'un mélange ravissant de champs et de bois. Les larges ondulations des coulées de lave, en variant les aspects, en multipliant les points de vue inattendus, accroissent encore le charme de ce pays.

A deux lieues de Ronciglione, le joli bourg de Caprarola, peuplé de 3,000 habitans, arrête le premier le voyageur. Les Farnese choisirent ce beau site pour y construire une habitation digne de la grandeur à laquelle ils aspiraient. Vignole fut leur architecte, et le château de Caprarola est un de ses chefs-d'œuvre. Il forme un pentagone régulier dans l'intérieur duquel est inscrite une cour circulaire. D'immenses substructions, revêtues de rampes majestueuses, servent de base à l'édifice qui repose tout entier sur des voûtes. A chaque étage, un portique intérieur sert de communication entre les appartemens, et un vaste escalier à colimaçon de la plus ingénieuse construction règne dans toute la hauteur du palais. Dans les vastes appartemens, les frères Zuccheri ont peint l'histoire des Farnese, et dans une des salles, Thadée Zuccheri a représenté l'entrée de Charles V à Paris : à ses côtés, on voit le trop confiant François Ier et le cardinal Farnese. Les parois d'une autre salle sont couverts d'immenses cartes de géographie peintes à fresque, curieuses par la connaissance qu'elles donnent de l'état de la science à cette époque.

Le château est à mi-côte et il domine le bourg de Caprarola, dont la vaste place et une belle rue alignée sont aussi l'ouvrage des Farnese. Au-dessus du château, la colline s'élève en pente douce, et l'architecte a su profiter de cette heureuse disposition pour tracer de

magnifiques jardins en terrasses, où les rampes, les pavillons, les murs couronnés d'élégans balustres, les fontaines ornées de statues se dessinent sur des masses de sapins, de platanes et d'ormeaux : ces jardins, dans lesquels domine l'architecture et où les arbres et les gazons ne semblent destinés qu'à encadrer les productions de l'art et à faire valoir la blancheur des marbres, n'ont certainement pas le charme de nos fraîches pelouses entourées de bosquets, où se groupent des arbres de divers feuillages; mais ils ont un caractère très-imposant. On comprend mieux, en les parcourant, l'époque à laquelle ils dûrent leur origine, époque où un goût élevé et une active recherche des beautés idéales présidaient à la renaissance de tous les arts. Caprarola a passé dans la maison de Naples avec les autres biens allodiaux des Farnese par suite du mariage de Philippe V avec une princesse de cette famille. A peu de distance du château est une église de Franciscains qui contient plusieurs beaux tableaux, et entre autres un admirable Lanfranc.

La vue du château de Caprarola s'étend au sud sur une immense plaine coupée dans son milieu par la croupe du mont Soracte et par les tertres coniques de Monterosi, et terminée dans le lointain par la chaîne des monts Albanes. A l'est s'élève l'amphithéâtre des monts de la Sabine et de l'Ombrie. Au couchant, une suite de coteaux va s'étageant jusqu'au sommet du Cimino, et au nord, l'horizon est fermé par les pentes verdoyantes de cette belle montagne. Là se trouve réunie une nombreuse population toute livrée à la culture. Les villages de Canepino, de Valerano, de Carbognano et de Fabrica, dont le moindre a 11 ou 1200

habitans, montrent, par leur construction, l'aisance que les habitans trouvent dans l'industrie agricole appliquée à un sol fertile. Des bois d'énormes châtaigniers se mêlent aux cultures. De toutes parts s'ouvrent des ravins où la roche volcanique facilement creusée par les eaux prend les aspects les plus variés. Des fentes des rochers s'élancent des arbres, des arbustes qui jettent leur ombre sur les ruisseaux errant au fond de ces crevasses. Les plateaux intermédiaires sont plantés d'oliviers, de vignes supportées par des érables, et sous cette végétation flottante, croissent le froment, le maïs, le lin et les légumes. Cette contrée peu connue fournirait aux peintres d'inépuisables sujets d'étude.

Au pied des derniers contreforts du Cimino se trouve Vignanello, où le prince Ruspoli possède un château assez remarquable. Au-delà commence une plaine presque entièrement boisée et dont les rares cultures sont languissantes. L'air est déjà moins sain qu'auprès du Cimino, et la solitude des campagnes avertit du danger de les habiter. Dans cette plaine s'élèvent les villages de Bassano, de Bassanello, de Gallese et de Corchiano, et à son extrémité coule le Tibre dont Orte (*Hortanum*) domine le cours. Cette petite ville, peuplée de 2,230 habitans et résidence d'un évêque, a pour industrie principale la construction et la conduite des bateaux qui descendent le Tibre; on y fabrique aussi beaucoup de poteries. La voie Amerina, embranchement de la voie Cassia, traversait le Tibre à Hortanum, et un peu au-dessous de ce point, la Nera se décharge dans ce fleuve, qui devient alors constamment navigable. Toute cette plaine appartenait aux

Falisques, membres puissans de la confédération étrusque.

En suivant la rive droite du Tibre, on jouit d'aspects très-variés, d'abord sur la vallée de la Nera qui s'ouvre au milieu des montagnes de l'Ombrie, ensuite sur des étages de collines parfaitement cultivées: sur leurs sommets sont bâtis Otricoli, Magliano, Calvi, que dominent les rochers abruptes de la Sabine, tandis qu'au premier plan du tableau le Tibre se développe en larges courbes, dans une vallée fertile cultivée en blés et en maïs. C'est surtout au hameau de Borghetto, situé sur la voie Flaminia, qu'il faut se placer pour jouir de la vue de cette belle plaine, entourée d'une ceinture d'oliviers, couronnée de roches calcaires d'une éclatante blancheur, et coupée par le fleuve circulant en larges canaux dans des cultures qu'il détruit trop souvent. La voie Flaminia descend de ces pentes vers le Ponte-Felice, solidement bâti en pierre par Sixte V.

En continuant à suivre le Tibre, on le voit s'enfoncer dans une gorge profonde, qu'il s'est creusée entre deux berges boisées. Là commencent les pentes du mont Soracte, montagne qui forme le principal point de vue de cette plaine, en élevant brusquement au-dessus de son niveau ses flancs décharnés et sa crête dentelée. Son noyau est de la même pierre calcaire qui forme les montagnes de la Sabine, et son plus haut sommet est à 760 mètres au-dessus de la mer. On y voyait un temple d'Apollon dont les prêtres prétendaient à la faculté de marcher, sans se brûler, sur des charbons ardens. Saint-Oreste le remplaça par un couvent, et donna son nom à la montagne; depuis, Carloman, frère de

Pepin-le-Bref, vint mourir dans ce monastère. Cette montagne, qui sert à s'orienter de tous les points de la campagne de Rome, mérite d'être observée de près; les géologues remarqueront la nature de sa roche au milieu du sol volcanique; les simples observateurs se plairont à l'aspect de l'horizon qu'on embrasse de son sommet. Le Tibre l'enveloppe de deux côtés, et se laisse apercevoir pendant un cours de plus de quinze lieues, tantôt resserré au fond d'un profond encaissement, tantôt s'étalant dans une large vallée. Une plaine, bornée à l'orient par l'amphithéâtre des monts de la Sabine brillant de villages et de cultures, ondule sans limite à l'occident et au midi. Dans le lointain Rome et sa déserte campagne, Albano et ses montagnes verdoyantes; enfin au nord le Cimino termine l'horizon.

Le Soracte séparait le territoire des Falisques de celui des Capenates, et Capena, chef-lieu de cette seconde nation, qui résista autant que Veïes aux armes romaines, était bâti entre la montagne et le Tibre, et à ce qu'on croit au lieu appelé Civitella; plus près de la montagne était un temple de la déesse Feronia, pour laquelle les Étrusques et les Latins avaient une égale vénération. Au-delà du Tibre, vers le sud-est du Soracte, s'étend le théâtre des premiers exploits des Romains: Eretum, Nomentum, Cenina, Cameria, enfin Cures, patrie de Tatius et de Numa, et métropole des Sabins, florissaient sur ces coteaux. Ainsi du sommet du Soracte on voit à la fois les lieux où vivaient les peuples qui tombèrent premières victimes de l'ambition de Rome et ceux qui leur résistèrent quatre siècles. Le Tibre seul sépare ces deux territoires, dont le sort fut si différent.

Au midi du Soracte se trouvent dans une plaine ravinée les villages de Saint-Oreste, Rignano, Civitella San-Paolo; à l'orient et sur les bords du Tibre Nazzano, Torrita, Filacciano et Ponzano: Calcata et Stabbia sont à l'ouest. Un embranchement de la route qui passe au Ponte-Felice, traverse cette plaine en suivant les vestiges de l'antique voie Flaminia, et conduit à Rome en passant à Morlupo et à Castelnuovo di Porto; plus près du Tibre sont bâtis les villages de Fiano, duché de la maison Ottoboni, Riano et Frassinetto, qui fut une maison de plaisance de Livie, nommée *ad Gallinas*, parce qu'un aigle laissa échapper de ses serres une poule blanche, qui vint tomber dans ce lieu sur les genoux de cette princesse. Les traces de la voie Flaminia sont visibles sur plusieurs points, et conduisent, à travers une plaine singulièrement déchirée par les eaux, jusqu'à la rencontre de la vallée du Tibre.

Après avoir quitté le Soracte et ses points de vue qui donnent si bien l'intelligence de l'histoire des premiers temps de Rome, on arrive à Cività-Castellana, en se dirigeant vers le nord et en suivant la route moderne dont j'ai parlé plus haut. Le premier objet qui frappe les regards est un pont-aqueduc soutenu par deux étages d'arceaux, et jeté pour le passage de la route sur un ravin d'une effrayante profondeur. Cette route, qui réunit les voies Flaminia et Cassia, est due à Pie VI. Au-delà du pont une masse de rochers s'élève, presque isolée de toutes parts, et entourée de profonds ravins; dans cette forte position était Fescenia, cité des Falisques, remplacée par Cività-Castellana, ville épiscopale, contenant 1800 habitans, et protégée par une forteresse régulière construite par Jules II. La ville est assez bien

bâtie, et on y fabrique des poteries fines. C'est dans cette plaine que, le 4 décembre 1798, le général Macdonald, aujourd'hui maréchal duc de Tarente, soutint avec quelques milliers d'hommes un glorieux combat contre 30,000 Napolitains, qui ne purent pas empêcher sa faible armée de passer le Tibre.

En suivant un des vallons pittoresques et frais qui entourent Cività-Castellana, on arrive à travers des rochers couronnés d'arbres énormes à un plateau boisé. Tout à coup du milieu des arbres surgissent des murs, des portes, l'enceinte entière d'une ville. On se hâte de passer sous ces arcs élevés et larges qui promettent une grande cité; mais l'œil ne découvre qu'un espace désert, semé de pierres, de marbres, de briques brisées, et revêtu d'une herbe rare et courte que paissent quelques moutons. On cherche en vain des traces d'édifices derrière ces murs si bien conservés et qui pourraient les protéger encore. Les monumens d'un autre âge qui furent élevés à l'abri de cette enceinte ont aussi disparu; seulement une église, d'un style qui rappelle l'époque de la renaissance, témoigne de l'existence d'une population récente; mais elle tombe en ruines aussi, et sa poussière se joindra bientôt à celle des temples des dieux des Falisques. Un pauvre berger nous dit que nous étions à *Santa-Maria di Faleri;* ainsi le nom de cette cité a été préservé par le patronage de la vierge.

Les murs antiques, d'un tiers de lieue environ de circuit, sont assis, partie sur le plateau, partie sur la crête d'un profond ravin, creusé par les eaux dans la roche volcanique. Ainsi, de trois côtés, la ville était défendue par un immense fossé naturel. L'élévation

des murs est variable; mais elle a encore, dans quelques parties, 10 à 12 mètres, sur une épaisseur de 2 à 3 mètres. On ne remarque aucune trace de tours ni d'autres constructions saillantes et propres à flanquer, circonstance qui semble dénoter une grande antiquité, et qu'on retrouve dans les murs cyclopéens; les murs sont formés de pierres volcaniques taillées en prismes rectangles d'un mètre environ de longueur sur un tiers de mètre dans les autres dimensions; ces prismes sont posés très régulièrement les uns sur les autres par assises égales et sans aucun ciment, alternativement dans le sens de leur longueur et dans celui de leur épaisseur; de sorte que les paremens de mur présentent les faces latérales et les bases des prismes dans un ordre régulier. La disposition de cet appareil suppose chez ceux qui l'ont employé la connaissance de plusieurs arts qui appartiennent à une époque de civilisation avancée; mais, en même temps, ce mode de construction imparfait prouve qu'il manquait à ces peuples d'autres arts qui auraient facilité leurs travaux, tels que celui de faire des mortiers. Il semble donc qu'on pourrait assigner à ces murailles un âge intermédiaire entre celui des constructions en grandes masses irrégulières et celui des murs formés de petits matériaux unis par des cimens. Quoi qu'il en soit, les murs de Falerii, comme les tombes de Tarquinii, prouvent l'état civilisé des Étrusques, et une tête d'un grand style, sculptée sur la clef de l'archivolte de l'une des portes, confirme cette opinion.

Falerii, ainsi que Fescenia, furent fondées par les Osques ou Opiques, qui précédèrent les Umbriens dans cette partie de l'Italie; ainsi leur existence serait

antérieure de plus d'un siècle au siège de Troie. Les Falisques, que Virgile honore du titre de *æquos Faliscos*, firent ensuite partie de la confédération étrusque, et ils prirent part à la lutte contre Rome; Furius Camillus, dictateur, prit leur ville en 359, deux ans après que Veïes eut succombé; probablement Fescenia, qui en dépendait, subit le même sort à cette époque, funeste aux villes étrusques situées au midi du Cimino; mais les Falisques se révoltèrent plusieurs fois avant de s'habituer au joug, et enfin leur ville disparut. Il est probable qu'une autre ville s'éleva derrière les murailles restées debout; mais on ignore son histoire : l'église qui occupe seule cette enceinte muette est d'une construction récente, et un autel en marbre blanc, orné de bas-reliefs représentant des oiseaux et des feuillages du style le plus gracieux de la renaissance, prouve que naguère elle était ouverte aux fidèles. Ces murs vides de défenseurs et couronnés d'arbres qui en accélèrent la ruine; ces portes désertes, et par lesquelles s'écoulait jadis un peuple heureux; cette enceinte d'où les ruines mêmes ont disparu; ce silence solennel, troublé par les seuls aboiemens du chien d'un berger, remplissent l'ame d'une profonde mélancolie; et l'on ne quitte pas les murailles de Falerii sans remonter tristement, par la pensée, les siècles écoulés depuis le jour où tant de grandeurs disparurent.

On rejoint la grande route à peu de distance de Cività-Castellana, en parcourant un sol boisé, dont le noyau argileux est profondément raviné. Sur la crête de l'un de ces escarpemens, est situé le village pittoresque de Castel-San-Elia (Suppentonia). La route

traverse ensuite la petite ville de Nepi, placée, comme tous les villages de cette contrée, sur une sorte de promontoire saillant entre deux profondes tranchées que les eaux ont ouvertes dans la plaine; de vieilles murailles, des tours élevées, un aqueduc en ruines qui laisse épancher parmi les lierres et les clématites la plus grande partie des eaux qu'il amène : tout annonce la grandeur passée et la misère présente. Nepi fût en effet une ville importante : d'abord, sous le nom de Nepete, elle tint un rang considérable dans la confédération étrusque; la chute de Sutrium, sa métropole, entraîna la sienne, et elle succomba l'an 369, cinq ans après cette cité. L'importance de Nepete engagea les Romains à y établir une colonie chargée de protéger les parties de l'Étrurie déjà conquises contre les peuples encore indomptés du Cimino; une révolte de cette colonie lui attira la colère de Rome, et le consul Valerius remit Nepete sous le joug. Dans le moyen âge, sous le nom de Nepi, s'éleva une ville nouvelle, ou plutôt une forteresse avec titre de duché; elle appartint à diverses familles, entre autres aux Colonna, et joua un grand rôle dans les querelles des barons romains. Maintenant Nepi contient 1460 ames.

A une lieue de ce débris de ville, la route nouvelle rejoint la voie Cassia à l'extrémité de la plaine que domine Ronciglione; cette route, communication principale entre Florence et Rome, atteint bientôt le village de Monterosi, autrefois *Mons Erosus*, peuplé de 400 habitans, et situé au pied d'un mamelon, dernier contrefort du Cimino, et le plus convenable observatoire pour l'étude de cette partie du bassin; en effet, de ce point, la vue s'étend au nord sur tout le revers méridional du

Cimino, dont les bois sombres, les pentes verdoyantes, au milieu desquelles brillent aujourd'hui les murs élégans de Caprarola, la coupole de Ronciglione, et de nombreux villages, plaisent à l'œil autant qu'à l'imagination : ce sont ces mêmes montagnes dont l'aspect faisait reculer le plus hardi soldat; et comme rien dans la forme des lieux n'explique ces terreurs, on est conduit à rechercher par quel prodige d'organisation sociale l'Etrurie sut résister avec de si faibles barrières à de si formidables voisins.

Lorsque, rassasié des beaux aspects du Cimino, on jette les regards vers l'ouest, un nouveau tableau se déroule : des coteaux boisés ou cultivés entourent d'une riante ceinture le beau lac de Bracciano, tandis qu'au midi et à l'est s'étend au loin la plaine de Rome coupée de ravins, hérissée de coteaux à pentes rapides, aride, sérieuse, solitaire; au-delà de ces campagnes profondément remuées, le pittoresque Soracte dessine les créneaux de sa croupe blanchâtre sur les gradins azurés des montagnes de Sabine, et, fermant l'horizon méridional, les monts Albanes et Tusculans se montrent décorés des marbres des palais d'Albano et de Frascati.

Le pays autour de Monterosi était partagé entre les Veïens et les Sutriens, et la métropole de ce dernier peuple est à deux lieues de distance dans la direction du nord-ouest : c'est aujourd'hui une petite ville épiscopale peuplée de 1,500 habitans et agréablement située sur le flanc des coteaux qui servent de base au Cimino. Sutrium était une des principales villes des Etrusques, quoiqu'elle ne fût pas au nombre des douze métropoles; après la prise de Veïi et de Falerii, elle

se soumit volontairement aux Romains; mais une armée étrusque, descendue des hauteurs du Cimino, les surprit dans cette récente conquête et la leur enleva; les Romains, qui avaient des forces dans le voisinage, la reprirent immédiatement, et dans la même journée cette malheureuse cité changea trois fois de maîtres. Soigneusement fortifié, Sutrium devint, avec Nepete, le boulevard de Rome contre les incursions des Etrusques du Cimino, et il eut le triste honneur d'être le témoin ou la victime des plus grands événemens de cette époque. En effet, les Etrusques faisant de derniers efforts vinrent, en 441, livrer bataille aux Romains sous ses murs. Vaincus, mais non abattus, deux ans après ils choisirent le même champ de bataille et Sutrium vit encore leur défaite. La forêt Ciminienne, comme la forêt du Tasse, dépouillée de prestiges qui l'avaient défendue 74 ans, fut occupée par les légions, et Rome déborda sans obstacle sur l'Etrurie centrale 445 ans après sa fondation. Pendant le moyen âge, Henri III, empereur, réunit à Sutri un concile pour décider entre Benoît IX et Grégoire IV, élus papes par deux factions opposées. Le concile les rejeta l'un et l'autre, et Clément II fut choisi. Plus tard Henri V fit dans cette ville, contre le pape Paschal, un traité avec un seigneur romain très-puissant nommé Pietro Leone; enfin, c'est à Sutri que les poètes qui ont précédé l'Arioste ont placé le lieu de naissance de Roland.

De la grandeur éteinte de Sutrium il ne reste qu'un amphithéâtre taillé dans la roche volcanique, et encore entouré de six rangs de gradins parfaitement conservés; auprès de ce singulier monument sont des grottes également taillées dans le roc, où sans doute on gar-

dait les gladiateurs et les animaux voués aux plaisirs des Sutriens. A quelle époque cet amphithéâtre, aussi imposant par sa grandeur qu'étonnant par le mode de sa construction, fut-il creusé et taillé dans la roche? Est-il l'ouvrage des Romains ou celui des Etrusques? La solution de ces questions peut se trouver dans la comparaison des monumens de Sutrium avec les tombeaux également monolithes de Tarquinii, et on sera porté à leur assigner une même date et une même origine : c'est-à-dire le premier siècle de Rome pour âge et les Etrusques pour auteurs. Quelle était donc la civilisation de ces peuples qui savaient bâtir les murs de Falerii, creuser et décorer les tombes de Tarquinii et les gradins de Sutrium, et pour qui les jeux du théâtre étaient devenus un besoin! Cependant d'un tel peuple il ne reste que le récit de ses défaites que le vainqueur a daigné nous transmettre.

Un peu au nord de Sutri, Viano, Capranica, Barberano sont bâtis sur les pentes du Cimino; plus bas dans un vallon délicieux est Bassano di Sutri, peuplé de 1440 habitans. Les princes Justiniani y possédaient un château d'une belle architecture que le Dominiquin s'était plû à embellir de ses ouvrages, et entre autres de l'histoire de Diane, qui décore un cabinet parfaitement conservé. Cette admirable habitation a passé des mains du patricien ruiné de Venise dans celles d'un spéculateur.

Des coteaux revêtus de forêts, des vallons cultivés avec soin, des vergers entourant de jolies maisons annoncent le retour dans les pays sains, et le charme du paysage va croissant à mesure que nous avançons vers le sud : bientôt dans une jolie plaine se présente Oriolo,

beau village avec un château remarquable appartenant à la maison Altieri, entouré d'un parc planté de sapins et de melèses, arbres fort rares dans ces contrées. Dans le château est une collection de portraits des papes, donnée sans doute à ses neveux par Clément X, continuée par leurs soins, et dont la destruction de la collection qu'on voyait sur les frises de Saint-Paul hors des murs augmente le prix. Oriolo est sur l'emplacement de Vicus Aurelii, et à peu de distance du Forum Claudii sur la voie Claudia.

Les forêts environnantes sont remplies d'ouvriers qui recherchent le soufre, contenu abondamment et à peu de profondeur dans une terre sablonneuse. On exploite ce minéral par tranchées à ciel ouvert, et il est mis en fusion dans la forêt même. Séparé par le feu des matières étrangères, le soufre est versé dans des moules qui lui donnent la forme usitée dans le commerce; l'air autour de ces exploitations est tellement imprégné de gaz sulfureux que les métaux se noircissent immédiatement.

A peu de distance d'Oriolo un coteau conique appelé *Monte Virginio* termine la chaîne qui sert de soubassement au Cimino. D'énormes sapins, des mélèses séculaires le couvrent en totalité. De son sommet, qui s'avance comme un promontoire au-dessus de la plaine, on la voit s'étendre au sud, d'abord ondulée et coupée par des vallons, ensuite plane et brillante de verdure, jusqu'à ce qu'elle se confonde avec la mer. Au loin le Tibre laisse entrevoir ses larges replis, tandis que les flancs du Monte Mario dérobent Rome à l'œil curieux qui, dans ce vaste horizon, ne cherche que cette reine des nations. Vers l'est, à travers de riantes cultures, on

découvre le lac de Bracciano, vaste miroir qui réfléchit les villages, les châteaux et les forêts qui environnent ses charmantes rives.

Tout le pays sur lequel la vue s'étend jusqu'au Tibre et à la mer, appartenait aux Cérites, et les Sutriens et les Veïens possédaient celui qui se voit à l'orient du Monte Virginio.

Ce coteau est comme le poste avancé des pays de petite culture, parce qu'à ses pieds cesse l'*aria buona* et commence l'*aria cattiva* ou du moins l'*aria sospetta*. Dans la région des coteaux sains tout est vie, mouvement et prospérité; la terre se couvre sans relâche de produits variés, et une multitude d'arbres la décorent; les habitations des laboureurs, éparses sur les longues pentes des collines, se montrent au sein des vergers et au centre des cultures; dans la plaine au contraire, la solitude, la nudité des terres, l'agglomération des habitations en tristes villages, donnent une seconde fois la preuve que le mode de culture est subordonné à l'état sanitaire du pays, que partout où les habitans peuvent sans crainte vivre au milieu de leurs terres, ils s'adonnent laborieusement à une culture variée et très-intelligente, et que ce n'est que lorsque le mauvais air les exile plusieurs mois de leurs propriétés qu'ils se livrent à l'alternement inégal des céréales et des pâturages. Cette observation doit être présente à l'esprit de ceux qui veulent juger ce pays sans subir le joug des préjugés.

Quelques hermites habitent sous l'ombre des beaux arbres de Monte Virginio, et de tout ce monde qu'ils voient se déployer sous leurs pieds, ils n'attendent qu'un peu de pain et l'oubli.

En se rapprochant du lac dans la direction du levant, on traverse la Manziana, village comparable aux plus beaux villages de France ou d'Allemagne, bâti sur une pente douce admirablement cultivée ; ses maisons éparses et entourées de vergers donnent à l'habitant de l'Europe centrale une douce réminiscence des contrées les plus heureuses. Dans toutes les directions la vue glisse sur des champs de maïs, de froment, de légumes, et n'est arrêtée que par les vignes qui courent en guirlandes sur d'élégans érables, jusqu'aux rives du lac.

Au bord de ce vaste réservoir, le château de Bracciano élève sa masse noircie et le contour majestueux de ses murailles crénelées, assises sur un rocher qui s'avance dans le lac; et les maisons du bourg, peuplé de 1430 habitans, semblent se presser sous l'abri de la forteresse. Sabate ou Arcenum, aujourd'hui Bracciano, paraît avoir appartenu aux Cérites. Au moyen âge, les Orsini la fortifièrent afin de commander au lac et au nord de la campagne de Rome. Ce château tenta l'avide César Borgia, qui l'assiégea en 1510; mais, défendu par Jean Paul Orsini, un des héros de cette famille si fertile en grands hommes, et par Barthélemi d'Alviane, il résista au fils d'Alexandre VI. Depuis, la fortune des Orsini pâlit et ils furent contraints de vendre cette terre avec titre de duché aux Odescalchi, qui s'élevaient à leur tour par la faveur de leur oncle Innocent X. Enfin, le duché de Bracciano a passé de nos jours, moyennant 2,200,000 fr., dans les mains du banquier Toronia, qui a pris le nom et le titre qu'avaient illustrés les fiers Orsini, ces nobles rivaux des Colonna, des Frangipani, des Conti et des Savelli.

Le château est formé d'une enceinte de bâtimens très-élevés fortifiés par six tours; une galerie règne au sommet des murs et offre une promenade dont les points de vue sur le lac, sur les coteaux et sur la ville, sont extrêmement variés. L'intérieur du château est vaste, et on y voit de toutes parts des traces de la noblesse de son origine et de la grandeur de ses anciens maîtres. A peu de distance, une papeterie, un haut fourneau, des martinets, établissemens anciens mais fort augmentés par leur nouvel et riche propriétaire, ajoutent le spectacle d'une active industrie au charme des scènes agricoles et à la grandeur des souvenirs. Les eaux abondantes amenées par un aqueduc soutenu par des arcades très-élevées, servent de moteur aux machines, et le soufflet du haut fourneau est formé par une colonne d'eau qui, tombant d'une grande élévation dans un cylindre creux, lance l'air sur les fourneaux avec une extrême force. Le minerai est, comme à Canino, apporté de l'île d'Elbe, et les forêts voisines fournissent le combustible. M. Morel, fermier de ces usines, en avait beaucoup perfectionné les procédés.

Le lac de Bracciano, autrefois *Sabatinus lacus*, a 22 milles de tour, sa surface est de 4,939 hectares ou 2,700 rubbi, et son niveau est à 145 mètres au-dessus de la mer. Ses caux sont peu profondes, et il nourrit de nombreux poissons et surtout des anguilles très-estimées. Les trois quarts du contour du lac sont bordés de coteaux, et une plaine termine sa partie méridionale. De belles forêts croissent sur le cadre des collines septentrionales, et au milieu d'elles on trouve Vicarello, hameau bâti sur les ruines d'une maison de plaisance de Lucius Verus, et plus loin Trevignano. C'est

sous ces ombrages que l'on rencontre le premier vestige de la véritable grandeur romaine, et quel vestige! un aqueduc qui vint, il y a 1800 ans, chercher à 35 milles de distance une rivière entière, formée d'une réunion de sources, et qui la conduisit à travers les collines et les vallées sur le sommet du Janicule. Quel monument fastueux parlerait aussi haut en l'honneur des Romains que cette simple conduite d'eau! La vue de ces travaux bienfaisans efface le souvenir des destructions dont Rome envahissante a marqué ses pas dans l'Étrurie. Je parlerai en détail de ce monument dans le cinquième livre.

A l'orient du lac de Bracciano se trouvent les lacs ou étangs de Martignano (Alsietum lac.), qui alimentait aussi l'aqueduc, et de Straccia Cappa (Papirianus lac.), entre lesquels était bâtie la ville de Larthenianum, aujourd'hui entièrement détruite. En se rapprochant du sud les bords du lac s'abaissent, les arbres disparaissent et on entre dans la plaine malsaine. Anguillara (Angularium) avec 650 habitans occupe cette rive, et appartenait aux Orsini, qui avaient posé le siége de leur turbulente grandeur autour du lac de Bracciano, comme nous verrons les Colonna élever leurs forteresses rivales au-delà de Rome, sur les monts Tusculans.

C'est dans le lac près d'Anguillara que, le 17 décembre 1804, tomba au coucher du soleil un globe aérostatique lancé de Paris la veille au soir: ainsi ce globe avait parcouru en moins de 24 heures plus de 300 lieues. Les pêcheurs qui l'amenèrent au bord, l'avaient trouvé encore en partie rempli de gaz hydrogène; on le plaça dans la bibliothèque vaticane;

ou Mgr. Marini plaça l'inscription suivante : « Ingen-
« tem, viator, quem vides hic stare globum aero-
« staticum, illum scito esse qui Parisiis in sublime
« emissus ad XVII kal. jan. A. CIƆIƆCCCIV quem diem
« festum solemnemque populus celebrabat quod imp.
« et imperatrix Gallorum inaugurati coronati essent
« brevissima XXIIII horarum spatio in urbi proximum
« Sabatinum lacum convolavit. Mirùm artis et fortunæ
« Garnerini opus! »

C'est aussi à Anguillara que le lac décharge ses eaux par la rivière d'Arone, anciennement Aro, qui se jette dans la mer entre Macarese et Palo. Si ce pays recevait un jour les développemens de culture et d'industrie auxquels il peut prétendre, il importerait de rendre l'Arone navigable. Mais ces temps sont loin encore.

En se dirigeant d'Anguillara vers l'est, on traverse un pays coupé par des vallons profonds et hérissés de crêtes à pentes abruptes; partout la roche volcanique mise à nu, témoigne de l'action successive des feux souterrains et des eaux, et le pays semble avoir subi un bouleversement général. De mauvais bois croissent çà et là, et quelques rares cultures apparaissent dans les bas-fonds, dont le plus étendu se fait facilement reconnaître pour le cratère d'un volcan; après les feux, les eaux, comme à Vico, s'emparèrent de cet entonnoir, mais les vapeurs de ce lac, appelé de Baccano, ajoutant aux causes de mortalité, le pape Alexandre VII (Chigi) fit ouvrir un canal pour porter les eaux dans le ruisseau della Valca qui se jette dans le Tibre un peu au-dessus de Rome. De beaux champs de blés, de riantes prairies tapissent maintenant ce sol de laves, recouvertes par le limon des eaux. Mais le dessèche-

ment du lac, quoique complet, n'a pas amélioré l'air, et quelques familles d'aubergistes luttent péniblement à Baccano contre la fièvre et la mort. Cette terre a été vendue par le prince Chigi, et le titre de prince de Baccano déguise maintenant celui qui, sous le nom de prince de la Paix, régna sur les Espagnes et sur les Indes. La ville antique de Baccanæ existait dans ce territoire.

On retrouve à Baccano la grande route de Florence à Rome ou voie Cassia; elle vient de Monterosi, qui est à 4 lieues de distance, en traversant un amas de coteaux arides de l'aspect le plus triste. Au-delà de la station de poste de Baccano, on gravit la lèvre méridionale du cratère, d'où la vue, plongeant sur la plaine qui entoure immédiatement Rome, en distingue les édifices; à gauche s'élève le mont Musino, cône volcanique dominant une chaîne qui abrite les villages de Campagnano, de Cesano et de Serofano; à droite paraissent la plaine d'Anguillara et les rives de l'Arone. Enfin sur le premier plan, s'étend en plis multipliés un plateau profondément raviné, revêtu en partie de bois et en partie stérile; la route monte et descend les longues coulées de lave qui forment le noyau du sol; quelques pâturages entourés de barrières, quelques rares cultures bordent le chemin; de loin en loin un édifice apparaît sur une éminence; à ses tours, à ses hautes murailles crénelées, on dirait une forteresse; ce n'est qu'une ferme, mais une ferme préparée pour la défense de ceux qui l'habitent, mais une ferme dépouillée de ses gracieux ornemens, de son verger, de son champêtre enclos: on dirait que les hommes cultivent cette terre les armes à la main. Là où florissaient les

Veïens, où après leur ruine se pressaient les vainqueurs du monde, la trace de la charrue paraît à peine, et les broussailles se sont emparées du sol qu'on ne leur disputait plus. A peine si sur la route solitaire on rencontre quelques voitures; mais les voyageurs qu'elles amènent viennent pour la plupart de régions dont les Romains ignorèrent long-temps l'existence. Du reste aucune circulation intérieure, aucun de ces mouvemens qui annoncent les grandes cités. L'ame est oppressée de ce silence, inquiète de cet abandon, et c'est avec anxiété que l'observateur recherche comment on peut vivre au centre de ce désert.

On arrive enfin au hameau de la Storta, peuplé de 60 habitans, et placé sur l'une des sommités du terrain. La campagne romaine développe à chaque pas plus distinctement la sérieuse beauté de ses immenses lignes, de ses plans nombreux, et son bel encadrement de de montagnes. Sa monotone grandeur frappe et élève la pensée, et on se surprend à se plaire à ces aspects d'une nature en ruines qui semblent préparer à voir la grande ombre de Rome.

A demi-lieue à l'orient de la Storta, Veïi occupait la cime d'un coteau abruptement séparé de la plaine par deux ruisseaux qui s'unissent sous ce promontoire. Un de ces cours d'eau, sous le nom de Valca, sort, comme je l'ai dit, du lac desséché de Baccano, et la main des hommes lui a frayé un passage souterrain dans le massif de roche volcanique. Les ruisseaux réunis prennent le nom de Cremera. La ville s'étendait sur un massif isolé de près de 2 milles de longueur, dont une des extrémités est occupée aujourd'hui par la ferme de l'Isola Farnese, qui, après avoir été une forte-

resse dans le moyen âge, sert aujourd'hui de logement à quelques familles et de centre à une exploitation agraire. La position de Veïi, long-temps contestée, a été irrévocablement fixée par des fouilles faites en 1810 par MM. Giorgi, riches fermiers qui honorent par leur conduite cette modeste condition. Plusieurs voies convergentes, des tombeaux, les restes de plusieurs édifices, des colonnes, des débris de toute sorte, enfin une admirable statue de Tibère nu et assis, prouvèrent à la fois la situation de la ville et son opulence, tandis que des fragmens d'inscriptions votives achevaient d'ôter tous les doutes.

La position de Veïi la rendait naturellement très-forte et très-facile à défendre, et en parcourant les ravins qui l'entourent comme d'immenses fossés, en relevant par la pensée les murailles qui couronnaient les crêtes des escarpemens, on comprend mieux la durée de sa résistance. La nature tendre de la roche sur laquelle s'élevait la ville, explique aussi le moyen mis en usage pour y pénétrer; car il fut facile de creuser une mine dans cette substance poreuse à des hommes qui venaient de s'exercer à ouvrir le conduit souterrain du lac Albano. Ainsi le général habile qui avait fait parler l'oracle, n'avait eu pour objet que de former ses soldats à l'art du mineur.

Mais il y a dans la défense de Veïi quelque chose de plus que les avantages d'une bonne position. D'autres villes, mieux situées encore, ont peu résisté, et les Véiens se sont maintenus libres trois cent cinquante-sept ans, malgré des guerres continuelles. Souvent leurs fils, campés sur le Janicule, firent trembler les Romains, et à leur chûte était attaché le destin de

l'Italie centrale. De si grands résultats sont dus surtout au courage et au patriotisme des citoyens de ce glorieux avant-poste de l'Étrurie et à l'excellence de leur constitution politique.

Les Romains, charmés de la beauté de leur noble proie, se dégoûtèrent de leur ville et voulurent porter leurs pénates dans ses murs. On les détourna de ce projet en employant des motifs religieux; mais, peu après, la ville vaincue servit de refuge aux débris de l'armée battue près du ruisseau d'Allia, et ce fut dans le sein même de sa conquête que Camille prépara les moyens de délivrer sa patrie. Si la prise de Veïi n'eût pas précédé l'irruption des Gaulois, peut-être c'en était fait des destinées promises à la ville immortelle! Il paraît que cette cité tomba ensuite dans l'oubli; mais Livie l'en tira en y envoyant une colonie à laquelle appartiennent les monumens récemment découverts. La nouvelle ville périt à son tour, et longtemps on s'est disputé sur son emplacement.

A peu de distance de cette cité était la ville d'Aremutiæ, près de laquelle se trouvaient des bains sulfureux, et on croit le village de Formello bâti sur son emplacement. La Cremera coule à travers cette contrée dans un lit profond. En suivant son cours, on cherche avec intérêt les traces de la forteresse, premier poste qu'occupèrent les Romains sur la rive droite du Tibre, et monument glorieux du patriotisme de cette illustre famille des Fabius qui l'éleva à ses frais, l'an 273, qui la défendit avec cinq mille de ses clients, et y versa le sang de trois cent cinq Fabiens; car c'est ainsi que le patriciat romain méritait ses honneurs!

En suivant cette direction, on rencontre à la fois la

voie Flaminia et la vallée du Tibre, à côté d'une ancienne station romaine, appelée *Saxa rubra*, où les Veïens avaient possédé une forteresse, et qui, long-temps après, vit le combat entre Constantin et Maxence. Ici la vallée du Tibre est large et fertile, de vastes champs de blés, des pâturages verdoyans l'occupent tout entière, et ses bords sont formés de coteaux peu élevés, mais à pentes rapides. Sur un de ces tertres sont les ruines du tombeau des Nasons, et, dans la plaine, on aime à retrouver dans les *prati di Quinzio* le champ que Quintus Cincinnatus labourait de ses mains victorieuses. C'est sur ce bord du fleuve qu'un éboulement entraîna dans les eaux la charmante miss Bathurst, dont tant de larmes mouillèrent la tombe.

Auprès de Ponte-Molle, les coteaux de la rive droite viennent resserrer la vallée. On la quitte alors pour remonter à travers les vignobles et les vergers, et sur le plateau supérieur on retrouve la voie Cassia, près de laquelle un tombeau de marbre attire les regards; les postillons lui donnent le nom de sépulcre de Néron; mais une inscription très-lisible apprend qu'il fut élevé à P. C. Vibius Marianus et à Reginia Massima, sa femme, par la piété de leur fille. Cependant on aime à croire à la tradition populaire; car le souvenir de Néron s'associe bien au spectacle de désolation qui nous entoure.

De ce point, Rome apparaît pleinement, étalée sur les sept collines. Le Monte Mario, couronné de cyprès, et les forêts de pins des villa Borghese et Ludovisi lui servent de cadre, et dans leur intervalle, les tours, les flèches, les coupoles s'élèvent innombrables à travers la vapeur, et loin au-dessus de tous ces hauts édifices, au

sommet du dôme de Saint-Pierre, plane triomphalement, sur la ville des Césars, la croix de Jésus-Christ.

La route descend du plateau et conduit à une ceinture de coteaux de gravier, séparés entre eux par de frais vallons. Tout prend un aspect nouveau : le sol est divisé en parcelles entourées de haies ; les vignes croissent sur toutes les pentes, et, mêlées aux jardins, entourent des maisons gracieuses où les Romains modernes viennent se réjouir pendant l'automne de la fin des périls de l'été. Sur ces collines charmantes, Lucius Verus avait une maison de Plaisance, et à leur pied coule le Tibre, sur lequel le Ponte Molle, l'ancien *pons Milvius*, donne passage à la voie Cassia et à la voie Flaminia. Ce monument de M. Æmilius Scaurus, quoique déshonoré par la barbare restauration de Nicolas V, inspire un vif intérêt en reportant la pensée sur la conférence de Pompée et de Lépide et sur la mort de Maxence.

En suivant toujours la rive droite, on arrive par une belle avenue à la porte Angélique ; mais sur le coteau qui est à droite, un charmant palais, connu sous le nom de Villa-Madama, construit par Raphaël, et décoré par les plus habiles peintres, se présente à mi-côte dominé par le Monte Mario, le *Cinnæ Clivus* des anciens, qui s'élève à 146 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette haute colline forme le point culminant de la chaîne qui borne au nord la vallée du Tibre et appartient à une formation marine qui se manifeste par de nombreux fossiles mélangés de graviers et de sables. Au sommet du coteau, l'antique famille Falconieri possède une maison de campagne entourée

de cyprès et de chênes séculaires, sous l'ombrage desquels les Romains viennent souvent jouir de la plus admirable vue sur la vallée du Tibre, sur la ville, sur son vaste territoire, les montagnes de la Sabine et d'Albano et sur la mer. M. Sickler a publié un panorama très-curieux pris de ce point.

Au pied du Monte Mario et au sud-ouest s'ouvre une vallée appelée *Val d'Inferno*, au fond de laquelle la famille Sachetti possédait une villa élégante, maintenant en ruines. C'est dans ce vallon que l'administration française avait fait commencer un cimetière dont je parlerai au cinquième livre. La voie triomphale traversait ce même vallon en se dirigeant vers le pont triomphal qui lui donnait entrée dans la ville.

Après avoir traversé le Val d'Inferno on se trouve sur un plateau dont les pentes, plantées en vignes, dominent et entourent le Vatican, et la cité Léonine que construisit et qu'enceignit de murs Léon III, vers l'an 848, afin de défendre contre les incursions des Sarrasins la tombe de saint Pierre, qui avait été pillée par eux. La voie Aurelia coupe ce plateau, dont le renflement méridional forme le Janicule, sur lequel Vitigès et le connétable de Bourbon assirent successivement leurs camps.

A mesure qu'on avance en suivant la voie Aurelia, les vignobles disparaissent et on rentre dans le domaine volcanique voué au mauvais air et par suite à la solitude et à la grande culture; cependant cette partie du territoire de Rome a un autre aspect que celle qui s'étend au nord. Les plateaux sont séparés par des ravins moins profonds; les champs cultivés sont plus étendus, et les bois n'occupent que les pentes rapides;

le sol enfin se revêt de meilleurs pâturages, et des fermes considérables se montrent plus fréquemment. L'Arone coule à travers ces plaines au milieu d'excellens terrains qui ne redoutent que ses inondations. Au-delà d'un pont de pierre jeté sur cette rivière, on remarque les fermes de Buccea sur l'emplacement de Buxetum et de Castel di Guido, bâti à la place de Bebiana suivant les uns, et suivant les autres de Lorium, où fut élevé et où mourut Antonin-le-Pieux. Au nord étaient situées les villes d'Artena, sur la rivière d'Arone, et de Caneia sur la voie Claudia.

Le sol se relève en pente douce au-delà de l'Arone, et, après quelques larges plis, il s'abaisse vers la mer. C'est dans cette vaste plaine que se trouvent les meilleurs terrains de la campagne romaine, alternativement revêtus de fromens vigoureux et de prairies naturelles couvertes de troupeaux de superbes bœufs au poil grisâtre, aux cornes énormes, et de chevaux livrés à eux-mêmes. De longues files d'ouvriers occupés à biner les blés, à ouvrir les fossés, à rompre les terres, achèvent d'animer cette contrée. Mais pendant l'été à peine chaque ferme conserve-t-elle un pauvre gardien miné par la fièvre. Les vastes exploitations de Torrimpietra et de Palidoro comptent au nombre des plus fertiles de l'Agro-Romano : Palidoro, qui occupe à ce qu'on croit l'emplacement de Palès, et qui était voisin de la station romaine appelée *ad Turres*.

En quittant vers ce point la voie Aurelia, on arrive bientôt à Ceri, village moderne peuplé de 200 habitans et bâti sur un coteau. A peu de distance est un autre village nommé Cervetri, avec 150 habitans, construit sur les ruines de la cité étrusque de Cere-Vetus, ou

Agylla, une des douze métropoles de l'Etrurie. La citadelle s'élevait sur une masse de rochers volcaniques, isolée de toutes parts et percée de plusieurs grottes. Avant la fondation de Rome Cère obéit au cruel Mézence, le chassa et s'allia à Enée contre les Latins. Depuis, les Cérites entrèrent en alliance avec les Romains, et il paraît qu'ils prirent peu de part aux guerres contre cette puissance naissante; cependant ils offrirent un asile à Tarquin; mais après la prise de Rome, les vestales se réfugièrent à Cère; aussi le premier soin de Furius Camillus, après l'expulsion des Gaulois, fut de renouveler l'alliance avec cette ville. On croit que le lien religieux qui unissait les deux peuples résulta de l'enseignement des modes de sacrifices que les Romains dûrent aux prêtres Cérites; c'est aussi de leur nom que les pompes religieuses prirent le nom de cérémonies. Cependant ces nœuds politiques et sacrés cédèrent au besoin que Rome avait de s'agrandir, et Cère succomba l'an 400 et disparut entièrement. Les Cérites étaient adonnés à la navigation, et ils possédaient le port de Pyrgos sur la côte voisine. A peu de distance de la ville coulaient les eaux minérales nommées *Aquæ Ceretanæ.*

Au-delà de Cervetri, qui, avec le titre de principauté, appartient à la maison Ruspoli, le sol s'élève assez rapidement vers le nord, et les coteaux, de forme conique, sont séparés par de larges et profonds vallons; les bois couvrent toutes les pentes et les cultures sont reléguées dans les parties basses; sur une des plus hautes collines les habitations du bourg de la Tolfa enveloppent une roche schisteuse escarpée, offrant l'aspect le plus singulier. De ce point élevé l'œil découvre

dans toute son étendue le territoire des Cérites, et au loin la plaine de Rome encadrée dans l'immense courbe des monts de la Sabine, de Tusculum et d'Albano. Une rapide descente ramène des hauteurs de la Tolfa dans le fond d'une vallée, au-delà de laquelle on gravit de nouveau les flancs d'un second étage de montagnes revêtues de beaux bois; leur centre est occupé par l'établissement des *Alumiere*, exploitation qui emploie 800 individus à l'extraction de la roche alumifère, à son transport et à sa calcination; de ces opérations résultent les beaux cristaux d'alun appelé alun de Rome, si recherché avant la découverte de la fabrication de l'alun artificiel. La calcination en plein air de la roche fréquemment mouillée facilite sa décomposition ; la masse qui résulte de cette opération est dissoute dans des chaudières, l'eau saturée est soumise à l'ébullition, et enfin la cristallisation s'opère dans de grandes cuves.

C'est au milieu d'une immense forêt qu'est établi ce foyer d'activité dont le mouvement et la vie contrastent d'une manière si piquante avec le silence qui règne tout autour. Les maisons des ouvriers, grande famille gouvernée par les fermiers de cette exploitation, entourent l'habitation réservée à leurs agens; les magasins, les ateliers sont disposés dans le meilleur ordre; tout est neuf, propre, animé, et prouve que l'industrie est loin d'être étrangère aux Romains.

En parcourant la route solide qui circule sur le flanc des montagnes, sous l'ombrage des plus beaux arbres, l'on découvre le plus admirable horizon. A peu de distance se montre Cività-Vecchia avec son port garanti par un double môle et une digue que Trajan opposa aux flots,

sa citadelle élevée par Michel-Ange et son phare élégant; à droite la côte de l'antique Etrurie serpente jusqu'au promontoire d'Hercule, coupée par les embouchures du Mignone, de la Marta et de la Fiora, et jalonnée par les tours de défense. Corneto et Montalto contiennent aujourd'hui toute la population littorale; mais l'imagination aime à relever les ruines du Forum Aurelii, de Regis Villa, de Quintianum, de Martanum, de Graviscæ, de Tarquinii, de Rapinium, d'Algæ et de tant d'autres villes où se pressaient les habitans de ce rivage. Quelquefois les montagnes de la Corse s'aperçoivent dans l'horizon le plus lointain. Si l'œil se tourne vers le sud, c'est encore la mer de Tyrrhène et la côte des Etrusques parsemée de forteresses et de tours; Santa-Marinella, Santa-Severa, Palo, Macarese occupent la place de Castrum Novum, de Punicum, de Pyrgos, d'Alsium et de Fregenæ. Au milieu d'une immense plaine, l'Arone trace son lit à travers des massifs d'arbres, et plus loin la double embouchure du Tibre indique les hameaux de Fiumicino et d'Ostia, représentans actuels des vastes cités de Portus Trajani et d'Ostia; c'est là que finit la terre des Etrusques et que commence le Latium. On reconnaît la plage où débarqua Énée, et l'emplacement de Laurentum, de Lavinia et d'Ardea. Enfin, dans le lointain, le promontoire d'Antium et le mont de Circé terminent l'horizon. Ainsi, des montagnes qui dominent Cività-Vecchia et qui sont le dernier contrefort du Cimino, la vue embrasse une étendue de 40 lieues comprenant la plus grande partie du littoral étrusque et la totalité du Latium maritime. Je me suis arrêté à indiquer ce beau point de vue, ainsi que je l'ai déjà fait pour d'autres si-

tuations également heureuses, afin de faciliter aux observateurs les moyens de prendre avec facilité une connaissance approfondie de la topographie du pays.

A la sortie des bois on retrouve des croupes arides, des pentes ravinées et décharnées qui ne rappellent pas les champs verdoyans, *viridissimis agris*, dont, suivant Pline, le Centum Cellas de Trajan était entouré. Sur ces pentes, qui s'étendent jusqu'aux glacis de Cività-Vecchia, coule une source thermale qui, sous le nom d'Aquæ Tauri, jouissait dans l'antiquité d'une grande célébrité, et que l'empereur Trajan avait entourée de bains somptueux; à peu de distance commence aussi un aqueduc construit par ce prince, et qui, réparé par les papes, alimente encore les fontaines de Cività-Vecchia.

Les fortifications de cette place, quoique dominées par les derniers renflemens de la montagne, sont régulières et susceptibles d'une bonne défense. La ville est petite, mais bien percée; ses maisons sont propres et se louent très-cher à cause de l'affluence d'étrangers qu'attire le commerce. Si aucun édifice n'attire l'attention, le voyageur, attristé de la solitude des villes de l'Italie centrale, se plaît du moins au spectacle d'activité et d'industrie que lui offre Cività-Vecchia, où 10,000 habitans se pressent dans un étroit espace et s'y livrent à des spéculations qu'alimentent l'exportation de la plus grande partie des produits du pays et l'arrivage des denrées étrangères. Ce port est d'ailleurs l'unique relâche entre Naples et Livourne; aussi, pendant la dernière guerre, le commerce avait tant d'activité, qu'il y est entré, dans six mois de 1810, 1116 bâtimens ou barques de cabotage. En tout temps,

cette place a des avantages de position qui assurent sa prospérité; de sorte que plusieurs maisons de commerce y ont acquis une fortune considérable, et jouissent d'un crédit solide sur tout le littoral. L'air de Cività-Vecchia est médiocrement sain; il est tout à fait mauvais dans les campagnes environnantes.

Cività-Vecchia occupe l'emplacement de Centum Cellas, maison de campagne de Trajan. Ce prince y fit construire un port, et Pline le Jeune, qui fut invité à visiter cette retraite, décrit ainsi les travaux qui s'exécutaient sous ses yeux.

« Le côté gauche de ce port, dit-il (lettre XXXI), est « soutenu par un ouvrage fort solide; on travaille « maintenant au côté droit. Au devant est une île qui « rompt l'impétuosité des flots que les vents pourraient « y pousser avec trop de violence et qui des deux côtés « assure et facilite l'entrée des vaisseaux. On élève cette « île d'une manière surprenante. De grands navires y « transportent d'énormes rochers, qui, jetés continuel- « lement les uns sur les autres, se placent par leur « propre poids et se lient entre eux en formant une « digue. Déjà s'élève et paraît une crête pierreuse qui « brise et rejette au loin, avec un grand fracas, les flots « qui la viennent heurter. Des constructions couvri- « ront ces rochers, et, dans la suite des temps, feront « ressembler cet ouvrage à une île naturelle. »

Ces jetées existent encore et décrivent, l'une un arc de 170 mètres et l'autre de 250. Cette île voit encore les vagues se briser sur sa crête, et elle protège contre les vents du large un port de 87 hectares de superficie. Entre le môle ou anté-muraille et les digues latérales, deux entrées, l'une de 95 et l'autre de 100 mètres,

donnent passage par tous les vents aux plus gros navires de commerce et même à de petites frégates. Ainsi l'œuvre de Trajan est encore intacte, et son nom est béni, depuis 1700 ans, par les navigateurs. Ce système de construction de ports sur des plages que la nature n'avait pas préparées à servir d'abri, a été appliqué fréquemment par les Romains et imité par les Italiens du moyen âge. Ainsi, à Ancône, à Gênes, à Livourne, on voit des ports fermés par une digue lancée au milieu des flots, et récemment à Cherbourg et à Plymouth, ce principe a été appliqué sur une immense échelle. Le port de Cività-Vecchia a un bon ancrage et un tirant d'eau de 4 à 6 mètres. Cependant les navires qui ont besoin de cette dernière profondeur d'eau, font prudemment d'aller à Livourne à cause des inégalités du fond. La courbure des jetées donne au port une forme presque ronde. Sur le môle de Trajan s'élève un phare et sur la jetée orientale une citadelle bâtis par ce Michel-Ange Buonarroti qui fut à la fois ingénieur et peintre, architecte, poète et sculpteur. A l'occident du port est un bassin de carénage contenant quelques vieilles galères, et sur les quais sont construits des bâtimens assez vastes, qui, avec les galères, servent de bagnes. C'est là qu'en 1810 étaient entassés 15 à 1800 forçats, qu'on employait aux travaux du port et des fortifications et à tisser de grossières étoffes de coton.

La ville, bâtie par Trajan, ne résista pas plus que les autres villes aux attaques des barbares et fut ensuite détruite par les Sarrasins. Le pape Léon IV la reconstruisit, et le commerce la fait fleurir depuis cette époque. Pour la sûreté de ses relations avec le Levant,

Civitâ-Vecchia possède un lazareth dans lequel on dépose les marchandises suspectes et où logent très-incommodément les équipages. Après la fièvre jaune de Livourne, on conçut le projet inexécuté de l'agrandir; mais une commission sanitaire qui veille avec un extrême zèle sur la santé publique a adopté, en 1810, sous la présidence de M. Capalti, les admirables réglemens sanitaires de Marseille.

En sortant des portes de Civitâ-Vecchia, on rentre brusquement dans une campagne déserte, que parcourt la voie Aurelia en ondulant sur les diverses coulées de la montagne à peu de distance de la mer qui brise sur des roches. Le sol, profondément raviné, est dénué d'arbres et presque de culture, et les tours de défense sont les seules habitations de cette triste plage. A trois lieues de distance, le hameau de Santa-Marinella borde un petit hâvre défendu par une tour, au lieu où les Romains possédaient un port sous le nom de Castrum Novum. Urbain VIII voulut le rétablir, mais la nature résista aux volontés du pontife. Au-delà de Santa-Marinella, un autre hameau, appelé Santa-Severa, est bâti sur les ruines de Pyrgos. Les Pyrgiens se vantaient de descendre d'ancêtres péloponésiens, mais cette peuplade se confondit plus tard avec la nation des Cérites, et Pyrgos devint le Pyrée de Cère. Les Pyrgiens possédaient un temple dédié à la déesse marine Leucotea, d'où Denys-le-Tyran enleva, l'an 400, pour 500 talens de richesses.

Plus loin, et toujours en suivant la même plage, la route passe à peu de distance d'un troisième hameau, celui de Palo, bâti entre la mer et une fertile plaine, sur l'emplacement d'Alsium, qui appartenait

aussi aux Cérites. Une petite forteresse y défend maintenant un mouillage fréquenté par des barques, et autour du fort des seigneurs romains ont construit d'agréables maisons de campagne. A Palo viennent expirer les pentes des montagnes des Alumiere et de la Tolfa et commence une plaine qui doit évidemment sa formation aux dépôts du Tibre et de ses affluens. Ces montagnes contiennent des schistes et des roches calcaires, des veines d'albâtre, de l'argile plastique et des cristaux de roche connus dans le commerce sous le nom de diamans de la Tolfa, et c'est vers elles que les minéralogistes doivent principalement se diriger.

La voie Aurelia nous ramènerait à Rome à travers le pays que nous avons déjà visité ; mais il nous reste à voir la vallée inférieure du Tibre, et pour y arriver il faut à Palo suivre le rivage de la mer dans la direction du sud-est, en traversant une plaine sans limites coupée par l'Arone ; à l'embouchure de cette rivière était Fregenæ, ville des Veïens, que remplace maintenant le château de Macarese, appartenant à la famille Ruspigliosi Pallavicini ; et la forêt Mesia, près de laquelle les Veïens avaient leurs salines, occupait l'espace entre l'Arone et le Tibre. Ancus Martius, en s'en rendant maître, fit le premier toucher à la mer l'empire de la naissante Rome, et prépara sa grandeur en lui livrant les embouchures du fleuve.

Quoique ce sol soit propre à tous les produits, il est cependant en plus grande partie livré aux productions spontanées, et une forêt en occupe encore la plus grande partie autour du lac ou marais de Macarese, dont la surface est de 1346 hectares, et qui s'écoule dans la mer par

une étroite voie. On ne peut douter que ce large foyer d'infection, placé dans la direction du vent dominant, n'influe défavorablement sur la salubrité de la contrée environnante, et même sur celle de Rome : aussi on s'est souvent occupé de son desséchement, qui serait facile et peu dispendieux. Au sud de ce lac, qui occupe peut-être la place des salines des Veïens, coule à l'extrémité d'une grande plaine la branche occidentale du Tibre.

Ce fleuve, après avoir erré dans les campagnes romaines, avait autrefois son cours vers le sud et se déchargeait dans la mer par une embouchure unique; mais, les attérissemens gênant de plus en plus l'évacuation des eaux, la nature ou peut-être l'art ouvrit vers le nord une seconde branche plus courte qui fut adoptée par les navigateurs; cependant, des alluvions continuant à agir, l'île qui séparait les deux branches prit beaucoup d'étendue, et une plage nouvelle s'interposa entre l'ancien rivage et la mer. Force fut de continuer le canal navigable vers cette mer qui semblait fuir; des empereurs et des papes, de Trajan à nos jours, ont travaillé à cet ouvrage, qui n'est jamais fini; Paul V surtout s'en occupa avec zèle; mais l'alluvion est si prompte à se former que la rive actuelle est à 2,200 mètres du port construit par Trajan, que la tour Alexandrine bâtie par Alexandre VII, il y a deux siècles, en est à 554 mètres, et qu'enfin une autre tour, construite il y a peu d'années sur le bord même de la mer, s'en trouve distante de 118 mètres.

En sortant des humides solitudes de Macarese, on est agréablement surpris à la vue du hameau de Fiu-

micino, composé de maisons élégantes groupées sur les bords du canal navigable qu'animent de nombreuses barques aux longues antennes et aux banderolles éclatantes. De la plate-forme de la tour de garde, l'œil suit le cours du Tibre dans une grande étendue, embrasse tout le contour de l'île qui sépare ses deux branches et domine les longues estacades entre lesquelles les eaux jaunâtres du fleuve roulent vers la mer, les repoussent et tracent un long sillon au sein des ondes azurées. Cette riche plaine, ce climat si doux, cette campagne émaillée de fleurs pendant tout l'hiver, ce spectacle de la mer et d'un beau fleuve, ce port enfin si plein de vie et de mouvement à côté du silence d'un désert, rendent Fiumicino un des lieux les plus agréables de cette contrée en hiver et au printemps.

La route remonte le bras navigable en traversant une plaine très-fertile, que domine à demi-lieue de la mer un vieux château et une ferme bâtis sur un tertre. C'est là que florissait la ville de Portus Trajani, si puissante sous les Césars, et qui depuis la décadence d'Ostia devint le port unique de Rome. Totila la détruisit, et de tant de grandeurs il ne reste à ce coin de terre que le nom de Porto et le titre d'évêché suburbicaire que porte le sous-doyen du sacré collège. Au-dessous du château, le port creusé par Trajan est encore entouré de murs formant un pentagone, de vestiges de magasins et d'édifices d'une grande étendue; mais le port n'est plus qu'un marais infect, dont les roseaux cachent les revêtemens et dont les ronces tapissent les monceaux de marbre, de pierres et de briques, qui furent des temples et des palais. Tel est aujourd'hui ce port où les trirèmes apportaient les obélisques d'Égypte, les épice-



ries de l'Inde, l'étain de Cornouailles, les grains d'Afrique, et tout ce que réclamaient avec une égale ardeur les besoins et le luxe des Romains. La séparation des deux branches se voit à une lieue du rivage, au point nommé Capo due Rami, et là commence l'Isola Sacra, vaste plaine abandonnée au parcours, où jadis s'élevaient les temples d'Apollon et de Castor et Pollux; maintenant d'innombrables troupeaux de bœufs y paissent sur une surface parfaitement plane et où rien n'arrête la vue, que les faîtes de roseaux de quelques cabanes coniques qu'habitent les bergers. Vingt ou vingt-cinq hommes occupent chacune de ces casernes pastorales fort proprement arrangées, et dont les parois inclinés contiennent, dans des rangées de coffres, les lits des habitans, disposés comme les cases d'un colombier. Au centre de l'aire un foyer est établi, sur lequel d'immenses chaudières sont suspendues pour servir à la fabrication de fromages, et dont la fumée s'échappe par le toit. M. de Bonstetten, frappé de la structure ingénieuse de ces cabanes, les compara à celles qu'habitaient les peuples gouvernés par Evandre et Pallante, et dont Virgile décrit les toits élevés.

A une lieue après Capo due Rami, on quitte la plaine d'alluvion en gravissant une chaîne de coteaux de gravier, de 30 à 40 mètres d'élévation; du plateau qui les couronne, la vue s'étend sur la double embouchure du Tibre et sur la mer. On suit la voie Portuensis qui se développe suivant les ondulations d'un terrain coupé par de nombreux ruisseaux qui séparent les coteaux, et vont se perdre dans le Tibre: le sol est maigre, les bois étendus, les cultures rares. Enfin on arrive au Monte-Verde, coteau couvert de vignobles

et où de nombreuses maisons de campagne témoignent de la salubrité de l'air; le Tibre reparaît, et au fond de sa vallée, s'élèvent la basilique ruinée de Saint-Paul, la pyramide de Cestius, le mont Testacio, et l'Aventin couronné de clochers.

Le territoire que nous venons de parcourir appartenait aux Veïens, qui y possédaient même le Janicule: c'est dire assez que, dès le jour de sa fondation, Rome eut pour condition de son existence une guerre acharnée contre Veïi.

SECTION II.

Partie orientale, ou rive gauche.

Nous avons parcouru l'Étrurie centrale et méridionale, et successivement visité le pays des Vulsiniens, des Tarquiniens, des Falisques, des Capenates, des Sutriens, des Veiens et des Cérites; maintenant c'est sur l'antique terre de Saturne que nous allons chercher les traces des Rutules, des Albains, des Volsques et des Sabins. Le Tibre séparait ces deux confédérations de peuples, de l'embouchure de l'Anio à la mer, et la Sabine s'intercalait, comme un triangle aigu, entre les deux nations. Ce fut à peu de distance du point de rencontre des frontières des trois États, sur des collines alors escarpées et défendues par le Tibre et par des marais, que quelques bannis, ramassés par Romulus, fondèrent leur ville, ou plutôt assirent leur camp. Si le choix de cette situation n'est pas dû au hasard, une

grande prévoyance le conseilla, car aucun lieu n'offrait plus de chances à la défense et à l'agrandissement du territoire aux dépens des voisins. Le Latium fut naturellement le premier objet de l'ambition des Romains; et, tandis qu'en Étrurie nous avons trouvé partout des traces d'une glorieuse résistance, continuée pendant plus de quatre siècles, maintenant nous allons parcourir des lieux qui tombèrent, faciles et promptes victimes, immolées au besoin que Rome avait de se créer un territoire; nous allons rencontrer aussi les plages qui servirent de théâtre aux scènes poétiques dont les Romains aimaient à parer leur berceau. Sous ce double rapport le Latium antiquissimum mérite le plus vif intérêt.

Cependant je parcourrai rapidement cette terre célèbre : M. de Bonstetten, voyageant l'*Énéide* à la main, a peint ces contrées d'une touche si originale et si piquante, qu'il ne me reste qu'à les envisager sous les aspects qui n'ont pas attiré l'attention du spirituel auteur du *Voyage dans le Latium.*

La voie Ostiensis sort de Rome par la porte Saint-Paul, autrefois Porta Ostiensis, par laquelle Totila pénétra, lors de sa seconde invasion, et elle suit la rive gauche du Tibre, à travers des jardins et des prairies. Au-delà le cours du fleuve est jalonné par les voiles des navires qui le descendent, et l'horizon est fermé par les revers du Janicule et du Monte Verde, semés de jolies maisons de campagne. Sur le bord de la route, s'élevait solitaire la masse sombre de la basilique de Saint-Paul, semblable aux monumens du désert; maintenant ses colonnes brisées et noircies attendent qu'une main pieuse leur rende un toit que les flammes ont dé-

voré. Après avoir dépassé Saint-Paul, on quitte la vallée pour parcourir un plateau immense, où la vue n'est arrêtée qu'au lieu appelé autrefois Aquas Salvias, par trois églises bâties en l'honneur de la décollation de Saint-Paul et dans l'une desquelles jaillit une belle source. Nous sommes rentrés dans le domaine de la grande culture, et nous parcourons de monotones champs de blés mêlés à de bons pâturages. Après 4 ou 5 lieues de route, le plateau se termine en pente rapide, et la plaine d'alluvion littorale se déroule jusqu'à la mer, coupée vers son milieu par un marais peu étendu et par des salines abandonnées, et bornée au nord par la branche orientale du Tibre. Ainsi que l'observe M. de Bonstetten, c'est dans le pli que, sur ce point, forme le fleuve après sa bifurcation qu'il faut chercher l'emplacement du camp d'Énée, parce qu'à cette époque la mer était beaucoup plus près des coteaux.

Quelques vieilles tours, des murailles lézardées, une porte ruinée, des maisons sales et abandonnées aux reptiles, voilà la moderne Ostia. L'ancienne Ostia était peu distante : Ancus Martius la fonda pour servir de port à Rome, assurant ainsi, aux dépens des Laurentins, la communication par la rive gauche, en même temps que par l'occupation de la forêt Mœsia il s'était rendu maître de la rive droite. Ostia reçut des accroissemens proportionnés à ceux de la métropole, et s'éleva à une grande prospérité. Pendant les guerres civiles, Marius s'en empara. Plus tard, pour remédier aux attérissemens, Claude fit faire de grands travaux à son port; mais la nature continuant à combler le lit trop large du fleuve, l'œuvre de Claude devint inutile : alors Trajan creusa un nouveau port sur le bras

occidental, et Ostia perdit tout ce que gagnait sa rivale. Cette ville servit de retraite à Bélisaire pendant que Totila assiégeait Rome; mais peu après elle subit le joug des barbares, et fut totalement ruinée. Les Sarrasins, à leur tour, lui firent expier ses grandeurs passées. Enfin, vers l'an 850, Grégoire IV et Nicolas Ier bâtirent une nouvelle Ostia, qui ne put lutter contre les inconvéniens de sa situation, et à peine dix à douze familles y vivent misérablement aujourd'hui. Le seul honneur qui reste à cette ville est de donner son nom au premier évêché suburbicaire que possède toujours le doyen du sacré collège. Les ruines d'un temple, d'une porte, et les nombreux fragmens de marbre statuaire qui alimentent des fours à chaux, montrent ce que fut cette cité. En parcourant cette plage, jadis si prospère, sur trois personnes qu'on rencontre, deux ont probablement échappé à la corde ou aux galères, et ont trouvé un asile dans ces solitudes, où il est vrai que la fièvre devient souvent un terrible auxiliaire de la justice. Le dégoût qu'inspire le présent donne plus de charme au passé; on se hâte de reporter la pensée sur les souvenirs si touchans d'Évandre et de Pallante, de Nisus et d'Euriale, et en foulant cette terre des Laurentins, on redit les beaux vers dans lesquels Virgile a chanté cette nature si riche; l'aspect des lieux sert d'interprétation au chantre d'Énée, et on reconnaît combien il fut observateur attentif et peintre fidèle.

Une forêt de pins, dont les larges têtes supportées par mille tiges élégantes s'étend comme une tente immense, couvre cette plage; sous son ombrage est situé le charmant château de Castel Fusano, propriété du

prince Chigi, et une des plus agréables habitations du littoral, à cause de la douceur du climat, du charme de la forêt et des souvenirs dont cette contrée est remplie. A peu de distance, en effet, Pline le Jeune avait sa villa *Laurentina*, si chère à cet aimable écrivain, et décrite par lui avec tant d'amour; un peu dans les terres était la villa d'Hortensius, plus loin les habitations de Scipion et de Lœlius; enfin en suivant le rivage, on voit la tour Paterno s'élever sur les ruines de Laurentum, que les Aborigènes bâtirent après l'expulsion des Sicules, et où régnait Latinus, père de Lavinie. Laurentum continua à prospérer après la fondation de Rome, au moyen du commerce maritime, et les Romains ses alliés stipulèrent en sa faveur dans leur premier traité avec Carthage. Cependant le nom de Laurentum ne tarda pas à disparaître, et il ne reste aucune trace de cette cité.

Sur la chaîne de coteaux qui termine le plateau supérieur et qui limite au nord-est la plaine alluvionnaire par une pente parallèle à la mer, étaient situés Ficana, Tellena, qu'Aucus Martius soumit l'an 117, et dont les habitans vinrent peupler le mont Aventin, Politorium et Lavinium. C'est dans cette dernière ville, fondée par Énée, et soumise à la domination de ses premiers descendans, que périt assassiné T. Tatius, qui partageait le trône de Romulus: malgré cet événement, Lavinium resta dans l'alliance de Rome, mais elle fut bientôt après détruite comme toutes les villes latines, littorales, et le hameau de Patrica avec 80 habitans est bâti sur son emplacement. Du château du prince Borghese, on découvre une immense étendue de mer, le littoral des Laurentins et des Rutules, et

au nord le lac de Turnus et l'emplacement du temple de la mystérieuse Anna Perenna.

Après avoir dépassé Pratica, on rentre dans une plaine couverte de bois consacrés autrefois à Énée, sous le nom de Jupiter-Indigète; le Numicus, caché sous le nom trivial de *Fiume torto*, termine cette forêt et séparait le territoire des Rutules de celui des Laurentins. On remarquera, qu'en désignant les lieux sous leurs anciennes dénominations, j'adopte l'opinion la plus généralement reçue, et que j'évite toute controverse archéologique. C'est parce qu'il me semble qu'une statistique n'est pas un recueil de dissertations académiques, et que son but doit être de faire connaître un pays sous tous ses aspects, en présentant sur les points contestés l'opinion la plus accréditée.

Au-delà de ce ruisseau se trouve Ardea, bâti sur un massif volcanique, escarpé, couvert encore de vestiges des fortifications, et percé de nombreuses galeries souterraines qui servaient d'habitations ou de magasins. Cette métropole des Rutules, long-temps avant l'arrivée des Troyens, était parvenue à une grande splendeur, que prouvent les nombreux tableaux qui la décoraient, et son temple de Junon, célèbre dans toute l'antiquité. Fortifiée par la nature et par l'art, elle repoussa les attaques de Tarquin, qui l'assiégeait au moment même où les Romains le chassaient du trône. Ardea devint l'alliée de Rome république, et, croissant toujours en prospérité, elle envoya une colonie en Espagne fonder la ville de Sagonte. Plus tard, on la voit réduite à recevoir elle-même des colons, et ensuite son nom disparaît. Enfin, maintenant elle ne contient que 176 habitans. La voie Severia conduisait d'Ostie à Ardea et ses

embranchemens s'étendaient vers Lavinium et Antium.

Ardea pouvant être considéré comme le point le plus méridional du bassin central, il faut, pour en visiter la partie orientale, se diriger vers le nord-est, en traversant une plaine ondulée qui s'étend dans toutes les directions. Des bois, des cultures, des pâturages couvrent le sol, qui va en s'exhaussant vers l'est jusqu'au sommet du mont Albano. Une terre fertile a permis l'établissement de belles et nombreuses fermes qui donnent à ce pays un aspect de richesse; mais à mesure que nous nous élevons sur les pentes au loin prolongées de la montagne, l'intérêt s'accroît. Bientôt on atteint le bord occidental d'un bassin circulaire, vaste enceinte formée par deux arcs de coteaux à pentes rapides, décrivant un immense cirque dont l'arène est verdoyante de blés et de prairies. En face s'élève un amphithéâtre de coteaux boisés, et sur leurs flancs le pittoresque village de Larricia montre au-dessus des arbres sa coupole élégante, ses clochers et la masse sévère du château du prince Chigi; enfin, les étages boisés du mont Albano terminent le tableau. Nous sommes sur la terre des Albains, et ce cirque est le fond d'un ancien volcan qui devint ensuite un lac que Columelle appelle lac de Turnus, et que le desséchement a transformé en un fertile bassin. La vue des beaux ombrages, de la puissante végétation, des cultures variées de cette contrée a un charme inexprimable pour le voyageur fatigué des solitudes monotones de la plaine. Ici, comme sur le Cimino, l'agriculture reçoit ses lois de l'état sanitaire du pays où elle s'exerce. Dans les plaines, absence d'habitans, et par conséquent

culture des pâturages en première ligne; mais dès qu'on arrive aux premiers étages des montagnes, commence une agriculture variée et très-intelligente.

Après avoir traversé la riante plaine du Valaricia, on atteint le pied d'une côte rapide formée de roche volcanique sur laquelle d'énormes murs, que vingt siècles ont laissés intacts, soutenaient : la voie Appia. Un gradin plus élevé sert d'assiette aux ruines de l'antique Aricia que fonda Hippolyte, et qui vit périr Aruns, fils de Porsenna, dans l'assaut qu'il donnait à ses murailles. Son temple de Diane et un bois sacré servaient de lieu de réunion aux nations latines pour offrir des sacrifices communs; heureuse superstition que nous retrouverons fréquemment et qui, formant périodiquement un lien entre des peuples rivaux, devait amortir les haines, et resserrer les affections. L'emplacement de la citadelle antique est occupé par la moderne Larricia, bourg de 1,230 habitans, groupé sur les flancs d'un tertre et dominé par une église avec une coupole, ouvrage de Bernini, et par un beau château, dont le parc, rempli d'arbres énormes, couvre le revers septentrional du coteau et accroît le charme de ce site par ses ombrages, ses points de vue, ses ruines et des souvenirs qui remontent aux temps héroïques.

La voie Appia, au-delà des énormes substructions dont j'ai parlé, continuait en ligne droite à travers les aspérités de la montagne et les ravins, en faisant un angle, le seul qui rompe sa ligne des portes de Rome à celles de Terracina. Ce mode de tracé, qui n'est ni le plus commode ni le plus économique, a une grandeur qui étonne et qui dut séduire un homme tel qu'Appius Claudius. Moins hardi, mais plus occupé de la commodité des voyageurs,

le moderne ingénieur a abandonné la ligne droite et a fait suivre à la route les plis de la montagne dans la partie où ils sont le moins prononcés; cependant le désir de passer à Larricia a nécessité une montée très-rapide; mais au-delà de ce bourg la route se soutient à travers des cultures et des bois, et ses ondulations ménagent des points de vue variés tantôt sur le pays des Rutules, tantôt sur les terres des Antiates, et toujours sur une vaste étendue de mer. Du sein de l'ancienne forêt de Diane s'élève l'église élégante de N.-D. de Galloro, et peu après de belles avenues d'ormeaux annoncent la jolie ville de Genzano, peuplée de 3,100 habitans et ornée d'un château des ducs Sforza Cesarini, de la branche des comtes de Santa-Fiora.

Ici finit encore le bassin du Tibre, et, pour en continuer le tour, il faut de Genzano se diriger à l'est et descendre vers le lac que cette ville domine, mais qui reçoit son nom du village de Nemi, placé sur sa rive orientale. Ce réservoir, qui occupe le cratère d'un volcan et qui réfléchit dans ses eaux calmes et profondes de noirs rochers de lave et des pentes verdoyantes, portait dans l'antiquité le nom de *Nemorensis Lacus* ou de *Speculum Dianæ*, parce qu'il était consacré à Diane. La fraîcheur de ses eaux, le charme de ses rives avaient engagé Tibère à s'y construire une maison de plaisance que portait un bâteau de 140 mètres de long sur 70 de large, et dont, il y a trois siècles, l'ingénieur François Marchi vit encore les restes au fond du lac. Ce lac a 281 hectares d'étendue, et son niveau est à 340 mètres au-dessus de celui de la mer, vers laquelle il s'écoule par un conduit en partie souterrain. En suivant un sentier qui serpente sous une voûte d'arbres on atteint le

village de Nemi, qui occupe la place d'un temple de Diane bâti, comme tous ceux de cette déesse, au milieu de bois sacrés. Les Frangipani, les Savelli et les Colonna possédèrent long-temps cette forte position, qui appartient maintenant au duc Braschi, petit-neveu de Pie VI.

Au-dessus du village de Nemi de vastes forêts revêtent les pentes du Monte Cavo, anciennement Mons Albanus, et s'étendent jusqu'à son sommet, où l'on arrive en suivant le tracé de la voie triomphale qui, de Rome, conduisait au temple de Jupiter-Latial, protecteur du Latium. La place de ce sanctuaire, sur le point culminant du cône, est marquée par quelques restes de murs. Tarquin l'éleva ou, plus vraisemblablement, le répara afin d'y réunir, à des époques déterminées, les nations latines, et d'y célébrer les féries latines par des sacrifices solennels dans lesquels chaque peuple prenait une part de la chair des victimes immolées par le roi de Rome en signe de suprématie, peut-être comme héritier des rois d'Albe. Rome, en se mêlant aux peuples latins pour l'accomplissement des rites sacrés, trouvait les moyens de les désunir et de préparer leur asservissement : politique profonde constamment suivie par eux. Après la soumission des peuples du Latium les Romains continuèrent à célébrer ces fêtes qui exigeaient la présence de l'un des consuls, que tous les jeunes Romains suivaient au temple en chantant des hymnes; c'est aussi dans ce sanctuaire que les triomphateurs venaient offrir leur premier sacrifice; enfin il servit de théâtre à ces triomphes illégaux que, dans les temps d'anarchie, les généraux, au refus du sénat, obtenaient de leurs soldats. Sur les ruines

de ce temple de pauvres Passionistes ont un couvent et une église, et leur voix pieuse retentit seule dans des lieux témoins de scènes si bruyantes.

Comme Homère avait placé les dieux sur le mont Ida pendant le siège de Troie, Virgile choisit le mont Albano pour y rendre Jupiter et Junon témoins des combats des Troyens et des Rutules; aucun lieu ne pouvait être plus convenable, car le mont Albano, élevé de 930 mètres au-dessus de la mer, se détache comme un promontoire en avant d'un groupe de montagnes qui semblent des degrés disposés pour conduire à son sommet; ce soubassement, tout couvert de bois, se renfle et se creuse à l'est sous les pieds de l'observateur, en présentant les aspects les plus variés; de son centre surgissent le mont Ariano, qui atteint presque la hauteur du mont Albano; plus loin les monts Algides, et, sur un plan moins distant, les coteaux de Tusculum; au-delà de ces croupes arrondies et boisées, la chaîne aride et dentelée de l'Apennin, se montre des rochers de Palestrina qu'habitaient les Eques, aux cimes des monts Gennaro et Lucretile, soumis aux Sabins; au pied de cette chaîne le territoire des Gabiens et des Tusculans occupe la plaine inégale, nue, déserte, où des fermes jalonnent aujourd'hui la place de cités puissantes. Vers le nord le Tibre et l'Anio laissent entrevoir leurs larges replis, et entre ces deux fleuves des collines coniques indiquent où furent Cures, Fidenes et Nomentum; à l'horizon le Soracte domine la terre des Capenates et des Falisques, et sur l'amphithéâtre de coteaux que termine le Cimino, s'étend le pays où vivaient les Veïens, les Sutriens et les Cérites. Dans la même direction et au centre d'un réseau d'a-

queducs et de routes, brillent les coupoles, les tours, les palais de Rome, entourés d'une ceinture de jardins et de vignes. Vers l'ouest toutes les pentes viennent se perdre et se confondre dans la ligne azurée de la mer, et de Pyrgos à Antium aucun point de la plage n'échappe à l'œil, qui suit le Tibre encadrant l'île sacrée d'un double filet d'argent; plus près de la montagne et sur ses contreforts, les villes de Fracati, de Marino, d'Albano, de Genzano, les villages de Rocca di Papa, de Monte Compatri, de Nemi, se montrent au milieu des cultures, et les lacs de Nemi et d'Albano semblent placés exprès pour réfléchir ces scènes admirables; mais si le calme de leurs eaux se communique à la pensée, elle se reporte bientôt vers l'époque où ces deux volcans et celui de Lariccia, appartenant évidemment au même foyer, vomissaient à la fois des tourbillons de feu, et, par leur ignition simultanée, bouleversaient toute la contrée.

Lorsque, du sommet du Cimino, du Soracte et du monte Virginio, nous jetions les yeux sur le vaste tableau terminé par les monts Algides et Albanes, devant nous était la terre des Étrusques, terre glorieuse, et pendant près de quatre siècles vierge des pas des Romains; le même tableau, vu du point opposé, montre, au contraire, sur ses premiers plans, le Latium, qui, dès la naissance de Rome, commença à plier sous son glaive, et dont, après un siècle, la soumission, ou du moins l'affaiblissement et la honte, étaient consommés. La contemplation de fortunes si diverses est digne d'occuper les esprits qui cherchent l'avenir des États dans leurs institutions, et qui s'efforcent de saisir le secret de l'agrandissement de Rome.

Une descente rapide à travers des bois de chênes ramène au pied de la montagne ; là, sur une étroite assise de lave coupée à pic jusqu'au bord du lac, le couvent de Palazzuola occupe la place d'Alba Longa, que fonda Ascagne, qui couvrit de ses colonies le Latium, et dont les rois transmirent à Romulus le sang d'Énée. Mais la ville du fils de Rhea devint bientôt une rivale implacable, qui ne tarda pas à attaquer sa mère, la soumit, la détruisit, et transporta ses citoyens à Rome. Ainsi, dès l'an 104 après sa fondation, Rome étendit son pouvoir sur les monts Albanes, et, par l'anéantissement de la métropole du Latium, frappa au cœur cette confédération.

Quelques vestiges de murs, un tombeau consulaire, des souterrains, sont tout ce qui reste, soit de l'ancienne cité, soit de celle qui put être élevée à sa place; mais cette position se recommande par de beaux ombrages, et par une vue ravissante qui varie à chaque pas fait le long du joli chemin qui, en côtoyant le lac, conduit à un couvent de capucins bâti sur la rive occidentale, au milieu des plus beaux arbres. A travers leurs feuillages, l'œil plonge, tantôt sur la ville d'Albano, assise sur les ruines des villa de Pompée, de Clodius et de Domitien et tantôt sur le lac.

La ville d'Albano, que traverse la voie Appia, est bâtie sur la déclivité de la colline, et domine la plaine des Rutules et la mer. Près de sa porte méridionale, on trouve une masse de maçonnerie, de forme cubique, supportant cinq petits cônes en pierre, appelée *sepolcro degli Orazii e dei Curiazii*, titre qui cependant est loin d'être admis comme authentique par les antiquaires. La ville, peuplée de 4,200



habitans, est traversée par une belle rue ornée des palais Corsini, Doria, et de plusieurs belles maisons. Une jolie église, construite dans un temple de Minerve; une autre église, occupant un coin des thermes de Pompée, un camp prétorien avec de vastes citernes et une enceinte de murailles, un amphithéâtre, une salle immense, appelée Pinacotheca, de son ancien usage, des restes d'aqueducs, des voûtes d'une prodigieuse étendue, ayant appartenu à la villa de Domitien, monumens gravés par Carlo Labruzzi, donnent à cette ville un très-grand intérêt.

Au-dessus d'Albano, les admirables jardins Barberini occupent une partie de ceux de Domitien, et à peu de distance, le prince Stanislas Poniatowski a bâti une agréable maison de campagne. Pendant l'été, Albano se remplit de riches familles qui, donnant à la ville un aspect très-animé, la rendent la plus agréable des *villeggiature*, à cause de la pureté de l'air, du charme des points de vue, de la variété des promenades et du spectacle d'une population industrieuse vivant à l'aise des produits d'une bonne culture.

A l'ouest d'Albano, sur un tertre nommé Monte Sabelli, existent encore quelques ruines, et, à sa base, se trouvait autrefois, dans le cratère d'un volcan, le lac de Juturna, desséché par Paul V.

Au nord-est de la même ville, au-dessus d'une zone de jardin, et à 450 mètres d'élévation, la petite ville de Castel-Gandolfo est remarquable par la modeste maison de plaisance des papes, bâtie par Carlo Maderno sous Urbain VIII (Barberini), et une église avec coupole, ouvrage du Bernini.

On descend de Castel-Gandolfo par de charmans

sentiers, ombragés de platanes séculaires, au rivage du lac qui mouille le pied de la montagne : là s'ouvrent de vastes grottes creusées dans le rocher, mais revêtues de murs et de voûtes, ornées de pilastres, d'entablemens et de caissons, et qui, sous le nom de Nymphées, offraient aux Romains des jouissances voluptueuses pendant les chaleurs de l'été. Du fond de ces frais réduits, on jouit d'une vue ravissante sur le lac, le couvent de Palazzolo et le Monte Cavo. Près des Nymphées, commence le célèbre *Emissario*, ouvert par les Romains l'an 336, pendant le siège de Veïi, sur la foi d'un oracle, afin de procurer l'écoulement des eaux du lac. C'est dans cet ouvrage que se montre dans toute son énergie la force de volonté de ce peuple, à une époque où ses moyens d'exécution étaient si imparfaits. Quels efforts, en effet, n'a-t-il pas fallu pour creuser, sans le secours de la poudre, un souterrain d'environ demi-lieue de longueur, sous une montagne qui a 120 à 130 mètres de hauteur perpendiculaire au-dessus du lac ! Et quelle victoire honorerait Camille plus que cette entreprise ! Pour faciliter l'extraction des déblais, il fit creuser, de 30 en 30 mètres, des puits dont quelques traces sont encore visibles, et une année, suivant Tite-Live, suffit à achever le canal par lequel les eaux prirent leur cours, et qui, après 2,300 ans, sert encore à maintenir le niveau du lac à la hauteur constante de 306 mètres au-dessus du niveau de la mer. On conçoit qu'après avoir exécuté cette œuvre colossale, les Romains purent, en se jouant, creuser la mine qui les introduisit dans Veïi, et, comme je l'ai déjà indiqué, il y avait peut-être dans la réponse de l'oracle un conseil dicté par un général prévoyant :

ce serait une preuve nouvelle de l'habileté avec laquelle les Romains faisaient servir la religion à des fins politiques.

L'ouverture du canal est dans un massif d'énormes pierres, et au-delà l'eau coule entre deux murs dans un espace découvert, qui précède la véritable entrée du souterrain, ouverte dans un grand arc de maçonnerie en plein cintre. La beauté des appareils, le volume des matériaux, l'antiquité bien constatée de cet ouvrage, son utilité, le rendent un des plus curieux monumens des anciens âges. Il est encore embelli par des arbres énormes, implantés entre les pierres, et dont l'ombrage entretient la fraîcheur des eaux. Il paraît que dans l'intérieur la roche forme seule les parois et la voûte du conduit; l'eau en sortant du canal fait tourner un moulin et va se perdre dans le Tibre à 3 lieues au-dessous de Rome. Le lac a 400 hectares.

Des hauteurs de Castel-Gandolfo, la vue plonge sur toute la partie méridionale de la campagne de Rome, et aucun des restes des monumens qui la couvrent n'échappe à l'œil. Au nord l'antique voie Appia s'étend en ligne droite sur la pente allongée du coteau jusqu'au point où fut Bovillæ, colonie albaine qui vit tomber Clodius sous les coups de Milon; ensuite elle se dirige entre deux rangs de tombeaux dont les masses difformes, dépouillées de leurs revêtemens, semblent des roches accumulées. Du sépulcre que la tradition assigne à Ascagne, jusqu'à celui qui, aux portes de Rome porte cette simple inscription, *à Cecilia, fille de Metellus et femme de Crassus*, une multitude de tombes sans nom ne servent plus

qu'à jalonner la voie abandonnée. Au-delà de ce somptueux monument la légère ondulation de terrain appelée *Capo di Bove*, d'où se tirent les meilleurs pavés de lave, cache la vallée où Égérie inspirait Numa, où s'arrêta la fortune d'Annibal, que Caracalla orna d'un immense cirque, et qui fut témoin du martyre de saint Sébastien. A l'est on voit la nouvelle route se détacher de la voie antique, et on regrette l'abandon de l'ancienne ligne, si riche en monumens et en souvenirs. Sur tous les points, les aqueducs élèvent leurs arcades brisées et leurs hautes piles couronnées de lierre, dont les masses noircies se dessinent sur de beaux champs de blés; enfin dans le lointain les murs de Rome et ses édifices complètent le tableau.

En quittant Castel-Gandolfo pour continuer le tour du bassin, on descend à l'est dans un vallon, autrefois le rendez-vous des nations latines, qui venaient y célébrer la fête de la déesse Ferentina. La jolie ville de Marino, peuplée de 3,600 habitans actifs et industrieux, est située au-delà de ce vallon au milieu des plus riches vignobles; l'église de ce bourg, fief du prince Colonna, possède un beau tableau du Guide. Un nouveau vallon, arrosé par un ruisseau qui fait agir des usines, sépare Marino d'un coteau couronné des tours et des murs crénelés de l'abbaye de Grotta-Ferrata, fondée l'an 1000 par saint Nil et par saint Barthélemi, et reconstruite par Jules II. Des moines grecs de l'ordre de saint Basile y célèbrent encore aujourd'hui l'office suivant leur liturgie, dans une église que Le Dominiquin a enrichie de l'histoire des saints fondateurs, peinte en une suite d'admirables fresques parfaitement conservées.

Castel-Gandolfo, Marino et Grotta-Ferrata, sont bâtis sur le premier gradin septentrional du mont Albano, et sur un second plan et à une grande élévation, le village de Rocca di Papa avec 1,850 habitans, couronne les pentes de ce versant. Tout autour du pic volcanique qui sert de base à ce dernier village, une active végétation revêt le sol d'énormes châtaigniers qui croissent sur le rapide talus du terrain, et protègent de leur ombre les puits ou glacières dans lesquels on conserve la neige pour la consommation de Rome. Auprès de Rocca di Papa, un plateau élevé porte le nom de *campo di Annibale*, parce qu'on croit que ce général y posa son camp dans sa marche sur Rome. Toutes ces pentes, tous ces vallons sont d'une beauté ravissante, à cause de la vigueur de la végétation et de la variété des points de vue.

En continuant vers l'est on atteint la colline sur laquelle était bâti Tusculum, ville fondée, dit-on, par Télégon, fils d'Ulysse et de Circé, et une des plus puissantes cités de la confédération latine. Tarquin, dans ses projets de domination sur le Latium, voulant s'en assurer, donna sa fille en mariage à Octavius Mamilius, son principal citoyen. Après l'expulsion des rois, Tusculum fut alternativement l'ennemi et l'allié de Rome; mais ayant pris parti pour les Vélitrains et les Privernates, un châtiment terrible lui fut infligé par les Romains. Enfin Tusculum obtint le droit cité dans la tribu Papiria, et donna à Rome plusieurs grandes familles, parmi lesquelles brilla la famille Porzia. Le charme de sa situation y attira les riches et voluptueux maîtres du monde. Lucullus, Pomponius Atticus, Hortensius, Caton, Cicéron enfin, y possédèrent des mai-

sons de campagne, et l'orateur romain y écrivit ses *Tusculanes.* Les invasions des barbares rendirent importante la forte position de Tusculum, qui devint la rivale de Rome déchue; la haine la plus vive signala cette rivalitéet elle ne s'assouvit que lorsqu'en 1191 les Romains, ayant obtenu de l'empereur Henri VI l'autorisation d'attaquer cette ville, la prirent et la détruisirent. Ses malheureux habitans, réfugiés sous des cabanes de branchages (frasche), fondèrent dans une plus humble position la ville actuelle de Frascati.

Le sol de Tusculum est encore couvert des débris de sa grandeur; une citadelle sur un rocher coupé à pic, deux théâtres, des restes de murailles en énormes pierres volcaniques, une citerne, rendent ce lieu digne de l'attention des antiquaires. Déjà M. Lucien Bonaparte, propriétaire de ce terrain et de la maison de plaisance de la Rufinella, a fait les fouilles les plus productives.

Plus bas que la Rufinella et sur le même versant, Frascati étale sur une pente rapide ses édifices et ses brillantes maisons de campagne; nul lieu du monde ne réunit sur un moindre espace plus de palais, de statues, de bas-reliefs, et de marbres, au milieu de plus beaux arbres, de plus abondantes eaux. Les villa Mondragone, bâtie par Paul V, Aldobrandini, Conti, Buoncompagni, étonnent par leurs masses, autant qu'elles charment par la beauté de leur architecture et la fraîcheur de leurs cascades. La haute société de Rome trouve à Frascati comme à Albano un air salubre, et à la porte de Rome tous les plaisirs de la campagne. Cette ville, peuplée de 4,200 habitans, est le siège d'un évêché suburbicaire.

Une belle plantation d'oliviers et de vignes recouvre tout l'espace que le luxe des grands propriétaires a laissé à la culture; mais dès qu'on atteint les racines de la montagne, on rentre dans le domaine de l'*aria cattiva* et dans les pâturages entrecoupés de rares champs de céréales. Une route moderne voisine de l'antique voie Tusculana, conduit à Rome à travers une plaine légèrement ondulée, sur laquelle un petit nombre de fermes et de longues lignes d'aqueducs ruinés attirent seuls l'attention. Le pays au-dessus de Frascati est au contraire très-intéressant. Sur les pentes du mont Algide, le plus oriental des sommets de cette masse de montagnes volcaniques, Monte-Porzio, antique domaine des Porziens, Monte-Compatri, Rocca-Priora, situé sur l'emplacement d'Algidum, ville des Éques, près de laquelle ils furent vaincus l'an 290, se groupent en amphithéâtre sur les divers étages de la montagne, au milieu de riantes cultures et de belles forêts; le dernier contrefort septentrional est couronné par le village de la Colonna, élevé sur l'emplacement de Labicum, colonie des Albains qui plus que sa métropole résista aux Romains, puisqu'elle ne subit le joug qu'en 336, et reçut une colonie. Jules César plus tard y posséda une villa. Après l'invasion des barbares, Labicum perdit son nom, qui fut remplacé par celui de la Colonna, fief entré par un mariage vers l'an 1050 dans une famille qui en prit le nom, qu'elle porte encore après l'avoir élevé, pendant huit siècles, au plus haut degré d'illustration.

Des hauteurs de la Colonna on domine le Latium oriental et une portion du territoire des Eques; sur le premier plan et au pied du tertre passe la voie Prenes-

tina, qui se joignait à la voie Latina, pour atteindre Bénévent par les vallées du Sacco et du Liris; la voie Labicana était ouverte aussi dans la même direction. A demi-lieue dans la plaine, un petit marais fut autrefois le lac Régille, qui vit l'an 258 se décider la querelle entre Rome et les Latins, armés pour soutenir les Tarquins. Plus loin vers l'est, le lac de Gabie est remplacé par un autre marais de 200 hectares de superficie, et la ferme de Pantano, appartenant à la maison Borghese, représente la puissante Gabie, colonie albaine où furent élevés Remus et Romulus, suivant Denys d'Halicarnasse, et qui, soumise par les ruses de Tarquin, resta l'alliée de Rome, et déjà du temps d'Horace n'était plus qu'un pauvre village. Des fouilles ordonnées en 1792 par le prince Borghese, ont fait retrouver beaucoup de statues et les fondations d'un Forum, d'nu théâtre et d'autres édifices décrits par Visconti; mais les restes du temple de Junon-Gabienne sont ce qu'il existe de plus remarquable à Gabie. Au nord-ouest de cette ville, et dans la direction de Rome, était Collatie, qui, en se soumettant à Tarquin-l'Ancien, accepta une capitulation, dont Tite-Live nous a conservé l'abjecte formule, et qui, quelque temps après, fut le théâtre des violences de Sextus Tarquin et de l'héroïque pudicité de Lucrèce. Collatie disparut bientôt, et son territoire fut transformé en jardins par les riches Romains.

Toute la plaine qui s'étend au-dessous de la Colonna est coupée de coteaux à pentes très-allongées, d'une grande fertilité et parfaitement cultivées; plusieurs grandes fermes élèvent çà et là leurs murailles défendues par des tours et des créneaux; mais ce qui donne

un caractère de grandeur tout particulier au paysage; sont les ruines des aqueducs Claudien, Julien, Anio ancien et Anio nouveau, Tepula et Vergine, qui tous traversaient ces campagnes, et dont les longues lignes, souvent rompues par les efforts du temps, peignent à si grands traits la puissance de Rome.

La masse de montagnes volcaniques dont Larricia et la Colonna sont les points extrêmes, offre de grandes analogies avec les monts Cimini; formées les unes et les autres de matières volcaniques, montrant, béantes encore, les bouches des volcans d'où jaillirent les laves qui les composent; ces montagnes sont également fertiles, également riches en végétation, en aspects imposans et gracieux. Mais un charme particulier aux monts Albanes et Algides sont les points de vue sur la plaine de Rome, sur la ville, sur l'Apennin et la mer; ce sont surtout les souvenirs que réveille chaque partie de ce vaste théâtre où, depuis 3,000 ans, ont été jouées des scènes si diverses. Enfin, comme sur les pentes du Cimino, une culture variée multiplie tous les produits et, par son contraste avec la monotone agriculture de la plaine malsaine, donne une nouvelle preuve que la paresse des habitans n'est pas complice de l'abandon des pays infectés.

En quittant la Colonna on descend dans une large vallée, et, après avoir traversé une suite de coteaux boisés, on se trouve sur le seuil qui sépare le versant du Tibre de celui du Sacco; le village de Lugnano, autrefois Longianum, fait partie de ce dernier bassin. Dans ces contrées étaient situées la ville latine de Pedum, soumise d'abord par Marcus Coriolan et ensuite par Furius Camillus, et la colonie romaine de Vitellia,

que saccagèrent les Eques; le village de Zagarolo, peuplé de 2,800 habitans, et donnant à la maison Ruspigliosi-Pallavicini un titre de duc, occupe cette plaine.

Le sol s'élève graduellement vers l'orient, et ses plis sont coupés par la voie Prenestina, qui montre encore son pavé antique usé par les roues des chars des anciens Romains; les hautes murailles, l'amphithéâtre d'édifices modernes et la citadelle de Palestrina, semblent appendus à la montagne, et s'offrent sous l'aspect le plus pittoresque. Cette ville, appelée Preneste dans l'antiquité, fut fondée, si on en croit Virgile, par Ceculus 5 à 600 ans avant Rome, et elle tint long-temps un des premiers rangs dans la ligue latine. Tantôt alliée, tantôt ennemie de Rome, elle fut prise par Cincinnatus et probablement réduite à l'état de colonie. Pyrrhus, s'en étant emparé, voulut voir de sa citadelle cette Rome, objet d'une ambition qui ne devait pas être satisfaite. Pendant la guerre civile, une sanglante bataille se livra sous les murs de Preneste entre Marius et Sylla; le jeune Marius s'y réfugia, mais la prise de cette ville le livra à son féroce ennemi, il périt, et 12,000 Preuestins furent froidement massacrés par les ordres du dictateur. Dans le moyen âge, la ville prit le nom de Palestrina et devint la principale forteresse des Colonna; Boniface VIII la leur enleva et la rasa jusqu'aux fondemens, mais ils rentrèrent dans cette importante propriété, que détruisit encore le pape Eugène IV, en 1437; enfin Palestrina passa aux mains des Barberini, enrichis par Urbain VIII. Preneste occupait le flanc d'un mamelon de rocher dont le sommet était couronné par une citadelle bâtie en

énormes masses de pierres irrégulières, et de laquelle partent des murs qui descendent le long des pentes de la montagne en formant un vaste triangle. Une petite église, dédiée à saint Pierre, occupe le milieu de cette acropole, d'où la vue pénètre profondément au sud dans la vallée du Sacco et sur les revers des montagnes habitées par les Eques, les Volsques et les Herniques, tandis qu'à l'occident elle n'a pour bornes que la plaine de Rome et la mer. Preneste, dans cette position élevée, devait mériter l'épithète de *frigidum*, que lui donne souvent Horace. Dans la partie moyenne de la montagne, s'élevait le temple de la Fortune, édifice dont le contour suffit à la ville nouvelle, peuplée de 3,500 habitans, et qui surpassait par sa magnificence les temples les plus célèbres. Les fondemens de son sanctuaire ont servi de base au château moderne des Barberini, dans lequel se conserve la mosaïque la plus vaste et la plus remarquable que nous aient laissée les anciens, et qui formait le pavé d'une partie du temple. Elle représente des scènes variées dans lesquelles figurent une multitude d'animaux d'Europe, d'Asie et d'Afrique. On a aussi trouvé à Palestrina l'Antinoüs Braschi et beaucoup d'autres statues. On s'étonnera peu de cette magnificence quand on saura qu'Auguste y possédait une maison.

Palestrina a titre d'évêché suburbicaire, et ses habitans s'occupent à la fabrication de draps grossiers. Elle est à 228 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le pays autour de cette ville diffère totalement de celui que nous avons précédemment parcouru : au lieu de pentes adoucies, de croupes abaissées, comme celles des monts Cimini et Albanes, les montagnes qui

dominent Palestrine sont rapides, ravinées, couronnées de roches grisâtres : les beaux arbres, les végétations vigoureuses des monts volcaniques, ont fait place à une nature pauvre et languissante; l'olivier croît seul dans les régions moyennes, et au-dessus les bois, les bruyères, les plantes aromatiques, tapissent la roche; c'est sous ce triste aspect que se présente tout le rideau calcaire qui s'étend de Palestrina à la gorge de l'Anio: seulement dans un vallon étroit, qui coupe la chaîne, sont situés Poli, duché, ayant appartenu à l'illustre maison Conti, et les châteaux Della Catena, possession actuelle des Sforza. Le Monte Spaccato mérite aussi l'attention par ses deux crevasses, dont l'une a plus de 100 mètres de profondeur sur 1 mètre de largeur.

C'est sur cette première chaîne de l'Apennin qu'étaient situés Æsula et Empulum, soumis, l'an 398, Bola, Corbio, que Coriolan enleva aux Eques, que ces peuples reprirent, et que les Volsques détruisirent, enfin Scaptia, qui était peu éloigné de Gabie.

Les aqueducs qui amenaient à Rome les eaux de la vallée de l'Anio se réunissent au pied de cette chaîne dans les vallons de Ponte-Lupo, de San-Antonio et de Gericomio, et leurs arcades légères, leurs piliers de 30 mètres d'élévation, les piscines ou réservoirs de purification des eaux, leurs conduits ingénieusement combinés pour conserver les divers niveaux, donnent à cette contrée le plus vif intérêt.

A trois lieues de Palestrina, commence une belle forêt d'oliviers qui couvre la montagne entière jusqu'aux portes de Tivoli; mais, comme cette ville appartient à la vallée de l'Anio, j'en renvoie la description au chapitre VI.

7.

En suivant la lisière inférieure du bois d'oliviers, on rencontre une vallée, choisie par Adrien pour y tracer un immense jardin, dans lequel ce prince chercha à rappeler les lieux et les monumens dont il avait été le plus frappé dans ses voyages : ainsi on voyait, à côté du temple égyptien de Canope, le Pécile, le Prytanée et le Lycée d'Athènes ; le vallon avait reçu le nom de Tempé, et le ruisseau qui le traverse s'appelait le Pénée. Une image des enfers, d'après la mythologie grecque, avait aussi sa place dans ce jardin, au centre duquel s'élevait un magnifique palais entouré de théâtres, de thermes, de bibliothèques, de casernes, enfin de tout ce qui servait aux plaisirs et à la sûreté du maître du monde. Des plantations immenses, d'abondantes eaux, achevaient de rendre la villa Adriana un lieu de délices : maintenant des cyprès, des vignes, des champs de blé et d'artichauts, des roseaux, couvrent un sol formé, pour ainsi dire, de débris de marbres précieux et de fragmens de mosaïques ; çà et là s'élèvent des pans de murs, des arcades, qui chaque jour croulent sous l'effort du temps ; les chênes verts, les figuiers, ont planté leurs racines dans les voûtes, et percent les caissons et les rosaces dorées, tandis que les clématites, les lierres, les lichens, mêlent leur verdure à la blancheur des marbres et aux couleurs encore vives des peintures. Une telle accumulation de richesses, tant de somptueux débris dans un si petit espace, frappent d'étonnement, et remplissent l'ame des sentimens les plus pénibles ; car est-il une preuve plus complète de l'avilissement du peuple romain que ces *fabriques* de jardin, élevées au caprice d'un empereur, et que dix-sept siècles n'ont pu détruire ?

Sans doute, lorsque Adrien choisissait cette retraite, l'air en était pur et salubre : maintenant il est pestilentiel, et son maître actuel, le duc Braschi, n'oserait, en été, y passer une nuit.

A peu de distance de cet amas de ruines, coule l'Anio, qui probablement limitait le jardin ; près de son rivage, on passe sous une porte de marbre blanc ornée d'un beau bas-relief, qui en était peut-être une des entrées, car c'est près de là qu'on a trouvé l'Apollon-Musagète et les neuf Muses qui sont au Vatican. A ce point, on rencontre la voie Tiburtina ou Valeria, qui de Rome se dirige vers l'Apennin, et qui atteint Tivoli en traversant l'antique forêt d'oliviers dont j'ai déjà parlé. En descendant vers la plaine, ce même chemin circule dans des vignes et des cultures, bordé d'un joli ruisseau qui répand la fraîcheur et la fertilité. Une vieille et haute tour se présente en avant d'un pont : elle est de forme ronde, d'un très-grand diamètre, construite en pierres du plus bel appareil, et son couronnement, détruit par le temps, fut, dans le moyen âge, armé de créneaux et de machicoulis, afin de faire d'un sépulcre une forteresse : c'est dans cette tour qu'avait son tombeau la famille Plauzia, dont un des membres, M. Plauzius Silvanus, mérita le triomphe, *ob res in Illyrico benè gestas*, ainsi que nous l'apprennent trois inscriptions parfaitement conservées. Au-delà du sépulcre, coule l'Anio, ou Teverone, que la voie Tiburtina traverse sur un pont appelé Ponte Lucano parce qu'il fut construit par M. Plauzius Lucanus, un siècle avant l'ère chrétienne : Narsès le répara pendant la guerre contre les barbares,

en même temps que tous les autres ponts de cette contrée, rompus par ces dévastateurs.

La rive droite de l'Anio s'étend en une vaste plaine aride, dénuée d'arbres, dans laquelle s'exploitent depuis des siècles les carrières de pierres appelées travertins, qui fournirent à la construction des monumens de Rome, passé le sixième siècle après sa fondation, époque où leur belle couleur d'ocre, leur dureté et la facilité qu'elles ont de conserver les délicatesses de la taille, les firent préférer au peperino volcanique qu'on trouve à la porte de Rome, mais qui n'a qu'un grain grossier et friable. Les bancs de travertin sont le produit d'un dépôt calcaire d'eau douce extrêmement étendu. A côté de ces carrières, plusieurs lacs sulfureux occupent un vaste espace de terrain, qui peut-être autrefois ne formait qu'un seul réservoir successivement obstrué par les dépôts et subdivisé. La surface des lacs se couvre souvent d'amas de feuilles, de racines et d'autres débris de végétaux qui forment un réseau sur lequel croissent bientôt des gazons et des herbes; ces masses, soutenues par leur légèreté spécifique, présentent l'apparence d'îles flottantes qu'on fait mouvoir avec facilité, phénomène que Pline attribue aussi au lac Vadimon. Les bords du lac sont revêtus d'incrustations calcaires extrêmement poreuses et qui prennent des formes très-singulières. Les anciens avaient beaucoup de confiance dans les vertus curatives des eaux de ces lacs, qu'ils appelaient *aquæ albulæ*, et ils avaient bâti des thermes dans leur voisinage; maintenant elles sont sans crédit, et d'ailleurs l'insalubrité de l'air permettrait difficilement d'en faire usage en

été. L'écoulement des lacs *delle Isole Natanti* a lieu au moyen d'un canal que le cardinal Hippolyte d'Este fit ouvrir dans le quatorzième siècle, et leurs eaux, blanches comme du lait, répandant une odeur très-forte d'hydrosulfure, après avoir traversé la route, vont se perdre dans l'Anio. Quelques savans ont pensé que c'est dans la forêt qui entourait les lacs que Latinus vint consulter l'oracle de Faune.

Au-delà du canal des eaux albulées, la plaine, dans la direction de Rome, continue à être sèche, médiocrement fertile, largement plissée et coupée par l'Anio, qui coule d'abord à peu de distance de la route, et ensuite à une liene de Rome tourne au nord et traverse le chemin. A ce point un pont bâti par Alexandre Sévère, et qui, de Mammea sa mère, a pris le nom de Ponte Mammolo, donne passage sur la rivière. Aux approches de Rome, le sol, quoique plus profondément remué, est beaucoup plus productif.

Depuis le passage de l'Anio au Ponte Lucano, nous sommes sur le territoire des Sabins, et pour le parcourir, il faut nous diriger vers le nord en suivant les bases du rideau calcaire qu'a interrompu la vallée de l'Anio, et que domine le Monte Gennaro, la plus haute cîme de la chaîne antérieure. Dans cette partie la plaine disparaît sous un amoncellement de collines de formes arrondies, dont chacune est surmontée d'un village occupant la place d'une cité qui fut importante et prospère. Sur uu des premiers coteaux, Monticelli est situé sur l'emplacement de Cœnina, ville où régnait Acron, qui, en tombant sous les coups de Romulus, donna occasion au premier triomphe; à peu de distance, au couchant, était Corniculum, que soumit

Tarquin-l'Ancien, et qui fut la patrie de Servius Tullius; plus au nord le village de San-Angelo, sur le mont Patulus; enfin au pied des monts qui prolongent le rideau au-delà du Monte Gennaro, le gros bourg de Palombara, peuplé de 2,070 habitans, groupe pittoresquement ses maisons sur les restes de Cameria, conquête du même Tarquin. Toutes ces cités tombèrent au pouvoir de Rome dans son premier âge; tant les Sabins occidentaux, lui offrirent une proie facile! Le mélange des coteaux et des vallons, le voisinage de belles montagnes, la variété des produits, rendent très-agréable cette contrée, au milieu de laquelle florissait la métropole de la Sabine Cures, dont les habitans sont appelés par Virgile, *Prisci Quirites*. Le pauvre village de Correse tient probablement la place de cette antique cité.

Nous voici parvenus au centre du pays des Sabins, dont le territoire d'une part, borné par le Tibre et l'Anio, atteignait aux portes de Rome, et de l'autre touchait le haut Apennin. Cette contrée a un caractère qui lui est propre; ce ne sont plus les versans rapides, les crêtes dentelées des montagnes qui dominent Palestrina et Tivoli: les pentes sont adoucies; les gradins, se succédant en palliers plus larges, offrent à la culture des espaces plus étendus; les rochers se dérobent sous une voûte d'arbres; des oliviers, des vignes, des céréales, décorent les vallons; mais au-dessus de ces premiers plans des montagnes roides et hardies montrent tantôt leurs têtes de roches, tantôt leurs cîmes boisées, et sur ces sommets, souvent des villages enceints de murs délabrés, semblent un prolongement de la roche grisâtre qui leur sert de base. C'est ainsi que dans

les positions les plus pittoresques et les plus gracieuses à la fois, sont bâtis Monte-Flavio, Scandriglia, Nerola, autrefois Suna, Monte-Leone, Poggio-Nativo, Poggio-Mojano et plusieurs autres villages. Ce n'est plus l'aspect majestueux des monts volcaniques, ni cette puissante végétation qui se nourrit de laves décomposées; mais le mélange des collines et des montagnes, les villages nombreux, les cultures variées et le spectacle d'une active et intelligente industrie offrent dans ce pays, ignoré des voyageurs, un caractère de grace, de grandeur et de prospérité qui charme et satisfait à la fois. Ces vallées sont arrosées par les ruisseaux de Correse, appelé Himella par les anciens, et de Farfa, l'ancien Fabaris, et dans la région qu'elles traversent se trouvaient les villes de Trebula Suffenatis, de Casperia et de Forulum, dont l'emplacement est tout-à-fait ignoré.

La voie Salaria, après avoir longé le Tibre, pénètre dans ces montagnes et s'élève graduellement jusqu'au point culminant entre les bassins du Tibre et du Velino. De ce plateau près de San-Lorenzo, la route continue à se diriger à l'orient vers Rieti; mais un chemin praticable aux voitures conduit sur le versant occidental de cette chaîne, au pied de laquelle se montre d'abord l'abbaye de Farfa, située dans un vallon profond, célèbre dès les temps les plus anciens, et dont les moines réunirent de bonne heure une belle bibliothèque. A quelques lieues de ce monastère, Poggio-Mirteto, avec 1570 habitans, occupe une position extrêmement agréable sur le penchant des montagnes, au milieu des cultures et des plantations les plus variées, et non loin des villages de Monpeo, de Sallissanno, de Monte-Nero, bâtis sur leurs cimes, et sur un des

étages inférieurs de la montagne. Cantalupo borde la route qui de Correse se dirige sur Terni, en abrégeant de plusieurs lieues la distance entre Rome et Spoletto. Enfin, au-dessus de ce village, Aspra apparaît au-dessus d'une ceinture d'oliviers, au sommet aigu d'un rocher à peine accessible aux chevaux. De ce pic détaché de la masse apennine, la vue est arrêtée vers l'orient par une chaîne ravinée, aride et hérissée de roches nues; mais dans les autres directions, elle plonge sans obstacles, d'abord sur le vaste et riche plan incliné que présentent les bases de la montagne, ensuite dans les vallées cultivées que termine le Tibre, en traçant ses larges courbes au fond d'un profond encaissement; les villages, les cultures, les bois, se distribuent d'une manière charmante sur ce sol, qui offre une extrême variété dans son relief, le meilleur emploi de la terre, et la plus satisfaisante apparence d'aisance, d'activité et de vie. Mais lorsque l'œil, quittant ces pentes riantes, se porte au-delà du Tibre, l'immense et solitaire plaine que domine le Soracte et que borne le Cimino, forme le contraste le plus pénible; cependant la grandeur des lignes, l'étendue des plans, la vaporeuse teinte de l'horizon, la gravité des souvenirs, tout concourt à rendre ce spectacle imposant et noble.

Au-delà d'Aspra, dans la direction du nord, la chaîne apennine s'ouvre, et, à travers des montagnes escarpées, laisse passer la route de Terni, que fit construire Pie VI. La masse de montagnes se redresse plus roide au-delà du vallon, élevant ses roches blanchâtres, comme d'énormes murailles Calvi est assis au pied de cette chaîne, dont l'aspect sauvage fait valoir les

scènes gracieuses que présente la vallée du Tibre. Cette forte position fut enlevée le 9 octobre 1799, après un combat très-vif, par la faible armée que commandait le général Macdonald, devant qui le général napolitain Metsch mit bas les armes avec 4,000 hommes.

Aux tristes montagnes de Calvi, succède un amphithéâtre de coteaux qui descendent par gradins jusqu'aux bords du Tibre; leurs pentes, alternativement revêtues d'oliviers, de vignes et de céréales, sont coupées par la voie Flaminia, qui, après avoir traversé le fleuve sur le Ponte Felice, se développe sur le flanc de ce versant. Au milieu de cette longue pente, le bourg d'Otricoli, anciennement Ocriculum, domine une contrée charmante, qui appartenait aux Umbriens, et qui fut soumise par les Romains l'an 446. Plus tard, Ocriculum fut ruiné pendant la guerre sociale; mais le charme de sa situation y attira beaucoup de riches Romains, qui ont laissé, dans de nombreux restes d'antiquité, des signes non équivoques de leur magnificence, tels que la mosaïque conservée dans la rotonde du musée du Vatican.

Sur un coteau voisin du Tibre, est bâtie la jolie ville de Magliano, capitale de la basse Sabine, peuplée autrefois de 10,000 habitans, mais réduite à 1,200, depuis que les travaux entrepris pour détourner le fleuve, à l'époque de la construction du pont Felice, eurent amené des maladies qui la dépeuplèrent. Elle a conservé son siège épiscopal avec titre suburbicaire d'évêché de Sabine; sa position riante, ses alentours gracieux, ses points de vue variés sur la vallée du Tibre et sur les montagnes, la rendent un des plus agréa-

bles séjours de cette contrée : dans son voisinage, était situé Forum Novum.

Au midi de Magliano, et en se rapprochant du rivage du Tibre, le pays, médiocrement sain, se couvre de bois, dont le voisinage du fleuve facilite l'exploitation ; et les villages de Colle-Vecchio, de Forano, de Gavignano, entourés de champs cultivés, sont situés dans les parties les plus élevées des collines qui occupent tout cet espace : en suivant toujours le cours du Tibre, on passe un peu au-delà, sous le rocher de Fara, qui sépare les pentes de la basse Sabine de la plaine de Rome, et on retrouve la voie Salaria à peu de distance au-dessous de Correse. Ici l'aspect du pays change tout-à-fait : la vallée, élargie et parfaitement plane, forme une prairie immense, que le fleuve coupe de ses plis répétés, et qu'au sud-est termine une chaîne de coteaux peu élevés, divisés en masses arrondies. Ici nous rentrons dans le domaine de l'histoire, et chaque pas nous montrera les terribles effets de la conquête romaine, car chaque colline servait d'assiette à une ville sabine, dont souvent le nom même a péri : on a seulement conservé le souvenir de Nomentum, que soumit Tarquin-l'Ancien, et que remplace le village de Mentana ; d'Eretum qui, comme Nomentum, mérita l'honneur d'être compris dans la revue que Virgile passe des peuples ligués contre Énée, et qui depuis fut témoin de plusieurs combats sanglans livrés près de ses murs : le bourg de Monte-Rotondo, avec 2,450 habitans, occupe sa place ; enfin, de Crustumerium, cité dans l'*Énéide* pour sa fabrique d'armes, qui fut la seconde conquête de Rome, et dont les habitans, transportés dans cette ville, firent place à sa première co-

lonie : une révolte de ces nouveaux habitans amena, l'an 252, la destruction de Crustumerium, et maintenant la ferme de Marcigliano s'élève sur ses ruines. Un ruisseau, sorti de ces collines, traverse la route et se perd ignoré dans le Tibre : son nom était Allia, et c'est sur ces rives que, l'an 363 de Rome, coula le plus pur sang des Romains sous les coups des Gaulois. Ainsi, dans un étroit espace de terrain, s'accumulent les souvenirs historiques, et trois villages y recueillent ceux dont les pères emplissaient sept villes florissantes.

Après le passage du ruisseau d'Allia, un coteau plus rapide que les autres est couronné par la ferme de Castel-Giubileo. Fidènes en couvrait la cime et les pentes : Fidènes, colonie des Albains, mais qui, conquise par les Veïens, devint un poste avancé, destiné à défendre leur territoire. Trop voisine de Rome pour ne pas exciter son envie, elle fut prise par Romulus; mais une révolte des habitans amena un nouveau siège l'an 90, et la ville succomba de nouveau. Cependant les Fidenates, toujours impatiens du joug, chassèrent les Romains, se fortifièrent avec soin, et ouvrirent leurs murs à tous les ennemis de Rome; mais Fidènes paya cher l'honneur de cette rivalité, qui finit, l'an 329, par sa complète destruction : quelques traces de sa citadelle sont encore visibles. Ficulea était situé plus à l'est sur la voie Nomentana.

Un peu au-delà de Fidènes, dont le courage console un peu de la prompte soumission des autres villes de cette contrée, Phaon, affranchi de Néron, possédait une maison de plaisance : c'est là que le maître et le bourreau de Rome, effrayé de l'approche des conju-

rés qui le poursuivaient, mit fin à son horrible vie. A peu de distance, vers l'ouest, l'Anio, au moment d'atteindre le Tibre, coupe la route, et le Ponte Salaria, qui date des temps les plus anciens, mais qui a été reconstruit après l'irruption de Totila, et réparé par les papes, donne passage au chemin sur ses arcades massives. Au-delà de la vallée de l'Anio, qui a environ le volume de la Marne à Châlons, le terrain se relève, se couvre de vignobles, de jardins et de maisons de campagne, et un joli plateau s'étend jusqu'à la porte Salaria, ouverte dans l'enceinte d'Aurélien, à côté de l'ancienne porte Collina. C'est par ce côté qu'il paraît que Rome était le plus vulnérable, puisque les Gaulois le choisirent pour leur point d'attaque, et que, 797 ans après, il livra passage à l'irruption des Goths.

En remontant le cours de l'Anio, le long de belles prairies, on arrive au pont Nomentano, donnant passage à la voie Nomentana qui conduisait à la ville de ce nom, et ressemblant par sa construction aux autres ponts de cette contrée. Mais cette portion du territoire est digne de tout notre intérêt : c'est près de l'Anio que, combattant contre les Gaulois, Manlius mérita le surnom de Torquatus; c'est sur une des éminences qui dominent la vallée que le peuple, par sa retraite, essaya deux fois de s'affranchir du pouvoir patricien : enfin, la cité sabine d'Antemnæ, que Virgile appelle *turrigeræ Antemnæ*, et qui fut la première conquête de Rome, était bâtie sur ces rives.

Le sol de cette contrée est fertile et bien cultivé : les vallées produisent des céréales, des pâturages

s'étendent sur les coteaux, la vigne entoure chaque village; mais la nudité de la campagne lui ôte sa plus belle parure.

Avant de quitter la Sabine inférieure et le Latium, appelé Antiquissimum parce que les autres parties de la confédération ne lui furent réunis que successivement, je crois devoir faire remarquer encore une fois la différence entre la durée de la résistance opposée par les habitans des deux rives du Tibre. Comme nous l'avons vu, Romulus conquit plusieurs des villes de la Sabine inférieure, et Numa, en parvenant au trône, unit à Rome la partie montagneuse de cette contrée; Tullus Hostilius prépara la ruine de la confédération latine en détruisant Albe. Les bouches du Tibre furent soumises par Ancus Martius, et, sous le second des Tarquins, presque tout le Latium, de la mer aux Apennins, et de la plaine pontine au Tibre, obéissait à Rome, ou du moins se trouvait lié à cette ville par des traités qui établissaient sa suprématie : cependant, à cette même époque, les Étrusques possédaient encore les collines qui dominent Rome du côté du nord; et à part la partie de l'Étrurie maritime, qui reconnut le pouvoir des rois, depuis le temps du premier Tarquin jusqu'au traité imposé par Porsenna, toute cette confédération était restée intacte. Il est vrai que les villes latines secouèrent fréquemment le joug; mais elles n'eurent pas, comme les villes étrusques, la gloire de rester pendant quatre siècles vierges de toute invasion. Cette différence du sort de deux pays voisins, semblables par la nature du sol, et qui offraient d'égales facilités à la défense, dénote une grande supériorité dans la forme du gouvernement des peuples étrusques, et

doit donner matière aux réflexions des amis des recherches sur l'état ancien de la société.

CHAPITRE IV.

Description du bassin des marais Pontins, ou bassin méridional.

Ce bassin est borné au nord par les monts Albanes, Algides et Arthémisiens; au levant par les monts Lepini; au sud par la frontière de Naples et par la mer, qui le termine au couchant. Sa longueur est de 66,000 mètres environ, du sommet de l'Arthémisien à la mer, et sa plus grande largeur de 35,000 mètres, de Porto d'Anzo aux montagnes de Cori. Il est formé d'une plaine basse, unie par un plan incliné aux montagnes volcaniques, et encadré de deux côtés par des montagnes calcaires.

La voie Appia coupe ce bassin dans le sens de sa longueur, et c'est en la suivant qu'on atteint, au-delà de Genzano, le contrefort méridional de la chaîne Albane, qui prend le nom de mont Arthémisien. A ce point, la voie antique poursuit sa direction en ligne droite, tandis que la route moderne suit les mouvemens du terrain, et en embrasse les plis en décrivant de larges courbes. Des points élevés, la vue s'étend, au premier plan, sur des cultures variées et des vignobles parfaitement soignés; au-delà sur de vastes plaines couvertes de pâturages et de forêts, et terminées par

la mer. Les caps d'Antium et d'Astura, la montagne de Circé et les îles Ponza s'échelonnent à diverses distances, et vers le sud une légère vapeur dessine l'emplacement des marais Pontins. Ce territoire était habité par les Volsques Antiates, voisins des Rutules, et par d'autres nations volsques, implacables et si longtemps indomptables ennemis de Rome : sous nos yeux s'étend donc le champ ensanglanté de mille combats livrés pour la défense de la liberté.

Sur un tertre à peu de distance à l'occident, le village de Cività-Lavinia occupe l'emplacement de Lanuvium, ville que bâtit, dit-on, Diomède et qui fut ensuite une des forteresses des Rutules : fréquemment engagée dans les guerres contre les Romains, elle devint plus tard leur alliée; mais s'étant unie à la dernière ligue latine et volsque, elle succomba avec elle l'an 417. Junon avait à Lanuvium un temple célèbre, et Antonin-le-Pieux y prit naissance. On voit encore autour du monticule escarpé les murs antiques, en grosses masses volcaniques, qui défendaient la ville. Actuellement le village de Cività-Lavinia est souvent affligé par des fièvres estivales. Cependant ses environs sont parfaitement cultivés.

La route parcourt tantôt des bois de chênes parmi lesquels s'élève un vieux château du moyen âge appelé San-Gennaro, tantôt de beaux vignobles, jusqu'à ce que, parvenue sur le versant méridional du mont Arthémisien, elle domine la ville de Velletri, la plaine pontine tout entière, le cadre dentelé des monts Lepini, et la mer. Ce point de vue est admirable, et les vignes qui en forment le premier plan n'en font pas le

moindre charme, à cause de la perfection de leur culture.

Velletri est bâti sur une coulée de lave détachée de la montagne, et dans la position la plus heureuse : la pente verdoyante de l'Arthémisien la garantit des vents du nord, et les édifices de la ville enveloppent le versant méridional d'un tertre que surmonte un beau palais, résidence de l'évêque. La vue dont on jouit de ses fenêtres s'étend sur tout le pays des Volsques, sur un immense horizon de mer et sur la chaîne Lepini qui se dessine en créneaux aigus, des roches blanchissantes de Terracine aux montagnes de Cori; enfin à l'orient, entre l'extrémité de la chaîne calcaire et la masse volcanique, une large vallée laisse paraître dans le lointain les monts Apennins, s'élevant en amphithéâtre au-dessus de Palestrine. Le contraste entre les montagnes volcaniques à cimes arrondies et les brusques dentelures de la chaîne calcaire, l'éclat de la verdure de la plaine, la proximité de la mer, donnent à ce point de vue un aspect tout différent de ceux que nous ont offerts les autres bassins.

La ville de Velletri est généralement mal bâtie; ses rues sont roides, tortueuses, étroites, et ses maisons entassées sur la pente de la montagne; mais le palais épiscopal, un hôpital, quelques églises, et le palais Lancelloti, méritent l'attention. Ce dernier édifice, bâti par Martin Lunghi, est surtout remarquable par un escalier en marbre d'une architecture également élégante et hardie. Autrefois on admirait aussi de magnifiques jardins, qui ont disparu avec la fortune des maîtres, et le palais des princes Lancelloti est trans-

formé en une médiocre auberge. La collection du cardinal Borgia arrêtait autrefois aussi les voyageurs instruits : elle se composait d'une suite nombreuse d'antiquités égyptiennes, indiennes, américaines, en bronze, en basalte, en granit, etc.; de bas-reliefs volsques, en terre cuite, d'un travail remarquable, et qui prouvaient que les arts étaient fort avancés chez ce peuple guerrier; enfin d'une riche collection d'as, de médailles, d'inscriptions, de vases et de tableaux de la renaissance. Cet admirable musée, fruit des travaux du savant cardinal Borgia, mort en 1802, est actuellement dispersé.

Velitræ, dont Velletri occupe la place, appartenait aux Volsques, et de bonne heure elle devint la conquête de Rome; mais ayant brisé leurs fers, les Vélitrains ne cédèrent que l'an 396 à la valeur de Furius Camillus, qui à 80 ans couronna sa longue carrière par cet exploit précédé d'un glorieux combat. Devenue colonie, Velitræ conserva quelque importance, et Auguste, dont la famille habitait cette contrée, y reçut la naissance. La destruction de l'empire entraîna celle de presque toutes les villes du Latium, et Velitræ n'échappa pas aux coups des barbares : une nouvelle cité s'éleva sur ses ruines, fut érigée de bonne heure en évêché, et, joignant ensuite à son titre celui du siége d'Ostia, devint le premier des suburbicaires; le gouverneur de la province maritime réside à Velletri, qui est peuplé de 9,200 habitans occupés de la culture des terres. En 1744, l'armée impériale, commandée par le prince Lobkowitz, surprit cette ville et faillit enlever l'infant don Carlos, depuis Charles III d'Es-

8.

pagne, qui se trouvait dans l'armée espagnole commandée par le marquis de Gages.

En quittant Velletri, on descend rapidement les pentes de la montagne, à travers des vignobles et des vergers d'oliviers, et bientôt on se trouve dans la plaine malsaine : la campagne aride et nue y prend tout de suite son aspect monotone, et la vue, bornée à chaque pas par les plis du terrain, ne peut s'arrêter sur aucun objet. Mais peu à peu le sol s'aplanit, et enfin l'œil glisse sans obstacle sur une plaine sans limites. Le bourg de Cisterna, triste et dernière agglomération d'habitations avant les marais, se présente sur l'emplacement qu'occupait la station romaine de Tres Tabernæ, lieu où saint Paul, suivant les Actes des Apôtres, s'arrêta en se rendant à Rome. Ce bourg contient 1,760 habitans, presque tous en proie à la fièvre une partie de l'année.

C'est ici que la route moderne rejoint la voie antique, qui traversait toute la plaine sans faire une seule inflexion, mais qui aujourd'hui a disparu sous les exhaussemens du sol. Le terrain, au midi de Cisterna, est plat, argileux, et souvent couvert d'eau, une couche de roche calcaire empêchant son absorption. Des pâturages immenses s'étendent à l'ouest jusqu'à une forêt, et de l'autre jusqu'au pied des montagnes, et plus loin, une seconde forêt occupe l'espace entre ces montagnes et la route. Maintenant tout ce territoire forme une seule ferme dépendante de la terre de Sermonetta, qui donne le titre de ducs aux aînés de l'illustre et jadis très-puissante famille Caetani. Des troupeaux innombrables de bœufs, de buffles et de porcs, paissent dans ces solitudes, au-delà desquelles commencent les marais de la

Tepia, avant-garde des marais Pontins, et, quoique monotone et triste, ce paysage a une grandeur qui impose et qui plaît.

Les marais Pontins devant nous occuper plus tard, nous allons maintenant visiter la partie occidentale du bassin, et partant de Cisterna, traverser la plaine boisée qui s'étend sur la droite de la route, et où se terminent les dernières ondulations de la montagne Arthémisienne. C'est là qu'existait Corioles, ville puissante des Volsques Antiates et dont la prise valut, l'an 260 de Rome, à C. Marcius le surnom de Coriolan; Satricum, appartenant au même peuple, conquise par le même Coriolan, reprise par les Volsques, soumise de nouveau par les Romains, retombant dans les mains de leurs ennemis, et enfin, après tant de vicissitudes, brûlée par Papirius; Polusca, d'abord subjuguée par les Romains et que leur enleva Coriolan devenu chef de leurs rivaux; Longula, et enfin sur le rivage Aphrodisium, qui possédait un temple de Vénus commun à toutes les nations volsques. Ainsi, sous le rapport des recherches archéologiques, aucun pays n'est plus intéressant. Maintenant il est absolument désert; les deux fermes de Campo-Morto et de Conca se divisent un territoire qui nourrissait un grand peuple, et deux maisons délabrées que pendant l'été habitent quelques pauvres fiévreux représentent quatre villes puissantes remplies d'une population vigoureuse. Ainsi sans cesse nous voyons les effets terribles du climat, car ce n'est pas la fertilité qui manque aujourd'hui à ces belles plaines, où les blés les plus épais alternent avec les pâturages les plus abondans, et où se succèdent le maïs, le riz, l'avoine et les fèves.

Au-delà de Campo-Morto on entre dans une forêt qui jusqu'au rivage revêt un sol inégal et sablonneux, d'une végétation languissante; une zone étroite de terrains cultivés s'interpose entre la forêt et la mer, dans laquelle s'avance le promontoire qui sert d'assiette à la ville de Porto d'Anzo, bâtie sur les ruines d'Antium.

Cette ville célèbre dans l'antiquité fut fondée après la guerre de Troie, et, suivant la tradition, par un fils d'Ulysse et de Circé: origine commune à plusieurs villes, sans qu'on puisse conclure de ces croyances, relatives à la fondation d'un grand nombre de cités vers la même époque, autre chose, sinon que l'expédition contre Troie, ayant familiarisé les nations grecques avec la mer, les excita à envoyer dans les divers pays l'excédant de leurs populations aventureuses. L'heureuse situation d'Antium, au centre d'un pays fertile, la fit prospérer par le commerce maritime long-temps avant la fondation de Rome : après ce grand événement, cette cité prit une part considérable aux affaires du Latium, et fut tantôt ennemie, tantôt alliée de Rome. Lors du premier traité que fit cette république avec les Carthaginois immédiatement après l'expulsion des rois, Antium fut compris parmi les villes maritimes en faveur desquelles Rome stipulait la liberté de la navigation. Depuis cette époque, cette cité rentra dans les ligues contre Rome, et ce fut dans ses murs que Coriolan trouva d'abord un refuge et d'ardens vengeurs de sa querelle, mais ensuite la mort. Enfin, l'an 417, cette ville subit le joug, et les proues d'airain de ses nombreux navires, transportées à Rome, servirent d'ornement à la tribune aux harangues, qui en prit le nom de *Rostra*. Le dé-

sir de conserver cette station navale fit envoyer plusieurs colonies à Antium, et Néron, qui y était né, lui accorda une protection spéciale, et y fit creuser un port de forme ronde, qu'il entoura d'édifices. Le plus remarquable des monumens d'Antium fut le temple de la Fortune, célébré par Horace (liv. 1, ode 30) :

O diva, gratum quæ regis Antium, etc.

Le moyen âge fut funeste à cette ville, qui disparaît dans l'histoire jusqu'au moment où Alexandre VI fit combler son port, on ne sait par quel motif. Plus tard, Porto d'Anzo dut à Innocent XII un môle qui abrite les petits navires ancrés dans cette anse, et un mauvais fort pour les défendre. La douceur de l'air, la beauté de la plage, le charme des points de vue, ont engagé, il y a un ou deux siècles, plusieurs riches Romains à élever des maisons de plaisance sur les coteaux qui dominent Porto d'Anzo; mais si les villa Corsini, Albani, Doria, Costaguti, enchantent par leur belle architecture, elles affligent par l'aspect de leurs ruines modernes : bientôt on cherchera sur cette côte les lieux de délices des nouveaux Romains, comme on y cherche les vestiges des palais de Néron et de Poppée, qu'ornait, entre autres chefs-d'œuvre, l'Apollon du Belvédère. Porto d'Anzo contient, outre 300 habitans, quelques marins, et enfin un petit nombre de forçats.

Nettuno est un petit bourg bâti sur une saillie de la côte, à demi-lieue au sud-est de Porto d'Anzo, au lieu appelé autrefois Cæno Portus, où existait un temple du Dieu des mers; près de 1,200 habitans occupés de la navigation et de la pêche y sont réunis, et ils se res-

sentent peu, ainsi que ceux de Porto d'Anzo, à cause de leur position littorale, des influences du mauvais air. Le costume très-pittoresque des Nettuniennes prouve évidemment leur origine grecque.

Au midi de Nettuno la forêt continue à s'étendre le long de la mer, et n'est interrompue, à trois lieues environ de distance, que par le promontoire d'Astura, défendu par une tour bâtie sur l'emplacement de la maison habitée par Cicéron avant qu'il partît pour Formies, où des assassins l'attendaient. Astura, qui portait le même nom dans l'antiquité, fut fortifié par les Frangipani, et Conradin, défait à Tagliacozzo, s'y réfugia avec Frédéric d'Autriche son cousin; mais un des Frangipani le trahit, et le livra à son heureux rival Charles d'Anjou.

Au-delà d'Astura, la forêt continue, coupée seulement par une chaîne de lacs, appelés autrefois Saturæ Palus, que d'étroites langues de terre séparent de la mer. Le premier et le plus étendu est le lac de Fogliano, dans lequel se perd le ruisseau de Conca, autrefois Lanuvius, ou Astura; il est en communication avec la mer, et nourrit une grande quantité de poissons dont la pêche rend 24,000 fr. à la famille Caetani. Sa circonférence est de 12,000 mètres, et sa profondeur moyenne de 1 mètre 33 centimètres. Les lacs, moindres en étendue, des Monaci, del Caprolace et di Paola, continuent la chaîne parallèlement à la mer, et contribuent à alimenter les marchés de Rome. Sur ces plages aujourd'hui désertes et empestées, se trouvait une station appelée Clostra Romana, et Lucullus y possédait une maison de campagne. Maintenant les forêts vierges d'Amérique n'offrent pas un

aspect plus sauvage que les bords des lacs. La nature y étale la plus brillante végétation, et les chênes, les lièges, les frênes, les ormeaux y croissent confusément avec une multitude d'arbrisseaux, de plantes grimpantes qui, s'élançant du sol, unissent entre eux les grands végétaux. A peine si le voyageur peut s'ouvrir un passage à travers les troncs tombés de vétusté, lorsqu'il perd l'étroit sentier tracé par les chevaux des poissonniers. Les loups, les sangliers disputent ces solitudes aux bœufs, aux chevaux, aux porcs, qui y vivent en pleine liberté. Au milieu de cette nature splendide, animée par un soleil ardent, quelques pâtres hâvres, amaigris, couverts des peaux de leurs chèvres, armés d'une lance, et montés sur de petits chevaux, errent sous les voûtes épaisses des arbres. Dans les clairières on aperçoit quelquefois des huttes pyramidales couvertes de roseaux; on dirait les kraals des Hottentots : enfin les diverses et nombreuses plantes tropicales aident à transporter la pensée bien loin de l'Europe. Cette forêt repose en partie sur une alluvion plane et humide, en partie sur des dunes qui ont 15 et 18 mètres d'élévation. Au-delà du lac de Fogliano, elles sont coupées par une immense excavation attribuée au pape Martin V, dont elle porte le nom, tellement profonde, que la cime des gros arbres qui croissent dans le fond n'atteint pas le niveau de ses berges. J'en parlerai en détail dans le livre v.

Après avoir parcouru pendant six lieues, à partir de la ferme de Fogliano, ce sauvage pays, on atteint le pied de la montagne de Circé, énorme masse calcaire de 13 à 14,000 mètres de circuit, qui s'élève à

pic entre une plaine immense et la mer. Le sol qui l'entoure au loin est tout alluvionnaire ; seule elle présente une roche compacte et dure, de la même nature que les monts Apennins. Tout annonce que la mer l'enveloppa de toutes parts, et la tradition recueillie par Homère, Pline, Théophraste et Strabon, confirme cette opinion. Son premier nom fut *Æœa*, et elle appartenait à l'archipel formé le long de la côte par les îles de Procida, d'Ischia, de Vandoneta, de Ponza, de Zanona, de Palmarola, etc. Maintenant ce rocher termine, au point de rencontre de deux lignes de dunes, un triangle de terres d'alluvion.

La montagne de Circé mérite l'attention des voyageurs, soit qu'ils se plaisent à suivre, avec Homère, les pas d'Ulysse, soit qu'ils se livrent à des recherches d'archéologie ou d'histoire naturelle. La montagne, sous ce dernier rapport, est très-curieuse par sa forme et par sa composition, puisque la roche calcaire, le marbre, l'albâtre en sont les élémens, et que de vastes cavernes permettent d'en explorer l'intérieur. L'une d'elles, appelée *Grotta della Maga*, a 40 mètres de profondeur, 20 de largeur et 4 de hauteur, suivant M. le baron de Prony, et à son extrémité une galerie peu accessible pénètre peut-être profondément dans la masse de la montagne ; l'autre caverne s'ouvrant sur la mer en reçoit les flots, et sous son abri voûté les barques de pêcheurs trouvent un refuge dans les gros temps. Le botaniste n'est pas moins satisfait que le minéralogiste par la variété et le nombre des plantes équinoxiales qui revêtent la roche : enfin une citadelle assise sur la plus haute cime, et entourée de murs en grosses masses irrégulières, les substructions attri-

buées au temple du Soleil, et d'autres vestiges, occuperont l'antiquaire. Après les poétiques fables d'Homère, on retrouve dans les traditions historiques une ville volsque de Circé, dont les Romains s'emparèrent, mais dont Coriolan aida ses vengeurs à les chasser; elle retomba ensuite au pouvoir des Romains, et disparut complètement dans le moyen âge. Aujourd'hui il n'existe sur la montagne que le village de San-Felice, avec 830 habitans, et un château du prince Stanislas Poniatowski. Le rivage est défendu par des tours.

Du sommet de ce promontoire, élevé de 527 mètres au-dessus du niveau de la mer, on voit, au nord-ouest, la côte romaine dessiner sur l'azur des eaux ses promontoires et les larges courbes de ses golfes jusqu'à ce que tout se confonde dans le vague de l'horizon; la chaîne des lacs, Astura, Antium, les tours de garde, brillent successivement le long de la plage; l'amphithéâtre arthémisien étale plus à l'orient ses étages successivement couverts de zones de céréales, de vignobles et de bois, et Città-Lavinia, Genzano, Velletri, brillant au milieu de leur verdure; à l'est les monts Lepini se découpent sur le ciel en créneaux, en aiguilles surmontées de villages, et Cori, Norma, Sermonetta, Sezza, se distinguent à peine des rochers qui leur servent de base; le Cacume couronne cette chaîne de sa pyramide hardie, et, sur un plan plus rapproché, des roches éclatantes de blancheur supportent les arcades du palais de Théodoric et les édifices de Terracina. Le milieu de ce cadre de montagnes et de mer est rempli par une plaine qui se dérobe sous une voûte d'arbres, et dans son centre une

légère vapeur flottant comme un drapeau indique le contour du champ de la mort, des marais Pontins en un mot. Mais lorsque les yeux se tournent vers le sud, la scène s'agrandit encore; le golfe de Fondi, profondément creusé dans la chaîne apennine, le promontoire de Gaëte surmonté du tombeau de Plancus, appelé la tour de Roland, près duquel mourut Cicéron, le cap Mondragone, qui cache Naples, mais qui laisse voir le double sommet du Vésuve, d'où s'élance une ondoyante colonne de fumée, et en avant de cette plage si riche de formes, si pleine de souvenirs, la mer sans limites sur laquelle les îles Ponza et l'archipel du golfe de Naples, élèvent leurs têtes grisâtres!

L'air est sain à San-Felice, à raison de l'élévation des habitations et du voisinage de la mer; mais dès qu'on est arrivé au pied du rocher, on rentre dans la plaine pestilentielle couverte d'eaux stagnantes et de bois; Auguste la fit couper par un canal qui entourait la montagne. Une chaîne de dunes peu élevées vient s'appuyer contre elle et s'étend presque en ligne droite jusqu'à Terracina, sur une longueur de 16,000 mètres; à une demi-lieue de cette ville, cette chaîne est interrompue par un courant large de 20 à 25 mètres, appelé *Portatore di Badino*, débouché unique des marais Pontins, défendu par une tour sous laquelle les barques, après avoir passé une barre qui ne laisse qu'un mètre de tirant d'eau, trouvent un mouillage excellent avec 3 mètres.

Terracina, situé sous le 41° 17′ 6″ de latitude, et le 30° 55′ 37″ de longitude à l'orient du méridien de l'Ile-de-Fer, est à 90,422 mètres en ligne droite de la porte de Rome, et à 101,120 mètres ou 67 milles 8/10

en suivant la route moderne. La ville s'élève en amphithéâtre sur le flanc rapide d'une masse calcaire, au pied de laquelle des édifices à peine terminés et des fondations étendues, entourent un petit port; c'est là que sont les douanes, les greniers publics et particuliers, la poste, les auberges; mais ces ébauches d'une ville semblent attendre un autre Pie VI. A côté, le port que creusa Antonin-le-Pieux, ensablé maintenant, est encore revêtu de murailles construites avec le plus grand soin sur un périmètre de 1,160 mètres et avec une entrée de 112. Au-dessus de cette ville en projet commence la pittoresque accumulation des maisons de l'ancienne ville, groupées en étages pressés sur les gradins du rocher, et entourant de leurs murs noircis par le temps l'élégante façade du palais Braschi. La tour de la cathédrale s'élance du milieu de ces édifices que couronne un château du moyen âge presque ruiné, et à travers ces constructions de diverses époques, des palmiers balançant leurs panaches flexibles au-dessus des orangers, des myrtes, des aloës, des cacta, des yucca, nous transportent par la pensée sur les plages africaines.

Que de souvenirs réveille cette antique cité placée à la limite des Volsques et des Auronces, florissante long-temps avant Rome, soumise au joug de cette république l'an 338, et depuis lors devenue la clé de l'Italie méridionale, qu'embellirent successivement Appius Claudius, Auguste, Trajan, Antonin, Théodoric, Léon X, et que Pie VI voulut rendre à son ancienne prospérité! Mais malgré les efforts de ce prince, la vieille Anxur reste pauvre sur son rocher parfumé, et la moderne Terracina, tracée sur le rivage de la mer

pour devenir une échelle florissante, n'offre encore que des lignes de fondations et des édifices vides. La population de la ville en 1811 était de 4,070 habitans, et depuis 1784 elle avait augmenté de 500 individus.

Parmi les marques d'ancienne splendeur que conserve Terracina, on remarque dans la cathédrale des colonnes cannelées de marbre blanc de 1 mètre 1/3 de circonférence, ayant appartenu à un temple d'Apollon, et d'autres colonnes employées dans la même église provenant d'autres monumens détruits. Sur le sommet de la montagne et à 212 mètres d'élévation, une ligne d'arceaux de 50 mètres de développement servait de soubassement au palais de Théodoric, judicieusement placé dans cette admirable position d'où la vue s'étend d'un côté sur les marais Pontins jusqu'aux monts Arthémisiens, et de l'autre sur le golfe de Fondi jusqu'au promontoire de Gaëte. Galba, né dans cette ville, avait dans ses environs une villa. Les rues de la ville actuelle sont étroites, sales et à peine accessibles aux chevaux. Dans son territoire, d'une extrême fertilité, le coton et l'indigo réussissent; on a fait dans des abris d'heureux essais de culture des cannes à sucre; les artichauts, les pois, les fèves mûrissent au milieu de l'hiver et fournissent aux tables des gourmets de Rome; enfin les orangers, les citronniers, les palmiers y atteignent les plus fortes dimensions. D'un autre côté, Terracina est le débouché naturel des productions pontines; ainsi tout contribue à sa prospérité. Mais les effets du mauvais air contrebalancent ces avantages, et cette admirable nature semble ne se couvrir de fleurs que pour en parer la tombe de ses habitans.

Un peu au-delà des dernières maisons de la ville

inférieure, et sur le rivage de la mer, un rocher détaché de la montagne comme un obélisque de 59 mètres d'élévation, et appelé *Pisco Montano*, domine la route et la mer. Sa face occidentale fut taillée à pic par Claudius Appius pour ouvrir un passage à la voie qui porte son nom, et une échelle gravée sur le rocher marque en mesures romaines la hauteur de la coupure. Toutes ces roches justifient par leur blancheur éclatante l'expression d'Horace, sat. v:

Impositum saxis latè candentibus Anxur.

Au-delà de Pisco Montano, la voie Appia continue à suivre le bord de la mer et à se développer sur les flancs rapides et décharnés de la montagne : bientôt la mer s'éloigne, et la plaine marécageuse de Fondi occupe le fond du golfe. C'est à ce point, appelé *Epitafio*, que se trouve la frontière des États de l'Église et du royaume de Naples, dont les premières villes, Fondi, Itri et Gaëte, se montrent au pied d'un vaste cercle de montagnes. Cette partie de la route jouit d'une triste célébrité, et elle est à juste titre redoutée des voyageurs.

En repartant de Terracina pour nous diriger vers le nord, nous suivons la route ouverte en ligne droite par Pie VI, tandis que la voie Appia décrivait une courbe au pied de la montagne afin d'avoir son assiette sur un sol plus solide. La hardiesse de Pie VI lui coûta cher, car il fallut traverser un marais qui avait effrayé le censeur et on n'a obtenu qu'une route médiocre. Les deux voies se rencontrent au pied du rocher de Feronia, qui est le point le plus avancé, à l'ouest, de cette saillie de la montagne : une fontaine coule encore à la

base, et garde le nom de la nymphe qui présidait aux fruits de la terre et à qui un temple fut bâti, suivant Denys d'Halicarnasse, par une colonie de Lacédémoniens venus sur cette plage du temps de Lycurgue, et entouré par eux d'un bois sacré : Virgile en fait mention dans ces mots, *viridi gaudens Feronia luco.* Les voyageurs dévots ne passaient pas auprès de la fontaine sans faire leurs ablutions :

Ora manusque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ.
(HORAT. Sat. v.)

De ce point, la voie Appia se dirigeait sur un seul alignement jusqu'auprès de Lanuvium, au pied du mont Arthémisien, sur une longueur de 60,000 mètres. Maintenant la ligne droite, s'arrêtant près de Cisterna, n'a plus que 42,000 mètres.

C'est du sommet du rocher de Féronia qu'on peut prendre une première idée des marais et comprendre le système de desséchement. Au premier plan, un tapis de la plus brillante verdure couvre le sol, coupé par l'Amazène, qui descend des gorges des monts Lepini. Plus loin se dessine le canal de l'Uffente, qui a sa source au pied des montagnes de Sezza. Entre ces deux cours d'eau et au-delà de l'Uffente, aussi loin que la vue peut s'étendre, les pâturages, sans cesse couverts d'innombrables troupeaux de bœufs, s'étendent sur un plan parfaitement horizontal. Un peu vers l'occident, la voie Appia, marquée par quatre rangs d'arbres, trace une immense ligne droite, et à côté d'elle le grand canal d'écoulement, appelé Linea Pia, scintille à travers le feuillage. A peu de distance du rocher, on voit toutes ces eaux se réunir au Ponte Maggiore et couler

rapidement ensemble vers la mer par le canal appelé Portatore di Badino, tandis qu'un autre canal met en communication la Linea Pia et le port de Terracina. Les stations de poste, uniques abris dans cette immense plaine, montrent leurs masses blanchissantes échelonnées sur la route, et l'horizon est fermé à l'orient par les monts Lepini, projetant en profil leurs murailles crénelées; au nord par le mont Arthémisien, dont la base supporte la masse imposante des édifices de Velletri; enfin par la mer et par la montagne de Circé.

La voie Appia, ainsi que je l'ai dit, coupe les Marais en deux parties presque égales. La bonne construction de cette route, formée d'une couche de gravier, la fraîcheur de son double rang d'arbres, la beauté du canal qui la borde, la vigoureuse végétation dont le sol est couvert dans toutes les directions, la variété des aspects sur la chaîne Lepini chargée, sur le sommet de ses roches jaunâtres, de pittoresques villages : tout s'accorde pour rendre la traversée des marais Pontins un voyage aussi agréable qu'intéressant. Tandis que d'excellens chevaux vous entraînent rapidement sur ce chemin commode et doux, pendant que les cultures, les pâturages, les montagnes, les cités, s'approchent, fuient et disparaissent successivement, la pensée se plaît à remonter jusqu'au temps où Appius jetait hardiment les fondemens de la reine des voies, *regina viarum*, assurant aux Romains par cette construction, mieux que par vingt victoires, la domination de l'Italie méridionale; on se plaît à étudier l'histoire d'une simple route, contemporaine des grandeurs de Rome, et à se rappeler qu'une partie de la gloire d'Auguste,

de Nerva, de Trajan et du grand Théodoric, est d'avoir travaillé à son entretien.

La route, qui doit à Pie VI son état actuel, a 12 mètres de largeur, et elle est bordée, à l'occident, d'un canal de 20 mètres, et à l'orient d'un canal plus étroit qui reçoit les eaux pluviales des terrains voisins : je dirai, au livre V, comment fut exécuté ce grand ouvrage. Ce même pape fit réparer les ponts antiques de Ponte-Maggiore, della Ninfa et de For-Appio, qui après plus de deux mille ans supportent encore le poids de la route, et il en bâtit plusieurs autres. Les stations de poste et les greniers de Ponte-Maggiore, de Mesa, de Bocca-di-Fiume, de For-Appio et de Tor-tre-Ponti, seuls édifices de cette plaine, furent tous aussi construits par lui; mais l'immense édifice de Mesa, bâti à la place de la *mutatio ad medias*, et destiné à une grande exploitation, l'église et le couvent de capucins de For-Appio, tombent déjà en ruines. Dans le reste de la plaine, de rares cabanes montrent leurs toits de roseaux; des postillons, au visage décoloré, au ventre tuméfié, aux membres noirs et décharnés, des pâtres, des pêcheurs souvent échappés à la main de la justice, mais que la fièvre atteindra bientôt, forment toute la population permanente d'une contrée qui contenait vingt-trois villes, dont une, Suessa Pometia, fut la métropole des Volsques, résista longtemps à Tarquin et enrichit Rome de ses dépouilles. Le sol a cependant son ancienne fertilité. De tous côtés s'étendent d'immenses pâturages pour lesquels l'hiver n'a pas de glaces, l'été n'a pas d'ardeurs, et où les bestiaux trouvent constamment une herbe épaisse et fraîche; des champs du plus beau froment, du maïs le plus

vigoureux, s'entremêlent aux prairies. Tout invite, comme par le passé, l'homme à s'établir sur ce riant territoire : néanmoins il est désert !

Au-delà de Tor-tre-Ponti, une longue suite d'arceaux donne passage aux eaux de la Tepia, épandues en uue large nappe marécageuse ; et après les avoir passés on entre dans la plaine sèche de Cisterna, que j'ai décrite plus haut.

Au pied des montagnes qui cernent les marais du côté de l'orient, circulait une mauvaise route, unique communication avec Naples avant le rétablissement de la voie Appia. Nous allons suivre ce chemin, en remontant le cours rapide de l'Amazène et eu nous tenant au pied de la montagne, qui, après avoir projeté à l'ouest son double promontoire, tourne brusquement vers l'est ses flancs âpres, arides, ravinés, que le Monte di Fato, son sommet le plus élevé, domine à 1,038 mètres d'élévation au-dessus de la mer. Dans une des gorges les plus sauvages de la montagne est située la petite ville de Sonnino, peuplée de 2,350 habitans, qui, sous le nom de Sunnina, était la première cité des Auronces du côté des Volsques.

La plaine qui s'étend entre l'Amazène et le pied de la montagne, cultivée avec beaucoup de soin et d'intelligence, est sans cesse menacée par la rivière, malgré les hautes digues qui contiennent ses eaux rapides toujours chargées des débris des montagnes, et dont les crues sont aussi terribles que promptes. Après un trajet de deux lieues, un pont de pierre jeté sur l'Amazène donne entrée dans une gorge étroite qu'assombrit encore une épaisse forêt de lièges et de chênes verts. Au milieu de ce sévère paysage est un antique couvent

de Trapistes appelé *Fossa-Nuova*. Cette profonde solitude, les vieux murs crénelés du monastère, semblable à un couvent de pères du mont Liban, les rochers et la forêt qui l'entourent, forment le contraste le plus piquant avec les riantes images des rivages de la mer et des plaines pontines. C'est ici sans doute que Metabo, fuyant la poursuite des Privernates, ses sujets révoltés, et arrêté par les eaux gonflées de l'Amazène, attacha sa fille Camilla encore enfant à son javelot et la lança sur l'autre rive. On aime, au bruit des flots du torrent, à redire les beaux vers de Virgile qui ont consacré cette poétique fable, si bien conservée par la tradition que les noms de Metabo et de Camille sont donnés encore aujourd'hui, au baptême, à un grand nombre d'enfans de Piperno.

Cette ville occupe, à peu de distance de Fossa-Nuova, le sommet d'un long coteau planté d'oliviers. Ici la scène change : ce ne sont plus les plaines sans limites, l'horizon immense que présente le bassin pontin : une étroite enceinte de montagnes entoure de ses gradins couverts d'oliviers ou de forêts une plaine bien cultivée que traverse l'Amazène; et le Cacume, élevant à 1,069 mètres la pointe de sa pyramide, surmonte les pentes verdoyantes qui lui servent de base. Nous voici rentrés dans le domaine de la petite culture et loin des influences du mauvais air : aussi des villages nombreux, Maenza, Rocca-Gorga, ornent du milieu des arbres les flancs des montagnes, et Rocca-Secca paraît sur la pointe d'un rocher de 372 mètres. On conserve dans ce nid d'aigle une fresque du Dominiquin d'une grande beauté.

Privernum, dont Piperno occupe la place, était une ville importante des Volsques de laquelle on ne sait,

avant la fondation de Rome, que ce que nous en apprend Virgile. Dans les guerres contre les Romains Privernum joua un rôle considérable et le soutint avec opiniâtreté, puisque, prise par le consul C. Marcius, qui obtint à cette occasion les honneurs du triomphe, elle se souleva et ravagea les colonies de Norba et de Setia. C. Planzius la soumit de nouveau l'an 425, et consacra cet évènement par une médaille. Ce fut à cette époque que les sénateurs de Privernum, conduits devant le sénat romain et interrogés sur la peine que méritait la résistance obstinée de leurs concitoyens, répondirent noblement, *celle que méritent ceux qui se croient dignes de la liberté : cependant si vous nous donnez une bonne paix, elle durera ; si elle est rude, elle ne sera que passagère.* Privernum attira l'attention de Séjan, qui y bâtit une maison de plaisance dont les ruines ont procuré aux arts une belle statue de Tibère. Le moderne Piperno, peuplé de 3,600 habitans, est mal bâti, mais dans une agréable position. Quelques personnes cherchent l'emplacement de Privernum dans la plaine; mais cette opinion est peu probable, parce que les anciens choisissaient toujours des situations élevées susceptibles d'être défendues par la roideur des abords.

La plaine, à l'orient de Piperno, formée de graviers, et ordinairement labourée par des buffles, est cultivée en céréales et en vignes. A son extrémité le chemin commence à gravir le flanc de la montagne en traversant des plantations d'oliviers qui croissent au milieu des rochers, et au-dessous l'Amazène coule dans une gorge étroite qui termine une large vallée ouverte dans la direction du sud. Après que la route a tourné la crête de la montagne, on découvre Prossedi, village de 1,000



habitans, placé sur le seuil des versans des marais Pontins et du Sacco. De ce village on voit, au nord, de hautes montagnes s'entasser jusqu'au sommet du Cacume, et au sud une longue pente plantée en oliviers se terminer en une belle vallée au fond de laquelle circule l'Amazène. Des croupes boisées la bordent de deux côtés, et dans le lointain divers plans de montagnes se recouvrent comme des coulisses, en laissant l'œil pénétrer dans les profondeurs de plusieurs vallées. Les villages de San-Stefano, de San-Lorenzo, et le bourg de Vallecorsa, avec 2,750 habitans, occupent ces pentes et ces vallons, malheureux domaine d'un brigandage que favorisent moins les difficultés des lieux que les dispositions des habitans, trop souvent pervertis par le spectacle du crime et de ses succès.

La route, au-delà de Prossedi, descend dans la vallée du Sacco et conduit à Frosinone.

Les montagnes qui s'élèvent au nord-est, curieuses à visiter, forment un assemblage confus de croupes, de pointes et de ravins couverts de bois rabougris, de chênes verts, d'arbousiers, de bruyères, de buis et de plantes aromatiques, partout où ne se montre pas la roche nue. Les monts Schiena d'Asino, Capreo et Cacume, points culminans de cet amas de montagnes, dominent ces solitudes redoutables, à cause des brigands qui s'y réfugient. Le gros bourg de Carpinetto est maintenant dans cette contrée sauvage l'uuique réunion d'habitations ; mais autrefois les Volsques y possédaient les forteresses d'Ulubra, d'Ecetra et de Verrugo, leurs refuges ordinaires après leurs défaites dans la plaine : Verrugo fut détruit par les Romains l'an 343.

Sezza, ville de 5,300 habitans, est située à l'extrémité

occidentale de ce plateau, entre deux renflemens de la montagne et au bord de l'escarpement qui, au couchant, termine la masse calcaire. Cette situation est très-agréable tant à cause des belles plantations de vignes et d'oliviers qui dominent la ville, que de la vue de la vaste plaine pontine, sur laquelle l'œil plonge à plus de 300 mètres de profondeur. Sezza occupe l'emplacement de Setia ou Setinum, puissante cité volsque réduite en colonie l'an 371, et qui eut à subir les effets de la vengeance des Privernates. Ses vins ont été célébrés par Martial et par Juvénal, et cependant on les trouve aujourd'hui très-médiocres. Les vestiges d'un temple de Saturne sont les seuls restes d'antiquité de Sezza, ville d'ailleurs très-mal bâtie, et habitée presque uniquement par des cultivateurs.

A peu de distance au sud s'élève un rocher nommé *Monte delle Muse*, sur lequel Sixte V vint examiner les marais Pontins. Cette station est en effet aussi favorable pour l'étude de la partie septentrionale des marais que le rocher de Feronia pour l'examen des parties méridionales. De ce point on voit la Cavata, la Cavatella et la Ninfa surgir du pied des montagnes, errer dans la plaine, entrer dans les canaux que leur a creusés Pie VI, et se réunir dans la grande artère des marais, dont on suit le cours à travers les arbres de la route; plus à l'ouest, la Tepia, le plus septentrional de ces courans, se jette dans le canal nommé *Fiume Sisto*, qui forme la ceinture des marais, dont l'entrée est marquée par les édifices de Tor-tre-Ponti et de For-Appio, station romaine dont Horace dit, satire v, liv. 1 :

Indè Forum Appi
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.

L'ancienne route de Naples passait au pied de la montagne; mais on étudie mieux le pays en suivant le sentier que supporte la corniche de rochers régnant de Sezza à Cori, et qui, pendant ce trajet, tantôt est suspendue au-dessus de la plaine, tantôt rentre dans les gorges qui pénètrent profondément la masse de la montagne. Le bourg de Sermonetta, avec 2,000 habitans, se montre le premier entre deux énormes créneaux de roche jaunâtre : c'est dans cette forte position qu'était situé Sulmo, ville des Volsques qui, après avoir subi toutes les vicissitudes des villes de ce rideau, fut détruite par Sylla. Deux lieues plus loin, Norma, peuplé de 1,500 habitans, est bâti au bord d'un précipice de plus de 400 mètres d'élévation, sur l'emplacement de Norba, colonie albaine dont les habitans se liguèrent dans le bois de Ferentinum avec 29 autres peuples en faveur de Tarquin. Malgré la force de sa position Norba succomba, et dès l'an 262 elle reçut une colonie et devint le boulevard de Rome contre les Volsques; sa fidélité lui valut un remerciement public du sénat, mais elle en fut punie par une irruption des Privernates. Plus tard Sylla la détruisit à cause de son attachement au parti de Marius. On trouve encore des vestiges de l'enceinte de murailles de la citadelle, épaisse de 4 à 5 mètres, formée de polyèdres irréguliers, et dans laquelle trois larges portes donnent encore accès.

Au-dessous de ce front de rochers, jadis hérissé de forteresses, existaient d'autres villes volsques, telles que Mucanitis, Artena, soumise l'an 338, Ninfa qui occupait les bords d'un petit lac encore existant, et qu'une ville moderne a remplacée; enfin d'autres cités dont les noms ont péri et qui achevaient le nombre des 23 villes

pontines, dont l'existence est constatée par tous les témoignages historiques.

En voyant chaque jour les habitans des villes de la montagne descendre péniblement aux travaux de la plaine, on comprend tout le désavantage d'une culture contrariée par une si considérable perte de temps, et on conçoit la préférence donnée par eux à l'éducation des bestiaux, qui exige moins de bras; cette réflexion se reproduit sans cesse en parcourant ce pays.

Au-dessus de Norma et au milieu des plus hautes cimes de ce massif, le village de Basciano peuplé de 1,600 habitans, presque tous pasteurs, et situé à 555 mètres d'élévation, a donné naissance à Alde Manuce, père d'une race de savans illustres et fondateur de l'imprimerie qui a répandu tant de belles éditions d'auteurs grecs et latins. Cette chaîne, après avoir couru du sud au nord, à partir de Fossa-Nuova, tourne à angle droit vers l'orient, et au sommet de cet angle, à 430 mètres d'élévation est bâti Cori, sur l'emplacement de Cora, qui dut sa fondation aux Pélages ou, suivant d'autres, au Troyen Dardanus, et qui comptait au nombre des villes latines.

Forte par sa position, Cora lutta long-temps contre Rome, et ne subit le joug qu'après que tout le Latium eut été soumis. Des murs en pierres irrégulières tels que nous les avons vus à Palestrina, au mont Circé, à Norma, entourent encore la citadelle et prouvent sa haute antiquité. Mais les monumens les plus remarquables sont le temple de Castor et Pollux, dont il reste trois colonnes, et surtout celui d'Hercule, bâti sous le règne de Claude, modèle admirable de l'ordre dorique grec : quatre colonnes forment sa façade et deux



autres sont placées latéralement dans le prolongement du mur de la Cella. Ce temple, comme celui de Tivoli, tire sa beauté moins encore de la perfection de son architecture que de sa position sur un soubassement de rocher isolé de toutes parts. Les habitans de Cori sont au nombre de 4,300, presque tous occupés d'agriculture.

La vue dont on jouit de cette ville, a un caractère particulier, car elle s'étend non-seulement sur les marais Pontins, la mer et les monts Arthémisiens, mais par la vallée qui s'ouvre entre la chaîne Lepini au midi et les contreforts du mont Albane, appelés monts Ariani, elle pénètre jusqu'à la chaîne apennine qui domine Palestrina. Rien n'est gracieux comme les courbes ondoyantes de la masse volcanique recouvertes par la vaste forêt de la Fajola, mises en opposition avec les roches grisâtres, les crêtes hérissées et les flancs arides de la chaîne apennine.

Au-delà du promontoire sur lequel Cori est bâti, les monts Lepini perdent, en se tournant vers le nord, la roideur et l'âpreté qui caractérisent leur versant occidental, et sur les étages boisés de cette pente sont situés Rocca-Massimi et Monte-Fortino, peuplé de 2,470 habitans, qui occupe l'emplacement d'Ortona, ville latine qui fut tour à tour prise et reprise par les Eques et par les Romains. Plus au nord se trouvait la clé de cette vallée, la forteresse appelée Arx Carventana, qui depuis l'an 344 fut occupée tantôt par les Romains, tantôt par les Volsques et par les Eques, forteresse assez importante pour que le sénat prît deux fois pour prétexte de la suspension de la discussion de la loi agraire le danger que courait ce boulevard de

Rome, et le besoin de tout quitter pour le secourir ou le délivrer. Dans le fond de la vallée, le pauvre village de Giulano, placé près d'un cratère de volcan actuellement rempli d'eaux croupissantes, voit ses habitans, chaque année, moissonnés par la fièvre. Au-delà de ce village, et en suivant toujours le fond d'une vallée couverte de bois, on atteint le bassin du Sacco.

J'ai déjà fait remarquer, en terminant la description du bassin du Tibre, le sort différent des peuples latins et étrusques, relativement à la durée de leur indépendance. En effet, l'histoire nous apprend que les Volsques, comme les Latins, subirent le joug longtemps avant les Etrusques; que Tarquin II prit et détruisit leur principale ville, Suessa Pometia, l'an 251, et qu'il établit une colonie à Circé. Deux ans après son expulsion, Antium et Anxur furent, avec d'autres villes littorales, comprises dans le traité de navigation avec Carthage, ce qui prouve qu'elles étaient au moins soumises à une sorte de patronage. Enfin Coriolan, vers l'an 260, se rendit maître de presque toutes les villes de la plaine, et les forteresses, en apparence inexpugnables de la montagne, avaient déjà été conquises à une époque où Veïi bravait encore, à dix milles de Rome, la puissance de cette république. Il est vrai que les Volsques firent de violens et fréquens efforts pour échapper à la domination romaine; mais leur soumission totale ne précéda pas moins celle de l'Etrurie. En faisant cette comparaison, on regrette de ne pas connaître leur constitution politique, pour conjecturer les causes de cette infériorité.

CHAPITRE V.

Description de la vallée du Sacco.

La vallée du Sacco, anciennement Trerus, s'étend de Lugnano, où sont les sources de cette rivière, à Ceprano, point de sa jonction avec le Liris, sur une longueur d'environ 80,000 mètres. Elle est formée au levant par la chaîne apennine, et au couchant par les monts Lepini; ces deux masses calcaires, séparées d'abord par une plaine d'une à deux lieues de largeur, s'éloignent à la hauteur de Frosinone, et le large espace qui s'étend entre elles, est occupé par une agglomération de coteaux accessibles à la charrue.

Le voyageur qui vient de parcourir les immenses plaines pontines, ou les champs déserts baignés par le Tibre, est agréablement frappé de l'aspect que présente la vallée du Sacco. Au lieu de ces plans nombreux qui, se déroulant à l'infini, fatiguent l'œil de leur noble monotonie, une vallée fertile s'élargit et se resserre tour à tour entre deux masses de montagnes; les unes, couvertes d'oliviers, de vignes, de céréales, étalent les riches gradins de leur amphithéâtre; les autres élèvent brusquement leurs rideaux verdoyans de forêts. Tantôt on retrouve les cimes coniques et les larges plis des montagnes volcaniques, tantôt les abruptes ravins et les crêtes hérissées des montagnes calcaires. Des villes nombreuses et bien peuplées, de

beaux villages couronnent les sommités des monts, ou se groupent sur leurs flancs; enfin chaque pas offre un aspect nouveau, toujours remarquable par la belle disposition des plans, la fraîcheur des vallons et la vigueur de la végétation. C'est surtout dans cette contrée que les peintres doivent étudier une nature noble, grande et vraiment *poussinesque*.

L'entrée de la vallée du Sacco est située entre l'extrémité orientale de la masse des monts Algides et Ariani, et la pointe méridionale du contrefort de la chaîne apennine qui s'étend de Tivoli à Palestrina. Peu après, une seconde chaîne plus élevée se montre au-dessus d'un amas de collines.

Dans la partie supérieure de son cours, le Sacco coule dans un vallon étroit formé de roches volcaniques que recouvre une admirable végétation : sur une de leurs masses, et dans la position la plus heureuse, Valmontone se fait remarquer par l'imposant château des princes Doria, par son église surmontée de coupoles, et le groupe de ses maisons entourées de beaux arbres. Valmontone, peuplé de 2,300 habitans, donne le titre de duc au fils aîné du prince Doria Pamfili, membre de cette race illustre dont Gênes garde un si grand souvenir. Au-delà de ce bourg, la vallée s'élargit, bornée à droite par les racines des monts Lepini, et à gauche par un amoncellement de collines qui servent de gradins à la chaîne apennine. Sur leurs pentes une nombreuse population est réunie dans les bourgs de Capranica, de Gennezzano, qui possède une église où de nombreux pèlerins viennent prier devant une image de la sainte Vierge, d'Olevano, l'ancien Olibanum des Èques, et dans la ville de Paliano, chef-

lieu d'une principauté appartenant de temps immémorial aux Colonna.

C'est là que, depuis la ruine de Palestrina par les papes, ils transportèrent le siège de leur grandeur; c'est là que les *Colonnesi* bravaient les papes, qu'ils signaient des traités d'alliance avec la France, et qu'ils se créaient une puissance égale à celle des souverains. La forteresse de Paliano, bâtie sur le sommet d'un coteau, était le lieu de leur retraite quand la fortune leur devenait contraire. Accrue par Marc-Antoine Colonna, et enveloppée d'une triple enceinte, elle domine encore la contrée, et avant l'invasion des armées françaises elle était armée de 80 bouches à feu de divers calibres. Le palais ou château baronal est irrégulier, mais vaste et noble : ses salles étaient remplies d'armes et de trophées, et partout brillait la grandeur de ses maîtres; mais il ne reste aujourd'hui de témoignages de ces splendeurs passées que des fresques représentant la vie de Marc-Antoine Colonna. Cependant, dans son dénuement, ce château impose et intéresse à la fois : on se plaît dans ce berceau de tant de grands hommes, et dans ces salles désertes on aime à évoquer les Sciarra, les Prosper, les Fabrice, les Marc-Antoine, et tant d'autres héros qui parvinrent à une assez grande puissance pour contrebalancer le pouvoir des papes et pour être, en 1407, un moment maîtres de Rome. On aime ces débris d'une grandeur féodale si fort hors de ligne, et un Français se souvient que c'est dans l'alliance des Colonna que Philippe-le-Bel dans ses querelles avec Boniface VIII, Charles VIII et Louis XII dans leurs projets sur Naples, cherchaient leur plus solide appui; enfin un ami des lettres n'oublie pas que cette race

illustre les protégea, et le nom de Victoire Colonna, femme de Ferdinand d'Avalos marquis de Pescaire, à qui ses contemporains décernèrent le titre de *divine*, rappelle à la pensée tout ce que l'esprit a de charmes et l'ame de grandeur.

Du donjon du château de Paliano, la vue plonge sur des coteaux rians plantés d'oliviers : à l'est, la chaîne apennine élève ses flancs roides, desséchés, profondément sillonnés, et chargés des villages Del Piglio et Del Serrone, autrefois Surro. Vers le nord s'ouvre une gorge qui conduit à la vallée de l'Anio en passant entre les villages de Rojate et d'Olevano. Plus à l'ouest, Palestrina, entourée de ses vieilles murailles, termine la chaîne; et au-delà le sol, brusquement abaissé, laisse entrevoir la plaine de Rome. Le flanc oriental des monts Algides se décore, à l'ouest, d'une riche végétation. Enfin, les monts Lepini coupent l'horizon en bornant au sud la vallée du Sacco.

Au-delà de Paliano, qui compte 3,000 habitans, la vallée du Sacco, partie plane, partie occupée par des coteaux, se fait remarquer par sa fertilité et son excellente culture, et la voie Latine en parcourt la partie inférieure parallèlement à la rivière. Nous entrons maintenant dans le pays des Herniques, peuples belliqueux qui firent payer cher aux Romains la conquête de leurs sauvages rochers, et dont les descendans se font remarquer encore aujourd'hui par une taille, une vigueur et une fierté qui contrastent avec la petitesse et la faible constitution des habitans actuels du Latium. Anagni, première ville de cette contrée et peuplée de 5,450 habitans, occupe, au milieu d'oliviers, de vignes, de vergers, le sommet d'un des gradins de la chaîne

orientale. Elle est le siège d'un évêché et la résidence d'un assez grand nombre de familles nobles dont les plus anciennes se donnent le titre un peu prétentieux des *douze étoiles d'Anagni.* L'illustre famille de Caetani, dont sortait Boniface VIII, et la puissante maison de Conti, qui de 1198 à 1254 a donné à l'Église trois papes, Innocent III, Grégoire IX et Alexandre IV, et dans le dernier siècle Innocent XIII, sont en tête de cette constellation.

La ville, mal bâtie, n'offre aucun édifice remarquable, et quelques vestiges de temples et de thermes sont tout ce qui reste des temps de la splendeur d'Anagnia. Cette métropole des Herniques, qui se vante d'être une des cités saturniennes, et dont Virgile dit, livre VII:

Et roscida rivis
Hernica saxa colunt; quos, dives Anagnia, pascis,

se trouva engagée dans la longue lutte de ce peuple contre Rome, et elle résista long-temps. Cependant il paraît que cette cité entra dans l'alliance de l'envahissante république, car lorsque, l'an 448, Anagnia fut soumise par les Romains, ses habitans, en punition de la foi violée, furent traités plus sévèrement que les autres Herniques. Néanmoins Anagnia conserva assez de puissance pour mériter l'épithète d'illustre que lui donne Strabon. Au moyen âge, Anagni devint la clé de la vallée du Sacco, communication unique alors entre Rome et l'Italie méridionale. Les papes y cherchèrent souvent un refuge, et c'est dans ses murs que Alexandre III excommunia l'empereur Frédéric Barberousse. Plus tard, le sénateur Brancaleone la soumit à

la ville de Rome, et en 1303 Boniface VIII y fut fait prisonnier par Sciarra Colonna et Guillaume de Nogaret. La prompte délivrance du pontife, due au courage de ses compatriotes, fut suivie de sa mort, par suite de la douleur que l'irascible vieillard ressentit de cet affront.

D'une place publique d'Anagni la vue s'étend, à l'est, sur la haute chaîne apennine, dont les roches servent d'appui aux murailles du village de Monte Acuto, anciennement Mons Acutus; au midi, l'œil parcourt une vaste plaine arrosée par le Sacco, et que terminent les pentes des monts Lepini, les collines de Frosinone et les montagnes de la vallée du Liris. Quoique d'une admirable fertilité, cette plaine, médiocrement saine, est soumise au système de la grande culture, et on y cherche en vain une ferme, une chaumière, un groupe d'arbres. Les cultivateurs, entassés dans la ville, vont chercher chaque jour leur travail à une grande distance. Triste fruit des guerres qui si long-temps ont ravagé ces contrées, et qui ont habitué à ne trouver de sécurité que dans les villes.

En face d'Anagni et en tête de la chaîne Lepini, la ville de Segni, siège d'un évêché, s'élève dans une situation très-pittoresque, sur l'emplacement de Siguia, ville bâtie sur les confins des Latins, des Herniques et des Volsques, et qui devait être très-considérable et très-forte, si l'on en juge par les vestiges qu'on y voit encore. Ses murailles, en polygones irréguliers, dont M. Dodwell a donné des gravures, ont un contour de quatre milles, et sept portes donnent entrée dans leur enceinte. Deux d'entre elles, la *Porta Saracinesca* et la *Porta in Lucina*, sont de grande pro-

portion, et d'énormes pierres en forment les chambranles et l'entablement. Un vaste temple, dont une partie sert d'église, et une citerne ruinée attestent encore l'importance de cette cité. Suivant quelques auteurs, Signia fut bâtie par Tarquin II; mais l'examen des murailles en polyèdres irréguliers prouve qu'il existait une ville avant la fondation de la colonie. Quoi qu'il en soit, dans les mains des Romains, cette ville fut long-temps un boulevard contre les Volsques et les Herniques, et leur resta fidèle pendant les guerres des Samnites et d'Annibal; elle disparut ensuite de l'histoire. On vantait les vins, les poires et les choux de son territoire.

Sur le même revers des monts Lepini sont bâtis, sur des rochers, les villages de Gavignano, de Gorga, de Sgurgola.

Au-delà d'Anagni la vallée est dans toute sa beauté: sa largeur de plus d'une lieue, la variété de ses cultures, ses coteaux revêtus de vignes soutenues par des ormeaux, le contraste des pentes, tantôt boisées, tantôt dépouillées, qui la resserrent, mêlent à la grandeur du paysage tout le charme d'un spectacle de richesse et de prospérité. A gauche apparaît, sur la pointe d'un rocher, le village de Fumone, plus semblable à une aire d'oiseaux de proie qu'à la demeure des hommes; c'est cependant dans ce triste séjour que Boniface VIII retint, jusqu'à sa mort, Pierre de Morone, élu pape sous le nom de Célestin V, qui, par une complaisante abdication, avait laissé le siège à l'ambitieux Cacetani.

Un peu au-delà de ce rocher, Ferentino occupe un promontoire qui fait saillie dans la vallée; et en examinant l'escarpement et la position isolée de cette ville, on conçoit que les Herniques en aient fait un de leurs

boulevards : tout ici parle encore de leur grandeur, et leur histoire se lit sur des murailles qui ont bravé trente siècles. La base de la montagne est revêtue d'un soubassement en polyèdres irréguliers, n'adhérant entre eux que par leur poids et par le rapprochement de leurs faces, comme ceux de Palestrina, de Circeii et de Segni. Une porte appelée *Porta Sanguinara* donne entrée dans cette enceinte de murs. Au-dessus de la muraille cyclopéenne, les Romains, qui connaissaient l'avantage de cette position, élevèrent un nouveau mur, construit d'après le procédé élégant qui a reçu le nom d'*opus reticulatum*. Plus tard les peuples barbares ont exhaussé encore ce moyen de défense avec des débris de monumens antiques, brisés par eux et difformément entassés; et au faîte de ce triple soubassement, que trois races ennemies ont successivement construit, de pauvres paysans ont enfin posé leur misérable toit sans se douter que tant d'hommes, pendant tant de siècles, ont travaillé à leur en épargner les fondations. Au centre du cercle était la citadelle, et probablement le temple où se réunissaient les Herniques a servi à construire la la cathédrale et le palais épiscopal. Ces roches tapissées de plantes et d'arbustes, ces murailles qu'élevèrent les Pelages, les Romains et les Goths, colorées par le temps d'une teinte uniforme; ces édifices religieux, qui, s'appuyant sur les constructions de tous les âges, montrent le christianisme comme l'héritier des travaux de tous les siècles, forment un des spectacles les plus propres à élever l'ame et à la remplir de grandes pensées.

Ferentinum, après avoir pris part à toutes les guerres contre Rome, tomba, l'an 344, au pouvoir des Volsques; mais les Romains, alors en paix avec les Herni-

ques, leur firent rendre cette position importante. Un peu plus d'un siècle après, les Férentins firent leur soumission, et le sénat leur offrit le plus grand avantage que pussent obtenir des peuples vaincus, c'est-à-dire le *jus Latii*, le droit de cité; mais les Férentins demandèrent à conserver leurs lois municipales : exemple mémorable de l'admirable politique de Rome, qui laissait aux nations vaincues toute liberté de s'administrer, et leur déguisait ainsi la servitude politique en conservant la franchise municipale. La population actuelle de cette ville est de 6,700 individus, presque tous cultivateurs.

A la porte de Ferentino, et sur la voie latine, se trouve un monument taillé dans le rocher et orné de pilastres, d'un entablement et d'un fronton de bon style. Le centre forme une table sur laquelle est gravé le testament d'*Aulus Quintilius*, un des magistrats de la ville, qui, dans le deuxième siècle après Jésus-Christ, fit à ses concitoyens le legs de terres dont les fruits devaient leur être distribués. A peu de distance de cet intéressant monument se trouve un petit lac d'eau sulfureuse.

Ferentino se trouve placé à l'extrémité de l'amoncellement de coteaux qui, commençant à Palestrina, comble l'intervalle entre la vallée inférieure qu'arrose le Sacco et la chaîne apennine. Ce promontoire dépassé, la vallée prend une largeur de plus de deux lieues en s'abaissant, de l'est à l'ouest, jusque vers les bords du Sacco, qui baigne le pied des montagnes Lepini. Dans cette partie, le sol est profond et très-fertile, et le maïs, le froment, le lin, le tabac, les vignes en tapissent toute la surface : le terrain, en allant vers l'est,

devient propre à la culture de l'olivier, qui recouvre les bases des montagnes jusqu'à une grande élévation. Au couchant, au contraire, les monts Lepini s'élèvent brusquement en rapides plans inclinés, tous couverts de bois, au milieu desquels on distingue Morolo, Supino, peuplé de 2,860 habitans, et Patrica. La route traverse la petite rivière de Cossa, qui descend des monts Apennins, et on arrive à Frosinone, ville de 6,000 habitans, bâtie sur un coteau au centre de la vallée, et au point où les montagnes, s'éloignant le plus les unes des autres, ouvrent le plus vaste horizon. Moins élevée que les villes voisines, mieux entourée de cultures et de végétation, sa situation est plus agréable encore; et le vieux château, qui domine ses autres édifices, la couronne pittoresquement de tours et de créneaux.

Frusino ou Frusinone, ville volsque au milieu des villes herniques, a laissé peu de traces de son existence dans l'antiquité, et dans les temps modernes elle est devenue le siège de l'administration de la province de Campagna. Si Frosinone n'offre rien à l'étude, la vue dont on jouit de ses hauteurs est une des plus agréables de cette vallée : au nord, elle remonte la vallée du Sacco jusqu'à Valmontone, et à Palestrina, en glissant le long de la chaîne Lepini; plus à l'orient, Ferentino, Alatri, Veroli occupent les divers étages de l'Apennin ; au sud, des coteaux revêtus d'arbres et de vignes ferment l'horizon; et à l'ouest, un ravin des monts Lepini laisse pénétrer dans l'intérieur de cette chaîne, et suivre, jusque auprès de Prossedi, la route qui conduit à Terracina par Piperno : enfin, la beauté des cultures et la fertilité de la terre rendent cette contrée une des

plus riantes comme une des plus riches des États pontificaux.

Le sol depuis Valmontone est calcaire; cependant on retrouve des traces de volcan et des produits ignés aux environs de Ferentino. A Frosinone commence un sol argileux, mêlé de sable et contenant des masses de grès, dont le relief présente une suite de coteaux séparés par de petits vallons peu profonds, et liés entre eux par des pentes douces; sur leurs cimes arrondies et sur leurs flancs cultivés avec le plus grand soin en céréales, en maïs, en lin et en vignes, de beaux villages paraissent de toutes parts; à gauche de la route, Torrice et Ripi avec 3,000 habitans; à droite, l'Arnara et Pofi; au-delà du Sacco, Ceccano, peuplé de 4,650 ames, et Castro. Des maisons rurales répandues dans les champs, élèvent leurs toits du milieu de groupes d'arbres : partout l'air est sain, et partout règne la vie et l'activité.

La voie Latine passait au travers de ce charmant pays, que parcourt maintenant une route conduisant à Naples par San-Germano. Bientôt le sol s'applanit jusqu'au Sacco à l'ouest et au Liris au sud-est, et à la jonction de ces deux rivières se trouve le village de Salvaterra, autrefois Fabraterria, première ville des Samnites. En remontant le Liris jusqu'à une lieue de sa jonction avec le Sacco, on rencontre Ceprano, dernière possession pontificale, comptant 2,500 habitans, et située dans une position très-riante. Le Liris, qui la traverse, vient des Abruzzes, passe à Sora, à l'Isola di Sora, où il forme une belle cascade; et, après avoir reçu le Sacco, il prend le nom de Garigliano, et va se perdre dans le golfe de Gaëte, au-delà de Trajetto.

Les vallées du Sacco et du Liris ont été témoins des plus grands événemens. Défendues par les belliqueux Herniques et les indomptables Samnites, elles virent couler des torrens de sang romain dans les quatrième et cinquième siècles de Rome : depuis, elles devinrent la route des contrées méridionales de l'Italie, les marais Pontins défendant le chemin littoral, et n'offrant aucune des ressources qui abondent dans ces vallées. Aussi c'est par cette voie que, depuis la formation du puissant duché de Bénévent, eurent lieu toutes les communications avec l'Italie méridionale, et que passèrent toutes les armées. Charles d'Anjou, Charles VIII la suivirent pour attaquer Naples, et son importance attira sans cesse de nouveaux malheurs sur les habitans de ce beau pays.

En s'éloignant de Ceprano dans la direction du nord-ouest, on s'élève graduellement en parcourant un amphithéâtre de coteaux sablonneux, semés en blé, en lin et en trèfle incarnat. Des vignes, soutenues par des ormeaux, occupent les pentes les plus rapides, et des bouquets de chêne couronnent les sommets des collines : partout une brillante verdure recouvre un sol ingrat que fertilisent de laborieux cultivateurs. Malheureusement leurs cabanes, éparses au milieu des champs, témoignent mal en faveur du succès de leurs efforts; car il est impossible de voir de plus misérables demeures : des branchages tressés et enduits de terre délayée en forment les parois, de la paille le toit, et tout annonce la misère la plus profonde. Un tel spectacle afflige au milieu de cette richesse de végétation, et on cherche comment cette détresse s'allie avec tant d'activité et avec des produits si abondans : sa cause est

dans l'excès de la population réduite par son nombre à accepter des propriétaires de petites métairies à tiers fruit, et à se disputer le travail à de si dures conditions; mais le peu d'étendue des exploitations ne permet pas aux colons d'y trouver des moyens d'amélioration de leur sort. Ainsi, dans la même province, on voit l'excès de la concentration et l'excès de la division des propriétés produire également de mauvais effets. Le village de Strangolagalli est au centre de ces petites cultures et d'un pays sablouneux, qui s'étend du Liris aux bases des montagnes calcaires.

Les montagnes ne sont pas disposées dans cette partie de la province en chaînes continues et compactes, comme dans les parties du nord et de l'ouest; elles s'élèvent isolées en affectant des formes très-variées. La première, qui se présente au-delà de l'amoncellement de coteaux que nous venons de parcourir, est celle que couronne la ville de Bauco, peuplée de 3,800 habitans, occupés généralement à la fabrication des draps. Cette montagne, de plus de 300 mètres d'élévation au-dessus des plaines environnantes, a la forme d'une immense coupole; et de la ville on jouit du point de vue le plus étendu et le plus remarquable. De cet observatoire placé entre le pays des Herniques et celui des Samuites on plonge sur les lieux témoins des plus glorieux efforts tentés pour la défense de la liberté de l'Italie méridionale. Au nord-est, la ville de Veroli paraît sur le sommet d'une haute montagne peu éloignée. Plus loin, à la même élévation, la ville d'Alatri se fait remarquer par sa cathédrale bâtie au milieu d'une enceinte cyclopéenne : l'Apennin élève sur des plans plus éloignés ses divers gradins, les uns âpres et nus, les autres

verdoyans, et dont les plus lointains, souvent chargés de neige, appartiennent soit à la vallée de l'Anio, soit aux Abruzzes, soit aux contours du lac de Fuccino. Au nord-ouest, Ferentino termine la chaîne de coteaux qui sert de base aux montagnes, et l'œil remonte la vallée du Sacco jusqu'à Palestrina et à Monte Fortino, qui en marquent l'origine. A l'ouest, la chaîne des monts Lepini, surmontée du cône aigu du Cacume, se crénèle sur le ciel; et, à ses pieds, une riche plaine, admirable de culture, s'étend d'Anagni à Frosinone. En continuant le tour de l'horizon, on voit les coteaux de Frosinone, de Torrice et de Ripi, se grouper, s'élever, s'abaisser, et, dans leurs larges et gracieuses ondulations, de nombreux villages se mêler aux cultures et aux masses d'arbres. Vers le sud-est, les dernières pentes des monts Lepini laissent entrevoir les montagnes qui, au-delà de l'Amazène, s'étendent jusqu'au golfe de Fondi.

Mais c'est vers le sud que le paysage acquiert toute sa grandeur, la large vallée du Garigliano permettant à l'œil de pénétrer à une grande profondeur dans les intervalles des montagnes : sur une d'elles, remarquable par sa forme pyramidale, est bâti cet antique et célèbre monastère du mont Cassin, séjour de paix au milieu de scènes de désordre, asile ouvert aux vaincus de tous les partis, et qui, par les vertus de ses cénobites, exerça souvent une si heureuse influence sur les événemens mondains. Les villes de San-Germano et de Venafro sont placées dans ces vallées, qui s'ouvrent pour laisser passer, l'une le Garigliano, l'autre le Vulturno, et que parcourent les routes de Naples et de Bénévent. Ces montagnes, tantôt arrondies, tantôt escarpées, ces

vallées, tantôt larges, tantôt resserrées, qui se perdent dans la vapeur, à une immense distance, en laissant voir une grande partie des pays qui furent le séjour des Samnites, et, plus tard, le siège de la puissance des ducs de Bénévent, forment un spectacle qui captive l'ame autant que les yeux : enfin, sur un plan rapproché, des masses énormes de rochers, entassés au sud-est, supportent, au-dessus d'affreux précipices, les vieux murs et les pauvres maisons des villes d'Arce, de Fontana et d'Arpino, de cet Arpinum dont Saturne bâtit les murs, et où naquirent Marius, Cicéron et Agrippa.....!

Je me suis arrêté long-temps sur ce paysage, parce qu'il donne l'intelligence des longues résistances des Herniques et des Samnites, et qu'en voyant ces montagnes escarpées, ces gorges profondes, ces horribles précipices, on conçoit la lenteur des progrès des Romains, et leurs fréquens revers, et comment, maîtres depuis long-temps de la molle Campanie, ils luttaient encore dans le Samnium.

En face de Bauco, mais à une moindre élévation, la ville de Monte-San-Giovanni, peuplée de 3,550 habitans, fabrique aussi une grande quantité de draps grossiers, et fait un commerce assez considérable.

Après avoir quitté ces montagnes, dont à peine quelques bois recouvrent la roche, on trouve une large plaine formée par le cercle de hauteurs sur lesquelles sont bâtis Veroli et Alatri, et que traverse la rivière Cossa. La première de ces villes se présente d'abord, en venant de Bauco, assise à une très-grande élévation, sur des masses de rochers qui servent de soubassement à ses édifices, les entourent de leurs

masses tapissées de lierre et couronnées d'oliviers croissant dans leurs fissures, et donnent l'aspect le plus singulier à cette ville, qui d'ailleurs n'offre de remarquable que quelques restes de murs cyclopéens et des souterrains creusés dans la roche. Verulæ était cependant une ville importante des Herniques, et, comme Alatrium et Anagnia, elle se glorifiait d'avoir Saturne pour fondateur. Comme Ferentinum, elle succomba l'an 447, et sa prise mérita à Q. Marcius Tremulus les honneurs insolites d'une statue équestre dans le Forum. Les Vérulans, contens de leurs lois, refusèrent, à l'exemple des Férentins, le droit de cité que Rome leur offrait. Veroli est maintenant peuplé de 7,000 habitans, presque tous occupés à la culture.

Au sud-est de Veroli, et dans la plaine, se trouve le monastère de trapistes de *Casa Maria*; mais vers le nord, les montagnes se redressent, et un sentier étroit conduit, à travers des gorges sauvages, à un petit plateau enceint de toutes parts de rochers énormes, et dont des pentes nues et ravinées, des entassemens de pierres, des précipices effrayans que creuse sans cesse un torrent, forment l'étroit horizon. A quel être humain ce terrible lieu pourrait-il être assigné pour prison? Les fils de saint Bruno l'ont volontairement choisi pour demeure. Aux aiguilles hardies, aux créneaux fantastiques de rochers, se mêlent les arceaux élégans, les longues galeries du cloître, d'un vaste et beau monastère, et les clochers nombreux de sa magnifique église, spectacle admirable qui produit l'effet le plus profond par le contraste entre cette nature âpre et terrible et les merveilles de l'art, qui a

mis en œuvre les richesses de tous les pays pour décorer un temple au fond d'un tel désert. Il semble que les marbres les plus précieux, les albâtres d'Orient, les agates, la pierre de Labrador, le lapis lazzuli, brillent plus autour des autels solitaires de Trisulti que dans les basiliques de Rome, et que la réunion de ces produits de la civilisation la plus raffinée, dans un lieu si étranger au monde, soit un hommage au Créateur plus libre de pensées mondaines.

Le torrent qui prend sa source dans ces gorges, en descend en tumultueuses cascades, jusqu'au-dessous du village de Collepardo bâti sur le bord escarpé du ravin. Dans cette pente, formée de roche calcaire s'ouvre une caverne dont l'entrée a 15 mètres de largeur et 7 de hauteur. Tout à coup la voûte s'élève en immense coupole de 250 mètres de circonférence et de 60 d'élévation : une multitude d'obélisques, de colonnes, de piliers de toutes les formes, de toutes les dimensions, tantôt isolés, tantôt accouplés, le plus souvent groupés en faisceaux, semblent soutenir le dôme ou orner ses parois. Au-delà, et dans toutes les directions, des cavités profondes échappent à l'œil par leur obscurité. Les enfans du village accourus à la vue d'un étranger allument des feux, promènent des torches, et les colonnes d'albâtre, frappées par la lueur mobile des flambeaux, se détachent en masses brillantes sur les profondeurs inaccessibles à la lumière, tandis que la clarté vacillante, portée successivement sur chaque partie de ce palais de fées, varie à l'infini les aspects de cette scène magique, une des plus curieuses que présentent les grottes connues.

A peu de distance de Collepardo, est situé Alatri, au sommet de l'angle rentrant que forment les montagnes dont Ferentino et Veroli occupent les extrémités. La ville, peuplée de 8,200 habitans qui se livrent avec succès à la fabrication des draps, est assise sur la pente rapide d'un rocher. Ses maisons, pressées sur le flanc de la montagne, sont séparées par des rues étroites et sinueuses, qu'on se hâte de gravir pour arriver au sommet de la montagne. Là un vaste espace vide, enceint d'un mur cyclopéen, enveloppe la cathédrale et l'évêché, placés au point culminant dans une admirable position. Les murs d'enceinte de cette antique acropole, après plus de trois mille ans, ne portent aucun caractère de vétusté, et par leur étendue, leur élévation et leur conservation, sont encore plus remarquables que ceux de Palestrina, de Circeii, de Segni ou de Ferentino. Ces murs, que M. Petit-Radel a le premier observés, classés, décrits avec une sagacité et une persévérance remarquables, et sur lesquels madame Dionigi a publié un ouvrage intéressant avec de bonnes gravures, sont, comme tous ceux qui ont reçu le nom de cyclopéens, formés de polyèdres irréguliers posés sans ciment ni mortier, et maintenus par la seule pression. En les construisant, on n'a pas cherché à donner une forme régulière aux matériaux, mais on les a employés tels que les offrait la nature; seulement on choisissait avec une grande intelligence des masses qui, par leurs angles rentrans ou saillans, pussent se lier entre elles; quelquefois la surface qui devait servir d'assise était aplanie, mais aucune partie de la masse n'est équarrie; les saillies les plus irrégulières ont été conservées, et le plus souvent les

pierres présentent un polygone terminé par une suite nombreuse de plans et d'arètes saillantes et rentrantes.

Dans la pose des pierres, un art singulier et une haute intelligence se manifestent au milieu d'un désordre apparent : les matériaux ne sont jamais placés par assises horizontales, ni par ordre de grosseur relative ; car une masse énorme est souvent supportée par une pierre de petite dimension ; quelquefois aussi elles posent sur une arète, ou sur leur base la plus étroite ; mais ces dispositions résultent d'une combinaison tendante à encastrer, à accrocher, pour ainsi dire, les pierres les unes dans les autres, en profitant de toutes leurs aspérités.

Si maintenant on considère que beaucoup de pierres sont d'une dimension de 2 à 3 mètres de longueur, que dès-lors il a fallu des moyens mécaniques très-puissans pour les transporter et pour les mouvoir, on s'étonne de trouver à la fois des preuves si manifestes de l'enfance et de l'avancement des arts. Quel peuple a pu soulever, mettre en ordre ces masses prodigieuses ? Ces murs sont-ils dûs aux Herniques ? témoignent-ils de la présence de peuples plus anciens, des Pélages, des Sicules ? Je laisse ce problème à résoudre à M. Petit-Radel, qui, par la comparaison de murs semblables existans en Grèce, établit l'origine pélagique de ces constructions ; à M. Dodwell, et à tant d'autres qui portent le flambeau de la science sur ces obscurités : je me borne à indiquer les murs d'Alatri comme les plus dignes d'être étudiés.

A un des angles de la citadelle, la muraille a conservé une élévation d'environ 18 mètres ; près de là, dans un mur de 4 mètres d'épaisseur s'ouvrent deux

portes, dont une est recouverte par un bloc brut de 3 1/2 mètres de longueur, et l'autre conduit à un passage souterrain, qui faisait communiquer la citadelle avec la campagne. Ce passage, qui monte rapidement à 1 mètre 66 centimètres de largeur sur 2 mètres 33 centimètres de hauteur, et son plafond est formé par des pierres posées en recouvrement. Dans le parement de l'un des murs, une tête fruste, en haut relief, prouve que les peuples qui les construisirent avaient quelque idée des beaux-arts.

En comparant les murs de la vallée du Sacco construits en pierre calcaire, et ceux de Falerii formés de tuf volcanique, on aperçoit, ainsi que je l'ai déjà indiqué, deux époques qui ont dû se suivre. Dans la première, les matériaux que fournit la nature sont employés sous leur forme brute; dans la seconde, une substance plus tendre, soumise à l'équerre et au ciseau, est employée sans mortier. Une troisième époque est celle où les Etrusques employèrent les matériaux de grande dimension équarris, taillés et unis par un ciment. Enfin les Romains, renonçant aux masses peu maniables, apprirent l'art de lier par de bons mortiers les pierres les plus petites.

Je reviens à Alatri : sous le nom d'Alatrum, elle était une des plus importantes cités des Etrusques; alliée aux Vérulans, elle résista long-temps à Rome, tomba, vers l'an 450, sous sa puissance, reçut une colonie, et fut ensuite totalement ruinée.

Au-dessus de cette ville, l'Apennin s'élève en amphithéâtre, et sur un de ses plateaux se trouve le bourg de Guercino au milieu des pâturages et des bois. Au delà, une vaste plaine sépare la vallée du

Sacco de la vallée de l'Anio, dans laquelle nous allons entrer.

CHAPITRE VI.

Description de la vallée de l'Anio ou du Teverone.

Cette vallée s'étend des montagnes de Filetino dans le haut Apennin, au point où l'Anio atteint la plaine au Ponte-Lucano; elle est bornée par des masses de montagnes dont les eaux se versent dans la rivière qui les divise.

Resserrés maintenant dans un cadre étroit, au lieu des immenses développemens du bassin du Tibre, et des amphithéâtres majestueux des montagnes qui bordent les marais Pontins ou la vallée du Sacco, nous n'aurons pour horizon que les murailles arides que présentent deux chaînes de rochers; mais un intérêt d'une autre nature nous attend, car les travaux de l'homme luttant contre un sol ingrat, nous offriront un spectacle digne d'un ami des hommes; et le souvenir des peuples courageux, qui défendirent pendant quatre siècles leurs roches sauvages, ne nous laissera pas sans émotions.

L'Anio, Aniene ou Teverone, venant du haut Apennin, et déjà considérable lorsqu'il entre dans le territoire pontifical, coule d'abord du sud au nord dans une gorge étroite et profonde, que surmontent des étages de montagnes dont le sommet est couvert d'im-

menses pâturages : les troupeaux chassés des plaines par les chaleurs s'y réunissent en grand nombre dans la plaine d'Archinazzo et près du village de Filetino, établissement pastoral très-intéressant, et la première réunion d'habitations qu'on trouve en venant de Guarcino et d'Alatri. La location des pâturages, le produit des troupeaux, la filature de la laine donnent une assez grande aisance aux bons habitans de ces montagnes, que surmonte le mont *Crepa-Cuore*, une des plus hautes cimes de ces régions. Dans toutes les directions s'ouvrent des ravins qui descendent vers le Sacco ou vers l'Anio, gorges profondes et stériles, dans lesquelles les pauvres villages de Vallimpietra, d'Affile, de Ponza et de Trevi nourrissent une population nombreuse, vigoureuse, sobre, qui loue ses services aux fermiers de la plaine lorsqu'elle a terminé la culture de son étroit territoire, et qui abandonne ses salubres montagnes pour affronter l'air empesté de l'Agro Romano. Entre ces ravins et ces pâturages croissent de beaux bois qui, faute de chemins, pourrissent sur pied.

L'Anio poursuit son cours à travers des âmas de rochers, et atteint l'emplacement des lacs, nommés par les anciens *Simbruina Stagna*, près desquels Néron avait bâti sa maison de campagne de *Sublaqueum*. C'est de ce point que partait le conduit qui amenait à Rome l'*Anio novum*, la plus élevée et la plus abondante des eaux offertes au luxe des Romains.

Bientôt toute l'attention se porte sur un vaste édifice construit au milieu de masses de rochers ; et, après avoir traversé un bouquet de chênes verts, qui contraste agréablement avec les pierres brisées et la roche qui forme le sol, on se trouve inopinément

en face d'un vaste bâtiment de forme irrégulière, assis sur le roc et surmonté d'énormes aiguilles qui surplombent et se recourbent sur ses toits. A voir les fissures profondes, les rapides inclinaisons de ces masses, on croirait qu'elles ne peuvent se soutenir, et que le monastère pulvérisé va rouler avec elles dans l'abîme. Le bon moine qui montre le couvent calme ces terreurs, en assurant que la ceinture de saint Benoît retient ces rochers sur leur base. Ces roches menaçantes, les énormes murailles du monastère, ses terrasses nombreuses, soutenues sur des arceaux, le gouffre au fond duquel écume et mugit l'Anio, forment le spectacle le plus singulier et le plus attachant.

L'intérieur de l'édifice est vaste, et sa distribution en quatre étages, appliqués contre le rocher, lui donne un caractère qui n'appartient qu'à lui. Les substructions qui servent d'appui aux bâtimens, ont permis de pratiquer des jardins, qui mêlent la verdure de leurs arbustes aux teintes grisâtres des roches et aux tons d'ocre des murailles. De toutes parts on ne voit qu'affreux précipices, que pentes roides et dépouillées, et la situation hardiment choisie du monastère, offre quelque chose de plus inattendu encore que le couvent de Trisulti. Il a fallu un sentiment religieux très-exalté pour faire vaincre les difficultés que présentait l'établissement de si grandes constructions dans une telle situation; mais saint Benoît avait passé plusieurs années de sa vie dans une cavité de ce rocher, il y avait conçu la fondation de cet ordre qui accéléra la restauration des lettres; c'est de cette grotte qu'il donnait des lois à des milliers d'hommes, et qu'il soutenait par leur moyen la

puissance pontificale; nul effort ne devait être épargné pour honorer un sanctuaire qui excitait les sentimens du plus profond respect. Une petite chapelle recouvrit d'abord la grotte vénérée et l'abrita de sa voûte; plus tard une seconde église s'éleva au-dessus de la première et l'enveloppa : enfin, elle fut surmontée d'un vaste monastère, que des escaliers intérieurs unirent à ces diverses parties. Dans la grotte où vécut saint Benoît, sa statue de marbre blanc dans l'attitude de la prière, est l'objet de la vénération des fidèles, et autour des autels où la messe est chaque jour célébrée, de bons habitans des contrées qu'habitaient les Marses, les Sabins, les Pelisques et les Herniques, viennent adorer le Dieu des chrétiens, et baiser les pieds du simulacre d'un homme qui vécut, il y a douze cents ans, dans une fissure de rocher, aux lieux mêmes où Néron passait ses jours au sein des voluptés. Les murs et les voûtes revêtus de peintures, de dorures, qu'éclairent imparfaitement un jour douteux, luttant contre la lueur des nombreuses lampes, la disposition pittoresque des chapelles, les longs degrés qui les réunissent, ces femmes, ces hommes au costume varié, au profond recueillement, qui montent, qui descendent, qui prient, produisent l'impression la plus vive.

Il Sacro Speco, ainsi s'appelle cette grotte, est le plus vénéré des sanctuaires de cette contrée, et il ne le cède qu'à l'église de Saint-François-d'Assise, près de Perugia, ou à la Madonna di Loretto.

On remarque dans les chapelles et dans les cloîtres plusieurs peintures de la renaissance et des premiers restaurateurs de l'art; mais la pensée se reporte dans ce lieu moins sur les productions des arts, que sur l'in-

fluence singulière qu'un seul homme exerça sur toute la chrétienté pendant un grand nombre de siècles. On aime aussi à se rappeler que ses disciples établirent, dans ce couvent, la première imprimerie que posséda l'Italie.

En quittant le *Sacro Speco*, on traverse le bois de chênes, unique végétation qui apparaisse sur ces roches pelées, et on arrive au couvent de Santa-Scolastica, que saint Benoît fonda pour sa mère, et qui a été reconstruit sur un vaste plan, avec la magnificence habituelle aux Bénédictins.

A peu de distance et au-dessous de Santa-Scolastica, la ville de Subiaco est bâtie sur le flanc d'un rocher qui domine l'Anio, et qui est lui-même couronné par une antique forteresse, tandis qu'à sa base sont construites, sur d'énormes substructions, deux églises placées l'une sur l'autre et un vaste séminaire. Ces magnifiques bâtimens, les clochers nombreux, les maisons groupées sur le rocher rapide, le château ruiné, le cercle de montagnes qui enveloppe la ville, tout contribue à faire de Subiaco un des lieux les plus curieux et les plus pittoresques de l'Italie. Cette ville doit beaucoup à Pie VI, qui en avait été abbé, et qui fit élever le séminaire et sa double église. Elle est peuplée de 4,800 habitans, dont une partie est employée dans une belle papeterie, mise en mouvement par une dérivation de l'Anio qui forme une cascade remarquable, et dans d'autres usines également établies au moyen de ce puissant moteur. Enfin une porte triomphale, élevée en mémoire des bienfaits de Pie VI, décore la ville du côté de Rome. Subiaco occupe la place de Sublaqueum, ville romaine, ainsi nommée, à

cause de sa position au-dessous du lac dont j'ai parlé plus haut.

De la forteresse, la vue pénètre dans plusieurs vallées qui rayonnent vers Subiaco, et qui laissent découvrir l'intérieur d'une partie de l'âpre pays des Eques et des Marses. Le mont Porcaro, autrefois *mons Præclarus*, et le mont Carbonari dominent la partie orientale de la chaîne, sur laquelle, à une grande hauteur, le village de la Cervara s'aperçoit sur la crête d'un rocher. Du côté occidental, sur des montagnes moins élevées, Roiate, appelé par les anciens *ad Rojas*, et Affile, élèvent leurs chétives maisons. La ville de Trebia occupait autrefois ces hauteurs.

Au-dessous de Subiaco, l'Anio, grossi par de nombreux torrens, roule des eaux abondantes. D'abord il parcourt une gorge étroite, bientôt le vallon s'élargit et la rivière serpente dans une petite plaine semée en céréales, en maïs et en lin, et ombragée de vignes et de mûriers; mais immédiatement au-dessus de cette zône verdoyante, deux énormes masses de rochers élèvent brusquement, à une immense hauteur, leurs flancs déchirés par les ravins et surmontés de créneaux bizarrement taillés. Au fond des gorges qui coupent de temps eu temps cette chaîne, d'autres montagnes, d'autres roches aussi arides, aussi profondément sillonnées par les eaux, hérissent l'horizon de leurs aiguilles, et c'est sur ces pics que se montrent les villages de Rocca-Canterano, de Rocca-di-Mezzo, d'Austa, autrefois Augusta, de Cervara, de Marano, de Civitella, dans les positions les plus singulières et les plus variées. Les chaumières des descendans des Eques sont encore groupées sur les plus hautes cimes,

sur les crêtes les plus inaccessibles, comme si un ennemi les menaçait encore, et chaque jour les cultivateurs perdent deux heures à atteindre leurs champs ou à regagner leurs demeures; aucun d'eux ne s'établit dans la vallée, tant est profond le souvenir des malheurs de leurs pères, alors que les Sabins et les Herniques, les Romains, les Visigoths, les Hérules, les Grecs, les Sarrazins, les ducs de Bénévent et de Spoletto, enfin, les Colonna et les Orsini se disputaient les passages de l'Anio: triste et permanent résultat de vingt siècles de guerre!

La masse de montagnes qui s'étend entre la rive gauche de l'Anio et la plaine de Rome est médiocrement élevée, mais coupée en tous sens par des ravins profonds; les montagnes de la rive droite s'élèvent, au contraire, par gradins jusqu'aux plus hauts sommets de l'Apennin. Les vallons qui s'ouvrent dans cette chaîne, abondans en sources, fournirent à Rome les eaux Marcia et Claudia, et les pâturages que ces eaux arrosent sont presque les uniques produits de ces deux groupes de montagnes.

A mesure qu'on descend la vallée, en suivant les traces de la voie Sublaquence, ouverte par Néron, le paysage se dépouille de son austérité : les villages d'Anticoli di Corradino, de Roviano, de Scarpa et d'Arsoli, occupent des situations plus heureuses dans la vallée élargie, et leur aspect moins misérable annonce plus d'aisance parmi leurs habitans. A ce point, l'Anio, qui coulait sud-nord se détourne brusquement à angle droit vers l'ouest, et rencontre la voie Valeria qui, venant de Rome, conduit vers les Abruzzes, en traversant les villages de Riofreddo et de Vallinfreda, situés

sur l'extrême frontière. La ville de Carseoli, une des plus fortes places des Marses, détruite pendant la guerre sociale, était située dans ces montagnes, ainsi que Carentia et Alba Fuccensis, où furent enfermés Syphax, Persée et son fils Alexandre, et qui vit mourir de faim le dernier roi de Macédoine.

Quoique, après sa déviation, la vallée change tout-à-fait de caractère, on voit encore des roches escarpées servir de base à des villages parmi lesquels Sambuci et Saracinesco se font remarquer par leur position pittoresque : mais à chaque pas, les montagnes s'abaissent, et leurs gradins moins pressés se montrent en rians amphithéâtres, coupés par des vallons qui amènent de jolis ruisseaux à la vallée principale, dans laquelle les villages de Cantalupo et de Bardella sont bâtis près de l'emplacement de Laminæ et de Mandela.

Dans une de ces dépressions du sol, se trouve le village de Licenza : le voyageur passerait sans s'arrêter devant ce pauvre amas de maisons; mais elles couvrent les ruines de la maison d'Horace : la montagne qui l'abrite portait le nom de Lucretile; le ruisseau s'appelait *Digentia*, le vallon *Ustica*, et une source, aujourd'hui perdue, portait le doux nom de *Blandusia*..... Qui ne consacrerait quelques heures à rechercher la trace d'Horace sur la terre qu'il aima le mieux? Mais les ruines du sanctuaire poétique ont disparu, et l'aspect des lieux a même dépouillé le charme qui les rendait si chers au voluptueux ami de Mécène. Des montagnes pelées, des pentes arides, un vallon desséché, forment tout l'horizon, et rien maintenant n'y saurait inspirer un autre Horace. Long-temps les érudits ont été divisés sur l'emplacement de la maison que ce poète

possédait en Sabine; mais l'abbé Chaupy, par de doctes et volumineuses recherches, a fait gagner le procès au village de Licenza.

La route quitte bientôt après les bords de l'Anio pour s'élever sur une sorte de promontoire que tourne la rivière, dans un canal étroit et profond, et sur lequel est bâti le couvent de San-Cosimato, une des fondations de saint Benoît : au-delà, et sur un banc de rocher à coupure verticale, est posé le bourg de Vicovaro, dominé par un vaste château qui, des Orsini, maîtres autrefois de toute cette contrée, a passé dans la famille antique des Cenci Bolognetti, dont descendait Beatrice Cenci, que le pinceau du Guide a rendue aussi célèbre que son crime et son supplice.

Vicovaro, peuplé de 1,130 habitans, est bâti sur l'emplacement de Varia, ou Valeria, station romaine, et on voit encore autour du rocher d'antiques murailles d'une grande étendue : auprès du château, s'élève une belle église, et non loin une petite chapelle octogone, qu'érigèrent les Orsini en 1450, et dans laquelle le style gothique s'allie de la manière la plus gracieuse aux formes antiques que commençaient à adopter les artistes à cette aurore de la renaissance des arts : les ornemens de l'archivolte ont, entre autres, un caractère de naïveté très-remarquable. Vicovaro, patrie de Marc-Antoine Coccio, historien célèbre du quinzième siècle, domine le cours de l'Anio jusqu'aux montagnes d'Arsoli, à l'orient; mais, à l'occident, la vue est arrêtée par de hautes collines qui se déploient en un vaste cirque, dont les cultures de céréales, de maïs, de lin, occupent les premiers gradins, tandis que, sur les étages supérieurs, croissent les oliviers, les vignes et

les chênes verts. De nombreux villages, groupés sur des pentes facilement accessibles, répandent la vie sur ce gracieux horizon, et témoignent de la salubrité de l'air.

L'Anio séparait les Eques des Sabins, dans cette partie de son cours, comme, au-dessus d'Arsoli, il servait de limite entre les Eques et les Marses. Il est probable qu'après la soumission de Tibur, d'Empulum et de Sassula, qui défendaient la vallée, le premier de ces peuples subit complètement le joug.

En quittant Vicovaro, la route parcourt d'abord le revers d'une gorge étroite dans laquelle coule l'Anio: la vallée s'élargit ensuite, et, sur les montagnes qui la bornent successivement, Rocca Giovine, bâti sur l'emplacement du Fanum Vacunæ, temple de Vacune, déesse de la victoire, très-vénérée des Romains, et San-Polo, se montrent d'un côté, et de l'autre, Siciliano Guadagnolo, Castel-Madama, et les ruines de Sant-Angelo, village détruit jadis par les ordres du gouvernement pour avoir donné asile à des brigands.

Dans cette vallée, entièrement formée de roche calcaire, on s'étonne de rencontrer une coulée de lave qui la traverse sans qu'on connaisse le volcan qui l'a produite. Des ruines de divers âges y attirent aussi l'attention, et se multiplient à mesure qu'on approche de Tivoli: ce sont le plus souvent des restes d'aqueducs; cependant un de ces débris porte, sans aucune preuve, le nom de Tombeau de Syphax. La vallée est, dans cette partie, aride et sauvage, et au nord, elle est dominée par les monts Catyllus et Lucretile, aujourd'hui mont Gennaro, qui, ayant 1283 mètres d'élévation, est le plus élevé de la chaîne entre l'Anio et le Tibre.

La voie Valeria que nous suivons, ouvrage du censeur M. Valerius Maximus, l'an de Rome 453, conduisait dans le pays des Marses et dans celui des Péligues, et traversait l'Anio sur un pont actuellement détruit. Bientôt les monts Catyllus, au nord, et les monts Ripoli et Affliano, anciennement Afflianus, au midi, se rapprochent, et ne laissent plus qu'un étroit vallon. C'est là qu'était comme le rendez-vous des eaux enlevées par les Romains aux montagnes les plus éloignées : c'est là qu'il faut s'arrêter pour étudier et pour admirer *la plus grande merveille de la grandeur romaine*, comme le dit Frontin, *à laquelle on ne saurait comparer ni les pyramides des Égyptiens, ni les monumens des Grecs.*

En effet, sur la rive gauche de l'Anio et à demi-lieue de Tivoli, le vallon appelé *Ponte degli Arci* réunissait les quatre aqueducs supérieurs, c'est-à-dire l'*Anio vetus*, dérivation de cette rivière; l'*aqua Marcia*, source qui surgit aux pieds du mont San-Elias, au-dessus d'Arsoli; l'*Anio novum*, deuxième dérivation de l'Anio opérée au-dessus de Subiaco; enfin l'*aqua Claudia*, qui venait des environs de cette même ville. De ce point de réunion, où se réglaient les niveaux et où s'opérait le jaugeage des eaux, elles se hâtaient, en tournant autour du mont Ripoli, d'aller rafraîchir l'air que respiraient les voluptueux maîtres du monde. De beaux arceaux, des piliers hardis chargés de lierre et couronnés d'arbustes, des conduits encore enduits d'un imperméable mastic, montrent quelle fut l'importance de ces constructions et attestent leur solidité. Les hydrauliciens y étudieront les méthodes des anciens, les observateurs se plairont à voir ces preuves de la puissance

d'un grand peuple appliquée à l'utilité publique, et les peintres aimeront ces masses noircies par les âges, égayées par la fraîche verdure des arbres et des plantes qui les entourent. Le paysage environnant est d'ailleurs très-agréable, car deux vallons conduisant à San-Gregorio et à Castel-Madama présentent les sites les plus gracieux et les aspects les plus variés. Si on s'élève sur les hauteurs qui dominent cette contrée, on entre dans une région sauvage, siège probable de la ville de Sassula, long-temps le boulevard des Eques, mais qui tomba, l'an 398, au pouvoir des Romains. Le mont Guadagnolo domine toute cette masse de montagnes, et il sert de base à un village fortifié près duquel on voit le monastère pittoresque de Mentorella.

Quand, au contraire, on continue à suivre l'Anio, on atteint bientôt, à travers une vallée charmante, la ville de Tivoli, dont les hauts clochers et les tours se dessinent, à l'horizon, dans l'étroit intervalle laissé entre les deux montagnes. Si, en venant de la vallée de l'Anio, la position de Tivoli, pressant ses maisons assises sur une légère déclivité du sol entre deux montagnes et sur les bords du canal tranquille de la rivière, ne prépare à aucune scène remarquable, tout change dès qu'on a dépassé la ville, car une brusque coupure laisse découvrir tout à coup, à une grande profondeur, la plaine entière du Latium, avec Rome pour centre et la mer pour horizon. Ainsi Tivoli jouit à la fois des agrémens qu'offre une fraîche et riante vallée, et du charme d'une immense vue. Cette position est embellie encore par l'Anio, qui, ayant jusqu'à ce point coulé sur un plateau très-supérieur à la plaine vers laquelle il tend, doit franchir tout à la fois cette énorme différence de niveau : dis-

position singulière des lieux, qui amène cette suite de cascades le plus bel ornement de cette contrée.

Ces avantages naturels et la force de cette position, inaccessible de trois côtés, expliquent comment, dès les temps les plus anciens, elle servit d'assiette à une cité importante. Tibur, fondé par les Sicules, reçut plus tard une colonie thébaine, et méritait déjà, à l'époque de la venue d'Énée, l'épithète de *superbum*, que lui donne Virgile. Cette ville soutint ensuite de longues guerres contre Rome, qui vit les Tiburtains camper sous ses murailles; mais, forcés à la soumission, plus tard ils recommencèrent la guerre, jusqu'à ce qu'après la prise d'Empulum et de Sassula, vers l'an 400, ils sollicitèrent l'alliance de Rome. Tibur devint alors le rendez-vous des voluptueux Romains, attirés par la fraîcheur de ses eaux et la beauté de ses aspects : Brutus, Cassius, Auguste, Mécène, Horace, Catulle, Varus, Vopiscus, y possédèrent des maisons de campagne; Adrien couvrit de ses jardins les flancs de la montagne, et Horace préféra au reste du monde :

Domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, ac Tiburni lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

L'invasion des barbares changea ces scènes riantes en scènes de meurtre et de destruction. Totila s'acharna sur cette malheureuse ville, extermina ses citoyens et rasa ses murailles : mais la bonté de la situation y rappela des habitans, et Tivoli s'entoura de remparts sur les ruines de Tibur. Sous son nouveau nom elle excita l'envie de Rome déchue. Une longue et sanglante guerre, commencée en 1140, après des succès variés, ne finit qu'en

1259 par l'abaissement et la soumission complète des habitans de Tivoli. Ce fut cependant parmi eux que l'empereur Henri VII se retira après avoir été couronné à Rome. Depuis cette époque, Tivoli disparaît de l'histoire : aujourd'hui, peuplée de 5,500 habitans, elle est le siège d'un évêché, et elle possède un grand nombre d'usines, dont les principales sont une poudrière, une fonderie de cuivre, des martinets, des papeteries, des tanneries, et des moulins à huile. La ville, mal bâtie, encore plus mal percée, contient quelques édifices remarquables, tels que la cathédrale, le palais d'Este, les villa Braschi et Santa-Croce, et un vieux château du moyen âge entouré de tours mutilées.

Mais ce qu'on cherche avant tout à Tivoli, ce sont les cascades de l'Anio, et on se hâte de courir vers ces scènes tumultueuses. Si j'essaie de les décrire, ce n'est pas pour lutter contre les brillans écrivains qui ont peint ces merveilleuses chutes; mais j'ai pensé qu'après avoir joui de leurs admirables effets, les voyageurs aimeraient à se rendre compte des causes qui les produisent, et j'ai voulu leur indiquer la distribution des eaux, les voies par lesquelles elles sont conduites, ainsi que le volume et les hauteurs exactes des chutes.

L'Anio, en entrant à Tivoli, contient une masse d'eau égale, à l'époque des plus grandes sécheresses, à 40 mètres cubes par seconde et à 280 dans les crues, et il coule lentement dans un large canal, soutenu par un barrage très-anciennement construit, pour retenir les eaux et pratiquer les dérivations nécessaires aux usines. Deux canaux ouverts latéralement reçoivent une partie des eaux, et le reste tombe du seuil du barrage en une nappe majestueuse de près de 13 mètres

de hauteur. Cette première cascade, qui se déploie en larges bandes d'écume, est d'un effet d'autant plus imposant qu'elle est entourée de beaux rochers sur lesquels s'élancent en mille jets les eaux surabondantes des usines placées latéralement, et qu'elle est dominée par un amphithéâtre d'édifices.

Mais à peine les flots ont-ils franchi cette barrière, qui fut renversée il y a peu d'années, et qui a été rétablie à grands frais, qu'ils roulent dans un lit profond, tout hérissé de roches brisées. Ici, les deux rives se rapprochent, et leurs masses, formées de dépôts calcaires du plus riche ton d'ocre, soutiennent un mauvais pont de bois : l'Anio, après l'avoir dépassé, se précipite en bouillonnant, et bientôt disparaît sous les rochers, qui se sont unis et ne forment plus qu'une seule masse. L'œil suit avec effroi les eaux écumantes, dont un bruit affreux indique les chutes multipliées, et qui se perdent dans l'obscurité d'un sombre gouffre. Cependant cette scène terrible n'est séparée que par un mince arc de rocher des scènes riantes qu'offrent les pampres, les clématites, les arbustes qui croissent sur sa voûte. Du pied de la grande cascade à ce pont naturel, la distance est de 72 mètres, et la pente de 11.

Cette arcade de rochers, sous laquelle l'Anio disparaît, est formée de concrétions calcaires, d'un beau jaune, friables, et composées de couches très-variées de direction, de forme et d'épaisseur. De son sommet, on voit à une grande profondeur, vers le couchant, l'Anio, rendu à la lumière et au repos, continuer sa course à travers de frais gazons, et disparaître au-delà des derniers gradins des montagnes dans l'immensité de la plaine de Rome, et vers l'orient, la ville se

montrer toute entière dominant la rivière et la grande cascade, et encadrée dans un cercle de belles montagnes. L'arche de rochers qui dérobe l'Anio à la vue, se termine au couchant par une coupure verticale de plus de 60 mètres d'élévation, dont l'extrémité méridionale supporte le temple de Vesta, posé à 208 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur l'extrême saillie de cet entablement.

Il y a une grande pensée dans le choix de cette position du temple de la mystérieuse Vesta, car rien ne parle plus haut à l'ame que ce monument découpant sur l'azur du ciel le galbe élégant de ses colonnes corinthiennes, et la courbe gracieuse de son entablement, tandis que sa base est suspendue sur un abîme tumultueux. A côté de ce temple, un autre petit édifice quadrangulaire, changé maintenant en chapelle, passe pour avoir été consacré à la sybille Albunée.

Quoique ces temples soient placés immédiatement au-dessus du lit inférieur de l'Anio, il faut, pour parvenir à ce point, traverser la ville et suivre le long de l'escarpement un sentier dû aux soins du général Miollis.

Parvenu au pied de la muraille qui termine le pont de rochers, on se trouve dans un étroit bassin que sa courbure entoure de trois côtés : à droite s'ouvre une caverne qui laisse échapper à travers des amas de roches, et avec un épouvantable fracas, un fleuve d'écume, tandis qu'à gauche du bord le plus élevé de l'enceinte tombe perpendiculairement une autre portion de la rivière. Ces deux masses d'eau réunies au pied du rocher s'y confondent et coulent ensemble à travers des gazons. Je n'essaierai pas de décrire la beauté de cette scène, ni cette cascade souterraine qui

reçoit un si grand charme de l'épaisseur des ombres qui l'enveloppent, et de sa mystérieuse origine, ni cette cascade aérienne de l'*Emissario*, qui, dans son bond de 50 mètres, semble flotter au gré des vents. Il faut voir et revoir cet admirable tableau; il faut surtout y venir dans les belles nuits d'été, alors que la lune éclaire et la cascade et les rochers de ce temple de Vesta, dont la calme architecture fait un contraste si sublime avec ces scènes de tumulte, et qu'elle laisse dans toute son horreur la sombre profondeur de la grotte de Neptune.

La hauteur de la cascade qui se précipite dans l'intérieur de la grotte de Neptune est de 28 mètres 1/2. On peut pénétrer assez avant sous la voûte; mais un jeune Lyonnais qui voulut, en 1808, faire une tentative plus hardie, glissa et perdit la vie. Les eaux de cette cascade principale, et celles de la dérivation appelée *Emissario*, rendues un moment au repos dans un frais bassin, se perdent bientôt après sous une masse de rochers, recouverte du gazon le plus brillant, et traversent une seconde voûte connue sous le nom de grotte des Syrènes.

Mais l'Anio n'a pas achevé ses brillantes apparitions sur la scène: avant de rentrer dans l'obscurité des fleuves vulgaires, il doit embellir encore le magique coteau de Tivoli. Nous avons vu la branche principale former deux cascades, et la dérivation de la rive droite s'élancer d'un seul jet du sommet du rocher. Les dérivations de la rive gauche, après avoir fait mouvoir plusieurs usines, traversent par un canal souterrain une partie de la ville, et, coulant sur le flanc arrondi du coteau, retournent à leur cours naturel,

une partie en s'épanchant en larges nappes d'écume, au milieu de vignobles, de vergers et de gazons, et l'autre partie, après avoir, sous les portiques du palais de Mécène, servi de moteur à des forges, s'échappe à travers les arcades, s'élance du milieu des colonnades, et, glissant sur un tapis de mousse, retombe en bouillonnant dans le fleuve paternel. Ces belles chûtes portent le nom de grandes et de petites *cascatella*.

Pour jouir pleinement de ces scènes charmantes, on passe, en quittant Tivoli, sur le pont de l'Anio, et on suit la rive droite en se soutenant à une assez grande hauteur sur le flanc de la montagne. Les ruines du palais de Vopiscus et de la maison d'Horace, jalonnent le sentier ombragé d'oliviers, et bordé d'aloës, et le long duquel quelques pierres amoncelées reçoivent des *ciceroni* du lieu les noms de villa de Varus, de maison de Properce et de tombeau de Cynthie. On arrive ainsi, en cotoyant la rivière, au point, où grossie de toutes les eaux que l'industrie lui avait empruntées, elle coule dans un charmant vallon jusqu'au Ponte Lucano.

La masse de rochers sur laquelle s'élève Tivoli est semblable à celle qui forme le noyau des montagnes de la Sabine, c'est-à-dire dure, compacte, sonore, grisâtre; mais la concrétion qui borde la rivière, et qui forme la grotte de Neptune et les roches environnantes, évidemment de formation récente, est friable, feuilletée et colorée d'ocre. On y trouve des fragmens de bois enveloppés de la substance calcaire, déposée par les eaux, ou y ayant laissé leur empreinte, et jusqu'à une sorte de moule formé par un fragment de jante de roue.

Les beautés naturelles n'arrêtent pas seules le voyageur dans ce pays enchanteur; les temples de Vesta et de la Sibylle, les vestiges d'un temple d'Hercule, le tombeau de la famille Tossi, appelé vulgairement temple de la Toux; la villa de Mécène, dont les vastes galeries sont encore entières, et qui, au lieu des vers d'Horace, ne résonnent aujourd'hui que du bruit des marteaux; enfin les vestiges des maisons de Cassius, de Brutus, de Vopiscus, montrent l'importance de cette ville.

Les temps modernes ont aussi contribué à l'embellissement de Tivoli, et la villa d'Este, bâtie en 1550, par les soins du cardinal Hippolyte d'Este, forme un des principaux ornemens de la ville. La grandeur du palais, la magnifique disposition des terrasses, l'abondance des eaux jaillissantes, la rendaient l'objet de l'admiration générale à une époque où l'on cherchait dans un jardin moins des arbres et des gazons que des balustrades et des statues. Possédée maintenant par la maison d'Autriche, la villa d'Este ne présente plus que des terrasses en ruine, des canaux obstrués, des fontaines sans eaux; mais on regrette peu ses beautés fantastiques en jouissant, à l'ombre de ses cyprès et de ses platanes, d'une vue admirable.

L'ancienne voie Tiburtina descendait en ligne droite sur le flanc rapide de la montagne; la route moderne se développe avec moins de roideur à travers un immense bois d'oliviers séculaires, et atteint ainsi le Ponte Lucano et la plaine de Rome.

CHAPITRE VII.

Description de la vallée du Velino et de la Nera.

La vallée du Velino s'étend de la ligne culminante qui forme au nord la limite du bassin de l'Anio, à la rencontre de la Nera, dans une direction sud-nord. La Nera, grossie du Velino, forme avec cette direction un angle droit, et coule à l'ouest. Ainsi cette vallée et son principal affluent suivent des lignes parallèles à celles que parcourt l'Anio, tandis que le Tibre et le Sacco se dirigent du nord au sud.

La chaîne de montagnes qui sépare les deux rivières n'a pas la roideur de celle qui borde immédiatement l'Anio, et ne se hérisse plus comme elle d'effrayantes murailles de rochers chargées de corniches menaçantes. Le sol abaissé présente un amoncellement de hautes collines plutôt qu'un massif de montagnes, quoique quelques-uns des sommets, tels que le Monte Flavio et le Monte Dennechio aient une assez grande élévation. Partout où l'homme a pu s'établir, il a entouré de vignes et d'oliviers les flancs des coteaux, tandis que dans des vallons étroits il sème les céréales, le maïs et le lin. Sur les croupes croissent des bois, des pâturages, et la roche nue ne se montre que par exception.

Ce sont ces régions que traverse le Turano, autrefois Telonius ou Tolenus, en coulant du sud au nord, à peu de distance de la limite ancienne entre la Sabine et le

pays des Marses, qui forme encore la frontière entre les États romains et napolitains. Dans cette vallée et dans celles qui s'y joignent, une population nombreuse habite de petits villages divisés en hameaux et répartis au centre des cultures. Les principaux sont Canemorto, Pozzaglia, Capranica, Colle-Giove, Valle-Cupola, Rocca-Sinibalda. Au-delà des hautes collines qui bordent le Turano, une seconde vallée laisse passer le Salto, qui vient du royaume de Naples et qui coule aux pieds des chaînes apennines. Mais ce pays pittoresque est presque inaccessible, et pour parvenir un peu commodément dans la vallée du Velino, il faut se hâter de rejoindre la voie Salaria, qui de Correse s'élève graduellement jusqu'à Poggio San-Lorenzo, limite du bassin du Tibre. Dans le voisinage de ce village, on trouve les ruines d'un édifice dont on ignore l'ancienne destination et qu'on attribue à Titus, et auprès un vaste tombeau voûté dont la fraîcheur a engagé un cabaretier à en faire sa cave. Tout annonce qu'il existait ici une ville, peut-être la station *ad Novas;* mais le climat, plus rude que dans la plaine, en a détruit toutes les parties *surterraines.*

Au-delà de Poggio San-Lorenzo commence la pente qui conduit vers le bassin du Velino, à travers une contrée singulièrement tourmentée, assemblage de collines escarpées qui se dirigent dans tous les sens, et dont les plans multipliés, que de fréquens ravins permettent d'apercevoir, produisent les effets les plus pittoresques. Les hauteurs sont presque toujours surmontées d'un village, et on passe successivement en vue de Belmonte, de Magnalardo, de Porciliano, de San-Giovanni, à droite de la route, et à gauche de Magliano, de

San-Elia et de Poggio-Fidone. C'est dans cette contrée qu'existait la ville de Regillus, qu'Attus Clausus abandonna avec 5,000 cliens pour venir s'établir à Rome, ainsi que les villes de Casperia et de Forula.

Après plusieurs lieues du pays le plus singulier et le plus varié, on suit une gorge sauvage à l'extrémité de laquelle la plaine de Rieti apparaît tout à coup dans sa fraîcheur et dans sa richesse, dominée par l'amphithéâtre neigeux des hautes montagnes apennines, que couronne le pic de Terminillo. Le Turano se présente à l'entrée de la plaine, et un peu au-delà on entre dans la ville de Rieti, bâtie dans une admirable situation. Le Velino, qui, venant du royaume de Naples, reçoit le Salto entre Rieti et Cività-Ducale, traverse la ville et alimente l'active industrie de ses habitans; un palais épiscopal remarquable par une salle immense, un hôtel-de-ville, plusieurs églises et quelques jolies maisons particulières, la décorent; et sa population, de 8,200 habitans, parmi lesquels se trouvent plusieurs familles considérables, s'occupe, soit de la culture des terres, soit de la fabrication des cuirs, des clous, du verre, et des draps grossiers.

Rieti s'élève sur l'emplacement de *Reate*, qui devint la ville principale des Umbriens après qu'ils eurent conquis sur les Sicules les rives du Tibre supérieur. Elle passa sous la domination des Sabins, et subit le joug romain en même temps que les autres villes de la montagne. L'an 485, les Réatins obtinrent les droits de citoyens romains, et, l'an 512, ils furent admis à former la trente-cinquième tribu. C'est à Reate que naquit Vespasien et que mourut Titus. Dans les temps modernes, Rieti conserva quelque importance, et mé-

rita l'honneur de voir Nicolas IV y couronner Charles d'Anjou, deuxième du nom, roi des Deux-Siciles. Elle est la capitale de la Sabine, et ses habitans ont prouvé naguère leur attachement au saint-siège en repoussant à deux reprises les insurgés bolonais, et en sauvant peut-être par leur résistance Rome elle-même.

Pour étudier le bassin de Rieti, le point d'observation le plus convenable est le coteau qui domine la ville au sud, et sur lequel un couvent de capucins est bâti au milieu d'un bois de chênes verts; la vue jouit de la plaine entière et de son admirable encadrement. A l'orient, le mont Terminillo, un des plus hauts de l'Italie centrale, s'élève sur de vastes gradins, d'abord couverts de vignes et d'oliviers, ensuite de chênes verts, plus haut encore, de roches nues, et enfin, de neiges qui disparaissent à peine dans les grandes chaleurs. Une gorge ouverte dans le flanc de cette chaîne, conduit à Cività-Ducale, et dans l'intérieur de la province napolitaine d'Aquila. Vers le nord, la chaîne s'abaisse, se recourbe vers l'ouest, et, en s'interrompant brusquement, montre un vallon dans lequel passe la Nera. En revenant vers l'ouest et sur des plans plus rapprochés, d'autres montagnes plus ardues, plus arides, plus ravinées, continuent le cercle qui enveloppe la plaine, montrant les villages de Grecia et de Cantigliano, assis sur leurs crêtes. Au sud-ouest, on suit au loin la voie Valeria dans son trajet vers Rome, et une seconde vallée qu'arrose le Turano, laisse l'œil pénétrer dans de profondes gorges, parcourir et remonter d'étage en étage jusqu'aux plus hauts sommets des montagnes.

Tel est le cadre; mais le tableau est plus admirable

encore, car il présente le spectacle de la richesse et de la prospérité, portées à leur plus haut degré. Sous une forêt de mûriers, d'érables et d'ormeaux, qu'unissent des guirlandes de pampre, le sol se couvre constamment des produits les plus variés; le froment, le maïs, les fèves, le lin, le chanvre, le pastel, les légumes, partagent les soins du cultivateur industrieux; de sorte qu'on dirait un immense jardin disposé pour le plaisir des yeux, autant que pour le produit. Deux belles rivières qui s'unissent à une lieue de distance de la ville, coupent de la ligne azurée de leurs eaux la verdure brillante de la plaine; enfin le premier plan de ce riche tableau est occupé par les clochers, les églises, et les nombreux édifices de Rieti.

Cette plaine est en partie une conquête de l'homme, et un lac en occupait autrefois presque tout l'espace: suivant Pline, les eaux de ce lac contenaient beaucoup de substances calcaires; car, dit-il, *in lacu Velino, lignum dejectum lapideo cortice abducitur*. L'écoulement en fut procuré, l'an 480, par M. Curius Dentatus, qui ouvrit un canal d'évacuation dans la Nera, et la vallée desséchée devint, suivant l'expression de Cicéron, une vallée de Tempé: *Reatini me ad sua Tempe deduxerunt;* Virgile appelle ces champs: *rosea rura Velini;* et les anciens estimaient fort les chevaux et les ânes qu'on y élevait.

En quittant cette charmante ville, on traverse la plaine, dans la direction du sud au nord, sous une voûte de mûriers et de vignes, dont les tiges, pressées au milieu de champs de maïs et de pastel, laissent apercevoir de nombreuses maisons: on dirait les plus riches parties de la Lombardie. Le Turano et le Velino, réunis au centre de cette plaine, forment une belle rivière que

l'on traverse sur un mauvais pont de bois : au-delà, la route se rapproche du pied des montagnes occidentales, et un sentier conduit, en franchissant un col élevé, à Aspra et Cantalupo. Au levant, la plaine finit au pied de l'Apennin, dont les premiers gradins servent de base aux villages de Castel-Franco, d'Appuleggia, de Poggio-Bustone et de Labbro, situés à diverses hauteurs, et sont couronnés par le mont Terminillo. C'est probablement dans cette région que se trouvait Trebula Mutusca, que Virgile désigne par l'épithète d'*olivifera*, et Assia, célèbre par ses bains minéraux.

En suivant la rive droite du Velino, et en se rapprochant des montagnes, on arrive à un marais dont l'humidité est entretenue par les eaux qui descendent de l'Apennin. Il s'unit aux lacs *Lungo* et de *Ripa sottile*, dont les bords sont souvent inondés, et qu'un contrefort de la montagne, isolé par les eaux, sépare d'un troisième lac, sinueux, irrégulier, étendant au loin ses anses profondes d'un circuit de 16,800 mètres, et battant le pied d'une montagne absolument nue; cette roche s'élève brusquement au-dessus du lac, chargée à sa base des pauvres maisons du village de Piè-di-Lugo, et portant sur ses flancs et sur sa crête de vieilles murailles et des tours ruinées, dont les eaux réfléchissent la ligne serpentante. Ce village était un lieu considérable dans le quatorzième siècle, puisqu'il comptait 1,370 familles; mais, en 1600, il était réduit à 120 par l'effet du mauvais air, et sa population ne s'est pas accrue puisqu'elle n'est aujourd'hui que de 600 habitans.

En face du village, le coteau dont j'ai déjà parlé

présente une situation charmante, d'où la vue suit les contours variés du rivage, et pénètre dans les gorges qui descendent de l'Apennin. De ce point, on entend très-distinctement un écho répéter 12 à 14 syllabes, et c'est la montagne de Piè-di-Lugo qui semble répercuter le son.

Le lac de Piè-di-Lugo n'a pas la vaste étendue des lacs de Bolsena ou de Bracciano, ni le charme mystérieux des lacs de Vico, d'Albano et de Nemi, dont les eaux renfermées au fond d'un cratère profond ne réfléchissent que des bois sombres et touffus; mais il réunit les diverses beautés de ces réservoirs, et d'énormes masses de rochers, hérissées d'antiques fortifications, des montagnes s'élevant jusqu'à la région des neiges, des coteaux boisés, des plaines cultivées, des villages nombreux, contribuent à lui donner un caractère qui n'appartient à aucun autre.

Le Velino coule à peu de distance, à l'ouest du lac, et, par une branche navigable, communique avec lui et avec une chaîne de petits lacs très-profonds, peu distans de la route de Rieti à Terni, qui suit le pied de la montagne, en décrivant de longues courbes. A ce point, les deux chaînes se rapprochent, et ne laissent entre elles qu'une gorge étroite qu'en 1820 voulurent défendre, contre les Autrichiens, les troupes constitutionnelles de Naples, et le peu de sang qui coula dans cette guerre teignit les eaux du Velino et du lac Piè-di-Lugo.

Cette rivière, dont le cours est de 97,000 mètres, coule à pleins bords à travers de beaux arbres, en suivant un canal qui lui a été tracé de main d'homme. Déroulant d'abord avec lenteur la masse considérable de



ses eaux, le Velino court ensuite avec une effrayante rapidité sur un lit de roche, jusqu'au moment où, atteignant le bord du plateau, on le sent plutôt qu'on ne le voit se précipiter dans un gouffre, à travers des tourbillons de vapeur. A ce point, un horizon nouveau se déploie : une belle vallée laisse entrevoir à une immense profondeur ses cultures arrosées par la Nera, l'amphithéâtre de montagnes qui les abrite, et au loin la plaine de Terni. C'est du sommet d'une saillie de rocher suspendue sur l'abîme qu'il faut d'abord, non sans quelque émotion, jouir de ce sublime spectacle. Ensuite on descend sur des roches glissantes, formées de concrétions de divers âges, qui toutes indiquent les divers passages de la rivière, et qu'un gazon brillant, de la plus admirable fraîcheur, recouvre d'un tapis toujours humide qui rend la marche périlleuse: enfin on atteint un petit pavillon, nommé *la Specola*, élevé en 1781, par ordre de Pie VI, à l'extrémité d'un banc de roche hardiment projeté au-dessus de l'abîme.

C'est ici que la scène acquiert toute sa grandeur; car elle présente un fleuve entier qui, parvenu à l'extrémité du plateau sur lequel il coulait, tombe en décrivant une vaste courbe, rencontre des amas de débris qui brisent sa chute, roule au milieu d'eux, tombe de nouveau en se brisant en mille jets, et atteint ainsi, de cascade en cascade, le niveau de la Nera, à 143 mètres au-dessous du plan supérieur, suivant la mesure prise par M. Brandolini, ingénieur.

De beaux arbres couronnent la crête de la montagne, et c'est du sein d'un berceau de verdure qu'on voit s'élancer, en deux branches principales, les rapides

flots du Velino, qui bientôt se réunissent en une nappe majestueuse : les ondes pressées se succèdent en traçant de mobiles courbes de neige, et la cascade entière se détache du rocher en un immense arceau d'écume, que le soleil peint de mille couleurs, et dont la vapeur, s'élevant par bouffée, dérobe la vue de l'abîme. A côté de la chute principale, cent filets d'eau tracent un réseau d'argent sur le vert brillant du gazon et sur les roches ocreuses. Un bruissement épouvantable retentit sans cesse, et le promontoire suspendu sur le gouffre tremble des coups redoublés que lui portent les flots.

A travers la colonne humide qu'agite le vent, et à une immense profondeur, la Nera serpente paisiblement dans une vallée admirablement cultivée, entourée de belles montagnes, animée de nombreux villages; et le contraste de ce calme et de ces doux aspects avec le tumulte de la cascade, n'est pas le moindre charme de ce paysage.

La chute du Velino n'a ni le caractère original et varié des cascades de l'Anio, qui tombent au sein d'une cité et au milieu des monumens des arts, ni le charme mystérieux des flots souterrains de la grotte de Neptune; mais la masse de ses eaux, la hauteur de la chute, la richesse des aspects, la variété des points de vue, le luxe de la végétation, mettent à mes yeux la cascade Delle Marmoree ou de Terni au-dessus des plus belles cascades des Alpes ou des Pyrénées.

L'histoire de cette chute, rattachée à de grandes époques de l'histoire ancienne, mérite de nous arrêter. J'ai dit que la plaine de Rieti fut en partie un lac; alors les eaux s'échappaient avec difficulté

par diverses issues au-dessus de la lèvre du plateau et tombaient dans la Nera. Les Réatins, voulant dessécher ou diminuer le lac, trouvèrent, ainsi que je l'ai déjà indiqué, un appui dans le censeur M. Curius Dentatus, qui fit creuser un canal pour faciliter l'écoulement des eaux et livrer à la culture d'excellentes terres. Mais les eaux, arrivant plus abondantes à la Nera, firent craindre des débordemens aux habitans de ces rives, et cette crainte excita des querelles entre les citoyens de Reate, ou de la vallée supérieure, et ceux d'Interamna, aujourd'hui Terni, ou de la vallée inférieure. L'an 698 un procès fut porté devant le préteur; Cicéron et Hortensius plaidèrent pour et contre le canal ouvert par Curius; et il fut décidé que la vallée inférieure supporterait le passage des eaux supérieures. Quelque temps après, pour calmer le peuple Romain, qui s'effrayait des débordemens du Tibre et les attribuait au Velino, Tibère envoya un des consuls et dix sénateurs pour visiter les lieux, et, sur leur rapport, la sentence rendue sur la plaidoirie de Cicéron fut confirmée.

Dans les temps modernes, le Velino ayant par ses dépôts encombré son lit, les habitans de Rieti, qui voyaient leurs terres inondées de nouveau, creusèrent un nouveau canal pour remplacer la fosse Curienne, travail qui excita de nouveau les craintes des Ternates. Ils eurent recours, pour empêcher les travaux, aux troupes de Braccio Montone, célèbre condottiero, qui au commencement du quinzième siècle avait assujéti ces contrées; et le sang coula sur ces rivages pour une question de niveau d'eau. Sous le règne de Paul III les Réatins obtinrent à leur tour l'au-

torisation d'ouvrir, sous la direction de l'architecte Marc-Antonio Sangallo, un nouvel émissaire, qui, placé à 300 mètres du précédent, reçut le nom de *Fossa Paolina*. Mais les dépôts calcaires élevant toujours le fond du débouché, plus de 7,000 hectares de terrain, dans la vallée de Rieti, étaient encore submergés en 1596, lorsque Clément VIII fit exécuter par Jean Fontana et Carlo Maderno, habiles architectes, un nouveau canal appelé *Cava Clementina*, qui coûta 321,000 francs, et par lequel les eaux s'écoulent encore aujourd'hui. Ce canal, ainsi que nous l'avons dit, est creusé dans le rocher suivant le tracé de la fosse Curienne, et le débouché des eaux est réglé au moyen d'un pont, qui ne leur laisse qu'une section de 60 mètres carrés. Les habitans de Terni, mieux éclairés, n'ont pas réclamé contre la décision de Clément VIII, mais un grand nombre de procès, rapportés dans un ouvrage de Mgr Carrara, imprimé en 1779, ont été intentés par les habitans de la vallée supérieure de la Nera, inondés souvent par cette rivière, que coupe et que refoule la terrible irruption du Velino, sans cependant qu'aucune décision ait été prise. Les traces des divers canaux sont encore dessinées par des amas de concrétions, et on lit avec un vif intérêt ces annales de la nature, certifiées par l'histoire.

L'Anio et le Velino ont une singulière ressemblance, puisque le premier coule sur un plateau élevé de 283 mètres, et le second de 311 mètres, et qu'ils se maintiennent à peu près à un même niveau, jusqu'à ce que, parvenus à l'extrémité du banc de roche qui leur sert de lit, ils se précipitent d'un seul bond vertical dans des vallées profondément inférieures; tandis que les autres

rivières passent d'un plan supérieur à un niveau inférieur, en suivant une section oblique plus ou moins régulière. Un autre point de ressemblance est dans la nature des sédimens que ces courans déposent avec une égale abondance. Nous avons vu la nature des dépôts de l'Anio. Pline exprime énergiquement cette même qualité des eaux du Velino, en disant: *In exitu paludis Reatinæ saxum crescit*, et ailleurs *locus ille marmora vulgò nuncupatur, quia ibi marmor et saxum crescit.* Ces dépôts sont assez épais pour qu'il s'y soit formé deux grottes remplies de stalactites et d'incrustations calcaires, dont l'une, en laissant pénétrer le jour par deux ouvertures opposées, fait jouir des plus piquans effets de lumière, et l'autre offre la vue la plus pittoresque sur la plaine de Terni et sur le cours de la Nera.

La route qui conduit à cette ville, suit à peu de distance de la cascade les flancs rapides de la montagne, en passant sous le village de Miranda et à travers celui de Papigno, renommé par ses belles pêches. Pour voir la cascade sous un nouvel aspect, on quitte à ce dernier lieu la route de Terni, on traverse la Nera et on remonte son cours au fond d'une gorge étroite, remarquable par une plantation d'orangers en pleine terre, les seuls qui existent dans cette contrée montagneuse et froide. Bientôt dans le lointain apparaît une vapeur blanche et flottante, un bruit sourd se fait entendre, qui croît à chaque pas, et près du sentier la Nera roule en bouillonnant au milieu des roches, qui ont jeté sur elle un pont naturel.

La cascade, vue de la vallée de la Nera, se montre toute entière du point d'où le Velino s'élance du milieu des arbres jusqu'à celui où ses eaux se mêlent à celles

de la Nera. Observée de ce lieu, la chute présente deux parties distinctes : d'abord une colonne d'écume tombe de l'entablement du rocher qui termine le plateau supérieur, et disparaît dans la vapeur; ensuite le Velino reparaît déployé en large éventail sur un plan incliné, et, se brisant en mille filets, il forme une multitude de cascades toutes également pittoresques.

Cette double chute, l'une verticale, et l'autre disposée en gradins, ce fleuve bondissant sur un amphithéâtre immense de rochers, cette végétation luxuriante, ce ciel si pur, ce soleil si colorant, rendent ce spectacle un des plus admirables du monde.

La Nera, jadis Nar Flumen, descend des montagnes de Visso et de Norcia dans le duché de Spoletto; et, après s'être ouvert un passage entre les monts de Somma et de Leone, elle vient arroser la charmante vallée où sont bâtis les villages de Ferentillo, Monte-Franco, Arrone et Collestat : grossie du Velino, elle traverse la gorge de Papigno, et débouche dans la magnifique plaine de Terni. La route suit les sinuosités de la montagne, et elle montre successivement au voyageur Terni, sa vaste plaine, le cercle de montagnes qui l'entoure, les villes de Cesi, San-Gemino, Aqua-Sparta, Amelia, et vingt villages pressés sur leurs flancs : une dérivation de la Nera répand la fertilité dans la plaine, que couvrent des mûriers, des oliviers, des vignes et les cultures les plus variées.

La ville de Terni, siège d'un évêché, est située au centre d'un pays très-fertile et de l'aspect le plus agréable; elle occupe l'emplacement de la cité umbrienne d'Interamna, ainsi nommée de sa situation entre les branches de la Nera, qui reçut une colonie

romaine l'an 436, après la chute de la puissance des Etrusques et des Umbriens. Aujourd'hui, Terni est une des plus jolies villes des États romains, et elle est habitée par plusieurs familles considérables.

La Via Flaminia traverse la Nera à Terni, et, après avoir passé le col de la Somma, élevé de 851 mètres, qui qui sépare le bassin de cette rivière de celui du Clitumne, elle conduit à Florence par Spoletto, Perugia et Arrezzo, et dans les Marches par le double embranchement d'Ancone et du Furlo. Dans sa direction vers Rome, elle coupe une admirable plaine semée de maisons, ombragée d'arbres, ornée des cultures les plus variées, et dominée par une chaîne de coteaux sur lesquels les villages de Collescipoli et de Stroncone entassent pittoresquement leurs maisons sur des gradins de rochers. Du milieu de cette plaine part une autre route qui, traversant une gorge sauvage, dont le pauvre village de Vacone semble garder l'entrée, tend vers Rome par Cantalupo.

A l'extrémité occidentale de la plaine, la chaîne se recourbe et ferme l'horizon; sur sa crête les tours noircies de Narni élèvent leurs créneaux ruinés; et la route, en tournoyant sur les gradins rapides d'un plan incliné de rochers, conduit aux portes de la ville, placée dans une des situations les plus singulières de cette contrée, et dont le vieux château, les murailles, les clochers, les maisons étagées sur la pente de la montagne, offrent l'aspect le plus imposant. En se rapprochant, l'illusion cesse, et on ne trouve qu'une ville sale, coupée par des rues étroites, montueuses et tortueuses, renfermant à peine 2,400 habitans, tandis que ses campagnes sont habitées par plus de 3,000 cultivateurs laborieux. La fabrication des draps en-

tretient quelque activité parmi les habitans de la ville, dans laquelle réside un évêque, et qui possède une maison d'enfans trouvés et un hôpital.

Narni occupe l'emplacement de Narnia ou Nequinum, ville très-forte du temps des Sicules et des Umbriens, et la clé de la vallée de la Nera. Ces derniers peuples, après avoir chassé les Sicules à l'époque de la guerre de Troie, se répandirent dans la vallée supérieure du Tibre et jusqu'à l'Arno; mais, repoussés par les Etrusques, ils se concentrèrent entre le Tibre et la Nera, et ils restèrent étrangers aux premières guerres contre les Romains; mais les batailles de Sutrium et le passage du Cimino ayant ébranlé la puissance étrusque, les Umbriens se trouvèrent en contact avec les vainqueurs, et ils arrivèrent au secours de leurs voisins; mais il était trop tard: le torrent avait débordé, et la bataille du lac Vadimon, perdue l'an 444 par les deux peuples, livra les Umbriens aux Romains, qui, passant le Tibre et occupant Ocricolium, vinrent assiéger Nequinum, qui succomba l'an 452. Alors s'ouvrit devant les légions le chemin de l'Umbrie et du Picenum; Nequinum fut ainsi le dernier boulevard de l'Italie orientale, comme Vulsinii défendit la dernière l'Italie septentrionale. Cette cité donna naissance à Nerva.

Des hauteurs de Narni, la vue s'étend sur le beau bassin dont Terni occupe la partie méridionale, et que la Nera arrose et ravage; le cercle de montagnes qui l'entoure est animé par une multitude de villes et de villages placés au milieu des plus belles cultures. Au-dessous de Narni, la Nera coule dans un large lit bordé d'arbres; mais bientôt la chaîne de collines, qui abrite sa rive droite, se rapproche de celles qui servent d'as-

siette à la ville, et ces deux masses ne laissent entre elles qu'une gorge étroite. C'est à son entrée que la voie Flaminia traversait la Nera sur un pont que bâtit Auguste, que répara Nerva, et dont il existe encore quelques piles. La Nera s'enfonce ensuite dans ce sombre ravin au milieu de masses de rochers et de bois de chênes verts; mais la route actuelle se soutient à une grande élévation au-dessus de la rivière, qu'on perd bientôt de vue. Le pays, naguère si riant et si fertile, devient subitement aride et sauvage : le sol fortement accidenté, profondément raviné, est couvert de bois; nulle culture, nulle habitation ne rassure dans ce désert, et la crainte s'augmente en apprenant qu'un pont, jeté sur un des déchiremens du rocher, porte le nom de Ponte Sanguinaro en témoignage des nombreux assassinats commis dans ce coupe-gorge. Mais après deux lieues à travers un pays digne d'inspirer Salvator-Rosa, les bois cessent, les pentes s'adoucissent, les cultures, les habitations reparaissent, et le joli village Delle Vigne s'élève entouré de vergers. A travers les arbres, l'œil commence à distinguer les sommités du Cimino et du Soracte; enfin, à l'extrémité d'une longue suite de coteaux légèrement inclinés vers l'ouest, on rencontre Otricoli, et on rentre dans le bassin du Tibre, après avoir terminé le tour entier de la province.

CHAPITRE VIII.

Météorologie.

Bornée par la mer au sud-ouest, et au nord-est par une chaîne de montagnes, la province, dont Rome est le centre, est exposée à la fois aux vents austraux et à ceux qui soufflent du nord, refroidis par leur passage sur les sommets de l'Apennin et des montagnes de Radicofani; aussi le chaud et le froid s'y font sentir à des degrés assez intenses, et s'y succèdent sans transition. D'une autre part, le voisinage de la mer, l'étendue des lacs et des marais, la situation des montagnes y entretiennent l'humidité, parce que les nuages qui s'élèvent des parties aqueuses, refoulés par ces montagnes, se résolvent en pluie dans la plaine. Ainsi, variations fréquentes dans l'état de l'atmosphère et humidité sont les deux principaux traits de ce climat, et nous verrons plus tard leurs effets sur les corps.

L'hiver, en général, offre une suite de jours pluvieux pendant le mois de décembre, et un temps sec pendant les mois de janvier et de février. Le froid le plus vif est au commencement de ce dernier mois : ordinairement il ne dépasse pas la congélation, et il ne dure que peu de jours; mais il arrive aussi que le thermomètre de Réaumur s'abaisse jusqu'à 2 et 3 degrés au-dessous de zéro, et, dans l'hiver de 1812 à 1813, la glace du lac de la villa Borghese eut pendant plusieurs jours assez

d'épaisseur pour supporter des patineurs. Il tombe rarement de la neige dans la plaine, et dès qu'elle couvre la terre, les ouvriers se réfugient dans la ville, où il est d'usage que le gouvernement leur distribue des vivres comme dans une calamité imprévue. Mais, presque tous les hivers, on voit le Monte Cavo, le Monte Gennaro et le Cacumo couverts de neige pendant plusieurs jours, et le Terminillo la conserver jusqu'au mois de juin, tandis que sa chute dans les marais Pontins est un évènement très-rare.

Lorsque dans cette saison le vent souffle du nord, le froid devient extrêmement piquant, quoique le thermomètre n'indique pas une basse température; mais ces vents sont rares et, le plus souvent pendant les mois de janvier et de février, l'air le plus pur donne passage aux rayons d'un beau soleil qui répand dans l'atmosphère une douceur ravissante. A Rome, les orangers supportent l'hiver sans abri; mais on est forcé de recouvrir de chassis les espaliers des espèces plus délicates de ce genre, telles que les citronniers et les limoniers. Au nord de cette ville on trouve des orangers dans quelques abris, mais au midi ils sont nombreux et ils atteignent la hauteur de 7 à 8 mètres. Les palmiers se comptent à Rome, mais ils sont très-communs à Terracina; les yucca, les aloës, les cacta opuntia, les jujubiers, les arbousiers, les caroubiers, les myrtes croissent sur presque toutes les montagnes exposées au midi, et les artichauts et les petits pois ne cessent de produire en aucune saison.

Les mois de mars et d'avril, malgré quelques journées pluvieuses et d'autres où des vents froids amènent de funestes gelées blanches, sont extrêmement agréa-

bles; la terre se couvre de fleurs, les arbres se revêtent de feuilles, et les blés couvrent la terre de leurs tiges pressées. Le mois d'avril est pour ce climat ce qu'est le mois de mai pour la France centrale; il représente le printemps.: témoin ces vers du Tasse :

> Nè perchè faccia indietro *april* ritorno
> Si rinfiora ella mai, nè si rinverde.

Le mois de mai, au contraire, participe déjà de l'été; souvent il est extrêmement chaud, et ses derniers jours voient mûrir les foins et jaunir les fromens. Les mois de juin à septembre sont ordinairement secs et la pluie ne tombe que par orages; alors les nues, poussées par les vents austraux, jettent une affreuse obscurité qu'interrompent seuls des éclairs redoublés. Des torrens s'échappent des nuages au milieu des éclats du tonnerre, et en peu d'instans tous les ruisseaux sont débordés; mais la sérénité est bientôt rétablie dans l'atmosphère, et un soleil ardent pompe en peu d'heures l'humidité; le vent de sud-ouest ou de *scirocco*, s'élève alors et répand une chaleur étouffante; le corps est en sueur, la respiration pénible, les forces vitales engourdies et le besoin de repos, de sommeil, ne peut être combattu que par des efforts dont les étrangers sont plus capables que les indigènes; la fin du jour amène peu d'amélioration, car la soirée et la nuit conservent une grande partie de la chaleur de la journée, et le sommeil est sans calme. Ce vent redouté dure souvent plusieurs jours.

Mais si la brise souffle du nord, la fin de la journée amène des résultats plus fâcheux; à l'action vive du soleil succède une fraîcheur subite qui transforme en rosée l'humidité répandue dans l'air; malheur alors à

qui se laisse entraîner au plaisir de respirer le frais ! le resserrement des pores, la suppression de la transpiration lui occasioneront probablement une fièvre terrible.

Les moissons commencent au 15 juin, et la battaison, qui s'opère immédiatement, se termine vers le 10 juillet. Il semble, à voir la presse avec laquelle on exécute ces travaux, qu'on marche à l'assaut; en effet, ils ne sont pas moins périlleux pour les pauvres ouvriers habitués à l'air sain des montagnes que le serait l'attaque d'une redoute, et de trop nombreuses victimes attestent chaque année l'étendue de ce péril. Après le 1er juillet, la nature paraît être dans la plaine en état de mort; les pâturages déserts sont entièrement desséchés, et les tiges rongées de quelques plantes ligneuses témoignent seules d'une végétation éteinte. Les arbres semblent avoir subi l'action du feu; le sol pulvérulent s'élève sans cesse en tourbillons de poussière; nul être vivant n'apparaît, nul oiseau ne rompt le silence des champs; le ciel est pur, fortement azuré; mais, à l'horizon, une harmonieuse transition donne au lointain cette suavité que quelques grands peintres ont su rendre. C'est alors qu'en voyant autour de cette plaine brûlée le cadre verdoyant des montagnes, on se hâte d'y chercher un asile; c'est alors que les coteaux du Cimino, de la Sabine et d'Albano, offrent un séjour délicieux; la chaleur du soleil y est vive, mais les ombrages y sont frais, et la terreur du *mal aria* n'enchaîne plus dès le coucher du soleil sous un triste toit, et le plaisir de respirer la brise du soir ne se goûte pas au risque de prendre la fièvre.

Pendant les plus grandes chaleurs, le thermomètre

se maintient entre 22 et 26 degrés, et très-rarement il s'élève à 28 et 30; mais pendant quatre mois cette chaleur s'accumule et devient par conséquent plus intense; la grêle tombe quelquefois dans cette saison, mais sans causer de ravages notables.

Au mois de septembre la chaleur diminue graduellement, et la fraîcheur des nuits croît sensiblement; c'est alors aussi que les effets de cette double action deviennent plus redoutables. Enfin le mois d'octobre vient mettre fin aux périls de l'été. C'est le mois favori des Romains, qui se montre comme un port après la traversée de la saison brûlante, offrant de longues chances de santé et de vie. Des pluies abondantes pénètrent la terre, raniment les racines des plantes, et développent les germes; un second printemps commence, et le sol, en quelques jours, change sa croûte brûlée en un tapis de verdure. Les bestiaux, descendus des montagnes, en reprennent possession, les fermes se repeuplent, le soc ouvre partout des sillons, et sur les coteaux les troupes de vendangeurs accroissent la joie générale. Partout on rencontre des bandes de danseurs; partout on entend le son des instrumens; les riches habitans vont habiter leurs palais des champs, et une nombreuse société accourt partager leurs plaisirs, tandis que la famille bourgeoise s'établit au moins aussi gaiement dans la modeste maison bâtie au milieu de sa vigne. Un soleil encore brillant se montre dans l'intervalle des pluies, et anime toutes ces scènes.

Mais quelquefois aussi ces pluies par leur continuité troublent les vendanges, et nuisent à la maturité de quelques plantes, et à la préparation des terres; d'autres fois aussi des gelées précoces surprennent les

produits tardifs; c'est ainsi qu'en 1810 des gelées blanches détruisirent beaucoup de coton dès le 15 octobre. Ordinairement c'est dans le mois de novembre que tombe la plus grande quantité de pluie; souvent pendant plusieurs jours, elle se précipite avec une impétuosité effrayante, et dont on n'a pas d'idée dans les pays du nord; on ne s'en étonnera pas quand on saura que la moyenne d'eau tombée à Rome, pendant un grand nombre d'années, est de 30 pouces, c'est-à-dire presque moitié en sus qu'à Paris, et si on remarque que la plus grande partie de cette masse d'eau tombe dans l'espace de 3 mois. Pendant l'intervalle des pluies, la température du mois de novembre est très-douce.

Il résulte de cet aperçu météorologique, que si le séjour de Rome est préférable pendant les mois de janvier à juin, le voyageur qui n'a qu'un très-court séjour à y faire, doit choisir le mois d'octobre; quant aux personnes souffrantes de la poitrine, je ne saurais leur conseiller de venir y passer l'hiver, parce qu'elles y trouveraient trop souvent les inconvéniens des latitudes plus froides, sans y rencontrer les préservatifs convenables contre le froid et l'humidité.

CHAPITRE IX.

Effets du climat sur les corps.

Qui n'a entendu parler de l'*aria cattiva* et de ses funestes effets? mais qui peut s'en former une juste idée au milieu des mille explications qu'on en donne?

je vais tâcher d'aider à la solution du problême, en posant nettement la question.

Il est universellement reconnu que dans l'espace de terrain qui comprend les bassins des lacs de Bolsène, du Tibre et des marais Pontins, dans certaines vallées de la Sabine et sur quelques points de la vallée du Sacco, ainsi que dans toute la partie de la Toscane appelée *Maremme*, il règne, dans les mois de juin à septembre inclusivement, des fièvres intermittentes, qui, souvent devenant pernicieuses, enlèvent beaucoup d'individus, et laissent aux autres des symptômes frappans d'un état maladif persistant.

Il est de fait aussi que dans tout ce vaste territoire il n'existe presque pas d'habitations isolées, ou qu'en été elles sont désertes; que dans les villages les fièvres sont d'autant moins fréquentes qu'ils sont plus considérables; qu'à Rome et dans d'autres villes également exposées elles ne règnent que dans les quartiers les moins peuplés, et qu'elles n'attaquent pas les parties de la ville où les habitations sont resserrées.

Il est constant que les hommes qui dorment même, une seule nuit, dans un lieu malsain, sont exposés au péril de prendre la fièvre; il est prouvé aussi qu'à mesure qu'on s'éloigne, en montant, des plaines fiévreuses, l'influence maligne diminue, et qu'elle disparaît tout à fait, sauf quelques rares exceptions, lorsqu'on est arrivé à une certaine hauteur. On remarque en outre, que les habitations baignées par la mer, sont plus saines que celles qui en sont éloignées, et que les lieux les plus pestilentiels sont les parties les plus basses de la plaine.

Le voisinage ou l'éloignement des eaux stagnantes

a peu d'influence sur l'état sanitaire, et les parties hautes et parfaitement sèches de la plaine, entre Rome et Tivoli, et Rome et Frascati par exemple, sont à peu près aussi malsaines que les bords des marais d'Ostie, ou de Macarese, et moins saines que certains points des rives des lacs de Bolsena ou de Bracciano.

On sait aussi que l'état sanitaire de chaque lieu est soumis à des variations; ainsi à Rome les quartiers *dei Monti*, *del Borgo*, et *di Trastevere*, passaient autrefois pour très-sains, et maintenant la fièvre y pénètre et en chasse les habitans. La *Strada Pia*, bordée de palais et de couvens, n'est plus habitée qu'avec inquiétude dans sa partie supérieure, tandis qu'à son entrée du côté de la ville, est bâti le palais Quirinal, demeure d'été des papes. La place du peuple est aujourd'hui malsaine, et les rues qui y aboutissent, quoique réputées parfaitement saines, voient la fièvre assiéger leur extrémité du côté de cette place. Ainsi, c'est par une transition presque insensible qu'on passe dans les villes des points malsains à ceux où la santé n'a pas d'atteinte à redouter, et le danger va toujours en diminuant à mesure qu'on se rapproche de la masse des habitations; leur amoncellement, la saleté des rues, le défaut de circulation de l'air, ne sont pas des causes morbides, et l'infect quartier des Juifs, à Rome, est en pleine sureté.

Tels sont les faits principaux universellement reconnus. Maintenant je laisse aux médecins le soin de décrire les effets de l'*aria cattiva;* il me suffira de dire que la fièvre qu'il produit se manifeste, dès son invasion, par des symptômes effrayans, et que peu de jours décident de la vie du malade. Pendant les moissons,

des troupes d'ouvriers sont frappées simultanément, et on rencontre souvent dans les campagnes des mourans qu'on transporte à l'hôpital, ou des cadavres de malheureux que la mort atteignit dans un sillon, loin de tout œil humain, et qui ne doivent la sépulture qu'à de pieuses confréries, dévouées à cette recherche charitable. Les hôpitaux voient se tripler le nombre de leurs malades; les troupes étrangères stationnées dans ce pays, paient surtout un terrible tribut à la mort, et en 1811, un détachement de 80 hommes du régiment de La Tour d'Auvergne, placé par nécessité dans une caserne hors de la porte du Peuple, eut en trois semaines 51 malades, dont 27 moururent. La même année, sur 265 douaniers qui gardaient la côte de Terracina à Montalto, 170 tombèrent malades, 22 moururent, et 45 contractèrent des infirmités qui les firent réformer.

Les victimes seraient encore plus nombreuses si, dès la fin de juin, les habitans des contrées les plus exposées n'abandonnaient presque tous leur périlleux séjour. Les fermes les plus considérables restent alors livrées aux soins de quelques gardiens; ainsi la pâture de la fièvre est réduite à un assez petit nombre d'individus.

Quoique les effets du *mal aria* soient annuels, et que la mort lève régulièrement son épouvantable rente, cependant l'état atmosphérique accroît ou diminue l'intensité du fléau. Un été constamment chaud, pendant lequel les vents, soufflant du sud au sud-ouest, amènent de fréquens orages, développe avec plus d'énergie le principe de la fièvre; mais si des vents du nord tempèrent la chaleur, si des pluies abondantes tombent de bonne heure, le péril est moindre et plus tôt passé. Voici

un moyen de juger de l'influence des saisons diverses; en 1810 le maximum de malades à l'hôpital des fiévreux de Rome, fut de 600; en 1809 il avait été de 260 seulement. Le minimum des malades, dans l'été de 1810, fut de 505, tandis que l'année précédente il n'avait pas dépassé 120. Mais on a vu dans des années calamiteuses 2,000 fiévreux à la fois dans les hôpitaux de Rome et dans les autres à proportion, tandis qu'en 1820, année sèche et chaude, le nombre total des fiévreux reçus pendant l'été dans ces hôpitaux, ne dépassa pas dans toute la saison 3,000 individus; les mêmes variations se font remarquer relativement à la durée de l'influence morbide. Les fièvres commencent quelquefois au mois de juin, mais le plus souvent dans les premiers jours de juillet, et leur plus grande malignité est en août et septembre. Enfin, elles s'éteignent dans les torrens de pluie que verse le mois d'octobre; mais si ces pluies ne saturent pas la terre, la fièvre se prolonge jusqu'à ce que le sol soit refroidi.

Après avoir observé les divers phénomènes produits par le mauvais air, la première question à laquelle l'esprit cherche une réponse est si ce terrible fléau a toujours ravagé ces campagnes.

Il est évident qu'on ne peut y répondre qu'en recherchant dans les monumens historiques l'état ancien de la population, comme signe de l'état sanitaire le moins sujet à tromper. Or, il est incontestable qu'avant la fondation de Rome, le pays, malsain maintenant, était couvert de villes dans ses parties aujourd'hui les plus périlleuses à habiter : que les Étrusques, les Sabins, les Latins, se pressaient sur ce sol, au point qu'on comptait cinquante-trois nations entre le

Tibre et le Liris, et que de nombreuses populations occupaient le pays entre ce fleuve et la Fiora. Vulsinii, Tarquinii, Tuscania, Vulcia, Cære, la puissante Veïi, Falerii, Capena, étaient bâties au nord du Tibre dans les lieux malsains aujourd'hui, et ces cités étaient entourées de beaucoup d'autres villes. Sur la rive méridionale, Cures, Fidènes, Nomentum, Antemnæ, Collatia, Gabie, Lavinium, Ardea, Lanuvium, occupaient les contrées aujourd'hui les plus périlleuses à habiter. Eufiu les Volsques possédaient 23 villes dont plusieurs, telles que Corioles, Polusca, Suessa Pometia, Longula, étaient bâties dans une plaine infecte aujourd'hui. Ainsi l'air dans ces contrées était nécessairement suffisamment salubre : je dis suffisamment, car je suis loin de croire qu'il n'exista ni marais ni eaux stagnantes dans les plaines; mais ces causes d'infection n'étaient pas plus redoutables qu'elles le sont aujourd'hui dans une grande partie des pays habités de l'Europe.

Depuis que Rome eut commencé à se former un territoire aux dépens de ses voisins, les choses changèrent peu pendant les cinq premiers siècles; car à mesure que la population indigène était détruite par les guerres, la population rapidement croissante de Rome et de ses colonies comblait le déficit; aussi voyons-nous sous Servius Tullius, l'an 177, Rome compter 80,000 citoyens et par conséquent environ 320,000 habitans, soit dans ses murs, soit dans les villes dépendantes. Or, à cette époque, le territoire ne dépassait pas, au nord, le Tibre, à l'est les premières montagues de Sabine, et au sud les monts Albanes, et même sur cette étroite surface, de vastes espaces n'étaient pas soumis à son autorité. Il

est évident que pour nourrir cette population il fallait un sol soigneusement cultivé, et que l'état atmosphérique ne fît pas obstacle à sa conservation. C'est à cette époque de prospérité, qui dura plusieurs siècles, qu'il faut rapporter ce que disent Columelle, Varron, Caton, Strabon, Pline, de l'état de la culture dans la plaine de Rome. Enfin, la salubrité de l'air des campagnes dans ce premier période, est encore prouvée par la préférence donnée aux soldats des tribus rustiques sur ceux des tribus urbaines, à cause de leur meilleure santé.

La seconde époque vit s'opérer un changement déplorable; ce fut, comme l'a judicieusement observé M. Dureau de la Malle fils, dans un mémoire lû à l'Institut de France, lorsque, la population locale étant détruite, les Romains libres, entraînés au loin par des guerres incessantes, une population esclave vint cultiver le sol dont les patriciens avaient réuni la propriété en masses énormes; des parcs immenses, des pâturages, remplacèrent les cultures : *ibi contra progenies eorum* (*agricolarum*) *propter avariciam contra leges, ex segetibus, fecit prata*, dit Varron. Alors les parties du sol qui par diverses causes étaient plus accessibles aux influences délétères, étant privées de culture et livrées à la végétation spontanée, commencèrent à en éprouver les effets; les marais Pontins, dont les villes avaient été ruinées, négligés dans leurs voies d'écoulement, redevinrent la proie des eaux, et il en fut probablement de même de toutes les autres plaines basses. C'est alors que les auteurs commencent à signaler les lieux dangereux à habiter; que Strabon désigne comme tels les territoires d'Ardea, de Setia, de Terracina et de Circeii; que Mar-

tial se plaint aussi de l'air d'Ardea, et Cicéron des fièvres qui règnent souvent dans la plaine de Rome; que Tite-Live dit, en parlant des soldats romains : *se militando fessos in pestilenti atque arido, circa urbem, solo luctari;* qu'Horace, en parlant du mois d'août, dit : *adducit febres et testamenta resignat;* enfin que Frontin, dans son livre des aqueducs, en parlant des travaux de Nerva, pour la réparation de ces ouvrages, dit : *et causæ graviori cœli quibus apud veteres urbis infamis aer fuit, sunt remotæ.*

Nous avons vu la population témoigner de la salubrité de l'air et ces deux faits marcher parallèles. Lorsque Rome subit à son tour et la guerre civile et les malheurs de la guerre étrangère qu'elle avait si longtemps promenés sur tout l'univers, la dépopulation fut prompte et complète : Rome et ses campagnes devinrent un désert; alors les principes délétères contre lesquels une immense population et une culture soignée avaient pu lutter avec avantage, s'emparèrent des alentours de Rome comme ils s'étaient rendus maîtres du pays qui entourait les ruines de Suessa Pometia; l'effet devint la cause, et alors commença ce cercle vicieux dans lequel nous tournons depuis 1,500 ans. Déjà dans le septième siècle de notre ère, les écrivains parlent de villes naguères célèbres, et dont l'emplacement même était ignoré, et dans le onzième saint Pierre Damien, écrivant au pape Nicolas II, peignait l'état sanitaire de ce pays dans ces vers effrayans d'énergie :

Roma, vorax hominum, domat ardua colla virorum;
Roma, ferax febrium, necis est uberrima frugum,
Romanæ febres stabili sunt jure fideles.

« Rome qui dévore les hommes et courbe les têtes les « plus vigoureuses ; Rome fertile en fièvres, abondante « en fruits de mort, et à qui par un pacte immuable la « fièvre est toujours fidèle ».

Ainsi, on peut répondre à la question posée plus haut que si les causes d'infection ont de tout temps existé dans les plaines romaines, elles étaient cependant combattues avec assez de succès pour n'exercer qu'une influence insensible, qui ne s'opposait pas au développement de la population, et que ce ne fut que lorsque des causes extérieures eurent diminué cette population et amené l'abandon de la culture, que les effets du mauvais air se firent sentir dans toute leur violence. Cette opinion que la culture en procurant l'écoulement des eaux, en multipliant les végétaux absorbans, en s'opposant à la putréfaction des plantes, a pu suffire à empêcher le développement des phénomènes de l'*aria cattiva*, a été embrassée par des savans illustres.

Le plan de cet ouvrage ne comportant pas de discussions, je me bornerai à rappeler à ceux qui voudront approfondir ces questions si intéressantes quelques circonstances dignes de remarque. En premier lieu, il est prouvé, comme je l'ai déjà dit, qu'à mesure qu'on s'élève au-dessus de la plaine, la salubrité de l'air s'accroît à quelques exceptions près, et qu'on passe graduellement de l'*aria pessima* à l'*aria cattiva* ; que plus haut, l'*aria* n'est plus que *sospetta ;* qu'au-dessus, elle devient *sufficiente ;* et qu'en s'élevant encore, on entre dans la région de l'*aria buona*, suivie à une plus grande élévation de l'*aria fina* ou *ottima*. Ainsi, il est facile de construire une carte indiquant les degrés de bonté de l'air, comme on indique les zones de croissance des vé-

gétaux. On conçoit que les expositions, la disposition des vallées, les influences des vents, et mille autres circonstances, fassent onduler la ligne qui sépare les diverses qualités d'air; mais on peut affirmer que généralement, entre 120 et 150 mètres au-dessus du niveau de la plaine, on entre dans la zone salubre. En effet, le Monte Mario, élevé de 130 mètres environ au-dessus de la plaine, peut être habité toute l'année; et Tivoli, qui est à 180 mètres environ au-dessus de la même plaine, se trouve dans l'*aria ottima*.

Cependant ces conditions changent près du vaste réservoir des marais Pontins, et Sezza, Norma, Sermonetta, qui sont soumis à leur influence et dans la direction de vent du sud-ouest, sont à peine abrités à une élévation de 250 à 300 mètres au-dessus de la plaine pontine.

Un second fait est que la disposition des montagnes accroît ou diminue le danger; ainsi Piperno est dans une meilleure condition que Sezza, quoiqu'à une moindre élévation, parce qu'un coteau sépare cette première ville des marais Pontins. Les bois sont aussi un excellent rempart contre les influences du mauvais air, et la diminution des forêts de pins, qui bordaient la mer, ont depuis long-temps excité les plaintes des Romains; de même que le bruit d'un projet de coupe dans un bouquet de bois qui garantit Albano du côté du sud, alarma tellement les habitans qu'ils accoururent en foule auprès de l'administration française pour réclamer contre cette mesure. Les anciens savaient aussi toute l'influence des arbres; et de cette idée de saine physique provient sans doute la consécration des forêts à des divinités, unique moyen d'en assurer la conservation.

Je recommande enfin à la méditation des lecteurs ce fait si remarquable, que le mauvais air cède à l'agglomération des habitations, que plus elles sont entassées mieux elles se défendent, et que c'est toujours au centre des villes qu'est le maximum de sécurité. Aussi, dès qu'un village commence à se dépeupler par une cause quelconque, le mauvais air l'attaque par la circonférence; il avance à mesure que les maisons se vident; il assiège les habitans, les poursuit vers le centre, où il les atteint lorsqu'ils sont trop réduits pour combattre par leur réunion les germes de mort.

Ceux qui voudront approfondir ces questions, consulteront avec fruit les ouvrages de Massilius Cagratus, Baptiste Donus, Lancisi, Ximenès, et de MM. Thouvenel et le baron Michel, médecins français; Morichini, médecin romain; de Mgr Nicolaï et de M. Brocchi.

L'opinion la plus accréditée attribue le mauvais air à l'influence des émanations aqueuses et putrides; et on s'accorde assez à rendre les marais Pontins responsables des maux que cause l'*aria cattiva*. Sans vouloir entrer dans une discussion que pourrait seul soutenir avec quelque avantage un habile physicien, je soumettrai quelques doutes que me suggère la connaissance des lieux.

Les marais Pontins sont séparés de Rome par une chaîne de coteaux qui portent, sur leur revers méridional, les villes de Velletri, de Genzano et d'Albano, et les villages de Nemi et de l'Arricia, tous peuplés d'hommes robustes, qui éprouvent peu ou point d'effet du mauvais air. Pour reconnaître que ces marais exercent une influence en dehors de leur bassin et sur la plaine de Rome, il faudrait donc admettre que les

effluves putrides passent au-dessus de la chaîne de coteaux sans nuire à leurs habitans, et qu'elles n'agissent que lorsqu'elles atteignent la plaine au-delà du pays épargné ; que dans Rome même, elles n'aient pas d'action sur les lieux élevés, tels que le Quirinal; et qu'elles soient si funestes, par exemple, à la villa Borghese, située dans la même direction, qu'il a suffi d'une courte promenade à cheval après le coucher du soleil pour me donner la fièvre.

D'autres accusent les marais de Macarese, de Porto et d'Ostia des fièvres de Rome. Mais, outre que les marais réunis n'ont pas plus de 15 à 1,600 hectares, et qu'ils sont à 6 lieues de distance, les coteaux boisés et cultivés de Monte Verde, du Janicule et du Vatican, ne suffisent-ils pas à garantir la ville? Il y a plus: de Rome au pied des montagnes dans les directions est et sud, il n'existe que les marais et lacs des îles flottantes, de Pantano et de Régille, qui tous ensemble n'ont pas 500 hectares de superficie, et dans la direction du nord, les environs de la Storta, de l'Isola Farnese, enfin tout le territoire veïen ne sont sous l'influence d'aucun réservoir d'eau stagnante; et cependant toute cette vaste contrée subit les plus violens effets de l'*aria cattiva*. D'ailleurs, comment admettre que 2,000 hectares de marais, répartis sur une surface de 200,000, en puissent vicier l'air à un tel degré ? D'une autre part, les lacs de Bolsène et de Bracciano, qui couvrent une surface de 21,000 hectares, doivent exercer une grande influence sur la constitution atmosphérique; néanmoins, sur leurs rives s'élèvent de nombreux villages jouissant d'un air suffisamment sain pour ne pas s'opposer au développement

de la population, et infiniment meilleur que dans la plaine pulvérulente qui entoure la ville de Rome.

Si maintenant on compare la surface aqueuse des parties malsaines de la province que je décris avec les surfaces de même nature qui existent dans d'autres pays, on trouvera qu'en France, en Italie même, plusieurs contrées offrent une proportion moins favorable entre les portions sèches et les parties humides du sol, et où cependant les fièvres, dont les habitans sont affligés, n'empêchent pas la conservation et même l'accroissement de la population, telles que la Flandre occidentale, la Saintonge, le littoral du Languedoc, la Bresse, une partie du Piémont et du Milanais, etc.

Si enfin on se rappelle que les maladies ne commencent jamais qu'avec les grandes chaleurs, et qu'elles finissent toujours avec les pluies abondantes; et que par conséquent elles sévissent à l'époque où la terre moins imprégnée d'eau doit fournir moins de vapeurs; que l'agglomération des habitans et le pavage des rues, garantissant la terre de l'action solaire, préservent des effets du mauvais air; on sera peut-être conduit, comme moi, à penser qu'outre l'action incontestable des émanations aqueuses, il existe dans la constitution même du sol des causes morbifères, qui jouent un grand rôle dans ce triste drame.

A l'appui de cette opinion je puis faire remarquer que le sol malsain, en plus grande partie volcanique, fournit un nombre immense de sources d'eau hydro-sulfurée ou hydro-carburée, et qu'il se dégage de mille lieux des moufettes de gaz acide carbonique, ou azote. Ne pourrait-on pas supposer, avec quelque vraisemblance, que la couche volcanique très-perméable qui

couvre le sol, frappée par les rayons du soleil, donne passage à des gaz qui agissent sur l'organisme, et que leur action, combinée avec le refroidissement subit qu'occasione la fraîcheur des soirées, est une des causes des terribles phénomènes observés? En vain on objecterait que l'analyse qu'avec soin et courage M. Brocchi a faite de l'air pris dans un lieu très-malsain, n'a fait connaître aucun élément des émanations dont je parle; ne sait-on pas qu'il existe des principes insaisissables, et que par exemple la chimie n'offre aucun moyen de distinguer par l'analyse l'air d'une salle de spectacle de celui du lieu le mieux ventilé?

Abandonnant aux savans cette conjecture qui peut être, je l'avoue, combattue par l'exemple de pays d'*aria cattiva,* qui ne furent pas formés par les feux souterrains, je passe à la recherche des moyens d'amoindrir le fléau qui désole ces contrées; car il semble que, puisque les peuples anciens ont pu vivre et prospérer sur cette terre, sa constitution n'oppose pas un obstacle invincible aux peuples modernes. La solution de ce problème a occupé les plus grands papes, secondés par des savans du premier ordre, et, après de grands travaux, la question est plutôt obscurcie que résolue; l'opinion que le grand amas d'eaux stagnantes était la cause principale des maladies ayant été adoptée, on songea à les dessécher, et, les marais Pontins étant le plus étendu de ces réservoirs, on fit dépendre de leur dessèchement l'amélioration de l'air. Grace à Pie VI, la surface constamment submergée fut réduite de 20,000 hectares à 2,000; mais on reconnut bientôt que cet immense changement n'avait eu aucune influence sur l'état sanitaire de Rome, et que les seules villes

voisines du marais, telles que Terracina, qui gagna un cinquième de population, en éprouvèrent de sensibles effets.

Sans doute aussi le dessèchement si désiré, et qu'avait projeté l'administration française, du marais de Macarese, aurait d'heureux résultats pour les villages de Ceri, de Cervetri et de Fiumicino, qui sont à peu de distance; mais on peut conjecturer aussi que Rome n'en ressentirait pas un grand effet. Cependant il est évident que ce dessèchement et celui de tous les réservoirs d'eaux stagnantes, quoique insuffisant, est le premier moyen à tenter, et que rien n'est possible tant qu'il ne sera pas complet.

Mais pour changer cet état de choses il faudrait de bien autres moyens, car il semble qu'il serait indispensable de se replacer instantanément dans les conditions de population et de culture où ce pays se trouvait dans les temps anciens. C'est dire assez que le problème est insoluble, et que l'on ne peut espérer que des améliorations lentes autant qu'incomplètes, telles qu'elles ont été parfaitement indiquées dans le *motu proprio* de 1801 donné par Pie VII.

Il me reste à examiner la question souvent débattue du repeuplement de la campagne romaine au moyen de colonies, moyen que de terribles essais et de tristes résultats doivent faire employer avec beaucoup de réserve; je ne citerai qu'un seul exemple : la famille Mattei appela sur un de ses domaines, situé au couchant de Rome, une colonie allemande, lui bâtit des maisons, lui distribua des bestiaux; au bout d'un an tous les colons avaient péri. Cependant l'opinion des personnes les plus instruites et l'exemple de la colonie de

Monte Romano, est favorable aux colonies, mais à condition qu'on prendra les précautions suivantes. En premier lieu le terrain à coloniser doit être élevé et défendu par des coteaux des vents austraux; il faut commencer par l'entourer de plantations dans la direction des mêmes vents, y amener des eaux saines, abondantes, ou du moins y creuser plusieurs puits, ouvrir dans tous les sens des fossés d'écoulement des eaux, et mettre toutes les terres en culture réglée; ensuite il sera nécessaire de bâtir à la fois un assez grand nombre de maisons pour former un groupe compacte, coupé par des rues peu larges, bien pavées. Ce ne serait qu'après l'achèvement de tous ces travaux qu'on pourrait avec confiance introduire instantanément dans le nouveau village la colonie la plus nombreuse possible à laquelle il serait destiné. C'est dire assez que le repeuplement des campagnes de Rome au moyen de colonies doit être relégué parmi les rêves de bien public.

Il sera plus utile d'indiquer les moyens praticables de réduire sensiblement les chances de mort que courent surtout les malheureux cultivateurs. Ces moyens hygiéniques consistent dans la construction de cabanes autour des fermes, dans lesquelles on aurait soin d'entretenir, pendant la saison des travaux, de la paille fraîche, posée sur des planches; la construction de fontaines ou le creusement de puits, à portée des ravaux; la distribution de vinaigre pendant les chalurs; l'ordre donné à tous les fermiers de se munir de vdtures propres à transporter avec commodité et rapidité les nalades à l'hôpital le plus voisin, etc. Ces nresures qui urent le plupart prescrites par Pie VII, et depuis par l dministration française, mais qui ne reçurent ja-

mais d'exécution, sauveraient chaque année un grand nombre d'ouvriers.

Je terminerai ce chapitre par quelques règles de conduite à observer par les voyageurs pendant la saison des fièvres. Ils doivent éviter de passer alternativement de la ville à la campagne, et de quitter le moins possible le séjour qu'ils auront choisi. Les vêtemens de laine sont utiles à conserver. L'alimentation doit être modérée, mais substantielle; les boissons délayantes sont dangereuses, tandis que l'emploi, sans exagération, du vin et des glaces, produit de bons effets; sur toutes choses, il faut éviter, pendant la soirée, les promenades, soit dans la campagne, soit dans les parties désertes de la ville. Avec ces précautions, j'ai éprouvé que l'été n'est pas plus périlleux à Rome que dans les villes les plus saines.

CHAPITRE X.

De la population.

Les recherches sur la population d'un pays à une époque éloignée, sont hérissées de difficultés, et ce n'est qu'en hésitant que je soumets à la critique quelques recherches et quelques observations sur la population, à diverses époques, de cette partie de l'Italie. Heureusement je suis encouragé dans ce travail par l'accord qui existe entre mes vues et celles de M. Dureau de la Malle qui, dans une suite de mémoires, a

traité ces questions devant l'académie des Inscriptions et belles-lettres, et j'aime à reconnaître que je lui dois la plus grande partie des preuves historiques qu'il a su réunir avec une critique égale à son érudition.

ARTICLE PREMIER.

Population avant la fondation de Rome.

La partie de l'Italie que je décris était habitée par trois grandes confédérations de peuples, dont aucun monument historique ne nous a donné la population. Mais nous connaissons par les récits de leurs vainqueurs le nom d'un grand nombre de leurs villes, et des ruines et des enceintes de murs attestent l'étendue de plusieurs d'entr'elles. Il n'est donc pas impossible, au moyen de ces deux données, de retrouver approximativement la population du pays avant que les Romains y eussent introduit un ordre de choses nouveau.

Si on réunit les noms des villes étrusques, sabines et latines, citées par les historiens romains, on trouve plus de cent cinquante villes ou lieux fortifiés, qui devaient exister simultanément avant la fondation de Rome, et on peut croire qu'un assez grand nombre d'autres lieux habités n'ont pas été mentionnés dans les auteurs qui nous restent. Mais quelle était la population de ces villes ou villages? Deux ordres de preuves ou d'indices peuvent nous aider à répondre à cette question. En premier lieu, les ruines, quelquefois les ceintures de murailles, et même les nécropoles; secondement les témoignages historiques.

En esquissant la description de la partie de l'Italie objet de mes études, j'ai indiqué les villes dont les enceintes et les ruines attestaient l'étendue, et celles, telles que Tarquinii et Vulcia, dont les nécropoles fournissaient la même preuve. Si d'une part il est raisonnable de considérer les populations comme proportionnelles aux enceintes, et aux espaces occupés par les lieux de sépultures; de l'autre, il n'est pas moins évident qu'il fallait un nombre considérable d'habitans pour élever les murailles de Preneste, de Ferentinum, d'Alatrum, de Signium, de Circeï, de Falerii, pour creuser le théâtre de Sutrium, ou les hypogées de Tarquinii, de Cère et d'Ardea. Quelques milliers d'hommes auraient-ils suffi à ces travaux, et serait-ce pour une faible population qu'on aurait élevé des monumens qui supposent le goût de jouissances raffinées?

Lorsque les ruines ne suffisent pas à attester la grandeur des villes, les historiens romains nous laissent peu à désirer; déjà M. Micali, dans son excellent ouvrage sur l'Italie avant la domination romaine, a établi qu'elle possédait une population nombreuse, industrieuse, active et prospère. M. Dureau de la Malle, M. de Niebuhr, et plusieurs autres, ont mis cette vérité hors de doute, et je ne choisirai que les preuves les plus frappantes de la population considérable des villes. Vulsinii devait être grande et riche, puisqu'on y trouva 2,000 statues, et qu'elle avait pu payer une énorme rançon. Suessa Pometia était riche aussi, car le prix de ses dépouilles suffit à la construction du temple magnifique de Jupiter-Capitolin. Gabie, situé dans un lieu défavorable à la défense, résista à toute la puissance de Tarquin, à une époque où

Rome comptait 130,000 citoyens en état de porter les armes. Regillus, cité sabine, ne devait pas être moins peuplée; car Attus Clausus, depuis Appius Claudius, chassé par le parti contraire, amena à Rome 5,000 cliens, au dire de Velleius Paterculus. Les habitans des villes de Tellene, de Ficana et de Politorium, conduits en captivité par Ancus Martius, suffirent à peupler l'Aventin, dont la surface, ainsi que je le prouverai plus bas, peut recevoir 16,000 habitans; et Tite-Live, en parlant de ces conquêtes, dit: *multis millibus Latinorum in civitatem acceptis*. Peu auparavant les habitans d'Albe avaient suffi à doubler la population de Rome, et à peupler le mont Cœlius, beaucoup plus étendu que l'Aventin. Enfin, lors du combat de la Cremera, les Veïens, qui défirent et tuèrent, outre les 305 Fabiens, 5,000 cliens de cette illustre famille qui avaient suivi leurs patrons sur la rive droite du Tibre, devaient être très-nombreux, et pour remporter une telle victoire, et pour résister dix ans à toutes les forces de Rome. Enfin la grandeur et la population d'Antium, d'Anxur, de Circeï, de Lanuvium, de Pyrgos et d'autres villes maritimes, se prouve par l'étendue de leur commerce et par leurs relations avec les peuples d'Afrique.

Quant à la population générale du pays, elle peut se conclure de nombreux témoignages. Tite-Live s'écrie: « Comment les Èques et les Volsques, si souvent vaincus, se trouvaient-ils toujours en état de tenir la campagne avec de nouvelles armées? » Et si ces peuples étaient si puissans après tant d'années de guerre, quel devait être leur nombre avant leurs malheurs? Ainsi, sans multiplier les preuves, je crois pou-

voir avancer que la population était très-nombreuse dans le pays que je décris, à l'époque où Rome fut fondée.

L'alimentation de cette population s'explique par l'absence de villes d'une étendue démesurée, par l'emploi de tous les bras à la petite culture, par la simplicité des mœurs et l'exiguité des besoins. D'ailleurs ces peuples vivaient dans un état politique le plus favorable peut-être à la reproduction et à la conservation de la race humaine, puisque chaque peuple se gouvernait librement, suivant ses propres lois, tout en faisant partie d'une confédération qui le protégeait sans l'asservir. Ainsi les États, presque égaux en force, ne pouvaient se nuire; et, par leur réunion, ils étaient assez forts pour ne craindre aucun ennemi extérieur.

ARTICLE II.

De la population après la fondation de Rome.

Telle était l'heureuse situation de cette partie de la belle Italie lorsque Romulus fit éclore dans son sein le germe fatal qui causa tous ses maux. A peine avait-il entouré de palissades le mont Palatin, que ses compagnons se jetèrent sur leurs voisins : les attaquer vivement, détruire leurs murailles, et agréger les vaincus à leur société naissante, fut, dès le premier jour, leur politique. Heureusement ce système déplaçait les populations, mais ne les détruisait pas; aussi, pendant les premiers siècles de Rome, plusieurs villes, telles qu'An-

temne, Medullia, Aphrodisium, disparurent sans que la population déclinât, parce que le rapide accroissement de la métropole compensait cette perte, et que des colonies florissaient dans des lieux qui, tels qu'Ostia, étaient auparavant sans habitans. Ainsi, dans les quatre ou cinq premiers siècles, il n'exista de causes de dépopulation que les guerres continuelles et acharnées.

Nous rencontrons, vers la fin du troisième siècle (l'an 278), un document précieux, propre à nous faire connaître la population de cette contrée à cette époque. La population de Rome et de ses colonies fut trouvée de 110,000 citoyens, nombre qui annonce une population totale de 440,000 individus, qui se répartissaient, suivant un document fourni par Denys d'Halicarnasse et publié par M. Dureau de la Malle, ainsi qu'il suit :

110,000 citoyens de 17 à 60 ans;
85,145 au-dessous de 17 ans et au-dessus de 60;
195,145 citoyennes de tout âge;
32,524 métœques, ou étrangers libres;
17,186 esclaves.

440,000 ames.

Maintenant, si l'on considère que l'espace occupé par ces 440,000 individus s'étendant du Tibre au sommet des premières montagnes de la Sabine, à l'orient; au midi comprenant toute la plaine, les monts Albanes, une partie du bassin pontin; et au couchant atteignant le rivage de la mer : si l'on considère, dis-je, que cet espace n'était pas aussi étendu que le territoire étrusque, limité par le Tibre, la mer, la Fiora et la

Paglia, joint aux portions de territoire que possédaient encore les Umbriens, les Sabins, les Èques, les Herniques et les Volsques : si l'on considère aussi que ces pays restés libres, et qui en partie n'avaient pas éprouvé les malheurs de la guerre, devaient être au moins aussi peuplés, à surface égale, que les contrées soumises au joug, on arrivera à cette conclusion, que la partie de l'Italie qui fait l'objet de cet ouvrage devait contenir une population d'environ un million d'ames, trois siècles après la fondation de Rome. Or, comme cet événement, en amenant des causes de guerres incessantes, a dû plutôt réduire qu'accroître la population locale, on peut conclure aussi que tel était le nombre des habitans de cette contrée avant que Rome fût fondée.

Cette population trouvait des moyens de se nourrir dans une culture parfaitement entendue, pratiquée par les seuls citoyens sur d'étroits héritages, les esclaves, que nous avons vu être à la population dans le rapport de 1 à 25, étant relégués dans la ville et n'y exerçant que les professions interdites aux hommes libres. L'agriculture, honorée, était portée à sa perfection; et Pline, en vantant ses prodiges, en donne pour raison : *Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri, gaudente terrâ vomere laureato et triumphali aratore.* « Les champs étaient cultivés par les mains des généraux, et la terre se réjouissait en cédant à un soc orné « de lauriers et à un laboureur triomphateur. » Enfin l'histoire de Cincinnatus montre quelle était l'opinion relativement aux travaux des champs. Or ce qui se passait à Rome devait exister dans les contrées voisines, et tout concourait ainsi à maintenir une population nombreuse.

Le dernier dénombrement que nous possédions de cette période, celui de l'an 296, change peu l'état des choses; et comme le cens de l'an 459 fut fait lorsque la puissance romaine eut débordé hors des limites de la la contrée que je décris, il ne saurait nous donner de renseignemens propres à déterminer sa population. Heureusement nous pouvons nous aider de témoignages historiques pour prouver qu'au quatrième siècle la population n'avait pas diminué. C'est en effet dans ce siècle que Rome acheva de soumettre la partie centrale de l'Italie; que chez les Herniques Ferentinum; dans le pays des Volsques Anxur, Setia, Velitræ, Privernum; Empulum et Sassula chez les Èques; que, sur la rive septentrionale du Tibre, Veïi, Falerii, Sutrium, Capena, Tarquinii, Nepete, Cere, enfin Vulsinii et Nequinum, subirent définitivement le joug, et qu'enfin l'aigle romaine déploya ses ailes sur toute cette contrée. Mais aussi quelle vive résistance ne rencontra-t-elle pas? L'an 406, Rome fut contrainte de faire une levée de 45,000 soldats, marque suffisante des nombreux adversaires qu'elle avait à combattre. Dix ans après, le soulèvement des Tiburtins, des Prénestins, des Vélitrains et des Lanuviens, montra la puissance qu'ils avaient conservée. Enfin, quelle plus forte preuve peut-on donner du nombre et de la force de la population étrusque et umbrienne que ces batailles de Sutrium et du lac Vadimon, qui se suivirent presque sans intervalle, l'an 441 et 443; que cette résistance des montagnards du Cimino, qui dura de 369 à 443? Certes, les armées romaines, admirablement organisées, commandées par les plus habiles généraux, remplies de soldats animés d'un ardent patriotisme, ne se

seraient pas arrêtées devant la faible barrière de quelques coteaux couverts de bois, si de nombreux habitans ne les avaient défendus.

Ainsi, à la fin du quatrième siècle de Rome, la portion de l'Italie dont je m'occupe était donc encore extrêmement peuplée et florissante.

Mais alors tout changea : Rome, depuis long-temps maîtresse de l'Italie méridionale, s'ouvrit, par la prise de Vulsinii et de Nequinum, le nord de la péninsule; et, se considérant alors comme libre d'inquiétudes, elle porta ses armes en Sicile. Un champ immense se développa devant elle; et en moins d'années qu'elle en avait employé à s'emparer du Latium, elle fit la conquête du monde.

J'ai indiqué au chapitre précédent comment la population diminua avec les moyens d'alimentation, lorsque la culture fut abandonnée à des mains flétries par les fers; je me bornerai à ajouter que, dès l'an 529, la population esclave, naguère le vingt-cinquième de la population totale, en était le dixième, et que 342,000 esclaves (ainsi que l'a prouvé M. Dureau de la Malle) tenaient la place d'autant de citoyens; que la dépopulation fut si rapide parmi les hommes libres, qu'au dire de Plutarque, l'an 620, toute l'Italie était au moment d'être vide de citoyens, et que Caïus Gracchus trouva les campagnes de l'Étrurie désertes, et abandonnées aux soins de quelques esclaves; enfin, que Tite-Live, en parlant du pays des Èques et des Volsques, dit : *Innumerabilem multitudinem liberorum capitum in eis fuisse locis, quæ nunc, vix seminario exiguo militum relicto, servitia romana ob solitudinem vindicantes.*

Ce fut alors que les esclaves, cet horrible fruit de la

guerre, s'amoncelèrent sur les marchés de Rome au point que leur valeur tomba de 1380 fr. au niveau de celle d'une mesure de blé. Ce fut alors aussi que les enrichis du pillage des nations concentrèrent dans leurs mains les territoires entiers de villes naguères florissantes et maintenant sans laboureurs, et les transformèrent en pâturages, en parcs, en viviers, tant pour en tirer un facile revenu que pour satisfaire leur luxe, et cette concentration fut telle que Cicéron avance que de son temps il n'y avait pas 2,000 citoyens qui possédassent une fortune foncière indépendante : *Non esse in civitate duo millia hominum qui rem haberent*, état de chose auquel s'applique l'énergique expression de Pline : *latifundia perdidere Italiam.*

Dans cette situation la population devait disparaître; car des esclaves, loin d'en former une véritable, empêchent une population de citoyens. Vinrent ensuite les guerres sociale et civile : Sylla et Marius d'abord; peu après le même Sylla, Carbon et le jeune Marius; ensuite César, Antoine, Lépide, Crassus et Octave firent chèrement expier à Rome sa gloire et ses conquêtes, et le dépeuplement fut si prompt que l'Italie, qui comptait, l'an 529, 750,000 citoyens mâles de 17 à 60 ans, n'en avait plus que 450,000 l'an 708. Or, la portion qui nous occupe dut souffrir plus qu'aucune autre, puisqu'elle environne Rome, et qu'il fallait, pour être maître du monde, commander dans cette ville.

Non-seulement les habitans, mais les villes mêmes disparaissaient ou tombaient en décadence. La perte de la liberté, les disputes sanglantes des prétendans au trône, les exactions des favoris, l'usure effrénée des riches, le luxe sans bornes, le dégoût du mariage, tout

contribuait à empêcher la population de croître ou même de se maintenir. Rome même voyait sa nombreuse population au lieu de citoyens se composer d'étrangers attirés par la vente au plus offrant de toutes les dignités des provinces conquises, par le besoin d'obtenir justice des vexations locales, ou accourant à l'appât des distributions de vivres ; et pourquoi les citoyens auraient-ils péniblement labouré leurs héritages, lorsqu'ils pouvaient participer sans rien faire aux largesses des empereurs, auteurs aveugles d'un double mal en attirant la population dans la ville, et en décourageant l'agriculture par l'avilissement du prix des denrées ?

Toutes ces causes de dépopulation s'accrurent lorsque Constantin déplaça le siège de l'empire, et Rome alors sentit cruellement ce coup ; mais à peine était-il porté que les barbares se ruèrent sur Rome, et que pendant 126 ans Alaric, Genseric, Ricimer, Odoacre, Vitigès, Totila, inondèrent les provinces, y portant le feu, renversant les murailles de la ville éternelle et la changeant en un monceau de ruines : et il n'est pas jusqu'à ses défenseurs Bélisaire et Narsès qui, par leurs marches et campemens, ne dûrent avancer la dévastation de ce malheureux pays.

ARTICLE III.

De la population de la ville de Rome, de sa fondation à l'invasion des barbares.

Après avoir recherché quelle fut la population de la partie de l'Italie que je décris aux diverses époques de son histoire, je vais essayer de fixer le nombre

d'habitans contenus dans les murs de Rome à ces mêmes époques. Pendant long-temps cette question a été résolue d'une manière tranchante et avec une absence totale de critique, et ce n'est que de nos jours que M. Dureau de la Malle l'a traitée rationnellement. Des études faites sur les lieux m'ayant conduit à des conclusions semblables à celles de ce savant, je vais développer mon opinion avec quelque confiance, maintenant que je sais qu'elle est partagée par un des hommes qui ont le mieux compris l'ancienne Rome. J'avertis de nouveau que, relativement à la fondation et aux accroissemens de cette ville, je suivrai les opinions dès long-temps accréditées, tout ébranlées qu'elles puissent être par les savantes recherches de feu M. de Niehbur; mais dans un ouvrage qui n'a aucune prétention à l'érudition, je dois m'en tenir aux systèmes généralement adoptés.

Il est évident qu'on peut connaître approximativement la population d'une ville en connaissant son enceinte, la hauteur de ses maisons, la largeur de ses rues, et en étant instruit des mœurs, des habitudes et des besoins des habitans. Or, ces données nous les possédons relativement à Rome, et c'est en les appliquant que je vais tâcher de résoudre le problème.

La première enceinte de Rome, parfaitement désignée par les historiens, et encore reconnaissable sur le terrain, formait un parallélogramme d'un périmètre de 1,600 mètres produisant une surface d'environ 16 hectares.

En prenant en considération le peu de largeur des rues, fixé entre 3 et 5 mètres, l'absence de tout monument public, les habitudes simples des premiers Ro-

15.

mains, à qui les plus étroites demeures devaient suffire; mais en tenant compte toutefois du peu d'élévation de maisons élevées à la hâte par des hommes pauvres, on est amené à conclure que le maximum de population de la première enceinte ne put dépasser 8,000 individus, c'est-à-dire 500 par hectare.

Voici d'après quelles bases j'ai obtenu ce nombre. M. Dureau de la Malle a le premier très-justement établi que les populations devaient s'évaluer non d'après le périmètre, mais d'après l'aire des villes. Or, pour connaître la population de Rome, il a mesuré la superficie de l'arrondissement de Paris le plus peuplé, et, distribuant sa population par hectare, il a trouvé que chacune de ces mesures contenait 209 habitans. Doublant ce nombre, il a porté à 418 la population probable de Rome par chaque hectare.

De mon côté je me suis rendu compte de la population de quelques villes de France reconnues pour être très-peuplées, et j'ai trouvé que Toulon, sur 31 hectares de superficie, contenait 30,000 individus, ou 990 par hectare; que Calais, qui a 24 hectares, en contenait 10,000, ou 416 habitans par hectare; et que Lille avec 207 hectares avait 72,000 habitans, ou 342 pour chacune de ces mesures. Si la moyenne de mes calculs dépasse l'évaluation de M. Dureau de la Malle, c'est à cause de la population de Toulon, qui est un des termes employés à la formation de la moyenne, population excessive et dépendant de circonstances locales, très-pernicieuses pour les habitans. Enfin, si j'ai porté à 500, au lieu de 418, la population probable de la Rome du Palatin, c'est que j'ai pris en considération l'exiguité des besoins des compagnons de Romulus.

Après avoir indiqué mes moyens d'évaluation de la population, je vais en continuer l'application. Le premier accroissement de Rome eut lieu à la suite de l'aggrégation d'une partie des Sabins Curètes sous la conduite de Tatius, et il comprit le mont de Saturne, depuis mont Capitolin, dont M. Nibby, dans son excellent ouvrage sur les murs de Rome, a fort judicieusement tracé le contour. Or, la surface de ce nouveau quartier égalait celle de la Rome primordiale, quoiqu'une portion fût conservée vide pour l'établissement du Forum ou marché. En appliquant la règle ci-dessus, on trouve que la population dut s'accroître d'au plus 8,000 individus. Mais Rome, gagnant à l'alliance des Sabins l'appui de la portion de ce peuple resté dans les montagnes, put continuer ses conquêtes et y envoyer des colonies. A la mort de Romulus, il est donc probable que la population, dans l'intérieur des murs, ne dépassait pas 16,000 individus; et l'assertion d'un historien qu'il y avait à cette époque 47,000 Romains en âge de porter les armes, ne saurait s'entendre qu'en ajoutant aux citoyens qui vivaient dans l'enceinte fermée les colons d'Antemne, de Crustumerium, de Fidènes et autres, et les Sabins Curètes qui jouissaient dans leurs montagnes du *jus quiritum*. Mais prétendre que 150 à 180,000 individus, que supposent 47,000 hommes de 17 à 60 ans, vécussent sur une surface d'environ 32 hectares, c'est admettre l'impossible.

Le règne pacifique et long de Numa dut favoriser la population; aussi ce prince fit-il doubler la surface de la ville en y joignant une partie du Quirinal et la vallée intermédiaire, ce qui porta le contour des murs à

3,200 mètres, et la surface de la ville à 64 hectares, sur lesquels on peut supposer que furent réunis 30,000 habitans. Il faut remarquer que dans les 43 années du règne de Numa la population s'accrut par les seules voies naturelles; mais dans un temps où les mœurs étaient pures et le mariage honoré, un doublement de la population dans près d'un demi-siècle n'a rien d'étonnant.

Le besoin d'un agrandissement de la ville se fit encore sentir dès le règne suivant. Tullus Hostilius, maître d'Albe, qui avait joui sur le Latium d'un droit de métropole, la détruisit, et incorpora ses habitans à sa propre nation: politique cruelle, mais profonde, qui livra les peuples latins un à un aux conquêtes de Rome. Le mont Cœlius fut destiné à recevoir cette population nouvelle, qui égalait celle de Rome, dit Tite-Live: *Duplicatur civium numerus*. Et en effet, si on mesure la surface du mont Cœlius avec ses pentes, on voit qu'elle est presque égale à celle de la ville enclose par Numa. Les murs de la ville, après cette réunion, décrivirent un croissant, dont les pointes étaient distantes d'environ 2,000 mètres; mais l'aire inscrite dans les murailles, n'eut qu'environ 120 hectares. Ainsi on peut admettre que leurs habitans ne dépassaient pas le nombre de 50 à 60,000.

Ancus Martius, vainqueur de Politorium, de Tellene, de Ficana et de Medullia, assigna à leurs habitans le mont Aventin et la vallée Murcia, qui le sépare du mont Palatin. Le calcul donne pour cette surface environ 24 hectares, en défalquant les deux vclabres qui étaient encore en état de marais. Le même roi réunit aussi une petite portion de la vallée Transtibérine, en

élevant sur le sommet du Janicule un fort qui pût protéger Rome contre les Étrusques. A sa mort, l'enceinte de Rome, sans parler de la partie Transtibérine, avait environ 6,000 mètres de circuit, enveloppant une aire de 180 à 200 hectares, et pouvant contenir au plus 90 à 100,000 habitans.

Le règne de Tarquin I[er] ayant donné un nouveau développement à la population, Servius Tullius, au lieu d'imiter ses prédécesseurs, qui n'avaient augmenté la ville que lorsque de nouveaux habitans réclamaient de nouvelles demeures, dans sa prévision d'un avenir de prospérité, traça une enceinte de 12,500 mètres, qui enveloppa de murailles les monts Quirinal, Esquilin et Viminal, c'est-à-dire un espace de 638 hectares, suivant le calcul de M. de la Malle. Sans doute on ne saurait admettre que cette immense superficie fût immédiatement remplie d'habitans, mais il est remarquable que, 180 ans seulement après sa fondation, Rome fût devenue la plus grande ville d'Italie.

A partir de ce moment, nous ne pouvons plus supputer la population d'après la superficie, puisque nous ignorons l'époque où l'enceinte fut en totalité occupée; mais il est certain qu'à cette époque, impossible à déterminer, cette enceinte ne put contenir plus de 270,000 individus, c'est-à-dire environ 420 habitans par hectare, ainsi que l'a calculé M. Dureau de la Malle. Si ce nombre est un peu inférieur à celui que j'avais admis pour les premiers temps de Rome, c'est que les besoins des Romains, s'accroissant avec leurs richesses, lorsqu'ils furent assez nombreux pour emplir l'enceinte de Servius, ils voulurent avoir des habi-

tations plus amples : ce luxe alla même si loin, que, comme le dit Valère Maxime, on se croyait à l'étroit dans une maison qui n'avait d'étendue que celle de l'héritage entier de Cincinnatus (1 hectare 71 ares). A la vérité on exhaussa excessivement les maisons, puisque Auguste fut forcé d'en borner la hauteur à 21 mètres; mais cette multitude d'étages devait faire à peine compensation avec les vides que rendaient chaque jour nécessaires de nouveaux besoins. Ainsi 135 temples, et 289 *ædes*, *fana*, *sacella*, *sacraria*, *delubra*, s'élevèrent en l'honneur de tous les dieux qu'avaient enfantés cent peuples divers; ainsi on multiplia les cirques, les théâtres, les amphithéâtres et les odéons : on compta jusqu'à 939 bains; 21 basiliques, et 10 curies furent ouvertes pour traiter des affaires; 29 bibliothèques étaient à la disposition des hommes studieux; et les approvisionnemens se vendaient dans 19 marchés, ou se conservaient dans 327 magasins publics. Quoique un grand nombre de ces lieux publics fussent hors de l'enceinte de Servius, nous savons cependant qu'il en existait un grand nombre dans son périmètre, et qu'ainsi une partie notable de la superficie était enlevée à l'habitation. Par conséquent on ne s'éloigne pas de la vérité, en admettant que l'enceinte de Servius, c'est-à-dire celle qui servit de bornes à la ville pendant huit siècles, ne contint jamais 300,000 habitans.

Mais la ville s'entoura bientôt de faubourgs, c'est-à-dire, de maisons construites au-delà du Pomærium. D'abord, le champ de Mars et celui de Flore, situés entre le Tibre et le pied des coteaux, furent occupés; et Denis d'Halicarnasse dit, en parlant de ces quartiers,

qu'on pourrait croire qu'ils forment la ville, et que celle-ci n'en est qu'un accessoire. Le Vatican fut également bâti, et le bas peuple se logea au pied du Janicule, quartier dans lequel Auguste creusa sa naumachie en en face de l'Aventin. Denis dit encore, en parlant des faubourgs, qu'ils étaient nombreux et vastes; qu'ils se réunissaient à la campagne, et donnaient l'idée d'une ville qui s'étend à l'infini. Mais il importe de réduire cette image à sa valeur, et M. Dureau de la Malle, que je me plais à citer parce qu'il a porté un esprit remarquable de critique dans cette question, prouve évidemment que ces faubourgs ne s'étendirent pas très-loin dans la campagne. J'ajouterai qu'ils ne passèrent pas le Tibre, si ce n'est entre les ponts Sublicius et Milvius; car on ne trouve aucun vestige de pont au-dessus de ce dernier, ni au-dessous du premier; et certainement, s'il avait existé un quartier ou faubourg sur la rive droite, on n'aurait pas manqué de le mettre en communication avec la ville. On sait aussi que les alentours de Rome contenaient de vastes espaces qui ne servaient pas à l'habitation : d'abord, il faut retrancher le Pomærium qui entourait la ville, ensuite le Collis Hortulorum, aujourd'hui Monte Pincio, qui était couvert de jardins. Au-delà de la porte Colline, se trouvaient de vastes champs de sépulture : enfin les maisons des grands occupaient des espaces immenses. Ainsi, la population des faubourgs ne pouvait être en aucun rapport avec la surface qu'ils couvraient, et on les conçoit comme les abords de nos grandes cités, que de longues lignes de maisons situées sur la voie publique annoncent longtemps à l'avance, et qui donnent, suivant l'expression de Denis, l'idée d'une ville qui s'étend à l'infini.

M. Dureau de la Malle a voulu se rendre compte du nombre d'habitans contenus dans ces faubourgs, et il les porte à 110,000. Je n'oserai donner une opinion à cause du manque de toute base d'évaluation; mais il me semble que le calcul de M. Dureau est au-dessous de la vérité, lorsque je considère l'étendue du terrain que ces faubourgs devaient occuper, et l'importance des ruines qu'on trouve sur ce terrain. Au reste, cette différence est peu importante, et quoi qu'il en soit, je n'hésite pas à conclure que Rome dans sa plus grande prospérité ne contint jamais, tant dans son enceinte murée que dans ses faubourgs, plus de 450 à 500,000 habitans. Sans doute des villages, des bourgs, des maisons de campagne se pressaient à peu de distance des murs; mais on ne saurait pas plus les comprendre dans la population de Rome que Saint-Denis ou Auteuil dans celle de Paris. Je me suis arrêté sur cette question, parce que depuis des siècles les auteurs les plus éclairés se sont passé traditionnellement l'opinion que Rome avait compté ses habitans par millions, et que ce préjugé, fondé sur des textes altérés, n'avait jamais été combattu avant le travail de M. Dureau de la Malle et le mien.

Je reprends maintenant l'histoire de la population de Rome.

La crainte des barbares qui menaçaient déjà l'empire, le besoin de mettre la ville impériale à l'abri d'un coup de main, dont le succès donnait en quelques heures un nouveau maître au monde, portèrent Aurélien à bâtir, 838 ans après Servius, une nouvelle enceinte de murailles de 18,800 mètres de contour, entourant une aire de 1,396 hectares. Il est naturel de penser

qu'il voulut à la fois enclore les portions des faubourgs les plus peuplées et choisir de bonnes lignes de défense. Ainsi, il se borna sur la rive droite à s'assurer du sommet du Janicule, que dominait la citadelle d'Ancus Martius; mais sur la rive gauche, il enveloppa la vallée du Tibre, la colline des jardins, le plateau qui domine les monts Quirinal, Viminal et Esquilin, et il vint rejoindre le fleuve en enceignant le Cœlius, l'Aventin et une partie de la vallée de l'Aqua-Crabra.

Quoique cet accroissement fît plus que doubler la superficie de Rome, je suis loin d'admettre que la population de la ville doubla, parce que la partie enclose contenait précisément les vides immenses dont j'ai parlé, et que rien à cette époque n'appelait à Rome de nouveaux habitans. Ainsi je ne pense pas que la ville d'Aurélien eût plus de 400,000 habitans, dont 270 à 300,000 dans l'ancienne ville, et le reste dans la partie des faubourgs comprise dans la nouvelle enceinte.

Avant de quitter ce sujet, je dois répondre à une opinion de M. Nibby, auteur de plusieurs bons ouvrages d'archéologie.

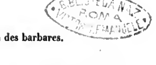
Vopiscus dit dans la vie d'Aurélien : *Muros urbis Romæ sic ampliavit, ut quinquagenta prope millia murorum ejus ambitus teneant*; M. Nibby, adoptant ce texte comme authentique, attribue l'enceinte actuelle à Honorius, et suppose que celle d'Aurélien a été détruite.

Malgré cette double autorité, il est permis de douter que les murs de Rome aient eu une enceinte de 50 milles, qui, quelque forme qu'on lui suppose, aurait embrassé un espace de terrain de 15 à 16 milles de diamètre, sur lequel on ne trouve pas le moindre vestige

d'une telle construction, et qu'aucun témoignage historique n'annonce avoir été compris dans la ville. Ainsi, le contour de ces murs aurait dû envelopper le Clivus Cinnæ ou Monte Mario et le Mont Sacré, comprendre une partie notable du cours du Tibre au-dessus et au-dessous de Rome et une grande étendue du cours de l'Anio, enfin s'étendre au midi presque jusqu'aux racines des monts Albanes. Cependant il n'existe, comme je l'ai déjà fait observer, aucun indice de pont sur le Tibre au-dessus du pont Milvius, et au-dessous du pont Sublicius : il n'existe également, ce qui est fort à remarquer, dans la disposition des aqueducs, rien qui annonce qu'ils fussent destinés à fournir des eaux à l'immense surface qui, en dehors de l'enceinte actuelle, aurait été comprise dans l'enceinte indiquée, dit-on, par Vopiscus. Enfin, un dernier argument contre cette opinion s'élève de l'impossibilité où aurait été Aurélien, dans le cours d'un règne de cinq ans presque tous employés dans des guerres lointaines, de faire élever une muraille de près de 100,000 mètres de développement.

Il faut donc reconnaître que le texte unique, sur lequel M. Nibby s'appuie, a été altéré comme tant d'autres, et que jamais Rome n'a eu de plus grande enceinte que celle qui existe encore, que bâtit Aurélien et qu'Honorius répara ; et cette base erronée détruite, tombent toutes les exagérations de population fondées sur l'étendue prétendue de cette enceinte de Rome.

ARTICLE IV.




De la population depuis l'invasion des barbares.

Au cun monument historique ne nous fait connaître la population de la ville de Rome et de ses environs après ses longs malheurs; mais il suffit de ce souvenir qu'après l'établissement des barbares en Italie et à la fin de leurs irruptions, ce pays fut le théâtre de longs combats entre les ducs de Bénévent et de Spoleto, des querelles des empereurs Frédéric Ier et Henri IV avec les papes, de l'invasion destructive de Robert Guiscard et de ses Normands en 1084, enfin des déprédations des Sarrazins, pour se convaincre qu'après son dépeuplement elle ne répara pas ses pertes, puisque aucun attrait ne put y rappeler des habitans. Aussi, le premier document que nous possédions nous la montre, eu 1198, sous Innocent III, peuplée seulement de 35,000 ames, que la translation du Saint-Siège réduisit, en 1377, à 17,000, suivant le savant abbé Cancellieri. Les villes des provinces n'étaient pas moins misérables; car Ostia, Porto avaient disparu dans des marais, et la jalouse fureur des Romains avait détruit les murs de Tusculum et ruiné Tivoli. La seule ville de Viterbo conservait une population assez considérable pour rivaliser avec Rome: rivalité qui prouve suffisamment sa décadence.

Le retour des papes commença, en 1377, la restauration de cette malheureuse contrée, et ses progrès ne furent que légèrement interrompus par les querelles peu sanglantes des barons, et par les expéditions des

Français contre Naples; mais le sac de Rome par les troupes de Charles-Quint réduisit de nouveau à 33,000 une population que Léon X avait élevée à 60,000. Après ce dernier malheur, la prospérité de cette cité augmenta graduellement, surtout lorsque Sixte V, en détruisant les brigands qui infestaient les campagnes, en abaissant le pouvoir féodal, en faisant rendre à tous une égale justice, en encourageant la culture, mérita le titre de Restaurateur de la paix publique. Depuis son règne, la population de Rome fut constamment croissante, et, au commencement du dix-huitième siècle, elle comptait 138,000 habitans: ainsi, en cinq siècles, elle avait presque décuplé. Ce mouvement ascensionnel continua jusqu'en 1796, époque où la ville contenait 165,000 habitans.

Mais le changement de gouvernement qui suivit la première invasion des Français, l'enlèvement du pape Pie VI, la dispersion de sa cour réduisirent la population à 135,000 individus; et elle n'était plus que de 123,000 lorsque Pie VII, en 1809, fut violemment arraché de son trône, et que la plus grande partie du clergé fut dispersée.

Sous l'administration française, la population fut stationnaire; mais au retour du pape elle augmenta rapidement, et en 1829 Rome comptait 144,541 habitans, formant 33,689 familles.

Voici un tableau des naissances et des décès dans la ville de Rome, de 1702 à 1830.

Années.	Naissances.	Décès.	Population.
1702	3,662	2,947	138,568
3	4,317	3,725	»
4	3,402	3,085	»
5	3,779	3,026	132,104
6	4,506	4,176	»
7	4,248	3,584	»
8	3,530	4,812	»
9	4,396	6,463	»
1710	4,309	6,533	132,070
11	4,254	5,127	»
12	4,187	3,855	»
13	4,029	4,772	»
14	4,080	4,777	»
15	4,056	4,605	136,287
16	4,285	5,470	»
17	4,209	6,078	»
18	4,257	5,770	»
19	4,490	4,290	»
1720	4,292	6,029	133,832
21	4,264	6,784	»
22	4,675	4,327	»
23	4,434	4,794	»
24	4,482	4,383	»
25	4,527	6,015	148,155
26	4,948	5,215	»
27	4,615	5,623	»
28	4,830	5,388	»
29	5,024	5,436	»
1730	4,982	7,237	145,494
31	4,164	4,907	»
32	5,077	5,115	»

Années.	Naissances.	Décès.	Population.
33	4,907	6,557	»
34	4,894	6,441	»
35	4,933	4,890	150,665
36	4,799	5,466	»
37	5,054	7,382	»
38	4,823	6,755	»
39	4,600	5,860	»
1740	4,848	5,837	146,080
41	4,931	5,254	»
42	4,841	6,058	»
43	4,703	7,702	»
44	4,823	6,947	»
45	5,170	6,329	149,396
46	4,852	5,565	»
47	4,967	6,842	»
48	5,028	6,670	»
49	5,045	5,976	»
1750	4,691	5,680	157,881
51	5,259	6,575	»
52	5,265	6,410	»
53	5,295	6,268	»
54	5,221	5,855	»
55	4,859	9,962	153,912
56	5,358	5,028	»
57	5,063	4,969	»
58	5,071	4,535	»
59	5,318	7,181	»
1760	5,009	6,759	157,085
61	4,989	7,149	»
62	5,336	6,443	»
63	4,893	5,962	»
64	5,420	7,361	»
65	4,828	8,375	158,005
66	4,962	7,322	»
67	4,310	7,528	»
68	4,595	9,574	»

Années.	Naissances.	Décès.	Population.
69	4,891	6,972	»
1770	4,967	6,646	158,443
71	4,216	5,850	»
72	5,154	5,740	»
73	5,022	6,183	»
74	5,259	4,887	»
75	5,457	5,035	165,047
76	5,212	5,656	»
77	5,445	6,546	»
78	5,661	5,380	»
79	5,555	7,863	»
1780	5,221	7,096	163,428
81	5,959	7,121	»
82	5,132	6,334	»
83	5,755	7,240	»
84	5,375	9,501	»
85	5,375	6,034	162,452
86	5,406	6,741	»
87	5,125	7,104	»
88	5,127	7,908	»
89	5,462	6,984	»
1790	5,169	7,203	162,982
91	5,497	7,121	»
92	5,227	5,819	»
93	5,260	5,985	»
94	5,545	8,439	»
95	5,193	6,378	164,586
96	5,117	7,087	»
97	5,622	6,157	»
98	5,622	8,138	»
99	5,384	7,540	»
1800	5,193	8,457	153,004
1	4,526	7,260	»
2	4,432	7,685	»
3	3,957	9,269	»
4	4,149	11,792	»

Années.	Naissances.	Décès.	Population.
5	4,682	6,102	134,973
6	4,301	5,117	»
7	4,326	5,157	»
8	4,336	4,916	»
9	5,186	4,821	»
1810	5,091	3,224	123,023
11	5,260	3,775	»
12	3,138	3,804	»
13	3,794	3,353	»
14	3,432	2,993	»
15	4,362	4,094	128,384
16	4,256	4,941	»
17	3,856	6,437	»
18	3,944	6,868	»
19	4,299	6,314	»
1820	4,215	4,838	135,046
21	4,756	5,415	»
22	4,309	6,257	»
23	4,365	5,480	»
24	4,628	5,249	»
25	4,243	4,446	»
26	4,382	3,077	»
27	4,744	5,029	»
28	5,013	4,139	»
29	5,055	4,584	»
1830	4,690	4,995	147,385

RÉCAPITULATION

PAR PÉRIODE DE DIX ANS.

			Naissances.		Décès.
De 1702	à 1709	—	31,840	—	31,818
1710	1719	—	42,156	—	51,977
1720	1729	—	46,071	—	53,994
1730	1739	—	53,181	—	60,600
1740	1749	—	49,208	—	63,280
1750	1759	—	51,400	—	60,463
1760	1769	—	49,233	—	73,445
1770	1779	—	51,948	—	59,786
1780	1789	—	53,937	—	72,063
1790	1799	—	53,636	—	69,867
1800	1809	—	45,088	—	70,676
1810	1819	—	41,422	—	45,804
1820	1829	—	45,702	—	48,514
			614,822	—	762,287

L'examen de ce tableau donne lieu à plusieurs observations. D'abord, les accroissemens de la population, loin d'être proportionnels aux naissances et aux décès, sont régis par une loi inverse, ainsi que le prouve le tableau ci-dessus, qui montre en regard le nombre de naissances et de décès groupés en périodes décennales. On voit que, dans chacune de ces périodes, le moindre nombre des naissances a été de 42,156 et leur maximum de 53,937, et qu'elles se sont accrues ou qu'elles ont diminué à peu près proportionnellement avec la population; tandis que la mortalité a varié entre les termes extrêmes de 45,804 et de 73,445 pour le même espace de temps. En comparant aussi le nombre total des naissances et des

décès, on trouve que les unes s'élèvent, en 128 ans, à 614,822, et les autres à 762,287; et que par conséquent il y a eu 147,465 décès dont le vide n'a pas été comblé par les naissances, déficit qui, réparti sur chaque année, donnerait une diminution de 1,152 individus. Si on calcule ensuite le nombre des naissances et des décès survenus entre l'année 1702, époque où la population était de 138,568, et l'année 1795, où elle s'élevait à 164,586 (ce qui établit un accroissement de 25,018 individus), on trouvera 455,662 naissances et 561,993 décès; différence, 106,331. Ainsi la population aurait dû décroître de cette quantité; mais elle a augmenté, comme je l'ai dit, de 25,018 individus; il y a donc un total de 131,349 individus dont l'énumération des naissances ne rend pas compte. Mais ce phénomène, que ne présente aucune autre grande ville d'Europe, s'explique par la considération, d'une part, que la ville de Rome a reçu chaque année une importation considérable d'étrangers, et qu'une portion notable des ouvriers qui viennent, de 30 lieues à la ronde, travailler ses campagnes, meurt dans ses hôpitaux.

Une seconde observation est relative à la différence qui existe d'année à année entre le nombre des décès : en effet, en 1702, on en compte seulement 2947, tandis qu'en 1804 ils se sont élevés au nombre de 11,792; et des différences importantes, quoique moins considérables, se font remarquer dans les autres années. Ce fait vient à l'appui de ce que j'ai dit, chapitre IX, sur la diversité d'action des influences du mauvais air.

La population totale de la province était, en 1812, de 530,000 ames : en les répartissant sur une superficie de 6,000 milles carrés, on trouve qu'il y a 88 ha-

bitans par mille de 220 hectares, ou, pour chaque individu, 2 hectares $\frac{30}{53}$. Mais en retranchant la population de Rome et en répartissant sur la surface totale les habitans des petites villes et de la campagne, il y a 66 habitans par mille, ou un individu pour 3 hectares $\frac{16}{40}$, population qui est une des moindres qui existent dans la partie occidentale de l'Europe.

Si maintenant on compare cette population à celle qui existait avant et depuis la fondation de Rome, jusqu'au quatrième siècle de cette ère, population que j'ai évaluée, d'après les témoignages les plus probables, à environ un million, on reconnaîtra toute l'étendue du fléau qui accable aujourd'hui ce pays, puisque cette population, distribuée sur la surface, aurait donné 166 habitans par mille carré.

Afin de rendre plus sensible encore cette faiblesse de la population, je vais emprunter à la troisième livraison de l'*Essai de statistique des États pontificaux*, publié par M. Gabriel Calindri, et dont les huit premières livraisons ont paru, son évaluation de la population de cette partie de l'Italie, qu'il porte à 2,592,329 ames, occupant une superficie de 18,117 milles, et par conséquent faisant vivre 143 personnes sur chaque mille carré. Il est vrai que dans cette surface sont comprises les parties orientales des États romains, dont la fertilité et l'industrie sont très-remarquables, et que l'évaluation de la surface totale de ces États, portée seulement à 18,117 milles, est probablement un peu affaiblie.

La partie des 530,000 individus peuplant l'ancien département de Rome, qui vivent dans les villes ou bourgs ayant plus de 3,000 habitans, est d'environ

285,000 ames, et celle qui habite les campagnes, de 245,000 individus.

N'ayant pu me procurer la subdivision de cette population suivant le sexe, l'âge et les situations sociales, je recours encore au tableau de la population des États pontificaux, classée par M. Caliudri, en faisant observer que cette classification pourra être appliquée, sans de grandes erreurs, à la partie de cet État dont je m'occupe uniquement.

Classification par sexe et par âge de la population des Etats pontificaux, d'après M. Calindri.

Mâles adultes	758,982
Femmes adultes	759,150
Enfans mâles	521,185
Filles	553,012
Total	2,592,329
Familles	518,666

Classification suivant l'état civil.

Célibataires mâles adultes	239,177
Filles adultes célibataires	234,145
Mariés	913,586
Veufs	43,616
Veuves	34,126
Enfans mâles	521,185
Filles	553,012
Religieux réguliers	10,598
Prêtres séculiers	34,600
Religieuses	8,284
Total	2,592,329

Classification suivant l'état social.

Propriétaires et agriculteurs..........	1,176,178
Fabricans, commerçans, ouvriers	691,803
Exerçant les professions libérales.......	24,908
Soldats et marins....................	21,508
Ecclésiastiques et relig. des deux sexes.	53,482
Enfans des deux sexes en bas âge......	217,638
Total............	2,592,329

J'ai dit que la population de Rome fut stationnaire pendant la durée de l'administration française; et il en fut de même de la population du reste de la province, sur laquelle les causes de dépopulation de la capitale, ni même la conscription, n'eurent pas d'effet sensible. Je dois faire remarquer que, sous ce dernier rapport, cette partie de l'empire fut traitée avec une faveur marquée, puisqu'en quatre ans on ne lui demanda qu'environ 2,500 hommes, qui, joints à un corps de cavalerie que la ville de Rome leva, monta et équipa, n'éleva pas à 3,000 le nombre d'hommes qui pendant l'occupation grossirent les armées françaises; et cette levée pesait si peu sur le pays, que les remplacemens s'opéraient avec une très-grande facilité et à si bas prix, qu'il y en eut 1,168 sur 2,500 conscrits.

ARTICLE V.

État physique de la population actuelle.

Après avoir considéré la population sous le rapport du nombre, il peut être intéressant de rechercher les caractères qu'elle a reçus des diverses races qui ont

concouru à la former, et qui affluaient à Rome comme au rendez-vous des peuples de toute la terre. Ainsi aucun lieu n'est plus propre aux recherches sur la filiation des races.

Un autre point de vue sous lequel la population doit être considérée, est celui de l'influence qu'exerce sur elle la constitution atmosphérique et l'état sanitaire des contrées qu'elle habite. Or, la levée annuelle de la conscription, en réunissant annuellement toute la jeunesse du pays, a fait passer devant le chef de l'administration plus de 20,000 individus, et par conséquent une occasion a été offerte d'observer et les diverses races et les effets du climat sur les hommes.

Il semble qu'on puisse reconnaître quatre races bien distinctes : la première, qui habite les monts Albanes et leurs contreforts, a pour caractères principaux une taille élevée, des membres souples et vigoureux, des traits réguliers, le nez tantôt droit, tantôt légèrement aquilin, les yeux grands et noirs, et un air de tête singulièrement fier et doux : on dirait le type des Apollons et des Bacchus. Cette race, qui semble représenter les Latins et les Volsques, disparaît dès qu'on a quitté les hauteurs.

Les rudes montagnes d'Alatri et de Veroli sont l'habitation d'une autre race dont la taille est moins élevée, mais dont les membres sont plus forts; ses traits réguliers lui donneraient un grand caractère de beauté si le rapprochement des sourcils ne donnait aux plus belles têtes une expression extrêmement rude et s'il n'y avait dans toutes les habitudes de ces hommes quelque chose de sauvage qui s'harmonise parfaitement avec les peaux de chèvres ou de moutons dont ils se vêtissent :

on croit voir le sang des terribles Herniques couler dans leurs veines.

Les environs de Corneto et le versant septentrional du Cimino offrent aussi une race remarquable par la hauteur de la stature, l'élégance des formes, la régularité des traits et la douce expression de la physionomie; c'est là que se trouvent, mais en petit nombre, les plus beaux hommes de la province, et on se plaît à les considérer comme les représentans de la noble Étrurie.

Enfin, une quatrième race semble s'être conservée dans les montagnes de la Sabine; sa taille est peu élevée, mais ses membres sont nerveux, et la régularité des traits, la beauté d'un profil droit, la grandeur des yeux, l'abondance d'une chevelure bouclée, la caractérisent : ne seraient-ils pas les fils des compagnons de Tatius et de Numa?

A part ces quatre races, le reste du pays n'offre aucune trace de conservation du sang des habitans primitifs : tous les peuples du monde, au contraire, semblent avoir contribué à former la population actuelle. Les joues proéminentes et le nez épaté des Huns et des Goths, le nez aquilin des Sarrasins, les chevelures blondes des Normands, les cheveux noirs et lisses des Grecs, enfin les traits de tous les peuples, gâtés par leur mélange, se retrouvent confondus, et le plus souvent ne produisent que la laideur.

A Rome aussi, toute distinction de race est impossible à faire; et c'est en vain que j'ai cherché dans les Transtévérins ces types antiques que les voyageurs admirent traditionnellement. Sans doute parmi eux des hommes se distinguent par une véritable beauté, mais les mêmes exceptions se retrouvent dans les autres

quartiers de la ville; et nulle part on ne peut rattacher ces individus isolés à une race quelconque, comme dans les contrées que j'ai indiquées.

Si le fonds de la population masculine n'est remarquable que par sa laideur, la population féminine n'a généralement pas été mieux traitée, quoiqu'on rencontre dans toutes les parties de la province un nombre de belles femmes plus grand que dans aucun pays que je connaisse. Ces femmes, à quelque classe qu'elles appartiennent, ont toutes un caractère de beauté imposant et grave lorsque les passions n'excitent pas d'agitation dans leur physionomie. Si on ne voit presque jamais ces figures gracieuses et spirituelles qui ne sont pas rares en France, en revanche, on s'étonne souvent en voyant, sous d'humbles vêtemens, paraître des femmes qui semblent, à la grandeur de leur air, à la noblesse de leurs traits, à la majesté de leur démarche, des décsses descendues de leur piédestal; et c'est sans doute aux femmes de Rome que Virgile doit le trait dont il peint Vénus:

Et vera incessu patuit dea.

Leur taille peu élevée est généralement un peu forte; leurs traits sont réguliers, nobles, souvent d'une perfection idéale; leur tête tourne gracieusement sur un beau col attaché à d'admirables épaules; et leurs yeux grands et noirs ont une dignité d'expression qui n'exclut pas une douceur de regard ravissante; enfin la peau est très-blanche chez les femmes des classes riches, et, dans le peuple, elle ne perd cette teinte que dans les parties exposées au soleil. Malheureusement, parmi les pauvres, le travail et la misère déforment rapidement les femmes; mais celles

qui vivent dans l'aisance se conservent long-temps.

Les effets du climat sur les corps donnent lieu à des remarques inattendues; ainsi on est souvent trompé, soit qu'on cherche dans les montagnes des races toujours saines et fortes, soit qu'on s'attende à ne trouver dans les plaines insalubres que des hommes dégénérés. Je vais essayer de faire connaître, bassin par bassin, les traits dominans de la constitution des habitans.

Quoique le bassin septentrional, qui appartient en général à la zone malsaine, renferme une population de stature moyenne et assez vigoureuse, on rencontre fréquemment, dans les parties littorales, des sujets marqués du caractère de dégénérescence qu'imprime ordinairement un climat insalubre, tandis qu'au milieu d'eux se distingue la belle race dont j'ai parlé plus haut. Les maladies propres à ce bassin sont les hernies, la teigne, les affections de poitrine, les obstructions, et les ulcères aux jambes.

Dans le bassin central, les hommes sont généralement petits, maigres, débiles. Un grand nombre de rachitiques y présentent le spectacle le plus affligeant; et l'œdématie, les jambes grêles, et impuissantes à soutenir le corps, démontrent l'état de souffrance de beaucoup d'autres individus, qui n'échappent pas d'ailleurs aux maladies qui assiègent les habitans du bassin de Bolsena.

L'abâtardissement et l'appauvrissement de l'espèce se font encore plus remarquer dans le bassin des marais Pontins; car c'est là que le mauvais air fait éprouver dans toute son intensité sa terrible influence. La laideur des rares habitans de cette plaine est extrême, et leur débilité plus grande encore. La teigne, les hernies, le rachitisme porté à un tel degré que plusieurs malheu-

reux n'atteignent pas à la taille d'un mètre, enfin l'obstruction des viscères et l'ulcération des jambes, désolent et détruisent cette population. A Terracina, en 1812, un tiers des jeunes gens fut reconnu avoir la teigne, le second tiers fut réformé pour rachitisme et scrofules; et le dernier tiers étant presque en totalité accablé de toutes sortes de maux, le contingent ne put être complété. Cependant, à côté de ces races souffrantes se présentent, comme je l'ai dit plus haut, des tribus privilégiées, d'une haute stature et d'une forte constitution, soit qu'elles doivent ces avantages à une habitation mieux située, soit qu'elles résistent aux influences du mauvais air par la supériorité de leur tempérament; car il se peut que la pureté du sang portée à un haut degré suffise à préserver de cette dégénérescence. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on voit surgir de très-beaux hommes du sein de cette misérable population.

Les montagnes présentent un spectacle plus consolant, mais ne sont pas exemptes d'anomalies inexplicables. Par exemple, dans la vallée du Sacco et sur les montagnes bien plantées et bien cultivées qui la bordent, dans une atmosphère pure et fraîche, et sous une température également éloignée des extrêmes de chaud et de froid, on trouve, à côté de l'admirable race dont j'ai parlé, une multitude d'individus qui offrent tous les caractères de la plus affreuse dégradation physique. La teigne ronge leur tête, tandis que le rachitisme arrête leur croissance ou déforme leurs membres; à tel point qu'en 1811, la moitié des jeunes gens du canton de Valle-Corsa n'atteignaient pas 1 mètre 50 centimètres (4 pieds 7 pouces 6 lignes). La phthisie et les hernies sont aussi très-communes dans ces montagnes.

La Sabine et la vallée de l'Anio offrent plus rarement ces contrastes si affligeans à observer sur les deux versans des monts Lepini ; et dans ces races plus homogènes, le sang sabin semble s'être conservé. Si la taille est peu élevée, la constitution du fonds de la population est ferme et vigoureuse, quoique la teigne, les hernies et les maladies de poitrine y soient fréquentes.

Tel est l'état physique d'un peuple qui en grande partie vit sous le ciel le plus pur, parfumé par les émanations les plus suaves. Le mauvais air peut-il expliquer tous ces phénomènes ? C'est aux médecins à le décider. Il me suffit de faire connaître les faits.

CHAPITRE XI.

Géologie et histoire naturelle.

Je suis loin de prétendre donner une description géologique et minéralogique de la province qui m'occupe ; mais j'ai pensé que les personnes qui ne veulent pas aller chercher dans Breislack et dans d'autres naturalistes des notions détaillées sur la constitution physique de ce pays, seraient bien aises de trouver ici quelques faits principaux, et l'indication des lieux qui méritent le plus leur attention.

Cette province est divisée en deux portions presque égales, dont l'une appartient au terrain calcaire compacte, et l'autre à la formation volcanique. La limite entre ces deux natures de sol est tracée d'abord par



le Tibre jusqu'à la hauteur de Correse, et ensuite par une ligne qui suit le pied des montagnes en passant au-dessous de Palombara, de Tivoli et de Palestrina, et qui ensuite, se dirigeant à l'ouest, atteint la chaîne Lepini à son extrémité septentrionale, et de ce point tend directement vers la mer, qu'elle rencontre près d'Astura. Tout ce qui est à l'orient de cette ligne est calcaire, à l'exception des alentours de Valmontone, d'Anagni, de Ferentino et Vicovaro; de même que le sol volcanique occupe la partie au couchant, le mont Soracte, les formations calcaires du littoral, et le groupe schisteux de la Tolfa exceptés. Enfin, la partie méridionale de la vallée du Sacco est formée de collines argileuses et sablonneuses dont le grès forme le noyau.

La roche calcaire se trouve dans tous les degrés de dureté, depuis le marbre de Cori et de Cottanello jusqu'aux dépôts spongieux qui flottent sur le lac *dei Tartari* au-dessous de Tivoli. Le sol volcanique offre aussi des variétés innombrables de produits, depuis les basaltes prismatiques de Bolsena et la lave des carrières de *Capo di Bove* jusqu'aux pierres ponces.

Les montagnes calcaires ont des formes hardies, anguleuses, des sommités crénelées, des pentes roides, décharnées, sur lesquelles la roche grisâtre se montre fréquemment à nu. Les montagnes volcaniques, beaucoup moins élevées, affectent des formes arrondies; leurs pentes se prolongent au loin, et leur ligne culminante ondoie mollement. Sur le sol calcaire la végétation est souvent pauvre, et les oliviers et les chênes réussissent presque seuls parmi les grands végétaux; la terre volcanique, au contraire, se couvre d'une multitude de plantes vigoureuses, et les chênes

blancs, rouges et verts, les châtaigniers, les ormeaux, les frênes, y atteignent des proportions gigantesques. La couleur du sol est rougeâtre ou grisâtre, et tantôt ses grains bien distincts lui donnent l'aspect d'un gravier, et on la nomme alors *rapillo;* tantôt plus menue, elle prend le nom de *pozzolana.* Le plus souvent, la terre volcanique consiste en une cendre fine et grisâtre très-perméable et séchant promptement. On trouve la roche volcanique sous forme compacte, homogène, à cassure brillante, noire ou grise, supportant mal la taille, mais donnant des pavés très-résistans. D'autres fois la roche, au lieu de paraître, comme la lave, le résultat d'une fusion complète, est semblable à une masse de cendres fortement comprimées et durcies, de couleur verdâtre, d'une ténacité médiocre, mais qui augmente à l'air. Cette modification de la roche volcanique s'appelle *peperino*, et elle a servi à bâtir les plus anciens monumens de Rome. Enfin, le plus souvent la roche volcanique est friable, se pulvérise aisément, et ses molécules présentent peu d'obstacles aux racines des végétaux.

La roche calcaire est tantôt dure, sonore, blanchâtre, tantôt formée de coquilles, tantôt enfin homogène, poreuse, jaunâtre, se taillant aisément quoique très-résistante, et donnant des blocs de la plus grande dimension. Elle prend alors le nom de *travertino*, et elle a servi à élever les plus beaux édifices de Rome construits depuis le sixième siècle de son ère. Les concrétions que forment l'Anio et le Velino offrent la pierre calcaire sous une forme presque spongieuse. On la trouve enfin à l'état de marbre coloré, à Cori et à Cottenello, tandis que l'albâtre est abondant à Orte et à San-Felice

sur le mont Circé, auprès de Cività-Vecchia, à Monticelli et à San-Angelo in Capoccia.

Les coquillages les plus communs sont les peignes, les pétoncles, les ostéocoles, etc.

La roche schisteuse se trouve en grande masse à l'extrémité occidentale de la chaîne du Cimino, et en petite quantité aux environs de Viterbo; Arsoli, dans la vallée de l'Anio, possède du gypse. Les leucites et les mélanites ne sont pas rares auprès de Grotta-Ferata; le spath, le quartz, le cristal de roche, se rencontrent dans les roches de Palestrina, de San-Silvestro et de Subiaco; la houille près de Farfa, de Monte-Catino et de Salissano en Sabine; et le pétrole près de Filettino; enfin le soufre est contenu dans une grande partie des terrains volcaniques.

Quant aux substances métalliques, on les trouve sur divers points. D'abord les montagnes de la Sabine contiennent des pyrites cuivreuses qui ont été exploitées, et qui sans doute ont valu à une montagne près de Salissano le nom de *Monte dell' oro*. Une mine de plomb sous forme de galène, long-temps en exploitation près de la Tolfa, et donnant jusqu'à 60 pour 100 de métal, a été abandonnée après de longs travaux, attestés par six galeries maintenant obstruées par des pierres et de la terre. Le fer oxidé brun se trouve en abondance près de Monte-Leone, et lorsqu'on l'exploitait il rendait 40 pour 100; mais son extraction a cessé en 1799. Une autre mine de fer oxidé brun, spongieux, existe à Guercino dans la campagne de Rome, et elle donnait 35 pour 100. Enfin, entre Cività-Vecchia et les alumières on a autrefois exploité une mine très-riche de fer oxidé compacte.

Je ne parlerai de l'histoire naturelle des animaux et des plantes que dans l'intérêt de l'agriculture ou de l'industrie, laissant aux naturalistes le soin de compter et de décrire la multitude d'êtres organisés qui vivent sur un sol si varié dans sa nature, ses expositions et sa température.

Les forêts littorales abondent en sangliers, et partout on trouve un grand nombre de lièvres et de lapins; mais les cerfs, les daims et les chevreuils, nombreux autrefois, sont entièrement détruits. Les loups, attirés par les troupeaux, qu'ils suivent dans leur transhumance, trouvent un refuge dans les forêts de la plaine, où leur multiplication devient un si grand fléau, que les fermiers paient des primes considérables pour leur destruction et entretiennent des chasseurs modenois fort habiles à tendre des pièges. Pendant l'administration française, on dépensait, en outre de ces primes, 3 à 4,000 francs chaque année pour 150 à 200 têtes de loups, sans que les ravages de l'année suivante parussent moindres. Les porcs-épics, les blaireaux, les hérissons, sont nombreux dans les plaines.

Les diverses espèces d'oiseaux de France se trouvent aux environs de Rome, et spécialement les perdrix grises et rouges et les bécasses; les cailles, qui arrivent au printemps, en quantités innombrables, sur le littoral entre Terracina et le cap Circé, sont l'objet d'une chasse très-productive, qu'on fait au moyen d'immenses filets tendus sur le rivage; mais comme elles sont amaigries par les fatigues de la traversée, on a soin de les engraisser avant de les manger. Les palombes ou pigeons ramiers fournissent aussi, en automne, un aliment

très-abondant; car on les prend par milliers, à certains débouchés des montagnes de la Sabine.

Les poissons, tels que le thon, l'esturgeon, le mulet, le turbot, la sole, le merlan, le rouget, sont communs dans la partie de la mer qui baigne les côtes romaines; et les rivières et les lacs nourrissent une grande quantité de truites, de carpes, de tanches, de brochets et d'anguilles d'une grosseur remarquable.

Je ne parlerai des insectes propres à ce pays que pour faire connaître celui d'entre eux qui intéresse le plus l'agriculture, et qui par ses ravages est devenu son fléau le plus redoutable, c'est-à-dire la sauterelle (Gryllus de Linn.; Acridium d'Olivier et de Geoffroy).

Ces insectes se montrèrent dans cette partie de l'Italie dès les premiers temps de la république romaine, et leur destruction, au dire des historiens, a plusieurs fois occupé le sénat et les consuls. Dans les temps modernes, l'histoire a noté soigneusement leurs apparitions; on ne s'étonnera donc pas que j'entre dans quelques détails à ce sujet.

Au commencement du siècle, des nuées de sauterelles ravagèrent plusieurs parties de la basse Italie, et leur destruction fut poursuivie par les gouvernemens de Naples et de Rome avec de grands efforts. On la croyait complète, lorsque des circonstances favorables à leur développement les firent reparaître en 1809, et, l'année suivante, le mal, faiblement combattu à cause des circonstances politiques, prit un tel développement, que des territoires entiers éprouvèrent les plus grands dommages. Ces insectes s'élevaient comme des nuées, traversaient, emportés par le vent, de vastes

espaces, et retombaient en masse et comme de préférence sur les champs les plus brillans de verdure. Les blés verts coupés jusqu'à la racine, les blés en épis égrenés complètement, l'herbe des pâturages rongée et détruite comme si mille chevaux l'eussent foulée : tel était, au bout de quelques minutes, l'état du terrain sur lequel le funeste nuage s'était abattu. Aussi, lorsqu'on voyait flotter dans les airs ces masses noires, à cause de leur épaisseur, chacun tremblait pour sa propriété.

Un aussi grand mal attira toute l'attention de l'administration; et la destruction des sauterelles fut entreprise et poursuivie avec une telle activité, que plus de 6,000 ouvriers y furent employés, aidés par un millier de soldats pris dans la garnison. Une commission de propriétaires et de fermiers, chargée de diriger les travaux, et investie de grands pouvoirs, leva des sommes considérables, et le gouvernement, pour fournir aux premiers besoins, avança plus de 100,000 francs, dont plus tard il fut remboursé par une taxe proportionnellement répartie entre tous les intéressés.

Mais, malgré ces soins, beaucoup de ces insectes avaient échappé, et leurs œufs devaient perpétuer l'infection. L'hiver de 1810 à 1811 ayant été mis à profit pour la recherche de ces germes, le mal, en 1811, fut beaucoup moindre que l'année précédente; et l'emploi persévérant de ces moyens délivra, au bout de deux ans, le pays de ce fléau, après une dépense de 600,000 fr. et la perte de plusieurs récoltes.

Les moyens employés pour la destruction des sauterelles sont de deux sortes. En premier lieu, on laboure profondément pendant l'hiver les champs dans lesquels on soupçonne des œufs, de manière, en les mettant à

nu, à les faire périr par le froid ou à les livrer au bec des oiseaux. Mais lorsque l'on ne peut pas employer la charrue à cause des rochers ou des broussailles, la recherche des œufs doit se faire à la pioche, moyen facile, puisqu'ils ont été déposés par les insectes à quelques pouces de profondeur. Ces œufs sont réunis par un gluten en petits cylindres de la grosseur d'un tuyau de plume à écrire, qui en contiennent chacun plusieurs centaines; quelquefois des milliers de ces agglomérations de germes se trouvent dans un espace de quelques mètres carrés, disposition qui rend leur recherche facile à des femmes et à des enfans. On les brûle avec soin.

Mais on ne peut espérer que la recherche des œufs ait complété la destruction des santerelles, et il importe, au printemps, de veiller sur le moment où la chaleur couvre la terre de ces insectes sortis de leurs germes par myriades; alors un peu de paille enflammée suffit à les faire périr; mais ce moment favorable passé, les insectes, fortifiés, et dispersés dans les champs, ne peuvent plus être atteints qu'en les réunissant sur le même point, en les traquant avec des branches d'arbres, et en profitant de ce moment pour les couvrir de paille enflammée. Plus tard, il faut entourer le champ infesté d'hommes armés de longues branches d'arbres, placer sous le vent une toile de la grandeur d'un drap de lit au milieu de laquelle on a pratiqué une ouverture et cousu un sac ordinaire. Les traqueurs chassent les sauterelles vers la toile en battant les buissons, et ces insectes, attirés par la blancheur de la toile, s'y jettent en foule; alors quatre ouvriers en saisissent les coins, les relèvent, et les sauterelles tombent dans le sac. On recommence cette chasse fort coûteuse,

jusqu'à ce que ce sac soit plein, et alors on le vide dans une fosse très-profonde, afin d'éviter les exhalaisons horriblement puantes de ces cadavres.

Je terminerai ce chapitre par une nomenclature des sources minérales qui surgissent dans cette contrée, et que j'emprunte en partie à M. Calindri.

Sur la rive droite du Tibre :

Sources sulfureuses, peu employées, près d'Acquapendente, qu'on croit être les mêmes que les eaux appelées dans l'antiquité *Aquæ Taurinæ*.

Eaux sulfureuses près de Bagnorea, autrefois célèbres et entourées de thermes dont il ne reste pas de traces.

Diverses sources au pied du Monte-d'Oro, près de Montefiascone, les unes martiales, les autres thermales.

Bains de *Bullicame* et *degli Asinelli*, près de Viterbo, déjà décrits page 27, et dont Nicolas V, en 1456, fit construire les bâtimens que répara Pie VI. Auprès de la ville, on trouve une multitude d'autres sources sulfureuses, enfin une source froide contenant du gaz acide carbonique et du fer.

Source thermale à Bagnaja, près de Viterbo.

Eaux thermales à Mugnano, près d'Orte, avec des vestiges de thermes antiques.

Source thermale sulfureuse, auprès de Canino. Autre source dans le même territoire, appelée *delle Morechie*.

Source sulfureuse près de Monte-Calvello, dans la plaine de Toscanella.

Eaux thermales sulfureuses à Bieda. Autre source minérale froide.

Source thermale et sulfureuse de Stigliano, près de

Cività-Vecchia, autrefois connue sous le nom d'*Aquæ Stigiæ*.

Autres sources très-nombreuses et très-abondantes, surgissant, à peu de distance de Cività-Vecchia, des racines du mont Cimino, et nommées par les anciens *Aquæ Tauri*, qu'entouraient les thermes de Trajan. On les emploie encore avec succès.

Près de Cervetri est une autre source thermale, autrefois *Aquæ Ceretanæ*.

Sources minérales nombreuses, près de Ronciglione.

A Anguillara, une source contient du muriate sulfuré, du carbonate de chaux, de la magnésie, de la soude et de la silice.

Enfin, une multitude de sources sulfureuses sourdent au pied des montagnes de la Tolfa, et sur plusieurs points de la plaine de Rome.

Sur la rive gauche :

A peu de distance de Rome, on trouve les eaux minérales froides *dell' Aqua-Santa* et *dell' Aqua-Acetosa*, qui contiennent, la première du gaz acide carbonique, et environ 5/1000 de carbonate de chaux et magnésie; la seconde, outre les mêmes substances, une notable quantité de muriate de soude. Elles sont très-employées par les Romains.

Source sulfureuse à Ardéa.

Source salée aux pieds de la montagne de Fara.

Source froide, appelée Bain de Santa-Barbara, près de Rieti.

Source minérale à Labbro, qui portait le nom d'*Aquæ Assiæ*, auprès de laquelle étaient des thermes célèbres.

Des bases du mont Terminillo s'échappent de nombreuses sources minérales, dont les plus célèbres sont

celles d'Antrodocco, ville du royaume de Naples peu distante de la frontière, qui contiennent du carbonate de chaux, du muriate de magnésie, du sulfate de chaux, du gaz acide carbonique, de l'hydrogène sulfuré et de l'azote.

Près de Narni, surgissent du pied du mont Corviano les eaux minérales appelées *Della Carestia*, et qui contiennent du carbonate de magnésie, du fer, du soufre, et du gaz hydrogène sulfuré.

Les eaux albulées, qui coulent au-dessous de Tivoli, et dont j'ai parlé pages 102 et 103.

Enfin, au-dessous de Sermonetta, on trouve une source qui contient du fer et du soufre.

En outre, le nombre des sources sulfureuses qui se montrent dans la plaine volcanique est très-considérable.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

AGRICULTURE.

CHAPITRE PREMIER.

Vues générales.

Le rapport le plus neuf sous lequel on puisse envisager le pays qui entoure Rome, est à coup sûr celui de l'agriculture, puisque presque aucun auteur n'a parlé de l'état dans lequel se trouve le premier des arts dans la patrie de Caton, de Varron, de Columelle ; et que si quelque voyageur s'est occupé de la culture romaine, c'est pour déclarer, après un coup d'œil dédaigneusement jeté sur les friches qui s'étendent d'Acquapendente à Albano, que le pays est presque improductif. L'ingénieux M. de Bonstetten n'a pas évité cet écueil, et, parmi les voyageurs modernes, je ne connais que M. Matheus qui s'est permis quelque doute sur ce préjugé traditionnel, et M. Lullin de Chateauvieux qui l'a combattu avec autant d'esprit que de talent d'observation. C'est qu'il faut autre chose qu'un rapide voyage pour comprendre cette culture sans rapport avec celle des pays du nord et du centre de l'Europe. Plus de quatre années employées à parcourir le pays dans tous les sens, à suivre les exploitations les mieux entendues, à entre-



tenir les meilleurs agriculteurs, me donnent peut-être le droit de combattre aussi ce préjugé, en exposant des faits dignes des méditations des hommes d'État autant que de l'attention des agronomes.

Le mode de culture d'un pays est soumis à deux conditions principales : la constitution du sol et l'état de la population. Cette dernière condition dépend elle-même de l'état sanitaire du pays.

En décrivant, dans le livre premier, cette partie de l'Italie, j'ai montré qu'elle se divisait presque également en plaines et en montagnes; en d'autres termes, en pays malsains et en pays salubres. J'ai montré aussi que la population était nombreuse, agglomérée, saine et forte sur les montagnes; rare, disséminée, faible et malsaine dans les plaines.

Il résulte naturellement de cet état de choses que la population montagnarde, resserrée sur un sol cultivable étroit et peu fertile, a dû le cultiver avec soin, tandis que, dans la plaine, l'absence de population a forcé à laisser les terres en grandes masses et en pâturages.

Mais, comme chacun le sait, cette agglomération des propriétés de la plaine ne date que des temps de la corruption des Romains; car, dans les premiers siècles de Rome, on n'assignait que 2 *jugera* ou 1 arpent à chaque citoyen : ensuite, l'an 268, on limita le patrimoine à 7 *jugera* (1 hect. 3/4), qui restèrent long-temps la mesure des propriétés des plus grands citoyens. L'an 362, le sénat permit à chaque membre d'une famille de posséder cette mesure de terre. Enfin, Licinius Stolo, l'an 388 et alors que Rome possédait presque tout le midi de l'Italie, fixa à 500 *jugera*

(250 arpens) le maximum du patrimoine d'une famille.

Les mœurs secondaient la législation; car Marcus Curius, vainqueur de Pyrrhus, refusait 50 *jugera* (12 hect. 1/2) de terres que le peuple lui offrait, en disant qu'il n'y avait qu'un mauvais citoyen qui pût en désirer plus de 7 *jugera;* que Q. Cincinnatus, que Fabricius, vainqueur aussi de Pyrrhus, ne possédaient pas même la mesure permise par la loi.

Mais tout changea lorsque les conquêtes eurent accumulé les richesses à Rome, et que les propriétés de la plaine qui environne cette ville eurent passé entre les mains des riches Romains, qui en livraient la culture à des troupeaux d'esclaves; mais comme des esclaves ne remplacent pas des citoyens, et ne sauraient former une population, la *pastorizia*, mot par lequel on exprime tout ce qui tient à l'élève des bestiaux, naquit tant dans cette plaine que dans toutes les parties de l'Italie où agissaient les mêmes causes, c'est-à-dire dans le pays entre les bouches de l'Arno et les marais Pontins. L'élève des bestiaux devint même l'unique moyen de tirer parti de ces immenses terrains, lorsque la guerre ne recruta plus les bandes de captifs.

Aux patriciens romains vaincus et dépouillés succédèrent les chefs des armées barbares, qui dûrent adopter avec empressement un mode d'exploitation qui leur était familier; et ainsi se perpétuèrent les immenses agglomérations de propriétés livrées au pâturage, tandis que les terres des montagnes, dédaignées par les vainqueurs, restèrent par petites parcelles dans les mains des possesseurs primitifs. Les descendans des généraux goths, vandales, hérules ou huns, devinrent des seigneurs

féodaux; et la loi des fiefs rendit durable la concentration des propriétés en grandes masses, tandis que le défaut de population et l'état habituel de guerre dans lequel vivaient ces seigneurs leur fit une nécessité de continuer à élever des bestiaux faciles à abriter dans leurs donjons, et à ne s'occuper qu'exceptionnellement de la culture du blé, trop exposé aux déprédations de leurs ennemis.

Cette tendance était favorisée par une propriété du sol dont j'ai déjà souvent parlé, c'est-à-dire par une abondante et riche végétation spontanée qu'excitent les pluies d'automne, et que favorise un hiver presque toujours tiède. La seule difficulté se trouvait dans le dessèchement des pâturages pendant l'été; mais le voisinage des montagnes offrait une nourriture supplétive au moyen d'une facile et brève transhumance.

Ainsi tout concourut à amener des modes de culture qui ont traversé les siècles et persisté jusqu'à nos jours.

L'absence de consommateurs voisins rendait d'ailleurs sans objet la culture des céréales difficiles à transporter au loin, tandis que les bestiaux pouvaient aller chercher facilement les marchés éloignés. Cette facilité de la vente des bestiaux fit persister les propriétaires dans leur mode d'exploitation lorsque la population de nouveau croissante de Rome ouvrit un plus large marché aux céréales; et nous suivrons bientôt les progrès d'une lutte curieuse entre le gouvernement et les producteurs de la plaine, le premier ordonnant l'accroissement des cultures et les autres s'y refusant.

L'exploitation au moyen de l'élève des bestiaux est

commune aux trois bassins, tandis que les coteaux volcaniques du Cimino et de l'Albane et toutes les montagnes calcaires produisent des céréales, des légumineuses, des textiles et des arbres à fruit.

CHAPITRE II.

De la culture des plaines.

ARTICLE PREMIER.

De la division des terres, et de leur nature.

La grande culture s'exerce dans les plaines du bassin du lac de Bolsena et du Tibre, et dans toute l'étendue du bassin des marais Pontins. Le sol sur lequel se pratique cette culture est très-accidenté; ses qualités fructifères varient à l'infini, et on peut le classer en terres hautes, en pentes, en vallons et en plaines.

Les deux premières classes sont formées d'une croûte tantôt volcanique, tantôt calcaire, friable, sèche, recouverte d'une mince couche d'humus, et quelquefois entièrement nue, peu propre aux céréales, et souvent abandonnée à une végétation spontanée de mauvaises herbes et de broussailles, et ne servant qu'à une chétive dépaissance. Les deux autres classes de terrain, les vallons et les plaines, sont douées, au contraire, d'une grande fertilité, car elles résultent des alluvions entraî-

nées par les eaux des parties supérieures : aussi sont-elles profondes, légères, et très-perméables aux influences atmosphériques. C'est ici l'unique champ où s'exerce dans les plaines l'industrie agraire des Romains, les autres terrains susceptibles de production dans un pays bien peuplé étant nécessairement négligés dans une contrée qui sur une étendue d'environ 1,400 milles carrés, faisant plus de 200 lieues carrées de 25 au degré, ne compte pas de population agricole permanente au-delà de 15 à 18,000 individus.

Les deux chaînes volcaniques et les vallées du Sacco, de l'Anio et du Velino avec leurs montagnes, sont le domaine de la petite culture, et leur surface peut s'évaluer à 4,600 milles carrés.

Voici comment se subdivise, sous le rapport des productions, cette vaste contrée :

	rubbi.
Terres à blé et à chanvre	745
— alternant avec des légumineuses	69,068
— alternant avec des pâturages	111,138
Terres à légumineuses seules	2,951
— à chanvre	54
— à maïs	1,568
— à seigle	2,552
Prairies à faucher	11,306
Pâturages permanens	137,354
Vergers d'oliviers semés en blé et légumineuses	2,915
— semés en blé alternant avec des pâturages	6,562
— plantés dans des prairies ou pâturages	12,018
A reporter	358,231

	rubbi.
Report	358,231
Vergers d'oliviers entremêlés à des vignes	775
Vignes semées en blé et chanvre	140
— semées en blé alternant avec des légumineuses	26,248
— semées en blé alternant avec des pâturages	17,717
— plantées dans des prairies ou pâturages	2,043
— semées en maïs	230
Vignes pleines	14,606
Terrains humides produisant des cannes, roseaux, litière, etc.	610
Rizières	30
Jardins	494
Vergers d'arbres à fruit	297
Châtaigneraie	4,053
Bois de haute-futaie	82,197
Bois taillis	83,838
Terrains bâtis, fleuves, rivières, ruisseaux, lacs, étangs, plages, dunes, ravins, roches, terres stériles, routes, chemins, etc.	145,491
	737,000

L'examen de ce tableau, extrait d'un cadastre digne d'être envié par les pays qui se vantent d'être le plus avancés en économie politique, et qui est levé par les soins de M. Louis Marini, que son caractère et que son savoir rendent un des hommes les plus honorables de Rome, donne le résultat suivant :

	hectares.		rubbi.
Terres susceptibles d'être cultivées en grains	445,000	ou	242,000
Terres uniquement destinées à la nourriture des bestiaux	298,000	ou	162,000
Terres uniquement destinées à la culture de la vigne	26,800	ou	14,600
Terres uniquement destinées à la culture des plantes potagères et arbres fruitiers	2,500	ou	1,400
Bois de futaie, taillis et châtaigneraies	312,000	ou	170,000
Total des terrains productifs	1,084,300	ou	590,000

Le terrain arable se sous-répartit approximativement ainsi qu'il suit:

Terres cultivées en grains dans les plaines malsaines ou de grande culture	293,000	160,000
Terres cultivées en grains dans les pays sains ou de petite culture	150,000	82,000

La partie la plus importante du pays de grande culture est l'*agro romano*, territoire de la ville de Rome situé au centre du bassin du Tibre, et d'une étendue de 205,000 hectares ou 111,400 rubbi. Suivant l'excellent travail de Mgr. Nicolaï, auteur d'ouvrages très-dignes de leur réputation, ce terrain se subdivise ainsi qu'il suit :

	hectares.	rubbi.
Terrains cultivables	101,000 ou	55,000
Prairies permanentes	18,843	10,295
Pâturages permanens	10,295	5,595
Bois et broussailles	38,991	21,245
Vignes et oliviers	1,787	817
Plages de la mer	3,675	1,997
Marais et étangs	2,875	1,563
Roches, ravins, terres incultes, habitations, routes, cours d'eau	27,207	14,788

On remarquera que le sol arable est à peu près moitié de la superficie; mais, dans le reste du pays malsain, cette proportion change à raison du plus d'étendue des forêts et des grands réservoirs d'eau. Je vais maintenant m'occuper de la culture des pays malsains.

Le sol arable y est soumis à un assolement biennal, triennal ou quatriennal, selon sa qualité, et surtout suivant les demandes de grains; car on agit ici comme dans les manufactures, où les travaux sont accélérés ou ralentis en raison des commandes; et l'on peut dire qu'en général la culture donnée au sol a pour objet principal le renouvellement des pâturages spontanés, dont la force productrice commence à s'épuiser, et que les plantes céréales, légumineuses, bulbeuses ou alkalines, n'interviennent, pour ainsi dire, que comme auxiliaires. Cependant les terres de qualité supérieure, qui multiplient douze à quinze fois la semence, sont cultivées en céréales au moyen d'une rotation binaire de friche ou de céréales, et même de froment et de grains de mars. Mais ces terres forment une exception;

et en ne voulant considérer que l'ensemble du territoire, on trouve que l'assolement est de 2, 3 à 4 années de jachères après une année de culture.

Au premier aspect, une si mince part faite à la culture semble justifier les reproches de paresse adressés aux Romains; mais lorsqu'aux premières pluies d'octobre, on voit ces immenses champs revêtus de verdure offrir à d'innombrables troupeaux une herbe épaisse, croissant à travers les chaumes arides, l'automne et l'hiver enfin se parer de toute la fraîcheur du printemps, on comprend comment les Romains se contentent d'un mode d'exploitation si séduisant. Quel peuple, recevant de la nature le bienfait de productions spontanées si abondantes, ne serait pas enclin à en jouir sans demander à une culture plus pénible des dons plus riches peut-être, mais plus incertains?

ARTICLE II.

Des fermes.

J'ai déjà montré comment les plaines de cette province, réparties entre les chefs des peuples vainqueurs par grandes masses, exploiteés par eux au moyen de la *pastorizia*, passèrent sans autre division à cause de la loi féodale et des substitutions, soit dans les mains des descendans, soit dans celles de nouveaux vainqueurs, soit par suite de donations, de confiscations, et autres voies, dans celles des établissemens pieux ou du gouvernement. Mais aucune de ces mutations ne tendait à amener la division de l'immeuble: car les nou-

veaux possesseurs étaient soumis le plus souvent aux substitutions ou à la main-morte; et, lorsqu'ils étaient libres de diviser, ils s'y refusaient à cause des avantages du système de *pastorizia*, et pour éviter les dépenses de constructions de bâtimens que nécessite la formation d'une ferme.

C'est ainsi qu'à travers quinze siècles ces gigantesques exploitations ont échappé à l'influence qui, dans d'autres pays, morcelait si activement les propriétés; c'est ainsi que cet *agro romano* que Rome mit plusieurs siècles à conquérir, est encore de nos jours la propriété de 113 familles, qui réunissent une étendue de 126,000 hectares, et de 64 corporations, qui en possèdent 75,500. Parmi les premiers, on remarque le prince Borghese, propriétaire de 22,000 hectares, le duc Sforza Cesarini de 11,000, le marquis Patrizi de 5,800, M. Pamfilo di Pietro de 5,600, le prince Chigi de 5,400, etc. Les corporations qui ont les plus vastes propriétés sont le chapitre de Saint-Pierre et l'hôpital du Saint-Esprit.

Cette surface se divise pour son exploitation en 416 fermes, dont 178 ont moins de 100 hectares, 186 de 100 à 500, 35 de 500 à 1,000, et 17 de 1,000 à 4,300 hectares.

On peut évaluer le nombre des fermes des autres plaines de la province à environ 200, dont la plus grande, celle de Campo-Morto, appartenant au chapitre de Saint-Pierre, a 8,400 hectares. Ainsi, les 350,000 hectares de surface des plaines sont exploités par environ 600 fermiers, ou plutôt sont subdivisés en ce nombre de centres de cultures.

En général, chaque ferme se compose de terres ara-

bles, de prairies, de pâturages permanens, de bois et de broussailles, dans des proportions qui varient à l'infini.

Les bâtimens d'une exploitation consistent dans un *casale*, ou une maison de maître très-modeste, qui a souvent la forme d'un petit château crénelé; en bâtimens pour les valets, une écurie peu étendue, et un grenier à blé. Il n'existe, pour les ouvriers accidentels, que de mauvais et toujours insuffisans abris couverts en paille, élevés çà et là dans les champs. Les bestiaux de toute sorte vivant constamment en plein air, l'écurie ne sert qu'aux chevaux du propriétaire, à ceux qu'emploie habituellement le fermier, ou à abriter momentanément les vaches pleines et les bœufs de labour. Aussi, les fermes de Campo-Morto ou de Conca, plus grandes que les territoires d'un grand village, n'ont pas autant de bâtimens que la moindre ferme des pays du nord.

Cette parcimonie dans les constructions, forçant en été les ouvriers, réunis en grand nombre, à coucher sur la terre nue, leur cause très-souvent des maladies mortelles. Pour préserver ces malheureux, les papes ont excité par des primes à construire des abris, et l'administration française en a fait la loi; mais tout reste encore à faire, quoique l'humanité des propriétaires et même l'intérêt des fermiers dussent les porter à se soumettre à cette dépense, d'ailleurs peu considérable.

Les terrains s'afferment de 8 à 18 fr. par hectare (14 à 32 fr. par rubbio); mais ce dernier prix ne se donne que pour ceux qui sont d'assez bonne qualité pour supporter l'assolement triennal. Quelques terrains exceptionnels sont payés un plus haut prix encore. Mais je dois me hâter de faire observer que ces prix sont

ceux d'une époque où le commerce des grains était libre, et le marché de la France et de la haute Italie ouvert aux cultivateurs romains. Ils ont dû baisser depuis l'abaissement du prix des grains. La ferme de Campo-Morto était à cette époque affermée 120,000 fr.

ARTICLE III.

Des fermiers.

En examinant l'étendue des fermes, et en se rappelant que leur culture est fondée sur l'élève des bestiaux, on conçoit que ce n'est pas dans la classe des simples paysans que se trouvent les hommes assez riches pour fournir les avances nécessaires, et assez éclairés pour diriger les mouvemens d'une machine aussi compliquée. Les fermiers appartiennent ici à une classe beaucoup plus relevée, et plusieurs d'entre eux figurent honorablement dans les rangs de la société. Le nom de *mercanti di campagna* les désigne parfaitement; car leur spéculation consiste à établir une vaste fabrique de produits naturels sur un terrain donné; à proportionner sans cesse la production à la demande; à la varier suivant les circonstances; à étudier tous les marchés pour choisir l'époque des ventes, et pour profiter de tous les mouvemens de hausse qui se manifestent sur le périmètre entier de la Méditerranée. Ainsi, le fermier romain est à la fois agriculteur, armateur, négociant et banquier; tantôt surveillant ses cultures et ses nombreux ouvriers; tantôt dirigeant son comptoir de Rome et ses

expéditions maritimes; enfin se mettant en mesure, par une active correspondance, de prévoir les besoins, et d'étendre ou de restreindre à propos ses cultures.

Ainsi, la profession de fermier est une des plus difficiles, car elle exige autant de connaissances que de jugement et d'activité : elle est aussi une des plus périlleuses pour la santé, à cause des courses fréquentes que les fermiers doivent faire en tout temps sur leurs exploitations.

Ces motifs seraient suffisans pour expliquer le petit nombre de personnes qui se livrent à cette spéculation. Un autre obstacle est dans l'étendue des capitaux qu'elle exige : la moindre ferme nécessite en effet au moins 50,000 fr. d'avances, et les plus considérables 5 à 600,000 fr.; et on conçoit que des pères de famille, possédant un tel capital, préfèrent la médiocrité paisible qu'il leur assure aux hasards de cette spéculation. Ainsi, les propriétaires n'ont à choisir que parmi un petit nombre de concurrens; et les fermiers, qui forment une corporation intelligente et bien unie, restent le plus souvent maîtres du marché.

Les personnes qui sans capitaux suffisans se livrent à cette profession, forcées d'emprunter à un taux élevé, ou, ce qui est pire, à vendre aux prêteurs leurs récoltes d'avance et à un prix désavantageux, tombent souvent victimes de leur ambition, et par leurs faillites trop fréquentes sont le fléau des propriétaires.

Quelques fermiers puissans, étendant leurs exploitations d'une manière exagérée par la réunion d'un tel nombre de fermes qu'ils ont à cultiver jusqu'à 10 à 12,000 hectares, sont aussi exposés à être jetés par deux mauvaises récoltes dans les mains des usuriers,

qui leur font expier promptement l'essor imprudent qu'ils ont voulu prendre.

En 1813, on ne comptait que 54 fermiers résidens à Rome, et environ un nombre double hors de cette ville, et c'était à cette petite corporation qu'était exclusivement confiée l'exploitation de l'immense territoire qui s'étend des frontières de Toscane à celles de Naples, territoire qui contenait presque autant de villes qu'il s'y trouve aujourd'hui de fermes.

Les principaux fermiers à cette époque étaient MM. Giorgi, Cleter, Truzzi, Valentini, Vanni, etc. Quelques grands propriétaires exploitaient aussi pour leur compte.

Les grandes exploitations étant dans les mains des fermiers, et l'approvisionnement du pays et la fortune des propriétaires dépendant de leurs succès, on conçoit que le gouvernement leur accorde une protection spéciale, dont, en tout temps, la marque la plus utile est le maintien de la liberté du commerce des grains et des bestiaux. Lorsque par des réglemens imprudens cette liberté est gênée, afin d'établir un prix factice dans le pays, les fermiers réduisent les cultures, et, les prix s'élevant par la moindre abondance des produits, le but qu'on se proposait est manqué. Tandis que lorsque les cultivateurs sont assurés d'un marché étendu, ils demandent à la terre une plus grande quantité de grains, et cette abondance, malgré l'ouverture de la navigation, maintient les prix sur le marché intérieur. Cet accroissement de produits dépend toujours d'eux; car il résulte de ce que j'ai dit de la nature des terres et de leur assolement, que la plaine romaine, loin de ressembler aux autres territoires, auxquels une rota-

tion régulière demande chaque année tous les grains qu'ils peuvent produire, n'est cultivée que proportionnellement aux besoins, et ne produit que ce qu'on peut espérer de vendre.

Pendant l'administration française, nous avons fait l'expérience des avantages de cette liberté : les fermiers en 1809 étaient dans l'état le plus pénible, et ils avaient successivement restreint leurs ensemencemens au point que des 100,000 hectares de terres arables de l'Agro Romano, ils n'avaient cultivé que 14,700 hectares, et dans le reste des plaines, une quantité proportionnelle. L'ouverture des ports de Toscane, de Ligurie et de Provence, pendant les cinq années suivantes, suffit à porter les ensemencemens à 21,000 hectares dans le seul Agro Romano : en même temps la situation des fermiers s'améliora sensiblement, et ils réparèrent les pertes faites pendant la fermeture de la navigation. Le prix du blé s'éleva, il est vrai, mais sans dépasser une juste mesure; et la disette de 1811 et de 1812, si terrible en France et dans la haute Italie, fut peu sensible à Rome, qui ne cessa, au contraire, de verser d'énormes masses de grains sur les marchés du littoral.

Les baux sont de neuf années. Les paiemens, qui autrefois se faisaient en denrées, se stipulent maintenant en argent : changement qui a empiré la condition des fermiers, et auquel le gouvernement a voulu vainement s'opposer. Le bétail appartient en général en plus grande partie au fermier, qui ne reçoit qu'un faible cheptel.

Les fermiers qui tiennent plusieurs domaines, en sous-afferment des parties à des propriétaires de troupeaux, pour la seule dépaissance. Quelquefois le

propriétaire donne sa ferme à bail emphytéotique, mode excellent s'il était appliqué à de petites parties de terrain que l'emphytéote cultiverait lui-même; mais le plus souvent il ne s'emploie qu'à de grands domaines, et alors, il ne fait que substituer un propriétaire à un autre. C'est ainsi que la chambre apostolique a aliéné de belles propriétés à son grand détriment.

ARTICLE IV.

Des ouvriers.

Après avoir parlé de la composition des fermes et des hommes industrieux qui en dirigent l'exploitation, il faut faire connaître les agens qu'ils emploient: les ouvriers sont au premier rang.

Il ne faut pas oublier que les fermes de grande culture sont presque toutes dans un pays dont le mauvais air disperse les rares habitans pendant plusieurs mois de l'année. Ainsi il ne peut être question de demander des ouvriers à la population locale. Il faut les appeler de lieux éloignés, et comme les besoins se manifestent à la fois sur tous les points, tous les pays sains et peuplés, jusqu'aux plus lointaines montagnes de l'Apennin, paieront par leurs colonies un périlleux tribut aux nécessités des cultures de la plaine.

Les ouvriers des fermes se divisent en deux classes: les ouvriers à l'année ou domestiques, et ceux qu'on prend à la saison ou à la journée.

Les domestiques appartiennent en général à la population la plus voisine, et leur nombre est très-considérable

sur chaque ferme. A leur tête apparaît *il ministro*, agent général, représentant du fermier sur la ferme, et directeur suprême des travaux; sa résidence est au *casale*, excepté dans les temps les plus périlleux, où la ferme, vide d'habitans, a moins besoin de ses soins. Toujours à cheval, il parcourt les cultures, distribue les ouvriers, veille sur la rentrée des grains, sur la tonte des laines, sur la vente des bestiaux, du beurre, des fromages; en un mot, il fait tout ce qui dans un autre pays est du ressort du fermier lui-même, tandis que ce dernier joue le rôle d'un négociant; les meilleurs chevaux sont réservés pour le *ministro*, qui, bien payé, bien nourri, sait combattre le mauvais air avec du vin vieux.

Sous lui se rangent le maître laboureur, le chef du haras, le maître vacher ou *capo vaccaro*, le chef des bergers ou *capo vergaro*, tous largement rétribués; le dernier, par exemple, gages ou profits compris, gagne près de 2,000 francs dans les grandes fermes. Chacun de ces chefs a des sous-chefs sous sa direction, des piqueurs d'ouvriers, des gardes-bois, qui tous ne remplissent que des fonctions de surveillance. C'est ainsi que sur les grandes exploitations, on compte jusqu'à 30 ou 40 individus bien payés, non pour travailler, mais pour faire travailler les autres.

Après ce coûteux état-major, viennent les bergers, les vachers, les voituriers, tous loués à l'année et fort nombreux, puisque le soin d'un troupeau de 2,500 bêtes exige 29 hommes, et que dans une grande ferme 10 à 12 voituriers sont presque continuellement occupés au transport des denrées au lieu de la vente ou de l'embarquement.

Le principe ordinairement si fécond de la division du travail, reçoit ici une fâcheuse application, car chaque domestique exerce un emploi séparé, et il n'aide en aucune manière son camarade, quoique sa propre tâche soit remplie.

Ces domestiques sont traités avec douceur, bien nourris, bien soignés dans leurs maladies, et lorsqu'ils parviennent aux emplois supérieurs, ils peuvent sur leurs gages économiser une somme suffisante à l'établissement de leurs familles. Les bergers appartiennent en général à la province d'Aquila ; les autres domestiques viennent des diverses parties des États romains.

Parmi eux se trouve une classe qui mérite une mention à part; ce sont les gardes-bois et les gardeurs de bestiaux, choisis souvent parmi des prévenus, qui, fuyant la justice, ont cherché un refuge dans les fermes et y vivent sous la protection du propriétaire, en s'y livrant au périlleux genre de vie qu'exige l'emploi qu'on leur donne, et dont peu d'honnêtes gens courraient la chance. Ce grave abus d'un asile donné aux malfaiteurs, ne saurait être uniquement imputé à la faiblesse de la police, puisqu'il provient en partie de la nature même des choses; les forêts immenses du littoral sont naturellement l'asile des hommes poursuivis par la justice, et s'ils frappent à la porte d'un fermier, ils obtiennent sa protection de sa pitié ou de sa cupidité. Certes l'administration française ne respectait pas l'absurde droit d'asile; mais nos gendarmes voyaient leur sagacité mise en défaut par les inextricables labyrinthes de ces forêts. Au reste, les fermiers se méfient beaucoup de ces hommes, qui trop souvent commettent de nouveaux crimes.

Mais les domestiques seuls ne sauraient cultiver la ferme; il faut, pour les aider, de nombreux ouvriers, loués, les uns à la saison, comme les laboureurs ou *bifolchi*, les autres à la journée ou à la tâche, comme les moissonneurs, ou *mietitori*. Au moment où la terre, saturée par les pluies, a perdu sa dureté, les fermiers envoient leurs agens le dimanche matin sur les places de Rome, où se trouvent réunis, un bâton blanc à la main, des ouvriers de tous les pays sous la conduite de leurs *caporali*, et ils traitent avec eux. D'autres aussi, par leurs ordres, parcourent les montagnes qui bordent les vallées du Sacco, de l'Anio et du Velino, les provinces napolitaines de Molise et d'Aquila, où les marches de Fermo et d'Ancône. Attendus dans chaque village par les ouvriers disponibles, ils forment promptement leur troupe, toujours dans le même pays, pour la même nature d'ouvrage. Les *Aquilani* sont loués pour faire des fossés et réparer les chemins, et ils exécutent ces travaux avec une adresse remarquable. Les habitans d'Amatrice plantent des arbres et font des clôtures de bois mort; les *Marcheggiani*, les *Ciocciari*, venant des alentours de Frosinone, plus nombreux que tous les autres ensemble, se livrent aux travaux du binage du blé, de la fauchaison et de la moisson. Les Lucquois viennent travailler les oliviers, et quelques Modenois détruisent les loups au moyen de pièges.

Chaque bande étant formée d'une centaine d'hommes, de femmes et de quelques enfans, se met en marche, ayant à sa tête le *caporale* à cheval, et chaque ouvrier portant sous le bras sa pioche, et sur la tête un léger paquet de hardes: deux ou trois ânes ferment la mar-

che, chargés de chaudrons pour faire cuire la *polenta*, et de quelques provisions. C'est ainsi que ces caravanes parcourent quelquefois trente lieues avant d'atteindre la ferme à laquelle ils sont destinés; et c'est un spectacle curieux que ces longues files d'ouvriers descendant, à la fin d'octobre, de toutes les montagnes, et dont les costumes variés témoignent de la patrie lointaine et diverse. Les *Ciocciari* ont pour toute chaussure une semelle en peau, assujétie par une bande de grosse toile et par un cordon de laine, qui se déroulent autour de la jambe. C'est le cothurne dans sa simplicité native.

Chaque fermier a ses propres agens de recrutement; mais il n'est pas rare que ces alliances, fondées sur l'intérêt, éprouvent le sort de beaucoup d'autres alliances, et que des fermiers cupides débauchent les bandes qui se dirigeaient vers leur voisin : défections ruineuses pour celui qui les éprouve au temps des moissons; car il faut qu'il remplace à tout prix les bras qui lui manquent. Les ouvriers sans destination élèvent alors des prétentions exorbitantes, et l'administration a dû souvent intervenir pour mettre fin à des débats qui compromettaient la récolte.

Le *caporale* reçoit un salaire du fermier, et il prélève une légère somme sur la paie de chacun des enrôlés, dont il reste le surveillant pendant les travaux.

S'il est toujours difficile de faire le dénombrement d'une population quelconque, combien est plus difficile encore celui d'une population flottante et transitante? Cependant je crois pouvoir évaluer approximativement, ainsi qu'il suit, le nombre d'ouvriers étrangers aux plaines qu'ils viennent cultiver.

Pour les travaux de la préparation des terres, labourage, semailles et binages, du milieu d'octobre au mois de mai, on emploie constamment 20,000 ouvriers, dont 11,000 viennent des diverses provinces pontificales, et 9,000 environ du royaume de Naples. Pour la fauchaison, la moisson et le battage des grains, on emploie aussi pendant la deuxième quinzaine de mai, le mois de juin et la première quinzaine de juillet, 30,000 ouvriers venant des mêmes pays.

Parvenu sur le terrain de la ferme, le *caporale* s'arrange une espèce de tente avec quelques morceaux de toile; les ouvriers s'entassent dans des cabanes couvertes en jonc; des feux s'allument dans un sillon; la farine de maïs délayée dans l'eau bout dans les chaudrons; la troupe, assise sur des mottes de terre, prend son frugal repas, et s'endort sous le toit de roseau, ou en plein air en été. Le lendemain le travail commence, et chaque jour de la saison ramène les scènes d'une existence si pénible et si dure. On ne peut s'empêcher d'être vivement ému en voyant de près la triste condition de ces pauvres ouvriers, auxquels les plaines romaines doivent leurs récoltes, et qui, mal vêtus, grossièrement nourris, privés des douceurs de l'abri paternel, et le plus souvent des soins de leurs parens, livrés aux rigueurs de l'atmosphère, aux piqûres des insectes, semblent descendus au plus bas degré de l'échelle des souffrances. Dès que la chaleur se développe, des maux plus grands encore les accablent; leurs poumons, habitués à l'air subtil des montagnes, sont mal à l'aise dans l'atmosphère pesante de la plaine; leur corps, dont le soleil a ouvert les pores, se refroidit brusquement par le contact immédiat d'une fraîche rosée et de

la terre qui leur sert de couche; la fièvre en saisit chaque jour quelques-uns, que le *caporale*, presque aussi à plaindre qu'eux, transporte dans sa tente, en mettant à côté d'eux un peu d'eau acidulée; et le soir, toutes les victimes de la journée sont conduites en charrette à l'hôpital le plus voisin, distant quelquefois de dix à douze lieues. La noble et pieuse famille Doria Pamfili a donné le bon, mais unique exemple d'établir, dans chacune de ses fermes, une voiture commode pour remplir ce charitable devoir; mais trop souvent on arrive au lieu où se trouvent les secours lorsqu'ils sont devenus inutiles. Quelquefois, dans le paroxisme de la fièvre, ces pauvres gens s'éloignent de leur troupe; et il n'est pas rare que la mort les frappe loin de leurs amis. Ces tristes événemens sont assez fréquens pour que des hommes pieux aient formé une confrérie, qui parcourt les campagnes pour y recueillir et pour transporter les malades à l'hôpital, et pour ensevelir les cadavres de ceux qui meurent ignorés.

Ainsi, dans ces campagnes romaines, dont jadis les palais et les jardins avaient chassé la charrue, l'homme peut mourir seul, et son cadavre serait livré aux oiseaux de proie, si le christianisme n'avait rempli quelques cœurs d'une sublime charité.

Mais je dois me hâter de dire que l'on ne saurait accuser entièrement les hommes de ces malheurs, résultant en grande partie de la nature des choses, qui, nécessitant une immense réunion d'ouvriers dans des lieux malsains, mal fournis d'habitations, et situés loin des villes, rend très-difficile de donner des soins à 8 ou 900 moissonneurs qu'emploient quelques fermiers. Cependant il est reconnu que le mal peut être

diminué, et le sort de ces ouvriers amélioré par quelques précautions que le gouvernement pontifical et l'administration française ont également recommandées, et dont j'ai déjà parlé au livre précédent; précautions que l'intérêt des grands propriétaires et celui des fermiers s'accordent avec l'humanité à faire prendre en faveur de ceux qui donnent la valeur à leurs terres, et qu'on peut attendre du cœur compatissant et de l'esprit éclairé des propriétaires romains.

Les travaux terminés, la troupe décimée par la mort, affaiblie par les maladies, regagne ses montagnes avec son faible pécule. L'année suivante, les survivans, grossis de nouveaux venus, viennent gaiement, et souvent au son des instrumens, affronter de nouveau les périls de la plaine; tant le besoin de gagner quelque argent agit sur les pauvres populations de ces arides montagnes!

ARTICLE V.

Des bestiaux.

Les bestiaux sont à la fois les agens et l'objet principal de l'agriculture de ce pays; et au premier rang, par ordre d'importance, se placent les bêtes à cornes, qui seules sont employées au labour.

La race des bœufs est très-élevée, d'une forme plutôt légère que massive, bien proportionnée, et libre, vive et fière dans ses mouvemens. Leurs longues cornes décrivant de vastes courbes dirigées en haut et en se rapprochant par les pointes, et leur pelage unifor-

mément d'un gris cendré, les rendent tout-à-fait semblables aux bœufs des bords de la Theiss en Hongrie.

Les bêtes à cornes vivent constamment dans les champs où souvent les vaches mettent bas, lorsqu'on n'a pas eu le temps de les conduire à l'étable. Le troupeau, nuit et jour, parcourt les pâturages sous la conduite de quelques pâtres à cheval, armés de longues lances, et même de fusils pour défendre leurs bestiaux contre les loups. Dans les fermes éloignées des bois, et par conséquent des loups, on entoure les champs en jachères de fortes barrières en bois, et on y enferme les bœufs jusqu'à ce que l'herbe soit consommée, en ayant soin de réserver le pâturage le plus abondant pour les vaches laitères et les bœufs de labour.

Cette vie indépendante rend les bœufs presque sauvages, et leur approche est souvent dangereuse, surtout si on a l'imprudence de les exciter.

Lorsque les jeunes bœufs ont atteint deux ans, on s'occupe à les dompter; et ce moment amène une sorte de fête champêtre. Tous les vachers à cheval, armés de longues piques, entourent en galopant le troupeau dans lequel se trouvent les jeunes animaux, et le dirigent ou le poussent vers un lieu désigné et libre de tout obstacle. Alors, chacun des pâtres, une corde à nœud coulant à la main, s'élance de toute la vitesse de son cheval vers le troupeau, choisit de l'œil un jeune bœuf, l'aiguillonne de sa lance, l'isole, le suit, et lui jette avec une adresse admirable le nœud coulant autour du col ou des cornes. Le vigoureux animal fuit en se débattant contre ce lien inaccoutumé; mais, retenu par une main adroite et ferme à la fois, il tombe; on le saisit et conduit au lieu où chauffe un fer figu-

rant le chiffre du propriétaire ; il en reçoit en mugissant la brûlante empreinte.

C'est ainsi que dans les Llanos de l'Amérique du sud et dans les plaines de la Camargue on saisit les bœufs sauvages. Quoique cette chasse expose les vachers à de graves blessures, elle est une fête pour eux. Leur costume pittoresque, l'audace de leurs regards, la vivacité de leurs mouvemens, leur adresse à manier de vigoureux chevaux, en font aussi un spectacle très-intéressant.

Le bœuf, ainsi flétri de servitude, est rendu à la forêt et à la vie vagabonde, et repris peu après de la même manière pour être soumis au joug.

Quant aux bœufs destinés à la boucherie, après les avoir engraissés dans les meilleurs pâturages, on en forme une troupe que plusieurs hommes à cheval poussent plutôt qu'ils ne conduisent aux marchés, qui se tiennent deux fois par semaine à la porte de Rome. Malheur au piéton qui rencontre un de ces troupeaux traversant en courant les rues de la ville pour gagner la boucherie, précédé, suivi de conducteurs à cheval, lancés au galop. Cet usage dangereux fut proscrit par l'administration française.

Quoique plusieurs dénombremens des bêtes à cornes aient été faits, je préfère en rechercher le nombre par des calculs qui du reste ne font que confirmer l'exactitude des dénombremens.

On peut estimer que sur les 293,000 hectares susceptibles de culture en blé dans les plaines malsaines, on en cultive, dans les circonstances favorables, 150,000. Or, en prenant une moyenne dans les divers assolemens, on trouve qu'une charrue suffit à 40 hectares (22 rubbi),

culture et pâturage compris, on à 13 hectares 1/3 (7 rubbi 1/2) en culture. Ainsi, les 150,000 hectares nécessitent pour leur culture 3,740 charrues, occupant chacune 5 bœufs, dont 4 attelés et un en réserve. C'est par conséquent 18,700 bœufs de labour que réclame la culture des plaines.

Les pays sains ont environ 120,000 hectares de terres arables, dont une partie est cultivée à bras à cause de la déclivité du sol, et les autres portions sont labourées avec des charrues généralement à deux bœufs. Comme les assolemens varient à l'infini, il est fort difficile de faire une évaluation exacte du nombre de bœufs de labourage dans ces pays. Cependant des renseignemens sur lesquels je puis compter, et des calculs fondés sur de grandes probabilités, me font porter ce nombre à 10,000.

Ainsi on peut admettre, sans crainte d'erreur grave, que le nombre des bœufs dressés au travail est de 28 à 29,000.

La consommation de Rome est de 12,000 bœufs, et on peut évaluer à 3,000 celle du reste de la province. Total : 15,000 têtes, dont 9,000 sont fournies par le pays, et 6,000 par le Pérugin. Mais comme une moitié au moins des bœufs d'engrais a servi au labour, il reste seulement 5,000 têtes à ajouter aux 28,000 déjà comptées, ce qui fait en tout 33,000 bœufs.

D'après les comptes d'une grande ferme que j'ai sous les yeux et divers renseignemens, le nombre des vaches nécessaires au renouvellement de ce nombre de bœufs est de 30,000. Enfin, les veaux de tout âge, destinés à la boucherie ou à l'élève, sont approximativement au nombre de 35,000.

Ainsi on peut calculer, avec toute la précision que comportent ces questions, que le nombre total de bêtes à cornes est dans toute l'étendue de la province d'environ 100,000; nombre qui, comparé à la surface arable du pays, donne 1 tête de bétail pour 2 hectares 70 ares, et 1 tête pour 13 hectares, si on compare le bétail à la surface totale du pays, et qui enfin, comparé à la population, donne aussi 1 tête de bétail pour 6 habitans; proportion à peu près semblable à celle que M. Moreau de Jonnès, dans ses curieuses recherches sur les pâturages d'Europe, a trouvé exister dans d'autres parties de l'Italie, renommées par leur richesse.

La viande de boucherie vaut au terme moyen 40 centimes le 1/2 kilogramme hors des barrières des villes, et le poids des bœufs est entre 200 et 300 kilogrammes.

Nous verrons plus tard que le lait et ses préparations sont un produit important des bêtes à cornes.

A côté de l'espèce bovine se place la race analogue du buffle, animal qui, par une force et une ténacité extrêmes dans ses efforts, est très-précieux pour certains emplois, tels que le halage des navires sur le Tibre : on s'en sert aussi, aux environs de Piperno, pour le labourage. Sa chair est recherchée par les Juifs sans doute à cause de son bas prix; et les fromages fabriqués avec son lait ont un goût assez agréable.

Quoique le buffle soit féroce, et qu'il fût dangereux de se risquer au milieu d'un troupeau de ces animaux, on parvient à le dompter en profitant de l'attachement qu'il prend pour l'homme qui le soigne habituellement. Chaque jeune buffle reçoit de ce gardien un nom toujours très-bizarre, auquel il répond, dès qu'on le pro-

nonce, en accourant auprès du pâtre. Cependant, pour traire les buffles femelles, le gardien a besoin de précautions, et il se couvre ordinairement la nuit d'une peau de buffle fraîche, se glisse sous le ventre de l'animal, qui, trompé et léchant cette peau, sa laisse très-paisiblement tirer son lait.

Le nombre total des buffles qu'on n'élève qu'au midi du Tibre ne dépasse pas 3 à 4,000, en partie employés au halage, en partie dressés à nager dans les canaux les plus profonds des marais Pontins, et à arracher avec leurs pieds de derrière, fortement alongés, les herbes épaisses qui naissent dans le fond. Il est curieux de voir ces animaux dont les naseaux paraissent seuls, pirouetter sur eux-mêmes en grattant vigoureusement le plafond du canal, et obéir dans leurs singulières évolutions à deux hommes qui, placés sur une nacelle, les excitent sans cesse en les appelant par leur nom.

Les chevaux, quoique exclus du labourage, tiennent le second rang parmi les agens de la culture par l'emploi qu'on en fait presque exclusivement pour les transports. On les distingue en race noble, comprenant les produits des haras, autrefois très-nombreux, des riches propriétaires, et en race commune qui fournit les chevaux de charrette et de bât.

Les carrossiers de la race noble ont en général une taille élevée, beaucoup de corps, les membres forts, le poitrail large, le sabot élevé, l'encolure haute, et sont d'un bel effet sous le harnais. Leur vigueur et leur haleine sont remarquables; et j'en ai vu faire sept à huit lieues au grand trot tout d'un trait.

Les chevaux de selle ont une taille moyenne, des jambes fines, nerveuses; une encolure courte, mais

relevée; des mouvemens gracieux et vifs; et s'ils ne sont pas remarquables par leur vitesse, ils ont en revanche beaucoup de fonds.

Chaque race porte le nom du propriétaire du haras, qui s'attache à reproduire un même type, soit pour la selle, soit pour le trait, adoptant aussi une couleur de robe le plus ordinairement noire, quelquefois cependant grise pommelée, baie, alzane et même isabelle. Les races Chigi, Rospigliosi, Braschi, Sforza Cesarini, Giorgi étaient les meilleures en 1812. Les princes Colonna, Borghese, Doria et autres ayant renoncé à l'élève des chevaux, on ne pouvait plus évaluer qu'à environ 100 poulains par an les productions mises dans le commerce, et les autres chevaux de luxe étaient tirés du royaume de Naples.

La race commune n'a pas de caractères extérieurs remarquables, mais elle est pleine de force et de souplesse; et lorsqu'on voit ces chevaux montés par les agens des fermes, lancés au grand galop dans les plus mauvais terrains, on s'étonne des qualités qu'ils déploient et qu'on n'attendrait pas d'animaux de si peu d'apparence. Les 500 chevaux que nous envoyâmes à l'armée en 1813, quoique âgés de 3 ans seulement, et mis en route immédiatement après la castration, firent un bon service pendant la campagne que termina la bataille de Leipzick.

Le nombre des chevaux existant en 1813 était de 35,000 de tout âge. Mais ce dénombrement, fait à une époque de méfiance, est probablement au-dessous de la vérité, quoiqu'il donne 1 cheval pour 16 habitans, proportion que, suivant M. Moreau de Jonnès, on ne retrouve que dans les pays les plus favorisés sous ce rap-

port. Ce nombre peut s'accroître beaucoup, car l'élève des chevaux des races communes est peu coûteux, les animaux vivant en plein air, huit mois dans les plaines et quatre sur les pâturages des montagnes, où ils sont conduits avec les troupeaux. Les jeunes chevaux livrés ainsi à la vie sauvage ne souffrent pas l'approche de l'homme, mais ils se laissent conduire en troupes par des cavaliers armés de longues piques. On rassemble ainsi ceux qu'on veut dompter, et un des gardiens les saisit, comme les jeunes bœufs, en leur lançant une corde à lacet, qui les fait tomber : le gardien saute alors à bas de son cheval, passe au poulain un fort licol, et s'en rend maître, non sans danger. C'est ainsi que toutes les semaines on saisit, sur la place Farnese à Rome, les chevaux que les amateurs désignent. Il faut ensuite plusieurs mois pour les dompter, et les rendre propres aux divers services.

La castration n'est pas pratiquée sur les chevaux, qu'on garde dans le pays, sans qu'il résulte aucun inconvénient de l'emploi de chevaux entiers, alors même qu'ils servent habituellement d'étalons, et que dans l'intervalle ils soient attelés à des voitures.

Les pieds de derrière ne sont jamais ferrés, même lorsque les chevaux sont destinés à parcourir les chemins pierreux des montagnes, la corne acquérant une suffisante dureté pour résister aux corps durs, et la marche étant d'ailleurs beaucoup plus sûre.

La nourriture unique des chevaux dans les fermes est l'herbe des pâturages; mais une petite quantité d'avoine est distribuée à ceux qui, habituellement montés, couchent à l'écurie du casale. A Rome, on leur donne ordinairement 10 kilogrammes de foin de très-bonne

qualité, et, en hiver, une forte ration d'avoine, qu'on remplace, en été, par une quantité considérable de son : on substitue aussi, dans la même saison, à une partie du foin du gramen bien frais et bien lavé et de la chicorée. La paille n'est employée que pour la litière.

Les poulains de trois ans, avec la marque d'un haras noble, se vendaient, en 1812, 600 fr. au taux moyen, et les autres 250 à 300 fr. Les chevaux domptés de race noble valaient 8 à 900 fr. Ceux des races Chigi et Rospigliosi atteignaient quelquefois 1,200. Les chevaux communs faits valaient de 3 à 500 fr.

Le type du cheval remain est le cheval andalou, qui a formé la race napolitaine par des croisemens avec les chevaux d'Afrique, et ensuite la race romaine. Mais depuis long-temps on négligeait à Rome l'amélioration de l'espèce, et on se bornait à la maintenir par l'emploi des plus beaux étalons produits par chaque race; lorsque l'administration française, comprenant tous les avantages d'un pays si riche en pâturages, fit venir, en 1813, 42 étalons normands, navarrins, limousins, picards, qui ont dû influer sur la race romaine.

Les bêtes à laine, un des produits les plus importans de l'agriculture romaine, sont l'objet des soins les plus éclairés. Mais M. Lullin de Chateauvieux, dans son excellent ouvrage sur l'Italie, a si bien fait connaître la situation de cette branche de l'industrie agraire, que je dois me borner à présenter quelques faits propres à la portion de la péninsule que je décris.

En 1813, on y comptait 710,000 bêtes à laine, dont 10,000 mérinos ou métis, pour la plupart appartenant aux agriculteurs romains, et en petite partie aux habitans des montagnes de Naples, qui louent des pâtu-

rages d'hiver dans les plaines; mais tous ces animaux doivent être considérés comme appartenant à l'agriculture romaine, puisqu'ils vivent huit mois dans le pays où elle se pratique.

Si on compare le nombre de moutons à la population, on trouve qu'il y a 4 bêtes à laine par 3 habitans; proportion qui, suivant M. Moreau de Jonnès, n'est dépassée que par quelques pays, tels que les Iles-Britanniques, et qui, sous ce rapport, assimile la province romaine à la Saxe.

Les mérinos proviennent d'une importation que Pie VI, prince habile et qui a tenté tous les genres d'amélioration, avait obtenu de la cour de Madrid. Ils sont presque tous réunis sur le territoire de Montalto; mais ils semblent avoir perdu de la finesse de leur laine. Pour les relever, l'administration française fit venir, en 1813, 230 mérinos choisis dans le troupeau de Perpignan, et ils furent confiés à un fermier intelligent. On peut espérer qu'ils ont agi plus puissamment qu'en France sur la race du pays, puisque les analogies qui existent entre les productions de cette partie de l'Italie et celles de l'Espagne, et la similitude du régime des moutons, placent exactement les deux pays sur la même ligne.

La race indigène a de belles formes, une haute taille, une laine longue et nerveuse. On la subdivise en *sopràvissanna*, *vissanna*, *santo-spirito*, *cassiana*, etc., du nom des contrées où les divers troupeaux paissent en été, ou du nom des propriétaires. Ces variétés de la même race ont des qualités de laine très-diverses, puisque, tandis que la laine mérinos prime, de M. Adorno, valait 2 fr. 55 cent. la livre, la laine métise ne se ven-

dait que 1 fr. 95 cent., la laine *soprà-vissanna*, que 1 fr. 65 cent., et ainsi en dégradant jusqu'à la laine *moretta* ou noire, qui valait seulement 80 centimes.

J'ai déjà dit que tous les troupeaux romains étaient transhumans. Au mois de juin on voit de toutes parts serpenter dans les plaines leurs longues colonnes, précédées par quelques ânes chargés du bagage, des chaudrons destinés à faire le fromage et à cuire les alimens, et des piquets et des filets qui doivent former l'enclos qui contiendra le troupeau pendant la nuit. Les chiens rôdent sans cesse pour maintenir la bande voyageuse dans la zone que la loi lui accorde, à travers tous les champs non ensemencés, et les bergers cheminent lentement autour d'elle. Le soir arrivé, on s'arrête; le lieu de campement est choisi : on l'entoure d'une enceinte formée d'un réseau de ficelles, soutenu par des piquets, et le troupeau est introduit dans ce parc improvisé. Les ânes déchargés et abandonnés sur le pâturage, quelques bergers font cuire la *polenta*, les autres arrangent les bâts et les couvertures de manière à se faire des espèces de lits. Le lendemain la caravane reprend son voyage et gagne ainsi le pied des montagnes, où des agens du fisc comptent le troupeau et perçoivent par tête un léger droit.

La nécessité a introduit l'usage du passage réciproque sur les terres non ensemencées, et la loi a fixé à 40 mètres la largeur du terrain sur lequel la dépaissance peut avoir lieu. Le dédommagement que paient les bergers, qui devrait appartenir aux propriétaires des terrains, et qui s'élève à environ 50,000 fr., est devenu une des ressources du gouvernement. Les bergers peuvent rester jusqu'à trois jours sur le même

terrain; mais s'ils occasionent des dommages hors des 40 mètres, ils doivent les payer sans encourir aucune amende ou autre punition. Toutes leurs affaires sont portées devant un tribunal particulier; ils jouissent du droit de port d'armes, enfin sous tous les rapports ils ont éprouvé la bienveillance du gouvernement.

Avant le règne si mémorable de Pie VI, les propriétaires de troupeaux étaient soumis aux plus grandes gênes, telles que de fournir aux boucheries de Rome un certain nombre d'agneaux, de ne pouvoir pas les tuer avant un certain âge, etc. Ce prince, reconnaissant l'inutilité de ces réglemens, les abolit, et la consommation de Rome qui est de 70,000 moutons, et celle du reste de la province, qui est à peu près égale, ne furent que mieux assurées

La race des porcs est petite, à poil rougeâtre, rude, hérissé et presque semblable au sanglier, surtout par une férocité qui résulte de sa demeure constante au milieu des bois.

La consommation de porcs à Rome est de 14,000, et dans la province on en tue un nombre beaucoup plus considérable, chaque famille faisant de la chair de cet animal le fond de sa subsistance. Une grande quantité de porcs sont amenés de Perugia et du duché de Spoleto, mais la province qui environne Rome en fournit le plus grand nombre, car il y a des fermes, à Cisterna par exemple, où on en élève plus de 3,000, et dans les pays de petite culture chaque chaumière en nourrit au moins un. Dans la plaine quelques propriétaires en défendent l'élève, à cause du mal qu'ils font aux pâturages, et ils sont aussi en général exclus des pâturages communs.

Les chèvres ne se trouvent que dans les pays de petite culture, où on en élève un nombre immense, surtout dans les montagnes. S'il est certain qu'elles causent de grands dommages aux bois, qu'elles ont contribué à détruire sur tous les sommets, il ne faut pas oublier qu'elles sont l'unique ressource des montagnards, qui ne sauraient nourrir une vache sur les pentes rocailleuses où les chèvres trouvent à paître, et dans l'état actuel des choses, il y aurait peu d'avantages à les proscrire dans les montagnes; mais les forêts des plaines doivent en être soigneusement préservées. La consommation des chevreaux est considérable dans les campagnes.

ARTICLE VI.

Des instrumens aratoires.

Le plus puissant des instrumens aratoires, la charrue, est encore ce qu'elle était au temps où Cincinnatus conduisait l'*aratrum* de ses mains victorieuses, et elle a conservé son nom.

L'*aratro* se compose d'un soc triangulaire, applati, aiguisé à un de ses angles et emmanché à son petit côté dans un fort talon en bois. Une mortaise pratiquée dans ce talon reçoit un manche perpendiculaire, et une seconde mortaise, pratiquée en avant de la première, sert à fixer une pièce de bois courbe qui, terminée en timon, soutient à son extrémité un joug long et pesant, qu'on assujétit avec des courroies sur la tête de quatre bœufs placés de front. Lorsqu'on met l'*aratro* en action, le soc mince et pointu pénètre fa-

cilement dans la terre, et en soulève, ou plutôt en déchire une tranche peu épaisse, en écartant facilement les pierres et les racines. Le laboureur dirige les bœufs de la voix et les excite avec un aiguillon sur lequel il s'appuie, et il règle l'action du soc en pesant du pied plus ou moins sur le talon. Le poids de son corps, agissant sur ce long bras de levier, force le soc à se relever, tandis que, lorsqu'il est livré à lui-même, il tend à s'enfoncer plus profondément.

Ainsi dirigée, cette charrue est très-convenable pour ouvrir une terre long-temps livrée à la végétation spontanée; mais comme elle ne renverse pas les mottes, plusieurs labourages croisés sont nécessaires pour ameublir un terrain; aussi faut-il au moins quatre labours pour préparer la terre à l'ensemencement. Ainsi le premier défaut de l'*aratro*, est d'exiger plus de labours que si on employait une bonne charrue.

Mais un défaut plus grand est de ne pas ramener à la surface la terre, qui est restée inerte pendant que la végétation épuisait la couche supérieure: de sorte que la superficie productive ne change jamais, et qu'on perd les avantages du mélange des diverses couches. Les agriculteurs conviennent des défauts de l'*aratro;* mais ils trouvent de grands avantages à la simplicité de sa construction et à la rapidité de sa manœuvre, même à travers les pierres et les broussailles, et comme ils ont beaucoup de bestiaux, ils comptent pour peu de chose leur travail.

D'ordinaire on réunit toutes les charrues dans un même champ, afin de faciliter la surveillance, et j'en ai vu quelquefois 40 à 50 labourer une pièce de terre si étendue, que l'heure du repas arrivait lorsque cha-

cune d'elles avait atteint son extrémité. Ces nombreux attelages de quatre beaux bœufs obéissant à la voix des laboureurs, qui les conduisent sans efforts, le fermier, ses fils, ses agens, surveillant à cheval cette culture, ces socs nombreux traçant une longue ligne, et heurtant souvent des marbres et des granits, débris de villes éteintes et de monumens oubliés; enfin cette scène rurale si vaste dans ses proportions, encadrée dans les longues lignes d'aqueducs brisés, et limitée par des tombes ruinées, inspire le plus vif intérêt.

On emploie dans les pays sains, et quelquefois dans les plaines, une autre charrue appelée *perticara*, garnie d'un déversoir, et attelée de deux bœufs, propre à bien renverser la terre; mais comme elle chemine plus lentement que l'*aratro*, on s'en sert moins souvent, quoiqu'en définitive elle économise des frais.

On s'étonne de ne voir presque jamais employer la herse, qui agirait si efficacement sur les terrains plats, et qui permettrait d'épargner une partie de la dépense très-considérable de la *ribattitura*, qui a pour objet principal de briser les mottes et de nettoyer le terrain après l'ensemencement.

Les outils à la main sont fort simples et peu nombreux. La bêche est réservée pour les jardins; une pelle triangulaire, attachée à un long manche, sert à nettoyer les fossés; les vignes sont cultivées avec une bonne pioche. C'est aussi avec une petite pioche arrondie, pointue ou dentée, qu'on bine les blés; ce dernier outil devrait être seul en usage pour ce genre de travail; mais comme chaque ouvrier apporte son instrument, on le laisse choisir celui qui lui convient.

Les foins sont coupés à la faux, et les blés, au moyen

d'une petite faucille qui appartient à l'ouvrier; on bat les blés en les faisant fouler péniblement par des bandes de chevaux que ce travail exténue. L'établissement de la machine à battre le blé, mise en mouvement soit par des cours d'eau, soit par des chevaux, procurerait des avantages considérables, en supprimant un genre de travail qui, à cause de la saison avancée pendant laquelle il se fait, est le plus périlleux de tous.

ARTICLE VII.

Des engrais.

On comprend que le mode de nourriture des bestiaux en plein air est peu favorable à la formation des engrais; aussi ceux d'étable et de basse-cour, base des exploitations des autres pays, comptent à peine dans une ferme de grande culture des États romains, où la plus grande partie des pailles pourrit sans emploi, et le peu de fumier qui se fait autour de la maison ne sert qu'au jardin et à quelques cultures prochaines. On tire même peu de parti des immondices de Rome, et presque les seuls amendemens que reçoivent les terres sont l'incinération des chaumes, les semis de lupin et leur enfouissement par la charrue au moment de la floraison, enfin et surtout le parcage des moutons, qui est conduit avec beaucoup d'intelligence. Je n'ai connaissance d'aucun emploi du plâtre ni de la chaux, quoique ces substances soient abondantes dans le pays.

ARTICLE VIII.

Des prairies.

La propriété que possèdent les terres de se couvrir d'herbes après les pluies d'automne et le système des longues jachères rendent les prairies moins nécessaires que dans les autres contrées; cependant elles occupent une superficie de 26,800 hectares spécialement dans la vallée du Tibre, ce qui suffit à prouver, contre l'assertion de M. de Bonstetten, que les Romains savent faire du foin. Si, dans son intéressante excursion sur les pas d'Énée et de Turnus, ce spirituel observateur n'eût pas été plus occupé de ce qui s'était passé aux bouches du Tibre il y a trois mille ans que des scènes présentes, il aurait pu se convaincre que sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les Romains ne sont pas aussi en arrière des autres peuples qu'il incline à le croire.

On ne fait ordinairement qu'une coupe, à moins qu'un ruisseau ne permette l'irrigation. Si les prairies artificielles sont peu étendues, l'abondance des produits spontanés l'explique suffisamment; cependant le trèfle est cultivé en grand auprès de Ronciglione, et le sainfoin dans les environs de Frosinone.

ARTICLE IX.

Des céréales.

L'histoire de la culture des céréales est une branche curieuse de l'histoire générale de ce pays; car elle

montre que depuis que les Romains en eurent subjugué la population, et qu'ils se furent enrichis par des conquêtes hors de l'Italie, les gouvernemens qui se sont succédé dûrent combattre une même tendance à réduire les ensemencemens. Ainsi, dès le sixième siècle, suivant Pline et Aulu-Gelle, les censeurs furent obligés, pour forcer à la culture, de mettre au rang de tributaires les citoyens qui laissaient leurs champs en pâturages ou qui les cultivaient mal, parce que déjà, au dire de Caton, confirmé par Columelle et par Varron, les terres à blé n'étaient pour le produit qu'au sixième rang, et qu'on leur préférait les prairies. Aussi, interrogé sur le meilleur moyen de tirer profit de sa terre, le vieux censeur répondit : « la mettre en pâturage, fût-il même mauvais. » Ce désavantage de la culture des blés s'accrut avec le luxe, qui rendait l'établissement des viviers, des oiseleries, des parcs à gibier, un mode d'exploitation bien supérieur à cette culture, et le territoire de Rome ne comptant plus pour l'approvisionnement de cette cité, la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique eurent mission de nourrir les Romains.

Ce remède porta le mal à son comble ; car les rares laboureurs romains ne pouvaient soutenir la concurrence avec des populations intactes, appliquant leurs forces aux terrains les plus fertiles du monde. « Dans « le Latium, dit Columelle, cette terre jadis si fertile, « nous donnons des primes maintenant pour qu'on « nous apporte du blé des provinces d'outre-mer, et « nous faisons nos vendanges dans les Cyclades, la « Bétique et la Gaule. » Pouvait-il en être autrement, lorsqu'on nourrissait au moyen de distributions publiques une population inerte, paresseuse, qui, suivant

l'expression de Varron, *maluisset manus in theatro movere quàm in aratro?*

Alors vinrent les malheurs de Rome, la guerre civile, la dévastation, la ruine des grandes familles, ou leur émigration vers la nouvelle capitale de l'empire, enfin l'invasion des barbares, qui pendant deux siècles livra les campagnes à la dévastation, et effaça toute trace de culture. Le pouvoir des seigneurs devint ensuite un nouvel obstacle au rétablissement de l'agriculture à cause de leurs guerres continuelles; enfin les querelles des papes et des empereurs en amenant Robert Guiscard et Frédéric II sous les murs de Rome, et l'abandon de cette cité par les souverains pontifes, maintinrent la culture dans un abaissement déplorable. Pour qui aurait-on semé? Rome ne comptait plus que 17,000 habitans.

Enfin, le rétablissement de Rome dans sa prérogative de résidence des papes devint le commencement d'une ère de restauration de l'agriculture. Peu d'années après, Grégoire XII, par son *motu proprio* du 15 novembre 1407, donna à la culture des grains de premiers encouragemens, qui ne suffirent pas sans doute, puisqu'en 1460 Sixte IV rendit un édit par lequel il autorisait tout venant à ensemencer, pour son propre compte, le tiers de tout terrain resté inculte; mesure qui caractérise parfaitement la nature du pouvoir pontifical à cette époque, et l'ignorance des droits de la propriété. Cependant ce moyen acerbe eut quelques bons effets, et les propriétaires accrurent un peu leurs cultures : Jules II et Clément VII continuèrent à les exciter; et ce dernier pontife sut employer le premier un moyen autrement efficace que les autorisations d'ense-

mencer les propriétés d'autrui, en permettant l'exportation des grains toutes les fois que leur prix ne dépasserait pas certaines limites. Ainsi ce principe, dont on fait ordinairement honneur aux Anglais, fut posé par un pape du seizième siècle.

Pie V, par une constitution du 11 octobre 1566, rappela les lois de Clément VII, défendit aux barons de forcer léurs vassaux à leur vendre leurs grains, et garantit par un sauf-conduit général la liberté des cultivateurs pendant les semailles et les moissons, et celle des gens qui conduisaient des blés aux marchés, tant contre les poursuites de la justice que contre celles des créanciers.

Soit effet de ces soins, soit par suite de l'accroissement de la population, la culture prit un tel développement que, sous Paul IV (Carafa), Rome put exporter 200,000 hectolitres de grains provenant de son territoire, après avoir nourri sa population, qui s'élevait alors à 60,000 ames. Mais ces succès ne furent que momentanés, parce que chaque pape changeait de système, et que la magistrature de l'*Annona*, chargée de veiller sur les subsistances, n'avait de principe arrêté que celui d'éviter les murmures du peuple occasionés par le prix du pain. Aussi, on rentrait au moindre signe de mécontentement dans la voie des prohibitions et des entraves qui décourageaient les agriculteurs, et les portaient à revenir à leur mode favori d'exploitation au moyen de l'élève des bestiaux.

Sixte V imagina un nouveau système pour assurer l'approvisionnement d'une population incessamment croissante à l'abri de son énergique police. Il fonda une caisse de prêts pour aider les agriculteurs qui vou-



draient accroître leurs cultures, et il la dota de 1,100,000 fr., somme équivalente à 2,200,000 au taux actuel de l'argent. Mais ce moyen n'eut pas l'effet qu'en attendait le pontife; et des famines fréquentes désolèrent encore les États romains. Paul V (Borghese), par sa constitution du 15 octobre 1611, crut y remédier en prohibant la vente des bœufs de labour, et en défendant aux barons, sous peine de confiscation de leurs fiefs et même d'excommunication, de s'opposer à ce que leurs vassaux cultivassent leurs terres. Cependant l'agriculture continuait à languir sous le poids des faveurs dont on l'accablait. Il eût mieux valu lui donner un peu de liberté et moins s'occuper du prix du pain que mangeaient les Romains.

C'est ce que comprit enfin Alexandre VII (Chigi), qui délivra l'agriculture de presque toutes ses entraves: aussi, l'ensemencement s'éleva après lui, en 1720, à 22,000 hectares dans le seul *Agro Romano*. Mais bientôt la crainte des séditions pour le prix du pain fit revenir à des fixations de prix et à des gênes qui réduisirent, en 1762, l'ensemencement de cette immense plaine à 9,200 hectares. En vain Benoît XIII (Orsini) et l'habile Benoît XIV (Lambertini) firent des efforts pour combattre la tendance des agriculteurs; mais ces palliatifs ne remédiaient pas au mal, et la liberté seule du commerce des grains pouvait changer ce déplorable état de choses. Pie VI, dont les vues étaient très-étendues et l'esprit très-éclairé, entra enfin dans cette voie, déclarant que l'exportation serait toujours libre; il réduisit aussi à des fonctions peu importantes les magistrats de l'*Annona*, et il fit lever, en 1783, le plan du territoire de Rome afin d'asseoir l'impôt foncier avec équité.

Malheureusement à ces mesures très-utiles on en joignit qui se ressentaient des anciens préjugés. Ainsi on distribua les terres de l'*Agro Romano* suivant leur qualité, et on fixa pour chaque classe un assolement régulier, avec prescription de les ensemencer suivant une rotation déterminée; mais il arriva ce qui arrive toujours lorsqu'on violente la nature des choses, le réglement ne fut pas observé. Cependant, grace à la liberté du commerce, la culture s'éleva à 30,000 hectares (16,430 rubbi) dans le seul *Agro Romano*, et dans le reste du territoire à proportion. Il est vrai que la population de Rome avait atteint 165,000 ames, terme le plus élevé depuis les temps anciens.

Pie VII, dès son avènement, d'après les conseils du cardinal Ruffo, homme d'état à grandes vues, mit fin à toutes les vicissitudes de la culture en détruisant, à peu de chose près, le pouvoir du tribunal de l'*Annona*, en abolissant les fixations de prix des grains destinés à l'approvisionnement de Rome, et en confirmant la liberté d'exportation. Mais à l'exemple de ses prédécesseurs, ce prince pensa qu'il fallait des mesures plus directes pour combattre la tendance des fermiers à réduire les cultures, et il imagina un système qui mérite de nous arrêter.

Le cadastre avait fait connaître l'étendue et les degrés de fertilité des terres de l'Agro Romano. Le pape ordonna qu'elles fussent ensemencées régulièrement, suivant l'assolement qu'elles pouvaient supporter, sous peine de 1 franc d'amende par hectare (4 paules par rubbio); mais il promit une prime de 2, et ensuite de 4 francs par hectare ensemencé (4 et 8 paules par rubbio.) Cette double excitation fut étendue

aux territoires de Montalto, Corneto, Toscanella et Castro, c'est-à-dire à la plus grande partie des pays de grande culture. En même temps, par le *motu proprio* du 8 septembre 1801, il chercha à encourager la division des grandes fermes, en assujétissant les *latifundi* à une imposition extraordinaire. Enfin, par le *motu proprio* du 15 septembre 1802, monument très-curieux de législation agraire, Pie VII ordonna la culture ou la plantation de toutes les terres comprises dans une zone d'un mille autour de Rome et de chaque village, en comptant cette largeur du point où se terminent les vignes et les jardins, et en condamnant les retardataires à payer une taxe dite *di migliorazione*, fixée à 1 fr. 25 cent. par hectare (2 fr. 50 cent. par rubbio) de terrain laissé inculte, quoique susceptible de culture. L'abandon des cultures était puni par le doublement de la taxe, et les dénonciateurs des négligences récompensés et protégés par le secret. Afin d'écarter toutes les excuses, le souverain, usant de son pouvoir absolu, cassait tous les baux et contrats qui s'opposaient à son système, abolissait les droits de parcours sur les terres, etc.

Lorsque, par l'effet de ces mesures, la ville de Rome et les villages des pays malsains auraient été entourés d'un cercle de terrains cultivés ou plantés, l'édit étendait les mêmes règles à une seconde zone concentrique d'un égal rayon, et ainsi de suite. Enfin rien n'était oublié pour faire réussir un système qui, du moins, prouve l'amour du bien, et qui par conséquent, quoique peut-être inexécutable, honore la mémoire de Pie VII.

Mais les circonstances favorisèrent si peu les bonnes intentions du souverain pontife, qu'il serait injuste de

juger de ses vues par l'événement. Enveloppé dans une suite d'événemens malheureux, non-seulement il ne put donner ses soins au développement de la culture, mais il la vit rapidement décroître.

Le cadastre avait fait connaître la force productive du territoire de Rome, et prouvé que, sur 100,000 hectares arables qu'on y compte, on pouvait soumettre 29,000 hectares à la rotation triennale, et 71,000 à la rotation quatriennale, en conservant par cet assolement à longs périodes toute l'étendue de pâturages nécessaire, et qu'en tenant compte des récoltes intermédiaires d'avoine et d'autres grains, chaque année on pouvait ensemencer 42,000 hectares.

Ainsi lorsque, sous Pie VI, la culture à son apogée s'étendit sur 30,000 hectares, elle n'employait pas les 3/4 des terrains aptes à produire des grains; et lorsque, en 1809, 14,700 hectares seulement reçurent des semences, on laissait sans culture les 2/3 du sol qui aurait pu être semé chaque année. Comme on ne cultivait des 50,000 hectares de terres arables situées hors de l'*Agro Romano* qu'environ 10,000 hectares, il en résulte qu'à cette époque de décadence extrême de l'agriculture, sur 150,000 hectares de terres arables on n'ensemençait que 24 à 25,000, tandis qu'on pouvait faire produire des grains, en suivant un assolement de trois et de quatre ans, à 60 ou 62,000 hectares.

Après avoir montré les vicissitudes de la culture des céréales, et appuyé de témoignages historiques le long combat entre l'administration et les propriétaires, je vais faire connaître les procédés de cette culture.

Lorsque le fermier a jugé que l'époque de la rupture du pâturage était arrivée, une bande d'ouvriers

appelés *sterpatori*, coupent avec des haches et de fortes pioches les buissons et les arbustes qui ont poussé pendant la longue jachère. Le labour commence immédiatement, et il doit être pratiqué trois fois en croisant les sillons pour ouvrir convenablement le sol, et pour exposer les plantes parasites, arrachées par la charrue, aux ardeurs de l'été. Ces opérations forment ce qu'on appelle les *maggesi*. Lorsque les pluies d'automne ont amolli la terre, on donne un ou deux labours appelés *rinfrescatura*, après lequel on sème le froment, à raison de 2 hectolitres par hectare (1 rubbio par rubbio de surface), un peu moins dans les terres légères et un peu plus dans les terres fortes. Les grains sont recouverts par une charrue qui forme des ados, séparés par un sillon profond, afin de favoriser l'écoulement des eaux qui couvrent souvent ces terres peu déclives, et pour faciliter le binage des blés.

A la suite de ces laboureurs viennent des ouvriers de tout âge et de tout sexe, appelés *ribattitori*, qui, avec une petite pioche brisent les mottes, arrachent les racines et donnent aux ados des sillons une forme régulière. Ensuite dès le mois de janvier viennent d'autres ouvriers, qui, avec les mêmes outils, relèvent la terre du fond des sillons et en chaussent le pied des jeunes plantes; travail qu'on appelle *fare la terra negra*.

Au mois de mars les blés se couvrent d'herbes, dont la végétation est activée par une chaleur précoce; alors commence un binage appelé *mondarella*, qui exige aussi beaucoup de bras. Ce travail, commun aux blés, aux fèves et à toutes les cultures, était pratiqué par les anciens Romains.

Après des travaux si multipliés et si coûteux, le

froment croît rapidement et mûrit. Mais en voyant cette suite de travaux, cette recherche de culture, on ne peut s'empêcher de rendre hommage aux cultivateurs romains et de les laver du reproche de paresse.

La moisson est le moment des grandes tribulations des fermiers, car il ne suffit pas que des pluies opportunes aient enflé les épis, que le soleil les ait lentement mûris, qu'ils aient échappé à la rouille qui suit les vents de mer, à la grêle, aux coups de vent, aux sauterelles enfin; il ne suffit pas en un mot que la Providence ait béni les travaux du cultivateur, il faut encore qu'il puisse en recueillir le fruit. De longue main le fermier se prépare à la moisson en épargnant les fonds qu'elle exige, en amassant les provisions qui doivent nourrir l'armée de moissonneurs qu'il attend; de nombreux courriers vont de la ferme aux montagnes et des montagnes à la ferme, pour presser les agens chargés du recrutement, et pour avertir le fermier des mécomptes dans l'enrôlement. Si les blés sont plus touffus qu'ils le paraissaient, si un vent chaud accélère la maturité, il faut un accroissement de bras ou hâter la marche des ouvriers, ce qui exige des soins infinis; car les envoyés des fermiers se croisent dans leurs demandes, se nuisent mutuellement, et ne sont guère plus délicats dans leurs procédés que beaucoup d'autres négociateurs d'un rang plus élevé.

Enfin, grace à la vigilance de ses agens, le fermier joyeux voit paraître les longues colonnes de moissonneurs qui descendent en chantant de leurs salubres rochers, pour venir affronter une mort sans gloire sur un terrible champ de bataille. Toutes les bandes s'arrêtent sur le terrain qu'elles doivent attaquer le pre-

mier, des feux s'allument et une ample distribution de vivres fête leur arrivée.

Le lendemain chaque bande commence son travail sans se séparer et le poursuit gaiement, excitée sans cesse par les *caporali* à cheval, et se délassant par des chants joyeux qu'interrompent de bruyans éclats de rire, ou des cris perçans; ou bien adressent de pieuses invocations à *Gesù*, à *Maria*, *alla Madonna santissima*, au loin répétées par l'écho que forme souvent la voûte entr'ouverte d'un sépulcre, ou l'hémicycle ruiné d'un temple. Les agens supérieurs, le *ministro*, le fermier enfin et ses fils galopent d'un bout de la ligne à l'autre, et maintiennent l'ordre et l'activité.

C'est ainsi que j'ai vu à Campo-Morto, à Santa-Maria-di-Galera, 7 à 800 moissonneurs, rangés sur une seule ligne de demi-lieue de longueur, employer la journée à la moisson d'un seul champ, et par la variété des costumes, la vivacité des mouvemens, l'étendue de la scène, former le spectacle le plus attachant.

Pendant le travail, des chevaux chargés de barriques pleines d'eau et de vin cheminent lentement le long de la ligne, et chacun se désaltère à son tour. Plus loin, autour d'un grand feu, se prépare un repas abondant, et de la ferme arrivent à chaque instant des voitures chargées de provisions.

Les ouvriers sont engagés pour onze jours, et leur nombre est calculé en conséquence. Si le travail se prolonge, ils sont payés à la journée, et à un prix très-élevé.

Peu de jours après que les blés sont coupés et liés en gerbes, on les conduit autour d'aires pratiquées

solidement: là, des ouvriers, payés plus cher encore que les moissonneurs, placent les gerbes debout et serrées les unes contre les autres sur l'aire. Tous les chevaux de la ferme sont amenés accouplés 4 par 4 jusqu'au nombre de 24, et retenus par une corde dont un homme, placé au centre de l'aire, tient l'extrémité, ils tournent en cercle autour de lui. Sous les pieds des chevaux les gerbes s'affaissent, les épis laissent échapper les grains, et des ouvriers retournent fréquemment les pailles pour les exposer plus complètement au piétinement. Le blé est à l'instant vanné en plein air, et transporté au grenier.

Tout ce travail se fait avec le plus de hâte possible, et ne dure que 15 à 20 jours, l'état de l'atmosphère devenant à chaque instant plus menaçant pour les ouvriers.

Telle est la série des travaux qu'exige la culture du blé. En récapitulant les soins qu'elle nécessite, les dépenses qu'elle entraîne, les périls auxquels elle expose, on concevra la préférence qu'on donne à la facile *pastorizia.* Quand je traiterai des produits de la culture et de ses dépenses, je comparerai les deux modes d'exploitation sous ce dernier rapport.

La culture de l'avoine, qui suit souvent celle du froment, n'exige qu'une partie des soins que l'on donne à cette espèce de grain.

ARTICLE X.

Du maïs et des légumes.

Le maïs entre dans l'assolement des terres grasses et humides, et on le sème après une récolte de froment pour profiter de l'ameublissement de la terre; mais comme cette plante exige pendant sa croissance des soins multipliés, la difficulté de se procurer des bras en borne beaucoup la culture dans les plaines, et c'est dans les pays sains qu'il est spécialement cultivé.

Les petites fèves, qui entrent fréquemment dans la rotation des récoltes, sont semées en automne sur un chaume bien labouré, et on les récolte au mois de mai. Cette plante exige des binages fréquens; mais comme elle est mûre avant la saison périlleuse, on ne manque pas de bras pour la cultiver. Les fèves sont très-recherchées par les habitans du littoral génois et toscan.

On cultive les haricots en grand sur quelques fermes avec un avantage considérable. Enfin, les lupins se sèment après le froment sur les terrains médiocres, et leur grain est aussi acheté par les Toscans et les Génois, qui s'en servent comme engrais.

ARTICLE XI.

De la soude.

Il me suffira, pour prouver que les fermiers romains sont actifs et même plus entreprenans que ceux des autres pays, de citer ce qui s'est passé relativement à la culture de la soude.

Cette plante, appelée *saliçornia herbacea* par les botanistes, et *riscoli* par les Italiens, et dont l'incinération produit la soude, base d'un grand nombre d'arts, était à peine connue dans les campagnes de Rome avant 1808. A cette époque, le prix de cette cendre alkaline s'étant élevé excessivement à cause de la guerre entre la France et l'Espagne et du blocus continental, quelques agriculteurs commencèrent à cultiver le *riscoli*, et ils vendirent leur récolte à raison de 600 fr. les 339 kilogrammes (1,000 livres romaines), produit ordinaire d'un hectare. Ce succès anima tellement les fermiers que, deux ans après, d'énormes capitaux étaient engagés dans cette culture, et qu'on ensemença près de 15,000 hectares dont la récolte, pesant 3,500,000 kilogrammes, produisit plus de 3,000,000 fr., quoique le prix eût beaucoup baissé.

Mais, au moment de la plus grande extension des cultures, des chimistes français trouvèrent l'art de fabriquer la soude de toutes pièces au moyen du muriate de soude ou sel marin; et le contrecoup de cette belle découverte de l'illustre Berthollet se fit sentir dans les fermes de Rome, au point qu'en 1811, la culture de la soude commença à décliner; qu'en 1812, on n'en récolta plus qu'un million de kilogrammes; et qu'en 1813, on ne cultivait plus cette plante que pour les besoins du pays qui exigent 4 à 500,000 kilogrammes. Mais cette grande expérience a fourni la preuve la plus convaincante de ce qu'on peut attendre de l'esprit entreprenant des fermiers romains.

La soude se sème en mars, et se récolte en juin, après avoir reçu de fréquens binages. Sa tige noueuse et rougeâtre s'élève à près d'un mètre; et lorsque la flo-

raison est terminée, on l'arrache, et on la fait sécher sur le sol. Elle est ensuite brûlée dans des fours construits au milieu des champs, et la cendre de couleur grisâtre, compacte et pesante, qui en provient, est recueillie et enfermée dans des tonneaux.

ARTICLE XII.

Du coton.

L'ADMINISTRATION française essaya, en 1810, la culture du coton dans les plaines de Rome; et ce fut aux soins de M. le baron Degérando, dont le nom est lié à tout ce qui s'entreprit d'utile à cette époque, que l'on dut cet essai, qui produisit environ 16,000 kilogrammes d'un coton de bonne qualité. En 1811, la culture, excitée par le succès de l'année précédente et par les fortes primes que payait l'administration française, s'étendit sur 1,500 hectares, et 500 cultivateurs s'occupèrent de ces essais. Après une belle végétation, la floraison réussit complètement, et, au mois de septembre, les plantes étaient chargées de gousses. Malheureusement des pluies abondantes firent ouvrir une grande partie des gousses, et pourrirent le coton qu'elles contenaient. Cependant quelques cultures plus hâtives donnèrent de beaux produits.

On recommença en 1812, mais la maturité fut encore empêchée par des pluies qui gâtèrent le coton. On essaya de semer de meilleure heure; mais les gelées tardives firent périr beaucoup de plantes. On reconnut alors la difficulté de l'acclimater. Cependant en choi-

sissant des terres abritées, telles que celles que les monts Lepini défendent des vents du nord, en se bornant à de petites cultures à proximité des villages, on obtiendra très-probablement un plein succès. Mais, tant que la mer sera libre, il n'y aura aucun profit à cultiver le coton.

Il en est de même de l'indigo (*anil indigofera*), dont l'administration française tenta la culture par les soins d'un Français qui avait long-temps habité l'Inde, et qui se procura des graines venues du Bengale. Il obtint une grande quantité de plantes très-belles; mais l'indigo qui en provint était de qualité très-médiocre. Cependant cette expérience prouva que plus facilement que le coton l'*anil* pouvait être cultivé sous la latitude de Rome; et on reconnut qu'on pouvait perfectionner les procédés d'extraction de la pâte tinctoriale.

ARTICLE XIII.

Du riz et de quelques autres plantes.

Le riz a été introduit il y a quelques années dans les environs de Viterbo, de Ronciglione et de Porto-d'Anzo, au grand regret des habitans déjà entourés de tant de germes d'infection. L'administration française, faisant droit à leurs plaintes, a plutôt restreint qu'encouragé cette culture, dont les produits sont de peu d'importance.

Le tabac réussit parfaitement dans la plaine. La culture de la garance a été essayée avec succès. La réglisse est cultivée sur plusieurs points. Enfin, le chanvre

forme une branche importante de culture sur les terres fortes, et il atteint une hauteur prodigieuse aux environs de Viterbo et de Velletri. Le fil est grossier, mais très-nerveux et propre à la corderie.

ARTICLE XIV.

De la culture des marais Pontins.

Pour compléter ce qui tient à la culture des pays malsains, je vais parler de celle qui se pratique dans les marais Pontins.

Ce territoire, autrefois très-fertile, devint le grenier de Rome après la conquête que Furius Camillus en fit sur les Volsques, et il fut long-temps le sujet de disputes entre le sénat et les plébéiens, qui en réclamaient le partage. Dans la description topographique, j'ai indiqué la situation actuelle de ce bassin, dont je ferai connaître les vicissitudes dans le livre v. Maintenant je vais le considérer sous l'unique rapport de la culture.

Le terrain desséché plus ou moins imparfaitement par Pie VI, et connu sous la dénomination de *Bonificazione Pontina*, comprend 18,651 hectares (10,136 rubbi), dont,

3,414 hectares	(1,895 rubbi)	de terres bien desséchées et propres au froment.
2,585 —	(1,405 —)	de terres moins sèches et propres au maïs.

8,057 hectares (4,363 rubbi) de terres humides, et qui ne peuvent servir qu'au pâturage.
4,194 — (2,272 —) de marais et de bois.

Les terres à froment pourraient être semées plusieurs années de suite, tant est grande la fécondité de cette alluvion, et lorsque le dessèchement était plus complet, ce grain était cultivé sur une partie des terres qui maintenant ne peuvent recevoir que du maïs; tandis que la culture de cette seconde espèce de grains s'étendait sur les terrains qui aujourd'hui sont inaccessibles à la charrue. Ainsi, si le dessèchement se perfectionnait, on pourrait parvenir à cultiver, soit en froment, soit en maïs, la presque totalité des trois premières subdivisions, c'est-à-dire 10 à 12,000 hectares.

Dans le moment actuel on n'ensemence même pas tous les terrains qui seraient susceptibles de l'être, et on abandonne à la végétation spontanée un sol qui produirait des grains, si les circonstances commerciales en encourageaient la production. Une autre cause de cette négligence est dans la cherté de la culture, que contrarie l'abondance de la végétation spontanée, et dans les périls que courent les ouvriers dans ce vaste foyer d'infection.

Les marais Pontins appartiennent en totalité au domaine apostolique; Pie VI, avant de commencer les travaux, ayant indemnisé les communes et les particuliers qui avaient des droits de pâturage ou de pêche; mais il fit en 1791 la faute de donner en emphytéoses les terrains plus ou moins desséchés. Le duc Braschi, neveu du pape, obtint une concession de 7,208 hec-

tares (3,900 rubbi), c'est-à-dire presque toute la partie occidentale du marais. M. Torlonia, duc de Bracciano, a une autre concession du même côté de la route de Naples. A l'orient de cette route, le terrain est divisé entre la famille de Rapini, auteur du dessèchement, qui possède 2,032 hectares (1,100 rubbi), le duc de Fiano, le marquis Massimi et quelques autres; ainsi, trente emphytéotes se divisent l'immense territoire pontin.

Tous les inconvéniens des exploitations démesurées se font sentir dans ces emphytéoses, que négligent ceux qui les ont obtenues, malgré le privilège d'une constante exportation des produits que le pape leur accorda. Probablement, si ce prince eût divisé ces terrains en portions d'une étendue moyenne, leur culture serait beaucoup meilleure.

Pie VI fixa la redevance à payer au trésor, entre 8 et 14 fr. l'hectare (16 à 28 fr. le rubbio), et, à ce taux, les concessions devaient produire 156,680 fr.; mais peu après la subvention fut réduite de 2/5, et même à ce taux elle est assez mal payée.

Les obligations des emphytéotes, consistent dans l'entretien des fossés secondaires et dans la culture des terrains. Mais nous avons déjà vu qu'ils s'acquittent imparfaitement de cette dernière obligation.

ARTICLE XV.

Tableau d'une ferme.

Afin d'achever le tableau de la grande culture romaine, je crois utile d'introduire le lecteur dans l'in-

térieur d'une de ces fermes colossales dont j'ai parlé, et je choisis celle de Campo-Morto, dont M. Lullin de de Châteauvieux a fait une description si animée, et sur laquelle MM. Truzzi, qui la tenaient à bail du chapitre de Saint-Pierre, m'ont donné avec une obligeance parfaite tous les renseignemens desirables.

Cette ferme occupe une grande partie du territoire de Corioles et d'Antium, dont les champs virent Marcius Coriolan, vainqueur, gagner l'épée à la main son glorieux surnom, et peu après, fugitif, venir s'asseoir humblement au foyer du roi des Antiates. Aujourd'hui quelques bâtimens peu étendus occupent seuls une vaste solitude qui s'étend dans tous les sens sur un plan presque horizontal.

L'étendue de la ferme est de 8,600 hectares (4,309 rubbi), divisés ainsi qu'il suit :

Terres arables.	2,000 hectares.
Pâturages permanens.	2,200 *id.*
Bois.	4,400 *id.*

Le sol labourable, partie en terre forte, partie en terre sablonneuse, se divise en quatre soles, dont chacune est soumise à une rotation de récolte calculée d'après la qualité du terrain. Ainsi, on sème du froment, et on laisse deux ou trois années de jachères; ou on fait suivre le froment d'une récolte d'avoine ou de fèves; ou enfin on sème, après le froment et l'avoine, des fèves ou du maïs, de sorte que, dans la période de quatre ans, il n'y a qu'une année de repos.

Moyennement, l'ensemencement du froment a lieu sur 500 hectares, et à raison de 2 hectolitres par hectare (1 rubbio par rubbio), il exige 1,000 hecto-

litres (340 rubbi). Les autres grains emploient une quantité d'environ 420 hectolitres (143 rubbi) de semence.

Les terrains de Campo-Morto produisent, année commune, 9 grains pour un; ainsi la récolte en froment peut être évaluée à 9,000 hectolitres (3,060 rubbi). En outre, l'avoine, le maïs, les fèves, le riz, donnent ensemble une masse de produits de 6,300 hectolitres (2,145 rubbi), à raison de 15 grains pour un.

La culture de la ferme exige 320 bœufs de labour, nourris dans des pâturages de choix, et attelant 65 charrues; 250 autres bœufs sont destinés à l'engrais, et un troupeau de 800 vaches ou veaux de tout âge fournit, tant au recrutement des bœufs de labour qu'à la vente; ainsi la ferme nourrit de 13 à 1,400 bêtes à cornes: elle entretient en outre 100 buffles pour le trait.

La surveillance des travaux et la garde des troupeaux se faisant à cheval, on a besoin d'environ 100 chevaux, tant pour la selle que pour transporter les denrées, et, pour tenir ce nombre au complet, ainsi que pour le battage des grains, le fermier nourrit 250 jumens et poulains de tout âge.

Enfin, 2,000 moutons paissent sur les terrains de la ferme.

La conduite de cette immense exploitation exige 180 agens et domestiques attachés à la ferme ou au comptoir de Rome, et environ 400 ouvriers y sont occupés du mois d'octobre à celui de juin, et l'époque de la moisson en réunit de 750 à 800.

Le prix de ferme est de 120,000 fr., c'est-à-dire de 13 fr. par hectare.

Recherchons maintenant la valeur des produits au moyen desquels le fermier solde cette rente, et obtient une juste indemnité de ses soins.

9,000 hectolitres de froment à 20 fr. (58 fr. le rubbio), prix moyen des blés de cette ferme, à l'époque dont je parle, à cause de son voisinage de la mer, produisent.	180,000 fr.
6,300 hectolitres de maïs, de fèves, d'avoine, de riz, etc. à 15 fr.	94,500 fr.
Total.	274,500 fr.
A retrancher pour la valeur des semences un onzième.	26,300 fr.
Valeur brute des produits du labourage.	248,200 fr.
La vente des bœufs engraissés, celle des jeunes bœufs et des veaux, et le produit du laitage peuvent être évalués.	60,000 fr.
On peut vendre annuellement 25 chevaux à 250 fr.	6,250 fr.
Le produit brut du troupeau provenant de la laine, du laitage et de la vente des agneaux, peut s'évaluer à	20,000 fr.

Le fermier loue le pâturage dans les bois défendables, à raison de 5 fr. 35 cent. par tête de chevaux ou de bœufs, et obtient par ce moyen environ 5,350 fr. Enfin, il exploite en charbon les 4,400 hectares de forêt.

En récapitulant ces divers produits, on arrive au résultat suivant :

Produit du labourage.	248,200 fr.
Produit des bêtes à cornes.	60,000 fr.
Produit du haras.	6,250 fr.
Produit du troupeau de moutons.	20,000 fr.
Produit des pâturages.	5,300 fr.
Produit total.	339,750 fr.

Reste le produit de la forêt qui varie, et sur lequel je n'ai aucune donnée certaine, mais qui doit être considérable, à cause de sa proximité de Porto-d'Anzo, lieu d'embarquement pour Naples où s'en fait la consommation.

Ainsi on peut évaluer les produits bruts de cette ferme de 350 à 360,000 fr.; cependant, en faisant cette évaluation, je n'ai pas prétendu en établir la valeur réelle ni faire le compte du propriétaire et du fermier, mais seulement indiquer les produits qui s'accumulaient dans les mêmes mains, et donner une idée nette de ces monstrueuses exploitations. Si maintenant je calculais les frais de culture, je ferais rapidement évanouir cet énorme produit, et peut-être ne resterait-il pour bénéfice net au fermier que le résultat des opérations de commerce et de banque qu'il fonde sur les productions de sa ferme.

En considérant cette immense manufacture de produits si divers, en voyant cette multitude d'ouvriers, ces innombrables troupeaux, cette abondance de biens, cette aisance de la vie; en examinant l'ordre qui règne dans ce mouvement si rapide, on est saisi d'estime pour l'homme qui sait diriger vers le même but des fils si nombreux, qui anime en un mot cette prodi-

gieuse machine. Ces scènes variées, ce bruit, cette activité au milieu des solitudes du Latium, sur le sol où s'éleva Corioles, en vue du promontoire d'Antium, et de la poussière qui fut le temple de la Fortune ou la maison de Poppée, reportant la pensée vers les tems antiques, remplissent l'ame d'émotions. Certes, l'ami de la nature et de l'humanité, l'observateur des mœurs ne regrettera pas une journée passée à Campo-Morto, à Torre-Verde, à Santa-Maria-di-Galera, à Castel-di-Guido, et dans ses souvenirs de Rome, il emportera précieusement celui de l'hospitalité franche et bienveillante, de la conversation instructive des fermiers qui l'auront reçu sur leurs exploitations. La courtoise simplicité des Truzzi, des Cleter, des Giorgi, des Valentini, des Vanni, leur promet, avec un bon accueil, un enseignement solide, et toutes les jouissances d'un luxe raffiné cordialement offertes au milieu d'un désert.

ARTICLE XVI.

De quelques usages agraires particuliers aux pays de grande culture.

La lutte qui a constamment existé entre le système de culture des céréales, soutenu par toute l'autorité des souverains, et le système des pâturages, appuyé toujours sur le penchant et quelquefois sur l'intérêt réel des propriétaires, a introduit diverses coutumes propres à favoriser ce dernier mode d'exploitation et à éluder la loi.

Ainsi, autour des villages où les propriétés sont peu étendues, une convention écrite ou tacite faisant dis-

paraître leurs limites, les a considérées comme une seule propriété, et, la subdivisant en assolemens, a contraint chaque propriétaire à ensemencer sa portion à l'époque prescrite, et à l'abandonner ensuite à la dépaissance commune. Les impositions, les frais d'entretien des fossés, des chemins, sont soldés par cette confédération de propriétaires, au moyen d'une taxe levée sur les bestiaux admis dans les pâturages.

Dans d'autres lieux, à Corneto par exemple, la propriété des terres se subdivise en droit d'ensemencer et en droit de dépaissance, tout-à-fait distincts l'un de l'autre, et par conséquent se transmettant séparément, soit par succession, soit par aliénation. Par suite de cet usage, l'assolement une fois déterminé ne peut changer.

Ailleurs, le désir d'exciter à la culture a fait accorder aux propriétaires des bœufs de labour le droit de les conduire sur les jachères produisant les meilleurs pâturages, quel que fût leur propriétaire.

Ces divers modes de jouissance sont connus sous les noms de *consulats d'agriculture*, d'*art agraire*, de *société bovine*, et tous ils ont l'inconvénient de gêner la propriété et d'empêcher toute innovation. Mais il faut convenir que le plus grand nombre a singulièrement favorisé la *pastorizia*, en offrant aux propriétaires de troupeaux des moyens faciles de s'assurer de pâturages d'hiver, sans avoir les embarras de la culture.

Le gouvernement pontifical, dont ces usages contrariaient les vues pour l'extension des cultures, et ensuite l'administration française, ont successivement fait des efforts pour amoindrir ces gênes. En consé-

quence, il a été permis à chaque propriétaire de sortir de l'association et de donner à son champ un assolement à son choix, en l'entourant de clôtures et en renonçant à envoyer ses troupeaux sur les autres propriétés. Mais il ne paraît pas que cette autorisation ait amené de changement sensible dans les habitudes des propriétaires.

CHAPITRE III.

De la culture des pays sains.

ARTICLE PREMIER.

Vues générales.

La culture des pays sains ne présentant aucune particularité, j'en parlerai rapidement.

J'ai déjà dit qu'elle s'exerce sur toute la partie orientale de la province des hauteurs d'Acquapendente, au nord du lac de Bolsena, à Terracina, en suivant une ligne ondoyante qui embrasse toute la double chaîne calcaire et les deux massifs volcaniques. Cependant la grande culture pénètre dans quelques parties de ce périmètre, telles que les territoires de Valmontone et d'Anagni, dans la vallée du Sacco; mais ces exceptions sont peu importantes.

J'ai déjà indiqué l'étendue des terrains soumis à cette culture : j'ajouterai que la portion de cette surface qui est susceptible de produits varie sans cesse, parce que

tantôt l'industrie des habitans recule les limites des cultures, tantôt la nature, secondée par leur négligence, en resserre le cadre. Cependant, sans crainte d'erreur grave, j'évaluerai de 120 à 130,000 hectares (65 à 70,000 rubbi) l'étendue des terres arables dans les vallées et sur le penchant des coteaux qui forment le territoire dont je viens d'indiquer les limites. Mais fréquemment les vignes plantées en rangées et les oliviers se mêlent aux céréales, de sorte que la distinction est impossible entre les terrains qui produisent uniquement des grains et ceux qui donnent en même temps d'autres produits.

Sous le rapport de la constitution du sol, cette partie de la province offre des différences infinies. Les collines volcaniques qui entourent le lac de Bolsena, qui forment la chaîne du Cimino et celle de l'Albano, sont composées d'une cendre profonde, dont la perméabilité favorise et active la végétation. Les céréales, les légumineuses, les fourragères, les textiles, réussissent sur ce terrain, où se plaisent aussi la vigne et l'olivier, et que les chênes, les châtaigniers, les frênes, les ormes, couvrent de leur épais feuillage. Les collines d'alluvion qui bordent le Tibre, celles qui s'étendent le long des rives du Sacco, d'Anagni à Ceprano, sont formées d'une couche profonde de sable mêlée d'argile, et la culture en a couvert la surface des produits les plus variés. Enfin les plaines d'alluvion de Narni et de Rieti, les bas-fonds de la vallée de l'Anio, les territoires de Ferentino et de Frosinone sont, par la profondeur de la couche d'humus et par ses qualités, au rang des terrains les plus productifs de l'Italie.

Au-dessus de ces belles, mais rares portions de ter-

ritoire, les collines calcaires des bords de la Nera, celles qui forment l'enceinte de la plaine de Rieti, qui s'élèvent en amphithéâtre des rives du Tibre au pied des monts de la Sabine; les bases des montagnes que baignent l'Anio, l'Amazena et le Sacco, enfin les premiers étages du revers occidental de la chaîne Lepini présentent le spectacle curieux d'une lutte obstinée de l'industrie contre une nature rebelle. Le rocher calcaire formant partout le noyau, ce n'est que dans quelques fentes, sur quelques gradins que paraît la terre végétale, que la main de l'homme a soutenue par des murs afin d'empêcher les pluies de l'entraîner. C'est là que le cultivateur sème le froment, le seigle, le maïs; qu'il plante la vigne et l'olivier. Mais souvent les orages, en roulant sur ces étages inférieurs les roches arrachées au sommet des monts, détruisent à la fois la récolte et le champ. Heureusement la patience du propriétaire est à l'épreuve de ce revers, et on le voit courageusement reprendre ses travaux, et redemander à la plaine la terre que les torrens ont enlevée, ou l'obtenir du brisement des rochers.

Les montagnes qui surmontent le théâtre de cette industrieuse et pénible culture, rarement couvertes de bois, sont ordinairement arides et nues, et n'offrent par intervalles que des buissons rabougris de chênes verts, de lentisques, de myrtes et d'arbousiers, des buis et des plantes aromatiques. Cependant une partie de ces hautes régions est tapissée d'une herbe fine et nourrissante, louée à un prix élevé pour la dépaissance estivale des troupeaux. La plaine d'Archinazzo, entre le Sacco et l'Anio, et la vallée de Felletino, qui en est peu distante, sont au premier rang de ces pâturages.

Tout le territoire dont je viens d'indiquer les limites est réputé sain, quoiqu'il s'y trouve des plaines basses et humides, des vallons dans lesquels règnent les fièvres d'été. Ces parties sont principalement les contours du lac de Bolsena, les rives du Tibre, la partie inférieure de la vallée du Velino, le vallon de Farfa en Sabine, et quelques autres points semblables, la vallée de Valmontone et d'Anagni, dans la partie voisine du Sacco, celle qui sépare les monts Lepini des monts Algides, etc. Mais les habitations étant bâties sur les hauteurs hors de portée de l'influence maligne, les effets du mauvais air sont peu redoutables.

Les pays de petite culture ne connaissent pas d'assolement régulier; cependant on y cultive généralement le froment, suivi du maïs, du lin ou des légumineuses, et ensuite d'une année de jachères.

La propriété du sol est extrêmement divisée, et les corps de fermes ou de métairies sont de peu d'étendue.

Le labourage s'opère au moyen des bœufs, avec la *perticara*, attelée ordinairement de deux bœufs; mais dans les parties du sol en pente rapide, ou lorsqu'il est coupé par les vignes et des rangées d'arbres, la culture à bras est pratiquée avec de grandes pioches.

ARTICLE II.

Des produits des pays sains.

Le froment fait le fonds de l'agriculture des pays sains, et ce n'est que sur quelques points que le seigle le remplace. L'avoine y réussit également bien; mais

c'est surtout sur le maïs que l'habitant des campagnes fonde sa subsistance. On le sème au printemps sur un chaume de froment bien fumé, et si l'humidité de l'été favorise sa croissance, ses produits sont très-considérables. Alors le paysan peut vendre la totalité de sa récolte de froment, et le maïs devient presque son unique aliment, soit qu'il le mange sous forme de pain en faisant cuire sous la cendre une pâte compacte et lourde, ou sous forme de *polenta*, c'est-à-dire en farine délayée dans l'eau et cuite dans un chaudron.

Les légumes, tels que les fèves, les haricots, les lentilles, les pois chiches, réussissent très-bien dans les divers vallées, et acquièrent une qualité supérieure. Le goût de la pomme de terre n'a pas encore gagné les paysans, quoiqu'elle donne partout d'abondans produits. Les plantes potagères croissent facilement aussi lorsqu'on peut les arroser; mais on ne cultive généralement que les artichauts, dont on fait une immense consommation, les melons, les pastèques, les concombres et les choux de diverses espèces.

Le lin et le chanvre sont l'objet de beaucoup de soins, et donnent des produits d'autant plus importans que l'industrie locale leur fait subir leurs diverses transformations. Le lin prospère surtout dans la vallée de l'Anio.

La canne (arundo tenax) est cultivée dans les meilleurs fonds, et surtout dans le voisinage des vignes, dont cette tige forte et légère est destinée à soutenir les rameaux. On l'emploie aussi à faire des palissades qui durent plusieurs années, des nattes pour l'éducation des vers à soie, et mille autres objets. Une bonne culture de cannes donne un produit supérieur à tout autre.

Le tabac, lorsque la culture en était libre, a parfaitement réussi dans les environs de Cività-Castellana et de Rieti.

C'est aussi près de cette dernière ville que, depuis des siècles, le pastel (isatis tinctoria) a été cultivé avec succès, et a fondé la fortune de plusieurs familles. Maintenant cette culture y est en décadence, comme dans les autres contrées qui ont prospéré par elle. En 1810, les Napolitains achetaient encore pour 4 à 500,000 fr. de pastel, à raison de 90 à 120 fr. les 339 kilogrammes (1,000 livres romaines). Mais, depuis la paix, la baisse du prix des indigos doit avoir achevé la perte de cette branche de culture. Le marquis Luigi Potenziani, agronome et chimiste distingué, a extrait du pastel un indigo de médiocre qualité.

Dans les environs de Velletri, on récolte environ 3,000 kilogrammes de manne.

Suivant d'habiles agriculteurs, il y aurait de l'avantage à introduire dans les pays sains, où les bras sont abondans, le blé sarrazin, le topinambour, le carthame, le safran, le phormion tenax, l'agave d'Amérique, l'ortie blanche, la sparte, la cardere, l'arachide, le sesame, la réglisse, le pavot, le ricin, l'hourque sorgho, l'hourque de Cafrerie, et autres plantes de même nature auxquelles le climat paraît propre. Ce sont des essais de ces cultures que l'administration française voulait entreprendre sous la direction de la société d'agriculture établie par elle, et dans laquelle siégeaient les hommes les plus instruits.

ARTICLE III.

De la vigne.

La vigne est une des plus importantes cultures particulières aux pays sains, et, quoiqu'on la trouve exceptionnellement, sur les coteaux autour de Rome, de Corneto, de Canino, etc., le manque de bras ne permet pas de la cultiver loin des lieux habités. Ainsi, on peut établir, comme une règle à peu près générale, que partout où la vigne est cultivée en grand l'air est bon, ou du moins que le vignoble est voisin d'un village à l'abri du mauvais air.

On cultive la vigne suivant diverses méthodes. Dans les environs de Rome, sur les bases des monts Albanes et Arthémisiens, autour de Viterbo, etc., on la plante en quinconces pleins en tenant les souches très-basses, et ce mode de plantation se pratique sur environ 27,000 hectares. Dans d'autres contrées, on plante les ceps en rangées distantes l'une de l'autre de 3 à 4 mètres. Enfin, dans les vallées du Sacco et du Velino, et sur les coteaux de la Sabine, la vigne forme des lignes très-espacées; et, de distance en distance, des arbres, tels qu'ormeaux, peupliers, érables, sont disposés de manière à servir de soutien à ses rameaux. Dans les deux cas, le sol intermédiaire est entièrement ensemencé, ainsi que je l'ai indiqué plus haut. Cette nature de plantation occupe environ 80,000 hectares.

Dans les vignobles pleins, on se sert, pour attacher les pousses, d'échalas de cannes au nombre de 2 ou 3. Mais, auprès de Velletri, on lie les rameaux sur une espèce de treillage égalcment formé de cannes, de ma-

nière à les étaler en espaliers, ainsi que je l'ai vu pratiquer auprès de Bude en Hongrie.

On fait plus encore à Tivoli : les ceps, plantés en quinconce à 2 ou 3 mètres de distance l'un de l'autre, croissent jusqu'à une hauteur de 1 mètre 1/2 à 2 mètres, et à ce point, on dirige leurs branches horizontalement en formant, au moyen de cannes soutenues par des supports en bois, une espèce de plafond sur lequel la vigne projette et enlace ses sarmens. Alors le sol est recouvert d'une voûte de pampres, qui, vue de loin, présente un mobile tapis de feuilles et de fruits. Cette coûteuse culture, réservée pour les raisins de table, décore de la manière la plus gracieuse les pentes rapides sur lesquelles glissent les cascatelles de Tivoli.

Mais le mode d'attache des sarmens de la vigne le plus usité est celui qui a lieu au moyen des arbres, parce qu'il permet la culture du sol que protège plutôt que n'ombrage le voile léger que jettent les pampres et les feuillages. Les ceps ainsi cultivés durent très-longtemps, et acquièrent une grosseur prodigieuse. Les jets vigoureux des arbres qui s'élancent verticalement, tandis que les branches flexibles de la vigne, se recourbant de mille manières, s'enlacent à leurs troncs, et se balancent en longues guirlandes d'une tige à l'autre; le mélange des plantes qui, se partageant la surface du sol, mûrissent successivement; les scènes champêtres que multiplie leur culture ou leur récolte; tous ces témoignages d'industrie, d'activité et d'intelligence forment un spectacle charmant, et donnent un intérêt particulier aux contrées ainsi cultivées. Malheureusement les vins produits par ces vignes si gracieuses sont âpres, piquans, et ne se conservent pas.

Les vignobles pleins sont cultivés avec le plus grand soin, et ils récompensent le vigneron de ses peines en produisant des vins généralement de bonne qualité. Dans la Sabine et les environs de Viterbo, ils sont légers, peu colorés, et ont un goût agréable, quoique un peu piquant. Les vins de Velletri sont d'une couleur foncée et d'un goût douceâtre; et ceux de Genzano, qui possèdent encore plus cette douceur, sont fort recherchés. A Marino, on fait, au contraire, des vins secs, légers, très-agréables et très-sains, qu'on pourrait comparer aux vins du Beaujolais, et qui conviennent le mieux aux habitans des pays du nord.

Parmi les vins liquoreux, celui de Montefiascone, nommé *moscatella*, est au premier rang; c'est un vin muscat très-léger et très-parfumé qu'il faut boire à une époque fixe après sa préparation, parce qu'il ne se conserve que quelques mois. Ce vin est très-célébré par les Romains, et c'est aux libations trop abondantes qu'en fit un chanoine allemand que nous devons la ridicule épitaphe qu'on lit dans tous les guides d'Italie. La *moscatella*, d'un prix peu élevé, est le seul vin de luxe de la province.

Le goût des consommateurs étant, en général, pour les vins liquoreux et doux, les propriétaires leur donnent ces qualités par un cuvage prolongé; mais ils leur font perdre ainsi la faculté de se conserver et d'être transportés par mer. Cependant ils savent préparer des vins secs, qui valent mieux que la plupart de ceux que le commerce tire de France.

ARTICLE IV.

Des oliviers.

Quoiqu'on trouve des oliviers dans les plaines, ils appartiennent spécialement à la culture des pays sains, et ils couvrent la région inférieure du Cimino, de l'Albane, de la Sabine et des monts Lepini, croissant tantôt en masses, tantôt disséminés au milieu des cultures aussi bien à travers les roches calcaires de l'Apennin que sur les pentes volcaniques; enfin, on les trouve à peu près partout jusqu'à une hauteur de 5 à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. La surface employée à cette plantation est d'environ 27,000 hectares.

Placé dans une situation convenable, l'olivier atteint de très-grandes dimensions et a une durée de plusieurs siècles. C'est ainsi que se montrent les beaux arbres qui, comme un manteau verdoyant, couvrent la montagne de Tivoli, attestant leur longévité par un tronc réduit à des lambeaux d'écorce noueuse, tordue, sillonnée de profondes déchirures, et presque entièrement dénué d'aubier; cependant les branches de ces squelettes se couronnent de feuillages et de fruits abondans. Néanmoins, en général, les oliviers de cette partie de l'Italie ne deviennent pas aussi grands que sur les côtes de Lucques, de Gênes et de Nice.

Sous cette latitude, les oliviers ne sont pas totalement à l'abri des effets du froid, et quelquefois les hivers rigoureux ont porté la désolation parmi les propriétaires. Pour contrebalancer ces pertes, et pour diminuer l'importation des huiles, Pie VI promit une

prime de 50 centimes (1 paolo) par pied d'arbre reconnu, au bout de trois ans de plantation, en bon état de végétation; et en même temps il permit l'exportation des huiles. Ce double excitement eut des effets remarquables, et en peu d'années on planta 200,000 oliviers, qui maintenant sont en plein rapport.

L'importante opération de l'émondage est pratiquée par des ouvriers lucquois. En outre, on laboure ou on bine à la main le pied de l'arbre, et on y dépose tous les 3 ou 4 ans un engrais abondant, pris de préférence parmi les substances animales, telles que débris de cuirs, de draps, de cornes, etc.

Les produits de l'olivier sont ici, comme partout, soumis à mille chances; d'abord, l'arbre ne donne de fruit que tous les deux ans; en second lieu, alors même que la floraison donne les plus belles espérances, les vents froids, les pluies, les vers sont autant d'ennemis redoutables, de sorte qu'on ne peut compter sur une bonne récolte que tous les 4 à 5 ans.

L'art de préparer les huiles n'est pas plus avancé que dans le reste de l'Italie; car on cueille les olives lorsqu'elles commencent à se gâter, on les laisse entassées jusqu'à ce qu'elles fermentent, on les chauffe fortement afin d'en extraire plus d'huile, etc.: aussi les produits sont-ils loin d'avoir toute leur valeur. Cependant avec des soins convenables on obtient des huiles excellentes; telles sont celles que quelques propriétaires fabriquent à Tivoli, à Aspra en Sabine, et surtout à Piè-di-Lugo, qui dans l'antiquité était déjà célèbre pour ses huiles.

ARTICLE V.

De divers autres produits.

Les muriers n'obtiennent pas à beaucoup près la faveur que méritent des arbres aussi précieux, et qui réussissent si bien dans ce pays; car, quoiqu'on en trouve autour de beaucoup de villages, ils n'existent cependant en grandes plantations qu'aux environs de Rome, de Palestrina, de Zagarolo, d'Anagni et de Rieti.

Dans les pays que je viens de citer, on s'occupe soigneusement de l'éducation des vers à soie, et si on n'obtient des cocons qu'une soie médiocre, il faut en accuser l'imperfection des filatures, d'autant plus étonnante, que dans d'autres parties des États romains, telles que Fossombroni et Urbino, elles sont portées à la perfection; ainsi il est évident qu'avec quelques soins on pourrait doubler et tripler la production de la soie, et lui donner toute la valeur qu'elle est susceptible de prendre.

Les arbres fruitiers, à l'exception des figuiers et des pêchers nombreux dans les vignobles, sont peu cultivés et mal soignés; et à part quelques jardins, on ne rencontre que des espèces médiocres de pommes, de poires, de prunes et de cerises; cependant tous ces arbres réussissent parfaitement dans les aspects variés et les sols divers que présente le pays.

Les orangers croissent en pleine terre autour de Rome et dans le bassin des marais Pontins : on en voit aussi auprès de la cascade *delle Marmore* parvenir à de grandes dimensions sous l'abri d'une montagne. Mais

ce n'est qu'à Terracina et dans ses environs qu'ils prennent tout leur développement, quoique nulle part on ne les cultive en grand comme sur la côte de Gênes et à Hyères. Les citronniers, plus sensibles au froid, ne viennent à Rome qu'à l'abri de châssis, et placés contre des murs; tandis qu'à Terracina ils n'ont aucun besoin de ces précautions. Au reste, la production d'oranges et de citrons est loin d'égaler les besoins de la consommation, à laquelle il serait cependant très-facile de pourvoir en multipliant ces arbres dans tous les lieux abrités et arrosables du bassin méridional. Les palmiers croissent en grand nombre à Terracina, mais sans donner de fruit, et à Rome ils ajoutent à l'aspect pittoresque des ruines.

L'administration française, pour multiplier les arbres à fruit, et pour en répandre les bonnes espèces, établit en 1810 une pépinière dans les jardins Farnese sur le mont Palatin, où furent réunis des plants de tous les arbres cultivés à la pépinière du Luxembourg à Paris, et dans les provinces méridionales de France. Cet établissement, le premier de quelque étendue qui fut formé dans ce pays, contenait en 1813 80,000 pieds d'arbres à fruits, forestiers ou d'agrément, et il fournit tous les sujets nécessaires à la plantation du jardin de César, sur le mont Pincio. Le projet était de transporter cette pépinière dans un vaste terrain, hors de la porte San-Giovanni, afin d'exciter aux plantations par la facilité de se procurer à bon marché des arbres des meilleures espèces. Je ne doute pas que cette pépinière, quoique arrêtée dans son développement, n'ait exercé une heureuse influence sur une branche intéressante de l'agriculture.

Les châtaigniers sont très-répandus sur les coteaux volcaniques, et ils y parviennent à des dimensions énormes, surtout aux environs de Soriano, de Canepina, de Rocca di Papa et de Marino. Leur fruit est d'une bonne qualité, et il entre dans une assez forte proportion dans la masse des alimens d'une partie des habitans. On évalue à plus de 7,000 hectares la surface plantée en châtaigniers.

Les arbres forestiers qu'on rencontre le plus souvent dans les champs, en bouquets ou en ligne, sont les ormes, les frênes, les érables et les peupliers. Dans les parcs d'une grande étendue, on ne voit que des pins à pignon et à larges ombrelles, des chênes verts, des platanes, des cyprès, des lauriers de diverses espèces. Dans ces somptueux jardins si richement ornés de colonnes, de gradins et de balustrades de marbre, si peuplés de statues, on regrette la variété des plantations qui fait le charme des parcs des autres pays; et sous la voûte majestueuse des pins de la villa Pamfili, dans les berceaux touffus de lauriers toujours verts des villa Borghese ou Ludovisi, on cherche les lilas, les cytises, les rosiers de nos jardins. Cependant tous les arbres et les arbrisseaux que nous cultivons croissent parfaitement dans ce pays, et on les retrouve avec ravissement dans le charmant jardin San-Severino, hors de la porte *Salara*.

Quoique tous les arbres réussissent dans cette contrée, la nudité des plaines est désespérante, et souvent l'œil atteint les bornes de l'horizon sans en rencontrer un seul. Cependant leur ombre serait utile aux bestiaux, et ne nuirait ni aux cultures, ni aux pâturages, en prenant soin de planter les arbres sur le bord des as-

solemens. Mais l'insouciance des propriétaires n'a pu être vaincue, et ce fut en vain que l'administration française voulut au moins obtenir la plantation des routes : peu d'années après, le plus grand nombre des arbres avait été détruit et n'était pas remplacé. Les papes ont aussi fait d'inutiles efforts pour multiplier les plantations, généralement regardées comme un puissant moyen d'assainissement.

ARTICLE VI.

Des forêts.

Si les arbres isolés sont rares dans les pays malsains, les forêts y occupent une partie très-considérable du sol, et elles sont fort étendues aussi sur les montagnes : les plus grandes masses de bois se trouvent entre le lac de Bolsena et le Tibre, sur le Cimino de Soriano à la Tolfa, le long du littoral maritime de la Pescia à la Marta, de l'Arone au Tibre, et de ce fleuve à Terracina, sur les monts Arthémisiens, d'Albano à Valmontone, sur les monts Lepini de Monte Fortino à Vallecorsa, et sur la chaîne apennine dans toute sa longueur.

La moitié environ de ces masses de bois croît en taillis, et l'autre moitié en futaie ou demi-futaie, principalement dans la plaine. Les espèces les plus répandues sont le chêne blanc (quercus racemosa), le chêne rouge (quercus robur), le chêne vert (quercus ilex), qui fait le fond des taillis qui couvrent les montagnes. Ce dernier arbre, placé dans un bon terrain, acquiert des dimensions prodigieuses, ainsi qu'on le voit dans les environs de Larricia. Le chêne-liège (quercus su-

ber) réussit dans la partie méridionale de la province, et la forêt de Casanuova, près de Piperno, en contient un grand nombre qui donnent un assez bon produit.

L'ormeau, le frêne, l'érable, croissent spontanément dans les massifs, et parviennent aux plus fortes dimensions.

Parmi les conifères on trouve le pin maritime (pinus maritima), le pin sauvage (pinus silvestris), commun sur les côtes de Provence, et qui revêt plusieurs des montagnes calcaires de la Sabine, et le pin à pignon (pinus pinea), le plus bel ornement du littoral au sud des bouches du Tibre, et dont les tiges, droites comme des colonnes, supportent élégamment le chapiteau de ses branches étalées, qui de loin semblent une prairie aérienne. Transporté dans les jardins, ce pin leur donne un admirable caractère de grandeur, et le pin du jardin Colonna, isolé au milieu des constructions, partage l'attention avec les coupoles et les obélisques.

L'abondance des produits en bois en amène généralement la destruction, malheur qui se fait déjà sentir à Rome, dont l'approvisionnement en combustible a dû être assuré au moyen de mesures de police et de l'assignation privilégiée de l'exploitation des bois situés le long du Tibre, et qu'on attribue généralement à l'introduction des bêtes à cornes dans les forêts, où elles passent l'été. Il serait cependant très-nécessaire d'établir une meilleure police et de veiller plus soigneusement sur la conservation de l'une des sources de richesse de ce pays, qui, quoique peut-être méconnue généralement, n'est pas moins considérable.

En effet, outre des produits importans en glands,

les forêts en donnent de plus grands en bois de toute nature, et c'est de leur sein que de 1809 à 1813 l'administration française a tiré ceux qui étaient nécessaires à l'approvisionnement des arsenaux de Toulon et de Gênes, reconnus par les constructeurs de ces deux ports de la meilleure qualité. Les monts Arthémisiens, le Cimino et le littoral contiennent encore une multitude d'arbres précieux, dont l'extraction et l'embarquement sont faciles.

Considérées sous le rapport de la consommation locale, les forêts n'ont pas moins d'importance, puisqu'elles alimentent les hauts fourneaux et les forges de Canino, Conca, Ronciglione, Bracciano, Tivoli, les usines des Alumières, et une multitude de fours à chaux, à poterie, etc. Enfin après avoir fourni en bois et en charbon à la consommation locale, qui, à Rome seule, est en charbon de 120,000 charges de 100 kilogrammes, elles en permettent une exportation considérable pour la ville de Naples.

L'étendue des forêts, ainsi que je l'ai dit à l'art. 1er du chap. II, est de 176,035 rubbi, ou 323,840 hectares. En outre, il existe dans les montagnes une étendue considérable de terrains autrefois en bois, et qui depuis long-temps sont devenus, sous la dent des troupeaux, tout-à-fait improductifs. Par conséquent, on ne peut considérer comme susceptible de donner des produits de quelque importance que les 320,000 hectares indiqués ci-dessus, et dont 40,600 hectares situés sur la côte maritime, au sud de l'embouchure du Tibre, donnent le revenu le plus considérable en glands, et en produits des coupes et du pâturage.

Sans doute on ne pourra pas refaire l'œuvre des

siècles, et demander aux souches appauvries par le broutement les belles tiges qui s'en élançaient dans d'autres temps; mais ce qui reste de véritables forêts peut être sauvé de la destruction, et il est temps qu'une législation sévère, sincèrement appliquée, stipule en faveur de l'avenir contre la cupidité présente, sans nuire aux intérêts des propriétaires de bestiaux.

ARTICLE VII.

Des bestiaux des pays sains.

Les pays de petite culture, par la subdivision des propriétés, se prêtent peu à l'élève des bestiaux, qu'on entretient seulement pour les besoins de la culture : les races y sont aussi moins belles que dans les plaines. Les chevaux, plus petits et sans aucune qualité extérieure remarquable, sont cependant pleins de force et d'agilité; les bœufs aussi, beaucoup moins grands que dans les contrées malsaines, ont le poil rougeâtre et de petites cornes en comparaison des immenses courbes qui arment la tête de la race grise de la plaine; les moutons sont de la même espèce que dans le pays de grande culture, mais ils sont sédentaires; enfin les porcs, très-nombreux, sont semblables à ceux que j'ai décrits, mais ils ont dépouillé leur caractère sauvage, parce qu'ils vivent généralement à l'étable.

CHAPITRE IV.

De l'évaluation des produits de la culture.

Me voici parvenu à la partie la plus difficile de la tâche que je me suis imposée, à l'évaluation des produits et des dépenses de la culture, et par suite à l'appréciation du revenu net du pays. Quelque soin que j'aie pris de me procurer des renseignemens, je suis loin d'avoir la prétention d'offrir des calculs mathématiquement exacts, car je marche dans une voie où nul ne m'a précédé; je m'estimerai donc heureux si je puis présenter des résultats assez approchans de la vérité pour que ceux qui viendront après moi veuillent bien s'occuper à les rectifier; et je serai satisfait pleinement d'avoir posé les premiers jalons et excité à faire mieux que moi.

ARTICLE PREMIER.

Des produits bruts de la culture.

J'ai déjà établi, dans les chapitres II et III de ce livre, que la grande culture s'exerçait sur 150,000 hectares de terres choisies sur une surface de 293,000, et qu'il existait dans les pays sains 120,000 hectares de terres arables sur 150,000, c'est-à-dire la presque totalité de la

surface propre à la production du blé; total, 270,000 hectares. Lorsque le prix des grains excite à les cultiver, on peut calculer que l'assolement annuel dans les plaines amènera l'emploi de 36,000 hectares à la culture du froment, et que dans les pays sains 40,000 hectares recevront la même destination. Total. 76,000 h.

On sème en outre du seigle sur	1,500
On peut évaluer la surface sur laquelle on sème de l'avoine, du maïs et les diverses légumineuses, à environ	30,000
Total approximatif de l'ensemencement.	107,500

Ainsi, sur 270,000 hectares de terres arables choisies, on n'ensemence, dans les années les plus favorables, que moins de 110,000 hectares de toute nature de grains.

L'ensemencement des 76,000 hectares (42,000 rubbi) destinés au froment, emploie approximativement 160,000 hectolitres.

La semence des autres grains peut s'évaluer à	50,000
Total.	210,000 hectolitres.

En prenant une moyenne dans le rapport du produit à la semence dans les plaines et dans les pays sains, on trouve que ce rapport est comme 1 : 7 pour le froment, et comme 1 : 12 pour le maïs, l'avoine et les légumineuses. Par conséquent on arrive au résultat suivant :

Froment, produit annuel.	1,120,000 hectolitres.
Seigle.	7,000
Avoines, légumineuses de toute espèce et maïs.	600,000
Total du produit des substances alimentaires. (ou 588,000 rubbi.)	1,727,000 hectolitres.

Ces calculs, qui résultent de la comparaison des semences avec le produit moyen de chaque nature de grains, s'accordent avec les recensemens des diverses récoltes. Ainsi, en 1811, les états fournis par chaque commune donnèrent un total de 1,400,000 hectolitres; et le recensement de l'année suivante, plus productive que 1811, donna 1,156,000 hectolitres de froment, et 666,000 d'autres grains; total 1,822,000 hectolitres (622,000 rubbi).

Cependant, afin de rester plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité, je réduirai la production moyenne à 1,700,000 hectolitres (577,000 rubbi) de toutes natures de grains.

Voici maintenant comment cette masse de subsistances se répartit :

Les semences exigent	210,000 hectolitres.
La consommation des animaux	135,000 *id.*
A reporter	345,000

Report	345,000	hectolitres.
La consommation des hommes, à raison de 530,000 habitans et de 20,000 étrangers, ouvriers ou voyageurs, et en calculant que chacun consomme 2 hectolitres de froment, maïs ou légumes, nécessite	1,100,000	*id.*
Total de la consommation.	1,445,000	*id.*
La production étant de	1,700,000	*id.*
Il reste pour l'exportation (ou 83,500 rubbi.)	255,000	*id.*

En évaluant à 2 hectolitres la consommation par tête, j'ai pris pour base celle qui a lieu à Rome en l'accroissant un peu : en effet, dans cette ville la perception du droit de *macinato* ou de mouture, fait connaître exactement la consommation en froment, qui s'élevait à 260,000 hectolitres pour une population fixe ou transitante, qui n'était pas moindre de 140,000 individus en 1812. Ainsi, c'est un peu moins de 2 hectolitres par tête. Or, dans les campagnes on consomme moins, parce qu'on a subsidiairement au blé des pommes de terre, des racines, des châtaignes, etc. Cependant je porte la consommation moyenne à 2 hectolitres en nombre rond.

Quant à l'excédant entre la production et la consommation, il est contrôlé et confirmé par les états d'exportations des années 1811 à 1813. Au reste, on

ne doit pas perdre de vue que je raisonne dans l'hypothèse d'un développement de culture et d'une liberté d'extraction semblable à celle qui existait à cette époque.

ARTICLE II.

Des dépenses de la culture.

MGR Nicolaï, dans un ouvrage justement célèbre, prenant pour unité une surface de 100 rubbi (184 hectares), calcule que, du moment où on y introduit la charrue jusqu'à l'époque de la vente des grains, la dépense s'élève à 42,000 fr., c'est-à-dire à 420 fr. par rubbio ou 222 fr. par hectare, évaluation que confirment les calculs de plusieurs agriculteurs distingués, et que dépasse même un mémoire manuscrit de M. Truzzi que j'ai sous les yeux.

Suivant eux, cette dépense se subdivise ainsi qu'il suit :

Labours exigeant 4,200 journées d'hommes, ou 22 par hectare et coûtant	7,500 fr.
Travaux à la pioche, exigeant 5,900 journées d'hommes et de femmes, ou 32 par hectare, et coûtant	5,200 fr.
Travaux de la récolte, de la moisson à l'emmagasinement des grains, exigeant 3,450 journées, ou 18 1/2 par hectare, et coûtant	8,800 fr.
A reporter	21,500 fr.

Report 21,500 fr.

Ainsi la culture d'un champ de 184 hectares ensemencé en froment, nécessite l'emploi de 13,550 journées d'ouvrier, de sorte que la culture d'un hectare occuperait un homme pendant 73 jours; sans compter le travail des animaux, le paiement de nourriture de ces ouvriers s'élèverait à 21,500 fr.

Ces ouvriers sont payés à divers prix, les laboureurs reçoivent de 1 franc 50 cent. à 2 francs; les bineurs 1 franc; les moissonneurs travaillent à la tâche, mais ils gagnent moyennement 2 francs; enfin les domestiques à l'année reçoivent des gages très-divers.

Mais, outre la solde et la nourriture des ouvriers, il faut compter dans l'évaluation des dépenses de culture de la surface ci-dessus prise pour unité :

1° La valeur de 380 hectolitres de semence à 18 francs, 6,840 fr.

2° La nourriture des bœufs de labour et des chevaux, pour la battaison et le transport des blés, 3,600 fr.

3° L'intérêt des avances aux ouvriers, et du capital placé en bestiaux à 7 pour cent, 2,500 fr.

4° Enfin une somme que je porte pour mémoire, représentant la part dans les frais de surveillance et de garde, dans l'entre-

A reporter 12,940 fr.

Report	12,940 fr.
tien des charrues, outils, harnais, et dans toutes les dépenses générales.	
Total.	12,940 fr.
Total des dépenses des ouvriers.	21,500 fr.
Total général.	34,440 fr.

Ce total est inférieur d'environ 7,500 francs à l'évaluation de Mgr Nicolaï, et il faudrait que l'article porté pour mémoire s'élevât à cette somme pour donner la preuve de la justesse de son calcul. Mais j'ai peine à croire qu'on pût évaluer la portion dans les frais généraux à une somme aussi forte; d'où je conclus avec assez de vraisemblance qu'il y a dans l'appréciation des dépenses de culture un peu de cette exagération dont on se défend difficilement dans des questions semblables, lorsqu'on les traite sous l'influence des intérêts locaux.

Je dois dire que cette dépense, énorme même en la réduisant au-dessous des calculs de Mgr Nicolaï, n'a lieu que pour la culture appelée *maggesi*, c'est-à-dire pour celle qui est nécessaire pour rompre et semer un champ resté plusieurs années en pâturages. Mais lorsqu'on sème sur un chaume, soit du froment (ce qui est très-rare), soit de l'avoine ou des fèves, cette culture appelée *colto* coûte beaucoup moins, et elle balance le désavantage des *maggesi*. On conçoit qu'elle ne se pratique que sur les meilleurs terrains, et que par conséquent elle n'a qu'une importance secondaire.

En prenant 200 fr. pour terme moyen de la culture

d'un hectare semé en froment sur un pâturage rompu, et en appliquant ce chiffre aux 36,000 hectares ensemencés dans les pays malsains, on trouve une dépense d'environ 7 millions de francs.

La culture des pays sains, quoique faite en partie à bras, est beaucoup moins coûteuse, parce qu'on n'a pas besoin d'appeler des ouvriers étrangers et de subir leur loi, et qu'elle est en général pratiquée par la famille même du propriétaire, du fermier ou du métayer, aidés par quelques ouvriers du pays et qui n'ont par conséquent que de faibles avances à faire. Aussi, on peut porter, sans crainte de se tromper gravement, les frais de culture à moitié de ce qu'ils sont dans les plaines, c'est-à-dire à 100 francs par hectare.

On dépenserait donc pour la culture des 44,000 hectares semés en froment, dans les pays sains, 4,400,000 fr. Ainsi, en ajoutant à ces frais la dépense calculée plus haut pour la même culture dans les plaines, on trouverait que les 80,000 hectares, qui chaque année produisent cette nature de grains, coûtent environ 11 à 12 millions de francs en frais de culture.

J'ai évalué dans l'article précédent à 36,000 hectares la partie du sol employée à produire du maïs, de l'avoine et des légumes. Comme ces récoltes se font toujours sur des chaumes, et que les travaux qui les concernent sont moins nombreux que pour le froment, que la valeur de la semence est moindre, etc., on peut évaluer à 100 fr. par hectare la dépense de culture, tant dans les plaines que dans les montagnes. Par conséquent, les 36,000 hectares coûtent 3,600,000 fr.

Ainsi, la dépense totale des cultures de substances alimentaires, est chaque année d'environ 15 millions.

ARTICLE III.

Du produit net de la culture.

Avant de donner aux produits une évaluation en argent, je dois rechercher quel est le prix moyen des céréales, la plus importante de ces productions, en établissant quelle fut leur valeur pendant un certain nombre d'années. Le tableau suivant, extrait des registres de l'*Annona*, atteint ce but en montrant les variations de prix sur les marchés de Rome, de 1790 à 1809. Mais je dois remarquer que ces prix sont moindres dans les marchés éloignés de ce grand centre de consommation.

Valeur moyenne du rubbio de froment pendant les années 1790 *à* 1809.

1790	8 écus.	30 baïoques.	1800 restauration.	25 écus.	96 baïoques.
91	8	58	01	32	31
92	9	50	02	18	73
93	9	45	03	12	12
94	9		04	12	12
95	9	50	05	15	2
96	10		06	10	39
97	10		07	6	4
98 révolution.	20		08	7	9
1799 Idem.	27		1809 occupation française.	11	

Dans ces vingt années mêlées de paix et de guerre, pe liberté de commerce et de restrictions, le rubbio de

froment (2 hectolitres 94 litres) a été douze fois à 10 écus et au-dessus, et huit fois au-dessous de ce prix. Ainsi, en prenant pour moyenne cette valeur de 10 écus le rubbio égale à 18 fr. l'hectolitre, je me tiens au-dessous de la valeur réelle de ce grain pendant cet espace de temps.

D'après des données de même nature, je crois pouvoir évaluer le maïs et l'avoine, l'un dans l'autre, à 10 fr. l'hectolitre (29 fr. le rubbio), les fèves à 7 fr., et les légumes divers à 20 fr. (58 fr. le rubbio); et en formant une moyenne de ces produits de second ordre, je trouve un prix de 13 à 14 fr. par hectolitre; et prenant le moindre de ces chiffres, j'arrive au résultat suivant :

Froment, 1,120,000 hectolitres	20,000,000 fr.
Avoine, maïs, fèves, légumes divers, 600,000 hectolitres	8,000,000
Total de la valeur des produits alimentaires	28,000,000 fr.

Nous avons vu au chapitre précédent qu'il en coûtait environ 11 millions pour la culture du froment : en les retranchant des 20 millions de produit brut, le produit net est de 9 millions.

Les trois autres produits forment ensemble une somme de 8 millions de francs; et j'ai montré qu'ils coûtaient 3,600,000 fr. C'est donc une somme de plus de 4 millions qu'ils versent entre les mains des cultivateurs et des propriétaires. Le revenu net total résultant de la culture des substances alimentaires s'élève donc à 13 millions environ.

Sans doute on peut contester plusieurs de ces évaluations; mais, en compensant celles qui sont trop fortes par celles qui ne le sont pas assez, le résultat total approche de la vérité autant qu'il est nécessaire dans ces sortes d'appréciations.

On remarquera que je n'ai tenu aucun compte des divers produits secondaires, tels que pommes de terre, racines, lupins et légumes cultivés dans les jardins, produits impossibles à évaluer, même approximativement, mais dont la valeur totale est considérable, et doit compenser les exagérations (s'il y en a) du tableau précédent. Je ne puis non plus donner une appréciation qui me satisfasse du produit en plantes textiles, qui cependant fournit une grande partie de la consommation en toiles et en cordes; enfin, je ne compte pas la valeur de la soude, ni celle du pastel, malheureusement l'une et l'autre très-réduites aujourd'hui; ni celle du tabac, qui fut en 1810 de 100,000 fr., provenant de 180,000 kilogrammes de feuilles, et qui peut s'étendre à la volonté du fisc. Mais, si on additionne ces divers produits, on arrive, quelque faible évaluation qu'on leur donne, à un produit total net qui ne s'éloigne pas de 15 millions de francs.

Les produits des bestiaux sont les plus importans après ceux de la culture.

J'ai établi au chapitre 1er de ce livre, art. 5, que le nombre de bêtes à cornes est d'environ 100,000, dont 30,000 sont employées au labourage, et 30,000 à la reproduction, le reste se composant d'élèves de divers âges. On peut évaluer le produit annuel obtenu de ces bestiaux (sans tenir compte de leur travail) ainsi qu'il uit:

Vente de 12,000 bœufs ou vaches engraissés, à 250 fr.	3,000,000 fr.
— 10,000 veaux à 50 fr.	500,000
Laitage de 30,000 vaches pendant six mois à 40 fr.	1,200,000
Total du produit des bêtes à cornes	4,700,000 fr.

Le nombre de chevaux est de 35,000, et dans ce nombre on compte 7 à 8,000 jumens poulinières produisant chaque année 5,000 poulains. En admettant qu'on en conserve jusqu'à l'âge de la vente 4,000, on peut évaluer leur valeur à 250 fr. par tête, et par conséquent le produit total à 1,000,000 fr., toujours sans faire mention de leur travail, déjà évalué dans les frais de la culture.

Les bêtes à laine sont au nombre de 700,000, dont 550,000 brebis donnant un croît annuel de 450,000 agneaux; le renouvellement du troupeau en exigeant 150,000, il reste pour la vente environ 300,000 agneaux, qui sont vendus en petite partie sous le nom d'*abacchi* après avoir été sevrés, et en plus grande partie à l'âge de 5 à 6 mois. Les premiers valent de 3 à 4 fr., mais les autres se paient de 15 à 16 fr. Ainsi, les 300,000 agneaux, au prix moyen de 12 fr. par tête, donnent un produit de 3,600,000 fr.

La vente des vieilles brebis peut s'évaluer à	600,000
La dépouille des 700,000 bêtes, à 1 kilog. de laine et à 3 fr., produit	2,100,000
A reporter	1,100,000 fr.

Report	1,100,000 fr.
Le fromage provenant du lait des 550,000 brebis peut être évalué à 2,000,000 kilog., qui, à 1 fr. le kilog., donne	2,000,000
Total du produit des troupeaux	8,300,000 fr.

On peut évaluer à 40,000 le nombre de porcs vendus chaque année pour la consommation, qui, à raison de 60 fr. par tête, produisent 2,400,000 fr.

En récapitulant ces diverses évaluations, on arrive au résultat suivant :

Produit des bêtes à cornes	4,700,000 fr.
— des chevaux	1,000,000
— des bêtes à laine	8,300,000
— des porcs	2,400,000
Total général	16,400,000 fr.

Maintenant il faut calculer les frais de garde, afin de les défalquer de ce produit brut.

On peut évaluer à 3,500 individus les gardiens des bêtes à cornes, des chevaux et des porcs, et à 500 fr. la dépense de chaque individu, gages et nourriture compris; total : 1,750,000 fr.

On compte que la garde d'un troupeau de 2,500 bêtes à laine emploie 29 individus, dont plusieurs enfans : par conséquent, 8,000 bergers sont nécessaires pour soigner 700,000 bêtes à laine. Les gages, la nour-

riture et les gratifications des 29 bergers attachés à chaque troupeau de 2,500 têtes sont estimés 7,800 fr., sans parler de divers profits. Ainsi, pour la totalité des bêtes à laine que nourrit la province, il en coûte en frais de garde 2,200,000 fr., somme qui, ajoutée à celle de 1,750,000 fr. portée plus haut, donne un total d'environ 4 millions; en les défalquant des 16 millions de produit brut, on obtient un produit net de 12 millions, dont il faut encore retrancher la valeur de location des pâturages d'été sur les montagnes hors de la province, valeur difficile à apprécier; ainsi, c'est entre 11 et 12 millions qu'il faut chercher le produit net des bestiaux.

On peut évaluer à 1,500,000 barils de 56 litres ou à 840,000 hectolitres la production moyenne des vignes, dont Rome consomme 450,000 barils : le reste se boit dans les autres villes et dans les campagnes, défalcation faite de 100,000 hectolitres employés à la distillation.

Le prix moyen du baril étant de 10 fr. (19 fr. l'hectolitre), le produit brut des vignes est de 15,000,000 fr.

Les frais de culture, cuvage et futailles, peuvent être évalués à la moitié au plus de la valeur des vins, dont le produit net est donc entre 7 et 8 millions.

La récolte moyenne d'huile est calculée à 3,000,000 kilogrammes, et, à raison de 90 centimes, donne un produit de 2,400,000, dont les frais de culture peuvent être évalués à 400,000 fr.

Le revenu des muriers varie extrêmement, et ne peut être calculé avec quelque certitude. Je négligerai aussi, par les mêmes motifs, le produit des châtaigniers, quoique considérable, puisqu'à Rome seule on

consomme 30,000 hectolitres de châtaignes valant 160,000 fr. Enfin, je ne parlerai pas du produit des arbres fruitiers, quoique celui des figuiers soit assez important par la grande consommation de figues sèches.

En récapitulant les produits nets présumés de l'agriculture romaine, on arrive aux résultats suivans :

Produit des cultures	15,000,000 fr.
Produit de l'élève des bestiaux	12,000,000 fr.
Produit des vignes et des oliviers	10,000,000 fr.
Total.	37,000,000 fr.

Si maintenant on tient compte des produits des arbres fruitiers et des muriers, et si on ajoute le revenu que donnent les forêts en bois de construction et de chauffage, en charbon et en merrain, le produit de la pêche des lacs, étangs et rivières, on arrivera à un total général de plus de quarante millions de francs.

Enfin, pour compléter ce tableau du revenu territorial, il faudrait y faire entrer la partie du produit de la surface occupée par des propriétés bâties.

En admettant donc la somme de 40 millions comme représentant la valeur nette du produit de la terre, on est assuré d'être plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité. Au reste, le soin que j'ai pris d'établir les bases de mes évaluations, prouve mon desir de les voir critiquées et rectifiées, afin d'arriver à cette vérité, seul but de mes travaux. Je ferai observer seulement, comme preuve de la modération de mes calculs, que le revenu

cadastral de l'Agro Romano, qui est loin de donner la moitié des produits, a été établi à 18 millions.

Ce revenu net total, comparé à la surface, donne un produit de 27 fr. par hectare, et, comparé à la population, assigne à chaque individu une somme de 75 fr., provenant des produits du sol.

Le département de France qui a le plus de rapport avec l'ancien département de Rome, est celui de la Gironde, dont la surface est de 1,022,342 hectares et la population de 520,000 ames. Or les évaluations les plus approchantes de la vérité, donnent à ce département un produit net d'environ 40 millions, ou 39 fr. par hectare, et 77 fr. par habitant. D'un autre côté, la moyenne du revenu du royaume de France n'est que d'environ 30 fr. par hectare. Ainsi le revenu d'un hectare de l'ancien département de Rome, pays si mal famé en Europe pour sa culture, et qui passe pour être si dénué d'industrie agricole, est presque égal au revenu moyen de la même étendue en France.

Quoi qu'il en soit, comme ce n'est pas un cadastre devant servir à l'assiette de l'impôt que j'ai entrepris, mais une simple appréciation des revenus d'un pays encore inconnu sous ce rapport, et dans le but de remplir une lacune dans la statistique de l'Europe, il me suffit d'avoir donné des évaluations à peu près exactes en 1813; peut-être ne le sont-elles plus en 1830? Mais cet inventaire, fait à une époque déjà ancienne, aura du moins l'avantage, en servant de point de départ, d'aider à mesurer le chemin parcouru, soit en avançant, soit en rétrogradant.

ARTICLE IV.

Comparaison des produits de la culture et de ceux de la *pastorizia*.

J'AI soigneusement séparé les produits de la culture de ceux de l'élève des bestiaux, dans la vue d'établir une comparaison qui pût donner la clé du problème de la préférence que les cultivateurs des plaines accordent à la *pastorizia*.

Les deux termes étant posés, la solution est maintenant possible; supposons toujours comme unité une surface de 184 hectares (100 rubbi). Elle exigera 380 hectolitres de semences, qui, multipliés par 7, produiront 2,660 hectolitres : en retranchant les 380 hectolitres de semences, il restera pour la vente 2,280 hectolitres, qui, à 18 fr., produiront 40,040 fr. Ainsi, en défalquant les dépenses, calculées, à raison de 200 fr. l'hectare, à 36,800 fr. les 184 hectares ou 100 rubbi, on ne trouve qu'une différence insuffisante au paiement de la rente et au bénéfice du fermier. Si on admettait le calcul de Mgr Nicolaï, qui élève les frais à 42,000 fr., l'insuffisance serait tellement grande, qu'elle prouverait ce que j'ai avancé, qu'il y a quelque exagération dans cette appréciation; autrement un ensemencement, après la rupture d'un pâturage, serait l'occasion d'une perte.

Qu'arrivera-t-il, au contraire, si le fermier laisse sa terre inculte? Deux modes d'exploitation s'offrent à lui. Il peut acheter un troupeau et le nourrir sur son pâturage, en faisant les bénéfices de cette entreprise, mais en subissant ses risques. Il peut, d'une autre part, louer la dépaissance hivernale à un propriétaire de trou-

peaux moyennant 20 à 25 fr. l'hectare, recevoir ainsi de 4,000 à 4,600 fr. pour les 184 hectares, et, la rente de la terre payée, faire un bénéfice d'autant plus important qu'il ne sera soumis à aucun chance.

Ainsi, dans le système d'ensemencement des céréales, des soins multipliés, des travaux nombreux, compliqués, des produits hasardeux et à peine égaux aux déboursés : dans le système de *pastorizia*, des bénéfices certains, importans, libres de toute chance de perte. S'étonnerait-on après cette comparaison de la tendance des agriculteurs? Heureusement cette tendance est combattue plus encore par la nature des choses que par la législation. La force végétative des pâturages a un terme : les labours et les ensemencemens sont nécessaires pour la renouveler; force est donc aux fermiers de rompre et de semer pour obtenir les herbes fines et fraîches nécessaires aux moutons. Ils emploient alors toute leur habileté à trouver une rotation de récolte qui les dédommage des pertes de la première opération, en multipliant les *colti* ou seconds produits; et c'est seulement ainsi qu'ils parviennent à lutter contre les désavantages de leur position.

De l'examen attentif de cette question résultera, j'espère, une juste appréciation de l'habileté des agriculteurs romains, et la cessation des reproches de paresse et d'incapacité qu'on leur fait depuis si longtemps.

ARTICLE V.

De la législation pontificale relative à l'agriculture.

Je ne saurais cesser de parler de l'agriculture avant d'avoir indiqué les diverses institutions créées par le gouvernement pour la favoriser, mais qui le plus souvent n'ont servi qu'à sa ruine, et avant d'avoir fait connaître les principaux traits de la législation rurale. Ce coup-d'œil jeté sur les actes d'un gouvernement souvent accusé de négliger les intérêts de l'industrie agricole servira du moins à constater que ce reproche est peu fondé, et que, si le but n'a pas été atteint, ce n'est pas faute de lois, de réglemens et de magistratures.

La première preuve de cette assertion a été déjà donnée dans le chapitre II, article 9, de ce livre, où j'ai décrit tous les actes du gouvernement ayant pour objet le développement de la culture des céréales dans les pays malsains. D'autres lois réglaient aussi tout ce qui était relatif à la conservation et à l'accroissement des troupeaux ; elles fixaient l'âge auquel on pouvait tuer les jeunes animaux, accordaient des pâturages privilégiés aux bœufs de labour, donnaient aux bergers le droit de transit, celui de port d'armes, etc. Enfin, un autre ordre de réglemens faits dans l'intérêt des consommateurs fixait le prix des grains, en défendait l'exportation, obligeait les producteurs d'huile à le livrer au gouvernement à un prix réglé par lui-même, taxait les propriétaires de bestiaux à des livraisons périodiques aux bouchers de Rome, mettait un prix arbitraire aux fromages, etc. ; de sorte qu'il n'y avait presque pas d'industrie qui pût échapper au réseau de réglemens,

de procédures et de châtimens qui enveloppait l'agriculture romaine.

Trois magistratures agissant sous la haute direction du cardinal camerlingo, en sa qualité de président de la chambre apostolique, veillaient à l'exécution de ces lois, et formaient autant de tribunaux présidés par des prélats clercs de la chambre, et composés de plusieurs commissaires ou députés. Enfin, dans chaque province siégeait un conseil qui exécutait les ordres des tribunaux séant à Rome. Ces magistratures avaient la juridiction civile et criminelle, ils faisaient les réglemens relatifs à chacune des branches d'administration, ordonnaient des dépenses, prescrivaient des perceptions.

La plus importante de ces magistratures était l'*Annona frumentaria*, qui existe encore nominalement, mais qui autrefois veillait à l'exécution des lois sur l'ensemencement, fixait le prix des grains et des légumes, en achetait de grandes quantités, les conservait dans les immenses greniers bâtis par Benoît XIV, et les revendait aux boulangers, en taxant le prix du pain. Enfin, sans l'autorisation de ce tribunal, nul ne pouvait vendre sa récolte. L'*Annona* (et cette fonction lui a été conservée) faisait exécuter les réglemens sur la boulangerie, tenait la main à ce que la *pagnotta*, (petit pain dont le prix est invariablement fixé à un baïoque), eût le poids fixé chaque mois, et forçait les boulangers à être approvisionnés de farine pour deux mois. Des amendes, dont la moindre était de 55 fr., et dont la moitié appartenait au dénonciateur, et des peines corporelles pouvaient être infligées par ce tribunal.

L'*Annona olearia* exerçait sur le commerce de l'huile une protection aussi vexatoire, puisqu'elle avait le droit

de forcer tous les producteurs à lui vendre cette denrée; qu'elle la conservait dans de vastes caves, et la revendait aux marchands en détail : prix d'achat, prix de vente, tout était fixé par le tribunal, qui exerçait sur les marchands une rigoureuse surveillance.

Le tribunal *della Grascia* étendait son pouvoir sur le plus grand nombre des autres comestibles, et spécialement sur les bestiaux et sur les produits du laitage. Il faisait exécuter les lois sur la livraison des bestiaux aux bouchers de Rome, sur la prohibition de l'abattage des agneaux blancs, en permettant seulement la consommation des agneaux noirs. Il fixait le prix du fromage et de tous les produits analogues, et en permettait ou en prohibait l'exportation, etc.

Les papes avaient fait de grandes dépenses pour établir cette funeste machine à protection, puisque Benoît XIII, en 1725, dota l'*Annona frumentaria* de 30,000 rubbi de froment (56,000 hectolitres), et d'une somme de 161,000 écus (851,350 francs), destinée à faire des prêts aux cultivateurs qui voulaient accroître leurs ensemencemens.

Plus tard Benoît XIV fit construire les magnifiques greniers des Thermes, et les caves à conserver l'huile, etc.

Les papes et les seigneurs rendirent un service moins contestable à l'agriculture, en établissant dans la plupart des villes et des villages des *monti frumentarii*, ou greniers dans lesquels était constamment conservé un dépôt de blé, afin d'en prêter pour ensemencer à tout cultivateur, moyennant restitution à la récolte avec 6 pour cent d'accroissement.

On reconnaît dans cette législation compliquée, ayant pour but principal le maintien du bas prix des

denrées, les traditions de la Rome des empereurs, nourrie par des maîtres tremblant devant la sédition. Mais, dans la ville des pontifes comme dans celle des Césars, ces soins, ces efforts, ces dépenses, ne produisirent qu'un effet opposé à celui qu'on se proposait, et la diminution des cultures, la hausse des denrées et de fréquentes disettes, accusèrent, aux deux époques, ce système d'impuissance et d'erreur. Cependant il fallut plusieurs siècles pour faire entrer le gouvernement dans des voies plus simples et plus conformes à la raison, et c'est à Pie VII qu'est due la gloire de ce retour complet aux vrais principes; car le premier il comprit que l'agriculture n'a besoin que de liberté et d'un bon gouvernement. En conséquence il abolit entièrement les juridictions de l'*Annona olearia* et *della Grascia*, par ses édits des 2 septembre 1800 et 9 avril 1801, et réduisit à un vain nom l'*Annona frumentaria*. L'administration française laissa complètement aux maires la police des boulangers. Cependant dans tout l'espace de temps qui s'écoula depuis les édits de Pie VII jusqu'à sa restauration, c'est-à-dire pendant 12 ans, ni pendant l'administration française, Rome ne souffrit de disette d'aucune denrée de première nécessité.

ARTICLE VI.

Des encouragemens à donner à la culture.

Après avoir fait connaître aussi clairement que j'ai pu le mode de culture, et indiqué les obstacles qui s'opposent à son développement, il me reste à rechercher les moyens de les écarter et de replacer, sous le rapport de la production, ce beau pays au rang qu'il a

jadis occupé. Ce sujet a exercé plusieurs plumes habiles, et les souverains pontifes ne sont pas restés en arrière du mouvement des esprits, car, dans aucun pays, il n'existe à coup sûr un acte législatif, relatif à l'agriculture, aussi remarquable que le *motu proprio* de Pie VII que j'ai déjà cité. Quelque opinion qu'on ait de son système d'extension de la culture par zones concentriques, cet acte souverain contient un grand nombre d'autres dispositions dont la sagesse est incontestable, et dont la pensée honore au plus haut degré la mémoire du prince et celle de son ministre le cardinal Doria Pamfili.

Que peut-on en effet proposer de plus propre à développer la culture dans les pays malsains, que les dispositions suivantes? Abolition du droit de parcours dans les terrains enclos, après que le propriétaire de ce droit aura été convenablement dédommagé; dessèchement des étangs et des marais; plantation du bord des propriétés; promesse d'une prime de 25 centimes pour la plantation de tout arbre propre à servir de soutien à la vigne, et de 25 à 75 centimes pour les arbres plantés en massif; autre prime de 1387 fr. (250 écus) pour toute maison construite dans les champs; recommandation d'agglomérer autant que possible ces maisons; envoi de plans de maisons rustiques commodes et peu coûteuses; prime de 160 francs 50 centimes (30 écus) pour chaque puits creusé dans les champs; promesse de bâtir aux frais de l'État une église et un presbytère au centre des nouveaux villages; dots offertes aux filles des cultivateurs nouvellement établis; les enfans trouvés mis à leur disposition, etc.; mesures qui prouvent les progrès faits par le ministère pontifical, dans les saines

doctrines de l'économie politique autant que la bonté paternelle du souverain.

Doit-on conclure, du peu de changement opéré dans la situation des choses depuis cet édit, à l'inutilité des prescriptions qu'il contient? Nullement, car les malheurs des temps ayant presque immédiatement distrait le gouvernement des soins de l'administration et tari toutes les sources du revenu public, on peut dire qu'elles n'ont pas même été essayées, et que l'expérience reste toute entière à faire.

J'ai déjà montré que dans les plaines, sur 150,000 hectares de terres arables, 36,000 à peine, dans les années les plus favorables, recevaient des semences, quoiqu'il fût reconnu que 60,000 pussent être régulièrement chaque année cultivées en blé ou autres grains. Si les 24,000 hectares laissés en pâturages entraient, par l'effet d'un meilleur système, dans la rotation des cultures, cette surface donnerait plus de 250,000 hectolitres de froment, d'avoine, de maïs ou de légumes, valant près de 4 millions de francs, et les pâturages réduits en étendue, mais plus souvent renouvelés, nourriraient une égale quantité de bestiaux; tel est le résultat auquel il s'agit d'arriver, et on conçoit qu'il ait excité les efforts des souverains.

Pour approcher autant que possible du but, il est quelques mesures que l'on s'accorde généralement à considérer comme de première nécessité; les plus importantes sont celles qui tendent à la conservation des ouvriers; on a vu dans les chapitres précédens combien sont nombreuses parmi eux les victimes du mauvais air, et combien peu de précautions ont été prises pour diminuer ce danger. Comme je l'ai déjà indiqué, on pré-

servcrait beaucoup d'entre cux de la fièvre, si on bâtissait au milieu des champs de vastes abris qui garantissent leur sommeil des mortelles influences de l'air humide des nuits, si une paille sèche et fréquemment renouvelée leur était distribuée, s'ils avaient toujours à lcur portée une eau salubre et quelques boissons acidulées. La dépense qu'entraînerait ces soins, serait bientôt compensée par l'accroissement du nombre d'ouvriers, et par conséquent par l'amoindrissement du prix de leur travail; car on ne peut douter que la vue des dangers des travaux de la plaine arrête les plus prudens d'entre eux, et que la partie de la population qui les brave ne soit énervée. La diminution de ces périls multiplierait donc lcs bras et permettrait de baisscr le prix du travail.

Mais ici se présente une difficulté sérieusc: l'immense étendue des fermes exige dans certains momens une telle multitude d'ouvriers, qu'il est impossible au fermier le plus humain de donner des soins à leur conservation. Ce sont des jours de bataille dans lesquels le chef ne s'occupe que du succès sans songer aux victimes.

Il n'est qu'un moyen de résoudre cette difficulté; c'est de réduire l'étendue des fermes, opération qui servira les intérêts des propriétaires. Il est évident, en effet, comme jc l'ai dit plus haut, que l'exploitation des fermes actuelles ne peut être entreprise qu'au moyen d'un capital considérable, et que la plupart de ceux qui le possèdent, préférant lui donner un emploi plus commode et moins périlleux, laissent, faute de concurrence, les propriétaires à la merci d'un petit nombre de spéculateurs; d'un autre côté, les fer-

miers, ne redoutant pas de rivaux, font de faibles efforts pour améliorer les cultures, certains qu'on sera trop heureux de les conserver. Mais si les fermes étaient réduites à des proportions convenables, les capitaux nécessaires à leur exploitation étant peu considérables, le nombre de ceux qui pourraient prendre des baux s'accroîtrait, et la concurrence élèverait le prix de la rente; il se formerait naturellement alors une classe de fermiers cultivateurs, qui, habitués au travail dès l'enfance, n'auraient pas besoin des coûteux auxiliaires qu'emploient les fermiers actuels, et exploiteraient à beaucoup meilleur marché.

Il n'est pas à Rome de propriétaires judicieux qui ne comprennent l'avantage de cette division des fermes; mais ils sont arrêtés par la considération des avances à faire pour la construction des bâtimens. Cependant si la chambre apostolique, si les corporations qui possèdent encore des fermes donnaient l'exemple d'une telle division, les grands propriétaires ne resteraient pas en arrière, surtout si le gouvernement, qui s'est toujours montré si empressé à donner des encouragemens à l'agriculture, avançait les sommes nécessaires à ces constructions peu considérables.

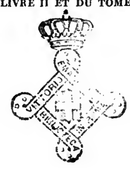
Le temps amènera nécessairement une autre amélioration qui facilitera la division des fermes, je veux dire la suppression des substitutions perpétuelles qu'avait momentanément opérée la législation française, et qui fut généralement reçue avec faveur. On ne saurait douter que le partage moins inégal des propriétés foncières ferait faire un pas immense à l'agriculture.

L'introduction des machines et des outils, et spécialement de la faux à couper le blé, qui tendent à dimi-

nuer le travail manuel, est aussi un puissant moyen de réduire les dépenses de la culture, ainsi que l'a reconnu M. Yvart, membre distingué de la commission envoyée en 1810 pour examiner l'état de la culture romaine.

Mais l'accroissement des produits ne tendra-t-il pas à en avilir les prix, et à faire perdre ainsi les avantages qu'il semble promettre? Cette crainte serait fondée dans un pays dénué de moyens de communication; mais la province romaine, bordée par la mer sur une longueur de 50 lieues, traversée par un beau fleuve, voisine de contrées pauvres en grains, ne peut jamais manquer de débouchés. Que les Romains ne craignent donc pas de trop produire; qu'ils appliquent leur intelligente activité à diminuer les frais de culture, et l'antique terre de Saturne, qui nourrit long-temps de si nombreux habitans, qui plus tard, pauvre sous l'amas des richesses de l'univers, se vit réduite à demander sa subsistance à l'Afrique, retrouvera son ancienne prospérité.

FIN DU LIVRE II ET DU TOME PREMIER.



TABLE

DES LIVRES ET CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE II. — Agriculture.



FIN DE LA TABLE.



